

RATIO
ET LES
MOTS DE LA FAMILLE
DE REOR

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE HISTORIQUE
DU VOCABULAIRE LATIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Albert YON

Chargé de Cours de Philologie classique à la Faculté des Lettres de Lyon



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1933

RATIO
ET LES
MOTS DE LA FAMILLE
DE REOR

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE HISTORIQUE
DU VOCABULAIRE LATIN

RATIO
ET LES
MOTS DE LA FAMILLE
DE REOR

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE HISTORIQUE
DU VOCABULAIRE LATIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Albert YON

Chargé de Cours de Philologie classique à la Faculté des Lettres de Lyon



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1933

A M. A. MEILLET

Hommage respectueux.

AVERTISSEMENT

L'idée d'écrire l'histoire du latin *ratio*, et de grouper autour de ce mot dans un travail d'ensemble l'étude de tous les mots qui appartiennent à la famille de *reor*, nous a été suggérée par M. Meillet. C'est lui qui, ayant aperçu l'intérêt linguistique que présentent les études de vocabulaire, lorsqu'elles portent sur des mots dont l'évolution a été caractéristique et peut-être suivie au cours d'une période assez étendue de l'histoire de la langue, nous a indiqué quelques-unes des idées générales dont nous nous sommes inspiré. Son ouvrage sur l'histoire du latin, nourri d'idées fécondes et de vues pénétrantes, donne une idée de ce que nous pouvons devoir à son enseignement du Collège de France et de l'école pratique des Hautes Études. Il a bien voulu suivre pas à pas notre travail au cours de son exécution et nous donner nombre d'avis éclairés et d'indications utiles. En particulier, c'est lui qui après avoir eu connaissance des premiers résultats de notre enquête sur les rapports de *pro rata parte* et de *proportio*, a vu pour la première fois l'étymologie véritable de *portio* et nous a aiguillé sur les recherches qui font l'objet de notre IV^e partie. Nous ne saurions donc trop marquer au seuil de cet ouvrage l'importance de la dette que nous avons envers lui. Qu'il nous soit permis de lui en exprimer ici notre respectueuse gratitude.

Nous devons également beaucoup aux avis de M. Vendryes, qui n'a cessé de nous donner pendant l'exécution de notre tâche des témoignages de sa bienveillante sympathie et nous a suggéré nombre de corrections ; à MM. Ernout et Marouzeau qui se sont intéressés à la rédaction de notre travail et ont bien voulu nous faire bénéficier de leurs observations, à M. de Labriolle qui nous a fait profiter de sa connaissance approfondie de la littérature latine chrétienne. M. A. Cuny, professeur à l'Université de Bor-

deux a discuté avec nous longuement l'étymologie de *reor* et nous a ouvert les trésors de sa vaste érudition. Enfin, c'est à M. G. Contenau que nous devons des indications utiles sur l'interprétation de l'hébreu *hōšen*. Nous nous acquittons avec joie de notre dette de reconnaissance envers tous ceux qui nous ont, de près ou de loin, accordé leur aide dans l'exécution d'un travail dont les imperfections surtout nous appartiennent.

Ce livre était achevé d'imprimer dans son ensemble depuis trois ans. Des circonstances indépendantes de notre volonté en ont retardé jusqu'à ce jour la publication. On n'y trouvera donc point mentionnés des ouvrages de l'importance du Dictionnaire étymologique du latin de MM. Ernout et Meillet. Il résulte d'autre part de ce retard que les textes latins n'ont pas tous été cités d'après les éditions les plus récentes. Cependant aucun fait nouveau n'est venu à notre connaissance, qui puisse modifier sensiblement nos conclusions.

BIBLIOGRAPHIE

Les observations sur lesquelles repose le présent ouvrage résultent d'un dépouillement aussi exhaustif que possible des principales œuvres de la littérature latine classique. Hormis les cas où nous avons à notre disposition un des lexiques complets mentionnés ci-dessous, nous avons procédé personnellement à ce dépouillement pour tous les textes qui figurent dans cette bibliographie.

Les éditions que nous avons utilisées sont en principe celles qui ont servi à la préparation du *Thesaurus* de l'Académie de Berlin, ou celles de la Collection des Universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Mais les conditions dans lesquelles nous avons travaillé ne nous ont pas permis de nous conformer toujours à une règle fixe.

LEXIQUES :

Cicéron, Discours : Merguet, *Lexikon zu den Reden des Cicero*, Iéna 1877-1894.

— Œuvres philosophiques : Merguet, *Lexikon zu den philos. Schriften Cicero's*, Iéna 1887-1894.

César et ses continuateurs : Merguet, *Lexikon zu den Schriften Cäsars und seiner Fortsetzer*, Iéna 1886.

Meusel, *Lexicon Caesarianum*, Berlin 1887-1893.

Vitruve : Nohl, *Index Vitruvianus*, Leipzig 1876.

Virgile : Wetmore, *Index verborum Vergilianus*, New Haven 1911.

— Merguet, *Lexikon zu Vergilius*, Leipzig 1912.

Tacite : Gerber-Greef, *Lexicon Taciteum*, Leipzig 1903.

Codex Iustinianus : Mayr, *Vocabularium codicis Iustiniani*, Prague 1923.

ÉDITIONS

- Plaute, éd. Lindsay, Oxford s. d. (1904).
 Ennius, éd. Vahlen, Leipzig 1903.
 Tércence, éd. Dziatzko, Leipzig 1884.
 Caton, *de Agricultura*, éd. Keil, Leipzig 1895 ;
 — *fragmenta*, éd. Jordan, Leipzig 1860.
 Lucilius, éd. F. Marx, Leipzig 1904.
 Lucrèce, éd. Ernout, Paris 1920.
 Catulle, éd. Lafaye, Paris 1923.
Rhétorique à Herennius, éd. Orelli, Zurich 1845.
 Cicéron, *Opera quae supersunt omnia*, éd. Baïter et Kayser, Leipzig 1852 et suiv.
 — *de Oratore* I et II, éd. Courbaud, Paris 1922-27 ;
 — *Brutus*, éd. Martha, Paris 1923 ;
 — *Orator, de Opt. gen. Oratorum*, éd. Bornecque, Paris 1921 ;
 — *Partihones, Topica*, éd. Bornecque, Paris 1924 ;
 — *de Finibus*, éd. Schiche, Leipzig 1909 ;
 — *Paradoxa Stoicorum, Academicorum reliquiae cum Lucullo, Timaeus, de Natura Deorum*, éd. Plasberg, Leipzig 1908.
 — *Tusculanae disputationes*, éd. Pohlenz, Leipzig 1909 ;
 — *de Officiis*, éd. Atzert, Leipzig 1923.
 Q. Cicéron, *de Petitione Consulatus*, éd. Orelli, Zurich 1845.
 Salluste, *Catilina, Jugurtha*, éd. Ornstein, Paris 1924 ;
 — *Orationes, Hist. fragm.*, éd. Maurenbrecher, Leipzig 1891.
 Varron, *de Lingua Latina*, éd. Goetz et Schoell, Leipzig 1910.
 — *de Re rustica*, éd. Keil, Leipzig 1894.
 César, *Bellum Gallicum*, éd. Constans, Paris 1926.
 — *Bellum Civile*, éd. Kübler, Leipzig 1894.
 Cornélius Nepos, d. Guillemin, Paris 1923.
 Vitruve, *de Architectura*, éd. F. Krohn, Leipzig 1912.
 Horace, éd. Vollmer, Leipzig 1907.
 Virgile, *Bucolica*, éd. Goelzer, Paris 1925.
 — *Georgica*, éd. Goelzer, Paris 1926.
 — *Aeneidos* lib. I-VI, éd. Goelzer, Paris 1925.
 — — lib. VI-VII, éd. Ribbeck, Leipzig 1867.
 Tibulle, éd. Ponchont, Paris 1924.
 Properce, éd. Hosius, Leipzig 1911.
 Ovide, *Amores, Heroïdes, Epistulae, Medicamina, Ars amatoria, Remedia*, éd. Ehwald, Leipzig 1888 ;
 — *Metamorphoses*, éd. Merkel, Leipzig 1873 ;
 — *Fasti*, éd. Ehwald-Levy, Leipzig 1924 ;
 — *Tristia, Ibis, ex Ponto*, éd. Ehwald-Levy, Leipzig 1922.
 Tite-Live, éd. Weissenborn-Müller, Leipzig 1881-1893.
 Sénèque le Rhéteur, éd. Kiessling, Leipzig 1872.
 Phèdre, éd. Brenot, Paris 1924.

- Valère Maxime, éd. Kempf, Leipzig 1888.
 Velleius Paterculus, éd. Halm, Leipzig 1876.
 Quinte Curce, éd. Hedicke, Leipzig 1908.
 Sénèque, *Dialogi*, éd. Hermes, Leipzig 1923 ;
 — *de Beneficiis, de Clementia*, éd. Hosius, Leipzig 1914 ;
 — *Naturales Quaestiones*, éd. Gercke, Leipzig 1907 ;
 — *Epistulae morales*, éd. Hense, Leipzig 1914 ;
 — *Tragediae*, éd. Richter, Leipzig 1902 ;
 — *Supplementum*, éd. Haase, Leipzig 1902.
 Lucain, éd. Hosius, Leipzig 1892.
 Pétrone, éd. Ernout, Paris 1922.
 Perse, éd. Cartault, Paris 1920.
 Valérius Flaccus, éd. Kramer, Leipzig 1913.
 Quintilien, *Institutionis oratoriae* lib. XII, éd. Car. Halm, Leipzig 1868.
 Pline l'Ancien, éd. Mayhoff, Leipzig 1897-1906.
 Martial, éd. Walther Gilbert, Leipzig 1896.
 Tacite, *Dialogue des Orateurs, Agricola, Germanie*, éd. Goelzer-Bornecque-Rabaud, Paris 1922 ;
 — *Histoires*, éd. Goelzer, Paris 1921 ;
 — *Annales*, éd. Goelzer, Paris 1923.
 Pline le Jeune, éd. C. F. W. Müller, Leipzig 1903.
 Stace, *Silvae*, éd. A. Klotz, Leipzig 1900 ;
 — *Achilléide, Thébaidé*, éd. A. Klotz, Leipzig 1902.
 Silius Italicus, éd. Bauer, Leipzig 1890.
 Juvénal, éd. Villeneuve et de Labriolle, Paris 1921.
 Suétone, éd. Ihm, Leipzig 1923.
 Florus, éd. Rossbach, Leipzig 1896.
 Aulu-Gelle, éd. Hosius, Leipzig 1903.
 Fronton, éd. Naber, Leipzig 1867.
 Apulée, *Apologie, Florides*, éd. Vallette, Paris 1924 ;
 — *Metamorphoses*, éd. Helm, Leipzig 1907 ;
 — *Oper. Philosophica*, éd. Thomas, Leipzig 1908.
 Minucius Félix, *Octavius*, éd. Valma gi, Turin 1916.
 Tertullien, *Apologeticum*, éd. Colombo, Turin 1926.
 Saint-Augustin, *Confessions*, éd. de Labriolle, Paris 1925.

RECUEILS GÉNÉRAUX

- Ernout, *Recueil de textes latins archaïques*, Paris 1916.
 Baehrens, *Fragmenta poetarum Latinorum*, Leipzig 1886.
 Girard, *Textes de droit romain*, 2^e éd., Paris 1895.
 Goetz, *Corpus glossariorum Latinorum*, Leipzig 1883-1923.
 Keil, *Grammatici Latini*, Leipzig 1857-1870.
 Funaioli, *Grammaticae Romanae fragmenta*, vol. I, Leipzig 1907.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Corpus Inscriptionum Latinarum consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum*, Berlin 1863 et suiv.
 Daremberg-Saglio-Pottier, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris 1877 et suiv.
 (art. *ratio, rationalis*, IV, p. 812, Lécirivain).
 Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1894 et suiv.
 (art. *ratio, rationalis* (Liebenam), *rationarium imperii* (Eger), *a rationibus* (Liebenam), 2 Reihe I p. 261-263.)
 Hofmann, *Qua ratione ἔπος, μῦθος, ἄνθος, λόγος... in antiquo Graecorum sermone... adhibita sint*, Gottingue, Diss. inaug. 1922.

Nous ne faisons pas figurer dans cette bibliographie tous les ouvrages généraux de grammaire ou de lexicographie, ni les travaux particuliers auxquels nous avons emprunté au passage une indication ou une idée. On les trouvera mentionnés à leur place dans le cours du volume.

Le texte des citations est en principe celui des éditions consultées. Toutefois nous n'avons pas cru devoir conserver certaines particularités orthographiques maintenues par les éditeurs, et nous nous en tenons ordinairement à l'écriture phonétique traditionnelle.

INTRODUCTION

Ratiō est le nom verbal de la racine de *reor*. Le verbe *reor* a été rangé par les grammairiens anciens avec les verbes de deuxième conjugaison en *-eō*. Mais l'alternance *reor* - *rātus* est d'un type insolite en face de *moneō* - *monitus* ou *dēleō* - *dēlētus*. Il s'agit d'une racine à voyelle longue essentielle *ē* alternant avec *ə* dont le *ā* latin est le correspondant régulier. L'opposition

$$rē - rī \ (1) \ \left\{ \begin{array}{l} r\check{a} - tus \\ r\check{a} - tiō \end{array} \right.$$

est en effet du même type que

$$\begin{array}{l} sēmen - sātus \\ fēcī - fāciō. \end{array}$$

Il y a donc eu en latin des représentants d'une racine **rē- *rə-*, qui sont le verbe *reor* « je crois », « je pense », « je me figure », « j'imagine » ; son participe-adjectif *ratus* « ratifié », « valable » et l'adjectif de sens contraire *irritus* « non avvenu » ; et enfin le substantif *ratiō* « rapport », « compte », « raison » sur lequel ont été formés un petit nombre de dérivés. Entre tous ces mots que séparent des différences de sens irréductibles, le lien étymologique était aperçu des Latins eux-mêmes. Seule la parenté de *prōportiō* et de *ratiō* avait cessé de leur être sensible, comme elle a échappé jusqu'à ce jour à tous ceux qui se sont occupés d'éty-

(1) La forme de l'infinitif *rērī* ne se trouve pas à notre connaissance dans les textes conservés, et nous ne l'écrivons ici que pour la commodité de l'exposé.

mologie (1). Tel est le groupe défini dont l'étude fait l'objet du présent travail.

Entre les sens des divers mots qui constituent ce groupe il n'y a pas, avons-nous dit, de commune mesure. Les significations de *ratus* pris comme adjectif et de son contraire *irritus* ne se laissent pas ramener à celles de *reor* telles que nous les connaissons par les textes conservés. Il n'y a pas davantage de contact sémantique net entre *ratio* et *reor*, d'une part, ni entre *ratio* et *ratus*, d'autre part, sauf dans un cas défini et limité : celui de *prō ratā parte* valant *prō ratione* « à proportion ». Mais c'est ici une valeur de *ratus* qui n'est pas réductible à celles dans lesquelles il est employé ordinairement. Seul *prōportiō* garde l'idée de « rapport » qui est dans *ratio*. Mais la ressemblance extérieure qui a fait de *portiō* une espèce de synonyme de *pars* a contribué à le séparer de *ratio*. L'unité de la famille ne consiste donc plus que dans une étymologie commune. Seule cette étymologie, si elle était claire, pourrait faire apparaître à côté du lien morphologique le lien sémantique ancien.

Or l'étymologie de *reor* est loin d'être évidente. Nous n'avons pas l'intention d'en faire ici la discussion méthodique. Cette discussion ne saurait être utilement menée que si l'on procédait d'abord à une enquête historique sur les mots que l'on a tenté de rapprocher de *reor* dans les diverses langues indo-européennes. Un rapprochement fondé sur les seules considérations phonétiques ne constitue pas une étymologie suffisante tant qu'on n'a pas justifié l'évolution sémantique. Il nous a paru toutefois nécessaire de présenter quelques observations critiques sur les diverses hypothèses qui ont été faites à ce sujet.

L'étymologie de *reor*

La plupart de ces hypothèses ont été résumées par Walde, *Lat. Etym. Wörterbuch*, 2^e éd. 1910, s. v. Si l'on ne tient pas compte de certains rapprochements peu fondés ou indémon-

(1) La parenté de *prōportiō* et de *ratio* a été soutenue pour la première fois par M. Meillet. Cf. Bull. de la Soc. de Linguistique, 28, 1928, C. R. de la séance du 26 février 1927.

trables, elles se groupent selon deux thèses. L'une trouve son point de départ dans le parallélisme du latin *ratio* et du gotique *raþjō*, qui est évident. L'autre, avancée par G. v. Sabler, *K. Z.* 31, 1892 p. 283, et rejetée par Walde, admet un rapport entre *reor* et la famille du grec *εἶρω*, ion. aor. 1 pass. *εἰρέθην*, lat. *uerbum*, got. *waúrd*, etc... L'article *reor* dans l'*Altitalisches Wörterbuch* de Fr. Müller, 1926, en dérivant les sens de « compter » et de « penser » de celui d'« entasser » (lit. *rėti* « mettre par couches ») n'a pas fait progresser la question.

1) Le got. *raþjō* n'est pas un emprunt au lat. *ratio*. Le v. sax. *redia* a bien, comme lat. *ratio*, le sens de « compte que l'on rend » ; mais à ce sens v. h. a. *redia*, *redea* ajoute celui de « conversation », « discours », « récit », « nouvelle », all. *Rede*. Il faut voir dans ces deux mots des dérivés parallèles d'une même racine dont v. h. a. *redea* nous garde le sens de « parler » que *ratio* n'a plus. Mais leur identité totale toujours admise jusqu'ici n'est qu'une apparence, ou du moins une lointaine approximation. Ils n'ont en commun que l'élément *ra-* qui n'a pas la même indépendance morphologique en italique et en germanique.

D'abord le latin *ratio* est du type *mentiō*, etc... ; c'est-à-dire qu'il s'agit ici de l'élargissement par *-ōn-* du type indo-européen bien connu **mn-ti-*, etc..., soit la racine au degré zéro suivie du morphème *-ti-*. Or le type **mntyōn-* est bien italo-celtique (v. irl. *air-mitiu* « honor », *fo-ímtiu* « observation » cités par Walde p. 476) ; mais il n'est pas germanique : *raþjō* en serait l'unique exemple. En réalité le got. *raþjō*, v. sax. *redia*, v. h. a. *redia*, *redea*, repose sur un germanique commun **raþjōn-* qui, comme par exemple germ. comm. **tuggōn-* « langue » (got. *tuggō*, v. sax. *tunga*, v. h. a. *zunga*) n'est autre chose qu'un thème féminin germ. comm. **raþjō-* (sous forme indo-européenne **rətyā-*) passé à la déclinaison faible, comme beaucoup d'autres féminins en *-ā-* par transformation en thème à nasale (**tuggōn-* de **tuggō-* < **ānghā* ; cf. v. lat. *dingua* > *lingua*). La loi de Verner, dont les effets subsistent en règle dans les dialectes autres que le gotique, exige que le ton ait affecté la première syllabe : **rətyā*.

Par ailleurs got. *raþjō* < **rətyā* + *n-*, élargi de germ. comm.

**raθjō* < **ratyā*-, ne doit pas être interprété comme lat. *ratio* élargi de **rati*-. Le latin *ratio* se coupe **rā* + *tyōn*-, tandis que prégerm. **ratyā*- doit être compris comme valant **rāt* + *yā*-. En effet on ne peut pas séparer *raθjō* et autres substantifs germaniques de got. *ga-raθjana* qui suppose un verbe **ga-raθjan* (type skr. *kūpyati* : ton sur la racine malgré le degré zéro, morphème *y°/o* ; type gr. *σχιζω*, lat. *fugiō*, etc...), présent attestant le même ton que *raθjō*, soit une 1^{re} p. sing. **rāt-yō*. Il s'agit d'un élargissement de **rē*-, **rā*- au moyen de -*t*-, soit **rēt*-, **rōt*-, **rāt*-. Le sens impose ces rapprochements : *raθjō* signifie « nombre », « compte », et **garathjan* signifie « compter ».

Or on doit reconnaître un autre élargissement de la racine **rē*- au moyen de -*dh*- dans le got. *ga-rēdan* « aviser », *ur-rēdan* « juger », v. h. a. *rātan*, v. norr. *rāða* « *raten* », v. angl. *ræðan* « *raten* ». Il s'agit ici d'un thème de présent germanique commun **rēdh*°/°- soit indo-européen **rēdh*°/°- (alternant avec **rōdh*-, **rādh*-) avec la voyelle dite thématique (sens général : « interpréter »). Le degré *o* de cette racine élargie se retrouve sans doute dans le got. *rōdjan*, v. norr. *rōða* dont il faut souligner le sens qui est celui de « discourir ». La 1^{re} p. sing. *rōdja* peut s'expliquer par un prégerm. **rōdh* + *éyō* (type skr. *pātáyāmī*). Mais étant donné la place indo-européenne du ton dans ces causatifs (-*éyō*), on peut en rendre compte également en partant de prégerm. **rōtéyō* > germ. comm. d'avant la loi de Verner **rōthiyō*, — d'après cette loi **rōthiyō*, got. *rōdja*. Ainsi *rōdjan* remonterait à la forme **rēt*- et non **rēdh*- de la racine.

Enfin de tous ces mots on peut rapprocher avec Walde le v. irl. *no-rāidiu* « je dis » ; « je parle » ; *imm-rādim* « je réfléchis », et gall. *am-rawd* « esprit ». L'*ā* de ces mots peut représenter un *ō*, et *d* un *d* ou un *dh* indo-européens. On a songé aussi à v. sl. *raditi* « prendre soin de », et Uhlenbeck, *K. Z.* 40,558, propose d'y ajouter *ne-rodū* « Geringschätzung », soit donc le fait de « ne pas tenir compte de », tout-à-fait l'un des sens de *ratio*, et le v. sl. *radi* = v. p. *rādiy* « à cause de », soit « en considération de », « tenant compte de », supposant un cas indéterminé **rōdhī*.

On aboutirait donc de la sorte à poser une racine **rē*-, avec élargissement -*r*- et -*dh*-, de formes alternantes *ō* et *a*, dont le sens premier serait « énoncer ».

2) Une deuxième hypothèse consiste à rattacher *reor* à une racine **wrē-*, gr. *ῥήτωρ*, **ῥήττω* « convention », « traité », él. *ῥαττῶ*, cypr. *ῥητῶ* « décision », dont il existe une forme parallèle **wer-*, gr. *εἶπω* de **ῥεπ-yw*, lat. *uerbum*, got. *waûrd*, lit. *vařdas* (cf. Boisacq. *Dict. étym. grec* p. 229). Un élargissement **wrēt-* de cette racine se reconnaît dans zd. **rvāta-*, iran. comm. **wrāta-* « dogme », et zd. **rvātay-*, thème faible **rvāti-*, iran. comm. **wrātay-*, **wrāti-*, lequel signifie « vœu », tout comme le skr. *vratām*, ce qui empêche de séparer ce mot, malgré sa brève, des deux mots zend.

Il n'y a pas de difficulté phonétique. L'exemple de *rādīx* prouve qu'en italique commun ou en très vieux latin le groupe *wr-* initial, devant voyelle, s'est allégé en *r-*. Il est certain que *rādīx* remonte à **wrād-* comme *lāna* à **wlān-*, après évolution de *r̄*, *l̄* en *rā*, *lā*. On pourrait donc rendre compte de *reor* aussi bien par **wrē-yō-r* que par **rē-yō-r*.

Or il faut remarquer que les mots slaves *ne-rodŭ*, *raditi*, suivant la règle de M. Lidén : *rota* « serment » = skr. *vratām*, se rattachent indifféremment soit à **wrēt-* soit à **rēt-*.

On est donc fortement tenté de ramener à une racine commune **wrē-* les mots germaniques et celtiques étudiés en premier lieu. Mais ce n'est pas phonétiquement qu'on peut expliquer l'absence de *w-* à l'initiale de ces mots. Si l'on veut admettre une parenté que le sens rend probable entre got. *raþjō*, v. irl. *no-rāidiu* d'une part, et gr. **ῥήττω*, zd. **rvāta-* de l'autre, il faut poser dès l'indo-européen deux formes parallèles **wrē-* et **rē-* d'une même racine. On aboutirait de la sorte à un système étymologique complexe supposant les trois séries :

* <i>rē-</i>	* <i>rō-</i>	* <i>rə-</i>
* <i>rēdh-</i>	* <i>rōdh-</i>	* <i>rədh-</i>
* <i>rēt-</i>	* <i>rôt-</i>	* <i>rət-</i>
* <i>wrē-</i>	* <i>wrō-</i>	* <i>wra-</i>
* <i>wrēdh-</i>	* <i>wrōdh-</i>	* <i>wrədh-</i>
* <i>wrēt-</i>	* <i>wrôt-</i>	* <i>wrət-</i>
* <i>wer-</i>	* <i>wor-</i>	* <i>wr-</i>
* <i>werdh-</i>	* <i>wordh-</i>	* <i>wrdh-</i>

Sémantiquement l'hypothèse est séduisante. Un mot comme slave *reka* « je dis » s'explique aussi bien par **wrek̃-* que par **rek̃-*. Une base **wer-/*er-* pourrait avoir eu un sens général de « dire » et servirait à l'explication d'un grand nombre de mots. (On a déjà songé à en rapprocher aussi *ἄρ-θμός*, Boisacq s. v.). Il y aurait donc eu pour *reor* une évolution de sens analogue à celle des mots qui relèvent de la racine **k₁ens-* (skr. *çamsati*, v. p. *ḡātiy*, *ḡa^{nh}atiy*, lat. *censeō*, Walde p. 151). La racine **k₁ens-* signifiait d'abord « dire solennellement », « déclarer », d'où, en latin, « exprimer son avis », « penser », « être de tel ou tel avis (et le dire) ».

La principale objection vient de la morphologie. L'existence d'un préfixe *w-* en indo-européen n'est point démontrée. On sait seulement que pour le sens de « vomir » il disposait de deux mots : **wemə-* attesté par la majorité des langues, et **emə-* attesté par le grec seul qui ne présente absolument aucune trace de *w-* initial (Meillet-Vendryes p. 172).

À ce compte on doit aussi examiner le rapprochement qui a été fait de *reor* et de *sermō*. Le latin *sermō* ne peut s'expliquer par **swermōn*, car on aurait **sormō* (cf. *socrus*, *soror*). Mais il a été fait à ce sujet une hypothèse intéressante. L'interprétation de l'osque *sverrunēi* par *oratori*, *arbitro*, qui paraît exacte, permet de le rapporter à la même racine que germ. **swaran-an*. Or got. *swaran* « jurer », v. norr. *suara* « répondre », i.-e. **swor-*, peut représenter le degré *o* de **s-wer-* et être mis en rapport avec le **wer-/*er-* posé ci-dessus. Il y aurait ici un nouvel exemple de l'*s* dit mobile, tel qu'on l'a dans *tegō-* *στέγω*, ou *rēpere-serpere* qui ne peuvent se concilier que par l'hypothèse d'une base **rep-* « ramper », **rēp-* degré allongé et **serp-* degré zéro, avec addition de *s(e)-* à l'initiale.

La recherche étymologique aboutit en somme à faire apparaître la complexité des problèmes qui se posent lorsqu'on examine les mots dont le sens initial paraît se rattacher d'une manière plus ou moins certaine à celui de « dire ». Ces mots ont connu dans les diverses langues indo-européennes de nombreuses vicissitudes et pourraient faire l'objet d'une étude d'ensemble que nous ne saurions entreprendre ici. Il semble bien pourtant qu'on distingue dans la plupart d'entre eux une évolution signi-

ficative. Une valeur solennelle et religieuse : l'affirmation qui vaut un serment, s'est évanouie peu à peu pour ne laisser subsister, dans nombre de cas, que l'expression pure et simple d'une opinion personnelle : « je prétends » ou « je suis d'avis ». Par là s'expliquerait que, de la valeur juridique encore conservée dans *ratus* : « ce qui est convenu et tenu pour valable », *reor* et *ratio* n'aient plus rien gardé. Mais ce n'est là qu'une hypothèse provisoire.

Objet et limites de notre enquête

On reste donc en présence d'un état de fait qu'il faut constater. Il n'y a plus en latin entre *reor*, *ratus*, *ratio* de parenté sémantique immédiatement saisissable. Entre *ratio* et *proportio* le lien morphologique n'est même plus aperçu. Ainsi nous avons à considérer ces mots séparément, en faisant de chacun d'eux une monographie distincte, et ceci justifie suffisamment notre division en quatre parties. La même volonté de nous en tenir aux faits positifs nous fera laisser de côté des mots dont la parenté avec *reor* n'est pas démontrable, tels que *sermō* ou *uerbum*.

Notre enquête s'ouvre au moment où nous possédons, avec les comédies de Plaute, des textes latins étendus. Dès le début de la tradition littéraire, *reor* apparaît comme un mot caduc. *Ratus* est peu usité en dehors de quelques emplois spéciaux. Par contre *ratio* est déjà habituellement employé, et le sera toujours davantage avec des significations de plus en plus ramifiées et étendues. Ainsi la même famille nous offre l'occasion de suivre à un moment de leur histoire des mots qui disparaissent de l'usage ou se cantonnent dans des emplois spéciaux, tandis qu'un autre, parti d'une signification précise et limitée, ne cesse pas de se développer et de s'enrichir au cours d'une évolution qui se poursuit encore de nos jours. Nous touchons de la sorte aux deux problèmes essentiels qui dominent toute la transformation du vocabulaire. Il peut paraître au premier abord surprenant que des mots issus d'une même racine aient connu une fortune si dissemblable. Mais séparés pour le sens dès une époque ancienne, ils ont poursuivi très tôt, chacun de leur côté, une évolution indépendante.

Celle de *reor* et de *ratus* est presque terminée dès les plus anciens textes conservés. Celle de *ratio* se continue sous nos yeux d'une manière complexe ; mais ce qui en fait le caractère dominant, c'est que *ratio*, d'abord terme technique, est passé dans la langue courante et de là dans le vocabulaire de la rhétorique et de la philosophie. C'est surtout avec les valeurs qui lui ont été conférées dans ce vocabulaire qu'il est demeuré dans les langues romanes et continue de vivre dans certaines langues modernes. Or le latin a commencé de s'adapter à l'expression des idées philosophiques avec Cicéron. A partir du 1^{er} siècle de notre ère il est pourvu d'une riche littérature, et il est devenu, grâce à l'Empire, une grande langue de civilisation, capable de servir à la diffusion de la pensée grecque à travers tout le monde occidental. Pour un écrivain de l'époque de Fronton ou d'Apulée, les modèles qu'on imite et qu'on s'efforce d'atteindre restent Cicéron et Virgile ; et bien que les cadres dans lesquels s'enserme la pensée ne soient plus exactement les mêmes, il y a une tradition ininterrompue que ne viendra même pas briser l'apparition des premiers écrivains chrétiens. Il nous a semblé qu'il y avait là un terme suffisant pour arrêter notre recherche, qui ne sera pas poussée plus loin, sauf quelques sondages rapides, que la fin du II^e siècle de notre ère.

Les documents dont on dispose pour faire l'histoire du vocabulaire latin sont les textes littéraires et les inscriptions. L'épigraphie ne nous offre quelque ressource que pour l'emploi de *ratus*, et les acceptions de *ratio* et de son dérivé *rationālis* dans le formulaire de l'administration impériale. Les textes littéraires ont un double défaut. Ils ne nous donnent pas l'histoire totale du latin, car nous n'avons conservé aucun texte étendu pour la période qui s'étend des comédies de Térence aux premiers discours de Cicéron ; — et ils ne nous présentent le latin que sous son aspect littéraire. Le premier inconvénient est définitif et sans remède. Le second est sans doute moins grave qu'il n'y paraît d'abord. On peut penser que nous avons avec les comédies de Plaute un reflet assez exact du latin tel qu'il se parlait dans le peuple. Il est également certain que la correspondance de Cicéron nous donne une idée fidèle de la langue qu'il parlait lui-même, et que les discours sont écrits avec le vo-

cabulaire usuel de la société cultivée. Pour la période suivante certains pastiches de Pétrone nous laissent apercevoir la langue des affranchis et des parvenus à la manière de Trimalcion, et l'on devine également quelque chose du parler populaire à travers le style factice d'Apulée. Le tout est de faire la critique des témoignages dont on dispose, et de se défier du mirage qui consiste à voir dans l'habitude particulière à un auteur ou à un style la manière de s'exprimer commune à toute une époque. Mais la conservation de *reor* est le fait d'une langue poétique ou chargée d'éléments poétiques. Il en est de même de l'emploi qui a été fait d'*irritus*. Enfin le développement de *ratio* nous intéresse surtout par la façon dont il s'est introduit dans le vocabulaire savant de la rhétorique et de la philosophie. Ainsi le fait que notre documentation consiste presque uniquement dans les textes littéraires semble présenter pour le sujet qui nous occupe le minimum d'inconvénient.

Chacune des monographies qui vont suivre a donc pour objet d'étudier, sur quatre siècles environ, de Plaute à Fronton et Apulée, l'emploi qu'ont fait les écrivains latins des mots que nous nous sommes proposé d'examiner. Ce n'est pas une remarque nouvelle que le sens et l'emploi des mots varient selon les époques et les auteurs. Mais au schéma trop rationnel des dictionnaires, qui rangent les significations dans un ordre logique en suivant les règles de l'association des idées, nous avons essayé de substituer une vue historique. On y gagnera de suivre de plus près la succession des faits dans leur mouvante complexité. Chacun d'eux doit trouver dans une réalité antérieure une explication qui ne soit pas une simple construction de l'esprit. Et si nous avons fait séparément l'histoire de *reor*, de *ratus - irritus*, de *ratio* et de *proportio*, c'est qu'en réalité chacun de ces mots a eu son histoire séparée. Il y a dans le fait même que les Latins n'apercevaient plus entre eux qu'une parenté mal définie l'explication, au moins partielle de leur ruine ou de leur évolution. Et c'est ce qui, mieux que la communauté d'une étymologie impossible à restituer clairement, maintient l'unité de notre sujet.

PREMIÈRE PARTIE

REOR

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DES FORMES DE REOR

Le caractère inattendu de l'*ă* de *rătus*, rapproché de celui de *sătus*, *dătus*, *stătus*, en face du type *amătus*, a retenu l'attention des grammairiens anciens. Mais ils ne se sont pas rendu compte de la valeur des faits, et l'explication qu'en donne Priscien (Keil, *Gr. Lat.* 2,534,4) n'a plus pour nous qu'un intérêt de curiosité :

et sciendum quod in nullo alio supino siue participio seu nomine participiali a paenultima corripitur, nisi in supra dicto et aliis tribus, id est *sătus*, *rătus*, *dătus*, *stătus*. *Reor* quoque *rătus* facit participium, ut puto, differentiae causa, quia *ritus* aliud significat, et *retus* pro *retitus* dicebant, quomodo *saucius* pro *sauciatus* et *lassus* pro *lassatus* et *lacerus* pro *laceratus* et *potus* pro *potatus* ; difficile enim inuenis e uerbi in *a* conuerti per participium siue supinum, nisi in supra dictis.

(cf. aussi 2,25,14 ; 2,519,17 ; 2,569,29.) Toutefois le rapprochement *rătus* - *dătus* aurait pu avoir des conséquences graves, l'analogie opérant selon la formule :

	<i>dat</i>	:	<i>dam</i>	::	<i>ratus</i>	:	* <i>ramus</i> ,
ou :	<i>dat</i>	:	<i>dand</i>	::	<i>ratus</i>	:	<i>randus</i> .

Randum est en effet attesté par les glossaires (*Corp. Gloss. Lat.* IV.277,50 ; 421,33 ; V. 388,16 ; 529,23 ; 609,43) ainsi que *rabāmini* (ibid. V. 141,5), *rabar* (Cod. Vat. 1468, cf. Loewe, *Prodr. Corp. Gloss. Lat.* p. 346 ; Sommer, *Formenlehre*, p. 587, rem. et p. 652), mais nous ne connaissons pas autrement l'existence de ces formes (pour *ratur* cf. Schmitz, *Begrüßungsschrift der Trierer Phil. Vers.* p. 62 sq.).

Il n'y a pas lieu non plus de s'attarder à l'examen d'une prétendue forme de 1^{re} p. plur. à désinence active **rēmus*, signalée dans Krebs-Schmalz, *Antibarbar.* s. v. *reor* ; Neue-Wagener, III, p. 85, une fois chez Lucilius, 26,14, une autre fois chez Venantius Fortunatus, 7,3,3. Dans le passage de Lucilius, 26, v. 14 de l'édition L. Müller (1872) = 625 de l'édition F. Marx = Nonius p. 88,32 :

[si] tibi porro istaec res idcirco est cordi quod re < re > utilem

rē < *re* > est une correction des éditeurs, alors que ceux de Nonius conservent la leçon des manuscrits *re* (éd. Lindsay, 1903 : *quod re utilest*), et nous ne savons sur quel témoignage se fonde une leçon **rēmus*. Quant au **rēmus* de Venantius Fortunatus, il n'est rien moins que certain. Voici le texte :

quas mihi porrexit modo pagina missa querelas,
immunem culpae me loquor esse tuae ;
nam causam, *remus*, tua plus praesentia laesit.

Les mss. ont *remur* (Ven.), *remusi* (D) ou la fin du 3^e vers est omise après *causam* (F) ; cf. la note de Leo dans les *Mon. Germ. Hist.* tom. IV, pars I : « *nomen proprium latere uidetur* ».

Reor nous apparaît donc en réalité toujours avec des désinences médio-passives au contraire de quelques autres verbes, tels qu'*opīnor* et *arbitror*, auxquels Plaute donne des désinences actives dans une proportion appréciable. Cependant les grammairiens anciens le citaient parmi les verbes qui étaient communs, c'est-à-dire qui pouvaient, tout en ayant des formes passives, recevoir selon les cas une valeur active ou passive (Priscien dans Keil, *Gr. Lat.* 2,379,7 et 2,382,9). Il est d'ailleurs remarquable que, donnant pour beaucoup de verbes de cette

catégorie des exemples de l'emploi passif, Priscien se contente d'y ajouter *reor* sans autre explication (cf. aussi *ibid.* Supp. 50,26, *Ars Asperi Gramm.* où *reor* est cité dans une liste de verbes déponents, alors que le même auteur donne plus loin une liste de verbes communs). En outre, alors que cette indétermination de sens actif - passif se présente pour la plupart de ces verbes aux formes personnelles (Priscien, loc. cit. *suspīcor te et suspīcor a te*, etc...), elle ne se produit pour *reor* qu'au participe *ratus*, et la remarque en perd la plus grande partie de son intérêt. En effet l'adjectif verbal en *-to-* ne présente pas originellement en latin la distinction de l'actif et du passif, et sa spécialisation dans l'un ou l'autre sens est un fait récent.

Mais cette indétermination originelle, qui a entraîné dans l'histoire des verbes déponents des effets plus ou moins étendus, a eu dans l'évolution particulière de *reor* des conséquences graves. *Ratus*, comme *opīnātus*, a les valeurs active et passive. Mais *opīnātus* au sens actif signifie qu'on est d'un certain avis sur une chose, et au sens passif que sur une chose est émis un certain avis ; c'est-à-dire que sa valeur est la même dans les deux cas, le seul point de vue ayant changé ; en d'autres termes, le sens d'*opīnātus* est réversible. Il n'en est pas de même pour *ratus* : actif, il signifie « ayant pensé », « ayant cru », « s'étant figuré que... » ; passif, il s'ajoute à un nom pour désigner une chose qui a reçu une certaine approbation lui donnant un caractère fixe et irrévocable. Il n'y a plus correspondance exacte de sens. Il doit être possible de rechercher un rapport entre les deux valeurs, mais il n'y a plus de point de contact sémantique dans la tradition littéraire ; la brisure est nette. Tout se passe comme si *ratus* adjectif était sans rapport avec *ratus* participe. Il y a donc lieu de séparer l'étude de ces deux aspects d'un même mot, comme s'il s'agissait en réalité de deux mots différents. Nous renvoyons à la deuxième partie l'étude de *ratus* au sens passif, et tout ce qui sera dit de *ratus* dans les pages qui suivent doit s'entendre uniquement du participe au sens actif, ayant même valeur et mêmes emplois que les autres formes de *reor*.



Reor est d'un emploi relativement fréquent dans les comédies de Plaute (40 fois). Or Cicéron, *de Or.* 3, 38, 153, s'exprime au sujet de ce verbe de la manière suivante :

Inusitata sunt prisca fere ac uetustate ab usu quotidiani sermonis iamdiu intermissa, quae sunt poetarum licentiae liberiora quam nostrae ; sed tamen raro habet etiam in oratione poeticum aliquod uerbum dignitatem. Neque enim illud fugerim dicere, ut Caelius « qua tempestate Poenus in Italiam uenit », nec « prolem » aut « subolem » aut « effari » aut « nuncupari » aut, ut tu soles, Catule, « non rebar » aut « opinabar » et alia multa, quibus loco positis grandior atque antiquior oratio saepe uideri solet.

Crassus, qui prononce ces paroles, considère donc *reor* comme un mot poétique, particulièrement sous la forme de l'imparfait. Quintilien, 8, 3, 26, donne également *reor* dans une liste de mots tombés en désuétude : « *reor tolerabile, autumo tragicum...* » Il résulte de ces témoignages qu'entre l'époque de Plaute et celle de Cicéron, *reor* était sorti de l'usage, tout en gardant une certaine vie dans les textes littéraires. C'est ce que l'étude des faits doit éclairer et préciser.

Nous donnons ci-dessous la liste des formes de *reor* que nous avons relevées.

FORMES PERSONNELLES SIMPLES

reor	Plaute, <i>Aul.</i> 593 ; <i>Epid.</i> 485 ; <i>Mil.</i> 530 ; <i>Pers.</i> 169 ; <i>Rud.</i> 926 ; <i>Truc.</i> 568 ; fgm. (= Paulus 61) ; Lucrèce, 5, 419 ; Catulle, 63, 55 ; Cicéron, <i>Tusc.</i> 1, 39, 94 ; Horace, <i>Ep.</i> 2, 1, 70 ; Virgile, <i>Aen.</i> 4, 45 ; 5, 24 ; 5, 56 ; 7, 273 ; 7, 370 ; 12, 188 ; Tibulle, 2, 2, 12 ; Propertius, 3, 3, 38 ; Ovide, <i>Her.</i> 16, 148-149 ; 17, 132 ; <i>Met.</i> 1, 394 ; 11, 438 ; 12, 505 ; 13, 14 ; <i>Fast.</i> 1, 620 ; 6, 303 ; <i>Trist.</i> 1, 1, 82 ; 1, 7, 24 ; 1, 8, 37 ;
-------------	--

- 5,3,55 ; 5,11,6 ; *Pont.* 1,5,71 ; 1,5,86 ; 3,1,37 ; 3,1,63 ;
 3,7,4 ; 4,5,13 ; 4,6,12 ;
 Tite Live, 8, 40, 4 ; 9, 19, 12 ; 10, 9, 4 ; 10, 24, 2 ;
 Velleius Paterculus, 2, 92, 5 ;
 Sénèque, *Herc. Fur.* 348 ; *Tro.* 868 ; *Med.* 443 ; 993 ; *Htpp.*
 256 ; 525 ; 1119 ; *Oed.* 82 ; *Thy.* 177 ; *Phoen.* 101 ; 656 ;
Octavie, 447 ; 566 ; 867 ;
 Lucain, 10, 197 ; 10, 266 ;
 Pétrone, *Sat.* 122 (v 167) ; 136 ; fgm. 63 ;
 Valérius Flaccus, 2, 617 ; 4, 633 ; 4, 741 ; 5, 320 ; 6, 590 ;
 Quintilien, *Inst. Or.* 2, 16, 9 ; 8, 3, 26 (liste d'archaïsmes) ;
 Pline l'Ancien, 2, 7, 14 ; 2, 79, 192 ; 7, 28, 102 ; 7, 30, 115 ;
 7, 48, 153 ; 8, 16, 44 ; 10, 49, 136 ; 11, 37, 123 ; 11, 52, 274 ;
 Martial, 3, 100, 2 ; 8, 33, 6 ;
 Tacite, *Hist.* 2, 37 ; 5, 7 ; *Ann.* 3, 65 ; 4, 4 ; 6, 25 ; 12, 24 ;
 Pline le Jeune, *Paneg.* 2, 1 ; 5, 7 ; 29, 1 ; 54, 7 ;
 Stace, *Silu.* 4, prooem. ; *Theb.* 3, 15 ; 5, 178 ; 5, 452 ; 7, 11 ;
 7, 264 ; 10, 331 ; 12, 248 ; *Ach.* 1, 728 ;
 Juvénal, 15, 87 ;
 Apulée, *Met.* 4, 26 ; *de deo Soc.* 20 ;
 Ausone, *Epigr.* 119 ; *Edyll.* 10, 137 ; *Ep.* 1, 21 ; 1, 26 ; 1, 40 ;
 23, 49 ;
 Boèce, *Cons. phil.* 2, 3 ; 2, 8 ; 3, 10.
rêris
 Plaute, *Bacch.* 1127 ;
 Horace, *Sat.* 2, 3, 134 ;
 Virgile, *Aen.* 6, 97 ;
 Ovide, *Trist.* 5, 6, 36 ;
 Valérius Flaccus, 1, 164 ; 1, 170 ; 6, 309 ;
 Pline l'Ancien, 35, 4, 25 (passage douteux : *noris* ?) ;
 Stace, *Theb.* 11, 691.
rêre
 Plaute, *Amph.* 659 ; *Asin.* 525 ; *Ep.* 481 ; *Trin.* 415 ;
 Lucilius, ed. F. Marx 625 (douteux, cf. supra p. 3) ;
 Horace, *Sat.* 1, 9, 49 ;
 Virgile, *Aen.* 3, 381 ; 7, 437 ;
 Sénèque, *Hipp.* 895 ; *Agam.* 250 ;
 Valérius Flaccus, 2, 601 ; 3, 663 ; 6, 536 ;
 Stace, *Theb.* 3, 528 ; 5, 280 ; 7, 196 ;
 Silius Italicus, 9, 53.
rétur
 Plaute, *Amph.* 171 ; *Ep.* 368 ; 538 ; *Mil.* 713 ; *Truc.* 89 ;
 Cicéron, *Att.* 12, 32, 1 ;
 Sénèque, *Thy.* 293.
rêmur
 Plaute, *Asin.* 947 ;
 Cicéron, *Off.* 2, 9, 32 ;
 Pline l'Ancien, 8, 37, 135 ; 16, 37, 175 ;
 Stace, *Theb.* 10, 702.
rêntur
 Plaute, *Amph.* 975 ; *Mil.* 487 ;
 Lucrèce, 1, 154 (= 6, 57 = 6, 91) ; 1, 714 ; 2, 168 ;
 Cicéron, *Top.* 20, 78 ; *Off.* 2, 12, 43 ; *Att.* 7, 3, 10 ;
 Tite Live, 1, 59, 6 ; 5, 3, 5 ; 25, 12, 15 ;
 Velleius Paterculus, 1, 5, 3 ;

- Sénèque, *Tro.* 1127 ;
 Apulée, *Apol.* 15.
- rēbar** Plaute, *Cas.* 356 ;
 Térence, *Hec.* 581 ;
 Cicéron, *Diu.* 2, 2, 5 ; 2, 15, 35 ; *de Or.* 3, 22, 82 ; 3, 38, 153 (signalé comme archaïsme) ; *Att.* 14, 6, 1 ;
 Virgile, *Aen.* 6, 190 ;
 Ovide, *Met.* 13, 497 ; 14, 203 ; *Trist.* 1, 8, 10 ; 4, 10, 42 ;
 Tite Live, 38, 48, 3 ;
 Pétrone, *fgm.* 69 ;
 Valérius Flaccus, 4, 439 ;
 Stace, *Theb.* 1, 285 ; 3, 156 ; 5, 682 ;
 Apulée, *Met.* 3, 26 ; 4, 4 ; 9, 11.
- rēbāre** Cicéron, *Att.* 14, 8, 1 ;
 Virgile, *Aen.* 10, 608 ;
 Silius Italicus, 13, 379.
- rēbātur** Cicéron, *Acad.* 1, 7, 26 ; *Att.* 7, 3, 10 ;
 Salluste, *Iug.* 26 ;
 Tite Live, 1, 56, 3 ; 6, 3, 5 ; 9, 3, 8 ; 24, 20, 11 ; 27, 25, 11 ; 29, 1, 20 ; 30, 9, 9 ; 31, 39, 9 ;
 Sénèque le Père, *Suas.* 6, 24 (citation) ;
 Velleius Paterculus, 2, 51, 1 ;
 Tacite, *Hist.* 1, 14 ; 3, 16 ; *Ann.* 1, 54 ; 2, 44 ; 2, 79 ; 3, 56 ; 4, 18 ; 4, 71 ; 13, 34 ; 13, 37 ; 14, 59 ; 15, 51 ;
 Apulée, *Met.* 6, 17.
- rēbāmur** Plaute, *Amph.* 1095.
- rēbāmini** Térence, *Phorm.* 902.
- rēbantur** Cicéron, *Acad.* 1, 11, 39 ; *Nat. Deor.* 3, 6, 15 ;
 Tite Live, 1, 26, 7 ; 3, 41, 5 ; 4, 1, 2 ; 6, 33, 3 ; 8, 25, 7 ; 9, 22, 11 ; 10, 21, 10 ; 22, 57, 7 ; 23, 13, 6 ; 24, 18, 5 ; 24, 39, 9 ; 25, 15, 9 ; 27, 28, 8 ; 42, 14, 5 ;
 Tacite, *Hist.* 3, 50 ; 4, 55 ; 4, 63 ; *Ann.* 1, 48 ; 3, 22 ; 4, 15 12, 31 ; 14, 14.
- rēbor** Sénèque, *Herc. fur.* 303.
- rēbitur** Plaute, *Aul.* 204.
- rear** Plaute, *Most.* 158 ;
 Virgile, *Aen.* 9, 253 ;
 Ovide, *Her.* 16, 61 ; 19, 60 ; *Met.* 10, 400 ; 13, 65 ; *Pont.* 2, 7, 35 ;
 Sénèque, *Oed.* 29 ; 693 ;
 Lucain, 8, 410 ; 9, 679 ;
 Stace, *Theb.* 2, 157 ; 12, 568 ;
 Ausone, *Ephem. Or.* 59.
- reāris** Lucrèce, 1, 80 ; 1, 652 ; 2, 731 ; 4, 170 ; 5, 114 ; 5, 247 ; 6, 536 ;
 Ausone, *Ludus VII Sap.* 1.
- reāre** Caecilius, in *Chrysio*, dans Aulu-Gelle, 6, 17, 13.
- reāmur** Lucrèce, 2, 952 ; 4, 41 ; 5, 78 ; 6, 251 ; 6, 764.
- reantur** Plaute, *Pseud.* 167 ;
 Lucrèce, 6, 601.

FORME NON PERSONNELLE

ratus

Plaute, *Amph.* 964 ; *Merc.* 342 ; *Mil.* 558 ; *Rud.* 453 (pour la plupart de ces passages la phrase est évidemment nominale ; dans le premier Havet restituée *eram*) ;
 Salluste, *Cat.* 48 ; 55 ; 57 ; *Iug.* 20 ; 43 ; 47 ; 53 ; 56 ; 69 ; 71 ; 73 ; 75 ; 81 ; 82 ; 97 ; 98 ; 101 ; 102 ; 103 ; *Hist. fgm.* 1, 67 ; 2, 87 A 11 et D 11 ; 3, 6 (restitution) ; 3, 48, 26 ; 3, 109 ;
 Pseudo-César, *Bell. Afr.* 88, 6 ;
 Cornélius Nepos, 7, 4, 4 ; 10, 5, 4 ; 23, 7, 6 ; 25, 2, 2 ;
 Virgile, *Aen.* 2, 25 ; 11, 712 (phrase nominale) ;
 Properce, 4, 4, 81 ;
 Ovide, *Her.* 5, 145 ; *Ars am.* 3, 733 ; *Met.* 4, 545 ; 5, 203 ; 14, 230
Ibis 598 ;
 Tite Live, 1, 2, 3 ; 1, 4, 2 ; 1, 8, 2 ; 1, 14, 4 ; 1, 17, 8 ; 1, 19, 2 ; 1, 22, 2 ; 1, 25, 7 ; 1, 27, 9 ; 1, 28, 5 ; 1, 32, 2 ; 1, 32, 3 ; 1, 36, 2 ; 1, 37, 5 ; 1, 47, 9 ; 1, 56, 12 ; 2, 6, 1 ; 2, 9, 4 ; 2, 11, 5 ; 2, 12, 3 ; 2, 27, 4 ; 2, 28, 2 ; 2, 30, 6 ; 2, 32, 1 ; 2, 43, 3 ; 2, 47, 2 ; 2, 56, 5 ; 3, 1, 2 ; 3, 2, 10 ; 3, 9, 2 ; 3, 26, 12 ; 3, 36, 5 ; 3, 38, 11 ; 3, 38, 13 ; 3, 41, 2 ; 3, 41, 8 ; 3, 44, 5 ; 3, 50, 6 ; 3, 56, 1 ; 4, 6, 4 ; 4, 8, 5 ; 4, 15, 6 ; 4, 21, 3 ; 4, 24, 3 ; 4, 26, 9 ; 4, 39, 7 ; 4, 44, 7 ; 5, 15, 2 ; 5, 16, 3 ; 5, 26, 4 ; 5, 27, 12 ; 5, 34, 8 ; 5, 38, 3 ; 5, 39, 7 ; 5, 40, 10 ; 5, 43, 2 ; 6, 8, 10 ; 6, 12, 1 ; 6, 21, 3 ; 6, 27, 2 ; 6, 29, 5 ; 7, 13, 3 ; 7, 23, 6 ; 7, 26, 2 ; 7, 28, 4 ; 7, 33, 7 ; 7, 38, 9 ; 8, 10, 2 ; 8, 10, 3 ; 8, 20, 10 ; 8, 28, 3 ; 9, 13, 1 ; 9, 23, 8 ; 9, 31, 3 ; 9, 44, 4 ; 10, 13, 8 ; 10, 14, 14 ; 10, 16, 3 ; 10, 20, 5 ; 10, 26, 8 ; 10, 35, 8 ; 10, 40, 9 ; 10, 41, 13 ; 21, 5, 2 ; 21, 5, 12 ; 21, 11, 8 ; 21, 12, 4 ; 21, 14, 3 ; 21, 21, 2 ; 21, 22, 1 ; 21, 33, 4 ; 21, 34, 4 ; 21, 39, 6 ; 21, 42, 1 ; 21, 45, 4 ; 21, 45, 9 ; 21, 48, 3 ; 21, 48, 7 ; 21, 60, 5 ; 21, 63, 5 ; 22, 3, 7 ; 22, 17, 4 ; 22, 17, 6 ; 22, 18, 1 ; 22, 22, 7 ; 22, 22, 8 ; 22, 41, 6 ; 22, 51, 2 ; 23, 2, 3 ; 23, 12, 6 ; 23, 16, 11 ; 23, 18, 2 ; 23, 28, 8 ; 23, 35, 4 ; 23, 35, 16 ; 23, 36, 2 ; 23, 37, 8 ; 24, 4, 3 ; 24, 12, 3 ; 24, 22, 11 ; 24, 24, 3 ; 24, 27, 6 ; 24, 29, 3 ; 24, 30, 11 ; 24, 30, 12 ; 24, 35, 7 ; 24, 35, 9 ; 24, 36, 5 ; 24, 37, 6 ; 24, 39, 7 ; 25, 8, 4 ; 25, 9, 1 ; 25, 15, 19 ; 25, 16, 15 ; 25, 18, 5 ; 25, 22, 15 ; 25, 23, 12 ; 25, 24, 5 ; 25, 29, 8 ; 25, 32, 7 ; 25, 37, 15 ; 25, 37, 18 ; 25, 38, 1 ; 25, 41, 1 ; 26, 6, 7 ; 26, 10, 6 ; 26, 15, 9 ; 26, 24, 16 ; 26, 40, 1 ; 26, 40, 6 ; 26, 40, 9 ; 26, 41, 2 ; 26, 42, 2 ; 27, 9, 8 ; 27, 16, 10 ; 27, 20, 2 ; 27, 24, 8 ; 27, 26, 3 ; 27, 28, 1 ; 27, 28, 6 ; 27, 30, 14 ; 27, 39, 12 ; 27, 43, 6 ; 28, 1, 9 ; 28, 2, 16 ; 28, 7, 15 ; 28, 7, 17 ; 28, 13, 1 ; 28, 17, 4 ; 28, 17, 7 ; 28, 17, 11 ; 28, 19, 16 ; 28, 24, 10 ; 28, 31, 6 ; 28, 33, 9 ; 28, 34, 3 ; 28, 36, 5 ; 28, 46, 3 ; 29, 1, 17 ; 29, 2, 7 ; 29, 9, 9 ; 29, 30, 5 ; 29, 30, 10 ; 29, 33, 1 ; 29, 34, 8 ; 29, 37, 17 ; 30, 5, 8 ; 30, 12, 1 ; 30, 25, 2 ; 30, 29, 5 ; 30, 36, 3 ; 31, 18, 6 ; 31, 24, 3 ; 31, 24, 11 ; 31, 25, 9 ; 31, 33, 2 ; 31, 34, 1 ; 31, 38, 9 ; 31, 46, 12 ; 31, 47, 6 ; 32, 16, 3 ; 32, 17, 7 ; 32, 17, 9 ; 32, 31, 1 ; 32, 38, 2 ; 32, 38, 5 ; 33, 3, 11 ; 33, 7, 10 ;

- 33,9,6 ; 33,17,3 ; 33,19,3 ; 33,28,15 ; 33,37,5 ; 33,45,4 ;
 33,46,5 ; 34,14,5 ; 34,17,5 ; 34,17,6 ; 34,27,10 ; 34,30,3 ;
 34,38,1 ; 34,38,3 ; 34,61,1 ; 34,62,2 ; 35,12,3 ; 35,19,2 ;
 35,26,2 ; 35,27,12 ; 35,30,11 ; 35,39,3 ; 35,50,6 ; 36,10,3 ;
 36,23,10 ; 36,24,2 ; 36,42,4 ; 37,11,7 ; 37,11,10 ; 37,13,1 ;
 37,13,2 ; 37,17,2 ; 37,18,11 ; 37,27,4 ; 37,27,6 ; 37,86,9 ;
 37,38,1 ; 37,39,6 ; 38,4,10 ; 38,5,7 ; 38,16,1 ; 38,21,1 ;
 38,23,3 ; 38,25,9 ; 38,26,8 ; 39,12,1 ; 39,13,1 ; 39,50,4 ;
 39,53,12 ; 40,3,4 ; 40,4,6 ; 40,5,2 ; 40,5,5 ; 40,27,1 ;
 40,33,4 ; 40,38,2 ; 40,39,5 ; 41,19,7 ; 42,3,2 ; 42,3,2 ;
 42,30,3 ; 42,32,4 ; 42,56,9 ; 42,63,5 ; 42,64,3 ; 42,64,5 ;
 42,64,9 ; 42,65,5 ; 42,67,5 ; 43,18,2 ; 44,12,2 ; 44,13,11 ;
 44,23,2 ; 44,23,8 ; 44,27,12 ; 44,31,6 ; 44,42,5 ; 44,43,8 ;
 45,5,6 ; 45,7,1 ; 45,11,2 ; per. 124 ;
 (Trogué-Pompée) Justin, 1,8,2 ; 1,10,7 ; 2,5,2 ; 2,12,14 ;
 3,4,6 ; 4,5,8 ; 5,9,6 ; 6,4,8 ;
 Valère Maxime, 1,5,5 ; 1,8,10 ; 2,10,1 ; 2,10,6 ; 3,8,2 ;
 5,1,7 ; 5,2 Ext. 4 ; 6,3,6 ; 6,5,4 ; 6,6,2 ; 8,1, Absol. 9 ;
 Velleius Paterculus, 2,49,4 ;
 Quinte Curce, 3,2,1 ; 3,4,5 ; 3,5,2 ; 3,6,9 ; 3,12,5 ; 3,12,9 ;
 3,12,17 ; 4,1,29 ; 4,4,2 ; 4,6,13 ; 4,6,20 ; 4,10,8 ; 4,12,24 ;
 4,14,8 ; 4,15,5 ; 5,5,22 ; 5,7,6 ; 5,11,8 ; 5,12,9 ; 5,12,18 ;
 6,6,21 ; 6,7,5 ; 6,7,22 ; 6,8,4 ; 7,2,32 ; 7,2,35 ; 7,6,9 ;
 7,7,1 ; 8,2,25 ; 8,3,4 ; 8,3,11 ; 8,5,5 ; 8,13,2 ; 8,13,26 ;
 8,14,6 ; 8,14,39 ; 9,5,15 ; 10,2,10 ; 10,2,12 ; 10,7,19 ;
 Sénèque, *Ep.* 58,31 ; *Vit. beat.* 1,3 ; *Tranqu. an.* 7,2 ; *Hipp.* 791 ;
 Lucain, 2,529 ; 7,730 ;
 Pétrone, *Sat.* 60 ; 78 ; 111 ;
 Valerius Flaccus, 3,127 ; 3,250 ; 3,488 ; 4,291 ; 6,246 ; 6,386 ;
 7,265 ;
 Quintilien, *Inst. Or.* 11,3,31 ; 12,10,5 ;
 Martial, 3,24,11 ;
 Tacite, *Agr.* 27 ; 33 ; *Hist.* 1,36 ; 2,25 ; 2,32 ; 2,95 ; 3,7 ;
 3,49 ; 3,52 ; 4,16 ; 4,54 ; 4,56 ; 4,57 ; 4,81 ; 5,20 ; 5,22 ;
Ann. 1,28 ; 1,48 ; 1,53 ; 2,11 ; 2,12 ; 2,22 ; 2,34 ; 3,1 ;
 3,3 ; 3,20 ; 4,8 ; 4,37 ; 6,37 ; 11,7 ; 11,26 ; 12,8 ; 12,12 ;
 12,17 ; 12,50 ; 12,54 ; 13,33 ; 13,41 ; 14,3 ; 14,14 ; 14,23 ;
 14,31 ; 14,57 ; 15,5 ; 15,57 ; 15,68 ; 16,14 ;
 Pline le Jeune, *Paneg.* 37,7 ;
 Stace, *Theb.* 2,550 ; 3,7 ; 5,348 ; 5,687 ; 6,492 ; 8,135 ;
 9,323 ; 11,206 ; 11,556 ;
 Silius Italicus, 5,559 ; 6,662 ;
 Suétone, *Aug.* 16,3 ; 27,3 ; *Galb.* 17 ;
 Florus, 1,13 (18,4) ; 1,40 (3,5,22) ; 2,17 (4,7,13) ;
 Aulu-Gelle, 1,11,2 (phrase nominale) ; 1,13,13 ; 4,20,3 ;
 5,10,15 ; 6,22,1 ; 11,16,7 ; 17,9,27 ; 17,12,1 ; 18,4,9 ;
 Apulée, *Met.* 5,3 ; 6,1 ; 8,17 ; 8,26 ; 8,29 ; 9,2 ; 10,4 ; 10,17 ;
Apol. 77 ; 86 ; 89 ; *Flor.* 17 ;
 Ausone, *Epigr.* 17,8 ;
 Boèce, *Contra Eutychen*, prooem. ; *Consol. phil.* 1,3.

FORMES PÉRIPHRASTIQUES

ratus sum	Plaute, <i>Asin.</i> 861 ; <i>Bacch.</i> 549 ; <i>Men.</i> 900 ; <i>Pseud.</i> 1318 ; <i>Trin.</i> 303 ; Varron, <i>Re. Rust.</i> 3,11,4 ; 3,16,32 ; Salluste, <i>Iug.</i> 10 ; Ovide, <i>Met.</i> 7, 841 ; Tite Live, 2,37,7 ; 4,20,7 ; 38,48,12 ; 39,16,10.
ratus es	Plaute, <i>Epid.</i> 596 ; <i>Poen.</i> 557 ; <i>Rud.</i> 1386 ; Ovide, <i>Trist.</i> 2,346.
ratus est	Plaute, <i>Amph.</i> 656 ; <i>Capt.</i> 256 ; Térence, <i>Hec.</i> 819 ; Salluste, <i>Iug.</i> 14 ; Cicéron, <i>Tim.</i> 3,10 ; 6,18 ; Cornélius Nepos, 2,7,4 ; Tite Live, 1,19,4 ; 1,27,6 ; 1,46,2 ; 26,40,18 ; 32,19,4 ; 37,10,8 ; 40,31,7 ; Velleius Paterculus, 2,12,2 ; Aulu-Gelle, 2,8,7 ; 7,6,5 ; 12,5,7.
ratī sumus	Varron, <i>Ling. Lat.</i> 5,37,184.
ratī sunt	Lucilius, ed. F. Marx', 258 ; Cicéron, <i>Tusc.</i> 3,5,11 ; Valère Maxime, 8,1, Absol. 8 ; Pseudo-Apulée, <i>περὶ Ἑρμ.</i> 4.
ratus fui	Plaute, <i>Asin.</i> 856 (<i>frugi rata</i> mss. ; <i>fuera[m] rata</i> Havet).
ratus erat	Salluste, <i>Cat.</i> 60 ; <i>Iug.</i> 7 ; 11 ; Tite Live, 34,20,7 ; 45,34,7.
ratus fuerat	Apulée, <i>Apol.</i> 99 ; <i>Met.</i> 9,29 (<i>rata</i> —).
ratus esset	Ovide, <i>Met.</i> 4,675 ; Tite Live, 1,31,6.

Le tableau suivant donne par auteur la fréquence d'emploi des formes ci-dessus :

es formes de reor

[illegible]

Les chiffres du tableau ci-contre montrent que la tradition littéraire doit refléter assez mal l'aspect véritable de la langue. Cependant, sans avoir une confiance aveugle dans les données d'une statistique forcément incomplète, on peut formuler un certain nombre de conclusions.

1) L'examen des formes montre que *reor* n'a été réellement usité qu'à trois de ses temps : présent et imparfait de l'indicatif, et, beaucoup moins d'ailleurs, subjonctif présent. Le subjonctif ne se trouve après Plaute que chez les poètes, et son emploi relativement fréquent par Lucrèce s'explique par l'usage de formules figées : *ne forte rearis*, 1,80 ; 2,731 ; 5,114 ; *ne forte reamur*, 4,41 ; 5,78 ; 6,764 ; *fac ut rearis*, 6,536, etc... Cette dernière expression pourrait bien n'être du reste que le substitut d'un impératif dont on n'a en effet aucun témoignage. Il n'y a de traces d'un futur que chez Plaute, *rēbitur*, et dans l'*Hercules furens* de Sénèque *rēbor*. Cette dernière forme en particulier fait l'effet d'un monstre, reconstruit artificiellement par un poète soucieux de donner de la noblesse à son style tragique, mais sans tradition dans la langue. Pas d'imparfait du subjonctif ni d'infinitif ; pas de participe futur. Il faut ajouter à ces faits l'absence presque totale de formes en *-minī* (un seul *rēbāminī* chez Térence). On constate donc une pauvreté de formes dont on ne trouvera guère l'analogue que dans *opīnor*.

Il ne faut pas se méprendre sur les conclusions que comporte une pareille constatation. Elles décèlent un verbe peu usité, mais non à proprement parler défectif. Aucune raison morphologique ne s'oppose à ce que *reor* ait été pourvu d'une flexion complète, et les formes conservées nous montrent qu'il pouvait entrer comme tout autre dans le système rigoureusement ordonné de la conjugaison latine. Quelques-unes de celles qui nous manquent peuvent simplement ne pas nous avoir été conservées dans les vicissitudes d'une tradition incomplète, et rien n'interdit de supposer qu'elles aient été vivantes à un moment donné. Mais au moment où commence avec Plaute notre tradition littéraire, *reor* était déjà d'un usage peu fréquent, et le fait que nombre des formes qu'il emploie ne se retrouvent pas après lui montre que l'usage de ce verbe tendait à se restreindre encore.

La fréquence plus grande de la 1^{re} p. s. *reor* s'explique naturellement par les nécessités du discours, et en particulier par l'emploi de *reor* en asyndète, précédé ou non de *ut*, avec la valeur de « à mon avis », « à ce que je crois ». Cet emploi est parallèle à celui de *opīnor* ou *arbitror* sur lesquels nous aurons à revenir ; mais nous devons signaler en passant que c'est la manière la plus habituelle de se servir en effet de ces verbes peu usités.

Il faut s'arrêter sur l'emploi du participe *ratus*, qui se sépare nettement du groupe des autres formes. Alors que Plaute s'en sert le plus souvent en phrase nominale, que Cicéron, pour qui ce type de phrase sans copule n'est plus usuel, en ignore absolument l'emploi en dehors de quelques tournures périphrastiques, il devient d'un usage de plus en plus fréquent chez les historiens, Salluste d'abord, puis Tite Live et Tacite. Il ne semble donc pas qu'il ait été réellement ancien au sens actif. S'il est devenu d'un emploi assez courant dans le récit historique, c'est peut-être qu'il fournissait un moyen d'éviter une subordonnée : on n'ignore pas que l'absence d'une série complète de participes a pu avoir une certaine influence sur le développement de la subordination en latin. L'usage fréquent que font Tite Live et Tacite de *ratus* marque peut-être un effort pour échapper à cette contrainte. Le verbe déponent est en effet le seul à pouvoir fournir un participe passé de sens actif.

2) En ce qui concerne l'usage particulier de chaque auteur, les chiffres demandent d'autre part une interprétation.

Encore bien connu de Plaute, *reor* est déjà rare chez Térence. Cicéron est avec Plaute l'écrivain qui s'en sert le plus à des formes variées. Ayant signalé *rēbar* dans le *de Oratore* (loc. cit.) comme un archaïsme familier à Catulus, ce n'est sans doute pas par hasard qu'il l'a introduit dans la partie du dialogue où il donne la parole à cet orateur (3, 22, 82 ; cf. les remarques de Laurand, *Et. sur le style des Disc. de Cicéron* p. 86 et suiv.). Mais il le reprend pour son compte 1 fois dans la correspondance et 2 fois dans le *de Divinatione*. Outre *rēbar*, on ne trouve qu'un *rentur* dans les traités de rhétorique. C'est dans les ouvrages philosophiques (11 fois) et les lettres (5 fois) qu'il se sert des

autres formes, mais il n'y a aucun exemple de ce verbe dans les Discours. Or *reor* est inconnu de César et de l'auteur de la Rhétorique à Herennius ; Salluste ne se sert qu'une fois d'une forme personnelle simple, Varron et Cornélius Nepos les ignorent. Il est donc clair qu'à la fin de l'époque républicaine *reor* est un verbe que la bonne société n'a plus l'habitude d'employer. L'usage particulier de Cicéron ne peut passer que pour un laisser-aller familier ou pour une grâce d'archaïsant qui va chercher dans Plaute le témoignage de la latinité.

Ce sont les poètes qui ont retrouvé *reor* et lui ont fait une nouvelle fortune. Ainsi doit s'interpréter l'usage qu'en a fait Lucrèce. Il n'est pas dans les *Odes* d'Horace, ni dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile ; mais dans l'*Enéide* il fait figure de mot épique, et c'est ainsi que l'emploie Catulle dans les plaintes d'Attis. Une fois entré dans le vocabulaire conventionnel de la poésie, les prosateurs de l'époque impériale le reprennent dans la mesure où leur langue se charge d'éléments poétiques. On n'a qu'une fois *rēbātur* chez Sénèque le Père, et c'est une citation d'Asinius Pollion. Dans les œuvres en prose du philosophe il ne figure que 3 fois sous la forme *ratus*, alors qu'il est 19 fois dans les tragédies. On distinguera de même chez Pétrone 3 *ratus* au cours du récit, mais 2 1^{ères}. p *reor* dans les parties en vers dont le poème de la guerre civile (1 *reor* et 1 *rēbar* sont dans des fragments dont l'attribution est incertaine). Quintilien, qui a signalé *reor* comme un archaïsme acceptable ne l'emploie pour son compte qu'une fois, et il n'a que deux fois *ratus*. Mais la langue oratoire de Tite Live, ou la prose à effets de Tacite le recherchent avec une certaine affectation. Et le cas le plus probant nous est fourni par Pline le Jeune qui emploie 4 fois *reor*, 1 fois *ratus* dans le Panégyrique de Trajan, mais n'en a aucun exemple dans les Lettres.

De tous ces faits on peut donc conclure que *reor* a cessé d'être vivant dès l'époque de la plus ancienne tradition littéraire. Il en existe un certain nombre de formes usuelles dans la langue familière au temps de Plaute, mais il disparaît de l'usage avant la génération qui a précédé Cicéron. Ce dernier le reprend encore volontiers, mais le témoignage des Discours montre que tel n'était pas l'usage habituel de son temps. Si l'on

excepte le participe *ratus*, remis en faveur sans doute à cause de la commodité qu'il offrait au récit, *reor* ne se maintient désormais que comme mot poétique. Son histoire est alors celle de la langue qui s'écrit, de plus en plus séparée de la langue qui se parle. Ainsi il est probable qu'Ausone, écrivant dans un jeu compliqué d'allitérations (*Ep.* 1, 40) :

sed rata uota reor quae moderata magis,

avait peu de chances d'être entendu en dehors de l'école, et que dans la langue qu'on parlait autour de lui il y avait longtemps que *reor* avait cessé d'être prononcé, et sans doute pour beaucoup de gens d'être compris.

CHAPITRE II

LES CONSTRUCTIONS ET LES SENS DE REOR

Les constructions

Les constructions de *reor* n'ont rien d'inattendu, et nous ne nous serions pas arrêté à leur étude, si elle n'était nécessaire pour introduire celle des sens, dont elle n'est en somme qu'un accessoire.

Comme tous les verbes d'opinion, disent les grammairiens, *reor* introduit un accusatif complément ou une proposition infinitive. Cf. Priscien (Keil *G. Lat.* 3, p 274) dans une liste de verbes gouvernant l'accusatif :

... suspectiua etiam uel opinatiua : suspicor, opinor, arbitror, existimo, *reor*, quae maxime infinitum assumunt substantiui cum accusatiuo, ut suspicor inimicum esse, opinor amicum esse, arbitror alacriter profuturum esse, sed et aliis infinitis iniunguntur : opinor me intelligere et intellexisse Virgilium, existimo recte legere et legisse Ciceronem, et similia.

Mais l'examen des faits appelle des remarques plus précises. Ils font en effet apparaître avec évidence que la seule construction pour ainsi dire usuelle après *reor*, c'est la proposition infinitive.

1) **Reor en asyndète.** — Il faut bien entendu mettre à part les cas dans lesquels *reor* est employé absolument, c'est-à-dire en asyndète, et sans complément. Cette construction ne se trouve pas chez Plaute. On a :

reor seul, dans Cicéron, *Tusc.* 1, 39, 94 ; Virgile, *Aen.* 5, 56 ;

Pétrone, *Sat.* 122, v 167 ; Valérius Flaccus, 2,617 ; 5,320 ; Stace, *Theb.* 3,15 ; 5,178 ; 5,452 ; 7,264 ; Achil. 1,728 ;

ut reor, dans Virgile, *Aen.* 7,437 ; 10,608 ; 12,188 ; Properce, 3,3,38 (*ut reor a facie*) ; Tite Live, 6,33,3 ; 22,57,7 ; 24,20,11 ; 25,12,5 (*ut plerique rentur*) ; 31,39,9 (*ut ipse reor*) ; 45,34,7 ; Velleius Paterculus, 2,51,1 (*ut rebatur*) ; Plin., *N. H.* 7,30,115 (*ut equidem* -) ; 7,48,153 ; 8,37,135 (*ut rentur plerique*) ; 11,52,274 ; 16,37,175 (*ut remur*) ; Tacite, *Ann.* 4,71 (*ut rebatur*) ; 14,4 (*ut rebantur*) ; 15,51 (*ut rebatur*) ; Valérius Flaccus, 1,164 (*ut reris*) ; Stace, *Theb.* 7,196 (*ut rere*) ; Apulée, *Met.* 4,26 ; *Apol.* 15 (*ut Stoici rentur*) ; *de deo Soc.* 20.

A ces cas se ramènent ceux où *reor* a pour complément le pronom *quod*, qui représente une idée exprimée dans une proposition indépendante : Virgile, *Aen.* 6,97 :

... uia prima salutis,
quod minime reris, Graia pandetur ab urbe ;

quod rere, Valérius Flaccus, 2,601 ; *quod reor*, Stace, *Theb.* 7,11.

Il y faut joindre de même l'expression *id quod rebatur* de Tite Live, 6,3,5 :

id quod rebatur, soluta omnia, rebus, ut fit, secundis, inuenit.

Il est possible qu'ici *ut fit* ait empêché l'auteur d'écrire simplement *ut rebatur*.

Et c'est bien d'une conception analogue que dérivent les expressions *contra ac ratus erat*, Salluste, *Cat.* 60 ; *aliter ac ratus erat*, id. *Iug.* 7 ; et *sequius ac rata fuerat*, Apulée *Met.* 9,29, qui entraîne la formule *longe sequius ratus fuerat*, *Apol.* 99.

2) **La proposition infinitive.** — Ces faits mis à part, la proposition infinitive avec un accusatif sujet est de beaucoup la construction la plus fréquente après *reor* chez tous les auteurs. Plaute, *Amph.* 1095 :

... aedes primo ruere rebamur tuas ;

Bacch. 1127 :

rerin' ter in anno tu has tonsitari ?

Mil. 530 :

similiorem mulierem
magisque eandem, ut pote quae non sit eadem, non reor
deos facere posse.

Térence, *Phorm.* 902 :

... an rebamini
me non id facere, quod recepissem semel ?

Cicéron, *Acad.* 1, 11, 39 :

ex qua superiores sensus et mentem effici rebantur ;

etc...

Lorsqu'il y a identité du sujet de *reor* et de la proposition infinitive, l'usage ordinaire est de le répéter devant l'infinitif par un pronom. Plaute, *Aul.* 204 :

credo edepol ubi mentionem ego fecero de filia
mi ut despondeat, sese a me derideri rebitur ;

Men. 900 :

quae me clam ratus sum facere, ea omnia fecit palam
parasitus ;

cf. *Merc.* 342 ; *Most.* 157 ; *Pers.* 169 ; *Trin.* 303 ; *Truc.* 89. Térence, *Hec.* 819 :

uxorem quam numquam est ratus posthac se habiturum, reddo.

Cicéron, *Off.* 2, 12, 43 :

quodsi qui simulatione... stabilem se gloriam consequi posse rentur.

Cf. Lucrèce, 1, 80 ; Salluste, *Iug.* 75 ; Ovide, *Trist.* 1, 182 ; et de nombreux exemples de Tite Live : 1, 26, 7 ; 1, 27, 6 ; 10, 21, 10 ; etc...

Toutefois on trouve aussi l'infinitif seul, tournure de la langue familière ou liberté poétique. Plaute, *Capt*, 256 :

qui cauet ne decipiatur, uix cauet quom etiam cauet :
etiam quom cauisse ratus est, saepe is cautor captus est.

Cicéron, *Att.* 12,32,1 :

Publilia ad me scripsit matrem suam — cum Publilio loqui retur —
ad me cum illo uenturam et se una, si ego paterer.

Virgile, *Aen.* 11,712 :

At iuuenis, uicisse dolo ratus, auolat ipse.

Ovide, *Ars amat.* 3,733 :

Ille, feram uidisse ratus...

Cf. Stace, *Theb.* 3,156 ; 8,135 (*ratus uidisse*) ; 11,556 (*ratus uicisse*) ; et Tite Live, dans quelques cas d'infinitif futur : 26,40,6 ; 27,9,8 ; 29,30,5 ; 42,3,2 ; etc...

Il y a lieu également de signaler que le verbe de la proposition infinitive est souvent au futur après *reor*. Cela est particulièrement remarquable chez Tite Live, 2,56,5 :

patres ad ultimum dimicationis rati rem uenturam, Ap. Claudium
... consulem faciunt.

21,12,4 :

Alco, insciis Saguntinis, precibus aliquid moturum ratus...

24,36,5 :

legionem romanam... uenientem Syracusas praedae haud dubie sibi
futuram Himilco ratus...

Cf. 1,25,7 ; 2,11,5 ; 4,8,5 ; 4,21,3 ; 4,44,7 ; 5,27,12 ;
5,39,7 ; 6,12,1 ; 10,16,3 ; 21,63,5 ; etc...

3) **La suppression de la copule.** — Il arrive fréquemment que le verbe de la proposition soit celui du verbe être. Mais bien plus souvent encore *reor* introduit un accusatif complétement accompagné d'un attribut, adjectif, nom ou expression qualificative d'un type complexe, sans l'intervention d'une copule. La copule paraît surtout employée lorsque l'attribut est un nom. Plaute, *Amph.* 975 :

qui me Amphitruonem rentur esse...

Asin. 525 :

... an tibi
uerba blanda esse aurum rere ? ...

Cf. *Aul.* 593 ; *Bacch.* 549 ; *Epid.* 368 ; *Mil.* 487 ; 558 ; *Trin.* 303 ; 415 ; *Truc.* 568. Cicéron, *Att.* 7,3,10 :

et tamen Dionysius noster, qui est nobiscum, et Nicias Cous non rebatur oppidum esse Piræa.

Cf. *Top.* 20,78 ; *Tusc.* 3,5,11 ; *Tim.* 6,18.

Mais plus nombreux sont les exemples sans copule. On a avec un adjectif attribut : Plaute, *Asin.* 856 :

at scelesta ego praeter alios meum uirum fui rata
siccum, frugi, continentem, amantem uxoris maxumè.

ibid. 861 :

ego quoque hercle illum antehac hominem semper sum frugi ratus.

Mil. 713 :

ille miserrimum se retur...

Salluste, *Iug.* 26 :

at ille tametsi omnia potiora fide Iugurthae rebatur.

Cf. Salluste, *Iug.* 73 ; 103 ; Virgile, *Aen.* 3,381 ; 5,24 ; 7,370 ; Tite Live, 2,27,4 ; 2,28,2 ; 3,26,12 ; etc... ; Sénèque, *Vit.*

beat. 1,3 ; *Tranqu. an.* 7,2 ; etc... Tacite, *Hist.* 1,14 ; 4,55 ; 4,63 ; etc...

avec un nom, Plaute, *Epid.* 596 :

quid ? ob eam rem hanc emisti, quia tuam gnatam ratus ?

Tite Live, 5,34,8 :

id Galli fortunae suae omen rati...

Tacite, *Ann.* 11,26 :

periculorum remedia ipsa pericula ratus.

Cf. Tite Live, 8,28,3 ; Stace, *Theb.* 3,528 ; Apulée, *Met.* 8,17.

avec une expression qualificative complexe, Salluste, *Iug.* 43 :

alia omnia sibi cum collega ratus.

ibid. 98 :

noctem pro se rati...

Pline, *Paneg.* 29,1 :

instar ego perpetui congiarii reor affluentiam annonae.

Tacite, *Ann.* 3,20 :

et illam obsidionem flagitii ratus.

ibid, 12,2 :

summam fortunam in luxu ratum.

Stace, *Theb.* 10,702 :

illius haec fors remur quae uerba deorum.

Apulée, *Apol.* 89 :

nisi forte triginta annorum Pudentillam ratus...

A la place de l'accusatif on peut avoir naturellement un infinitif ou une proposition avec *sī*, *quod*, etc... ou même l'attribut

peut être rapporté à une idée sous-entendue, résultant du développement précédent. Sénèque, *Phoen.* 656 :

regis hoc magni reor
odia ipsa premere.

Pline, *N. H.* 2,7,14 :

effigiem dei formamque quaerere imbecillitatis humanae reor.

Tite Live, 21,45,9 :

id morae, quod nondum pugnarent, ad potienda sperata rati.

Tacite, *Hist.* 3,7 :

decorum pro causa ratus, si placere Galbae principatus et partes
reuirescere crederentur.

Dans ce cas l'attribut peut être un adverbe : Pline, *Paneg.* 37,7 :

ratus improbe et insolenter ac paene impie his nominibus inseri
publicanum.

Tacite, *Hist.* 2,95 :

ipse abunde ratus si praesentibus frueretur.

Ann. 6,37 :

Vitellius ostentasse Romana arma satis ratus.

Enfin il peut y avoir des cas dans lesquels le verbe « être » n'a pas seulement la valeur d'une simple copule, le prédicat étant une indication locale. Cicéron, *Att.* 14,8,1 :

tu me iam rebare, cum scribebas, in actis esse nostris ;

et où par conséquent son absence donne une construction d'un type nouveau, Tacite, *Hist.* 5,22 :

illic ducem rati...
croyant que le chef était là...

4) **L'accusatif seul.** — En définitive le jugement introduit par *reor* peut recevoir des expressions variées ; mais il en sera de même après tous les verbes de sens analogue. Toutes ces expressions sont à deux termes, objet et prédicat de l'objet. Il y a lieu de nous demander maintenant s'il est absolument impossible d'isoler des cas dans lesquels *reor* introduirait un simple accusatif complément. Le fait, s'il se découvrait, pourrait avoir des conséquences intéressantes pour la détermination du sens de ce verbe.

On ne peut évidemment tenir compte des cas dans lesquels un pronom neutre complément ne fait que résumer une idée précédente ou annoncer un développement qui suit. Tite Live, 4,44,7 :

ratis, id quod erat, aut deposita causa leuiorem futurum apud patres reum, aut perseuerantem sub iudicii tempus plebem offensurum.

Ovide, *Her.* 16,147-9 :

iam nunc confundor et omnes
in nostris oculos uultibus esse reor.
Nec reor hoc falso...

Un adverbe peut de même servir au rappel d'une idée exprimée dans une autre partie de la phrase, et le cas n'est pas séparable du précédent. Tite Live, 1,4,2 :

ui compressa Vestalis cum geminum partum edidisset, seu ita rata, seu quia deus auctor culpae honestior erat...

Valérius Flaccus, 4,291 :

... redit huc oculis et pondere Bebryx,
sic ratus...

Dans d'autres passages on se croit bien réellement en présence d'un complément unique ; mais une analyse minutieuse fait ressortir qu'on y a toujours en fait un jugement où le prédicat, seul exprimé, est affirmé d'un objet sous-entendu. Tacite, *Ann.* 3,1 :

multi etiam ignoti... pars officium in principem rati, plures illos
secuti, ruere ad oppidum Brundisium.

les uns croyant par là faire leur cour au prince...

Propertius, 4, 4, 81 :

suum tempus rata...
croyant que c'était son heure...

Tite Live. 6, 27, 2 :

occasionem rati...
croyant que c'était l'occasion...

(même expression 21, 11, 8 ; 37, 13, 2. Comparer 43, 18, 2 :
occasionem esse). Valérius Flaccus, 3, 488 :

tempus rata diua nocendi...

6, 386 :

ecce locum tempusque ratus iamque et sua posci
proelia...

De même avec une expression adverbiale, Horace, *Sat.* 1, 9, 49 :

non isto uiuimus illic
quo tu rere modo.

C'est le prédicat qui est sous-entendu dans Sénèque, *Hipp.* 895 :

Quis, ede, nostri decoris euersor fuit ?
— Quem rere minime.

Il ne restera donc en définitive que les exemples suivants :
un pronom représentant une personne ou un objet définis,
Plaute, *Epid.* 538 :

noscito ego hanc, nam uideor nescio ubi mi uidisse prius ;
estne ea an non east quam animus retur meus ?
je la reconnais ; il me semble que je l'ai déjà vue je ne sais où ;
est-ce ou n'est-ce pas celle que mon esprit s'imagine ?

Tite Live, 1, 27, 9 :

id, quod ab rege auditum erat, rati...
ayant cru ce qu'ils avaient entendu dire au roi...

Ovide, *Trist.* 5, 6, 36 :

elige nostrorum minimum minimumque laborem,
isto, quod reris, grandius illud erit ;
choisis le plus petit et le plus infime de nos maux, il sera plus grand
que celui que tu as dans l'esprit.

un interrogatif, Ovide, *Met.* 10, 400 :

Quid rear ulterius ?

Sénèque, *Oed.* 29 :

nam quid rear quod ista Cadmaea lues
infesta genti, strage tam late edita
mihi parcit uni ?

un nom, Valérius Flaccus, 4, 439 :

... uestri sic rebar tempora cursus,
proxima quaeque legens...

Ainsi il est tout à fait exceptionnel que *rear* introduise un complément unique, et les quelques exemples qu'on en peut citer sont décevants. Dans les trois premiers il n'y a pas évidemment de prédicat exprimé, mais il est dans l'idée. Et il y a bien en définitive un rapport mental établi entre un objet concret et une idée que l'on a dans l'esprit, c'est-à-dire, et quelque imparfaite qu'en soit l'expression, un jugement formulé. Dans les deux suivants le complément est un interrogatif. Mais qu'y a-t-il de plus vague qu'un interrogatif neutre, qui ne fait à vrai dire que développer l'idée verbale, sans lui conférer la moindre force transitive ? Il reste le seul exemple de Valérius Flaccus, où le complément est un nom. Que signifie au juste l'expression *tempora rebar* ? Nous aurons à revenir bientôt sur ce point. Mais l'auteur et l'époque à laquelle il écrit

doivent nous mettre en défiance sur le cas que nous pouvons faire de cet exemple unique.

En résumé les constructions de *reor* sont toutes à deux termes, objet et prédicat de l'objet. Ce sont les constructions des verbes d'opinion exprimant une croyance ou un jugement. Et comme nous n'en trouvons pour ainsi dire pas d'autres après *reor*, il faut donc que ce verbe, dès une époque ancienne jusqu'à laquelle notre documentation ne nous permet pas de remonter, ait été spécialisé dans un sens voisin de celui de « juger ».

Les sens

En effet le sens usuel de *reor*, celui qui paraît le mieux établi et le plus clair dans la majorité des cas, est celui de « croire », « penser », « se figurer », « s'imaginer », « supposer ». C'est le sens que donnent les gloses qui l'interprètent constamment par *οἶμαι*, *λογίζομαι*, *ἡγούμαι*, *ὑπολαμβάνω*, *ἐνθυμούμαι* ou par *autumō*, *arbitror*, *opīnor*, *putō*, *aestimō*, *iūdicō*, *crēdō*, *cōgitō*, *ineō consiliūm*, *animaduertō*, etc... (cf. *Corp. Gloss. Lat. aux Indices*).

Les cas où les auteurs emploient en liaison avec *reor* un verbe ou une locution de sens analogue sont souvent très clairs. Virgile, *Aen.* 6, 690 :

sic equidem ducebam animo rebarque futurum
tempora dinumerans...

Salluste, *Iug.* 69 :

Vagenses ... primo ... Metellum esse *rati* ..., deinde ... *russum Iugurtham arbitrati*.

Pline, *N. H.* 11, 52, 274 :

nec uniursa haec, *ut arbitror*, sed singula observat, friuola, *ut reor*, et uolgo tamen narrata.

Il ne manque pas d'autres exemples où *reor* alterne avec d'autres verbes comme *opīnor* ou *crēdō*, et nous en utiliserons

un certain nombre dans le chapitre suivant. Mais on est en droit de se demander dans quelle mesure le sens de *reor* se confond avec celui des verbes synonymes. Comme pour tous ces verbes nous sommes en présence d'un sens dérivé, sous lequel il y a lieu de rechercher un sens propre plus ancien.

On est tenté d'imaginer tout de suite que la valeur propre de *reor* devait être celle de « calculer », « compter ». Elle concorde avec le sens de *ratio* qui est d'abord un « compte », et avec certains emplois de l'adjectif *ratus*, notamment dans le groupe *prō ratā parte*, « pour une part déterminée », « calculée ». Elle peut très bien être à l'origine de tous ses sens figurés. On voit en effet clairement comment le sens de « calculer » a pu entraîner celui de « supputer » des événements, des faits, et par conséquent « faire une supposition », « une prévision », « penser » et « croire ». La comparaison de notre verbe *compter*, dont la valeur figurée est la même, et qui peut servir dans un grand nombre de cas à traduire *reor*, nous permet de saisir assez aisément ce mécanisme de la pensée : Cicéron, *Nat. Deor.* 3,6,15 :

rebantur enim fore ut exercitus imperatorem equo incitato se in hostem immittentem persequeretur...

(les deux Décius) comptaient en effet que l'armée s'élancerait à la suite de son général s'enfonçant au galop au milieu des ennemis...

On s'explique également par cette évolution de sens l'emploi fréquent que nous avons déjà signalé de l'infinitif futur après *reor*.

Mais il faudrait avoir des exemples nets de *reor* au sens de « compter ». Or pour si clair que paraisse ce sens, il ne se trouve jamais d'une manière absolument évidente dans les textes conservés.

Le passage précédemment cité de Virgile, *Aen.* 6,690, présente un rapprochement de *reor* et *dīnumerāre* où *reor* semble bien à première vue avoir gardé sa valeur de « calculer ». Mais la coordination avec *dūcēbam animō* appelle de son côté le sens de « penser ». Apulée oppose de même *reor* et *numerāre*, *Apol.* 89:

nisi forte triginta annorum Pudentillam ratus binos cuiusque anni consules numerasti.

à moins que, donnant trente ans à Pudentilla, tu n'aies compté les deux consuls de chaque année (pour faire soixante).

Mais la construction même du complément *Pudentillam* ne laisse aucun doute sur le sens de *ratus* « ayant cru ».

S'il y a d'autre part un cas où l'idée de « compter » ait des chances de transparaître, c'est dans les passages où le verbe est en relation avec un mot exprimant la quantité, un nom de nombre ou un adverbe comme *plūs*, *tantum*, etc... et d'une manière plus générale toutes les fois que la phrase comporte une allusion à une chose considérée sous l'aspect de la quantité : l'or, l'argent, la richesse, le temps, etc... : Plaute, *Cas.* 356 :

plus artificum'st mihi quam rebar ;
j'ai plus d'ouvriers que je ne comptais.

Rud. 453 :

iam illud mali plus nobis uiuit quam ratae
il est vivant : un fléau de plus que nous ne comptions.

Cette expression *plūs (plūrēs) quam rēbar (ratus)* a pu avoir une certaine fortune. On la retrouve dans Cicéron, *Diu.* 2,2,5 :

quos quidem plures quam rebar esse cognoui ;

Stace, *Theb.* 2,550 :

quos ubi pluris
quam ratus, innumeris uidet excursare latebris.

Mais on voit que dans chacun de ces exemples le sens de *reor* est celui de « s'attendre à », et s'il se laisse assez bien déduire de celui de « calculer », il peut tout aussi bien avoir un autre point de départ. On peut faire d'autres citations qui ne seront pas plus probantes : Lucrèce, 1,7,14 :

et qui quattuor ex rebus posse omnia rentur
ex igni, terra atque anima procreescere et imbri.

Cicéron, *Acad.* 1,7,26 :

quintum genus, e quo essent astra mentesque, singulare... Aristoteles quoddam esse rebatur.

Ovide, *Trist.* 4, 10, 41-42 :

temporis illius colui fouique poetas
quotque aderant uates, rebar adesse deos.

Dans tous ces cas *reor* n'exprime pas désormais autre chose que l'opinion.

Seul le passage de Valérius Flaccus, *Arg.* 4, 439, que nous avons précédemment retenu comme un exemple unique de *reor* introduisant un complément non accompagné d'un prédicat, comporte avec quelque précision le sens de « calculer ». Tout le passage est à citer. Phinée, qui attend avec impatience l'arrivée des Argonautes chargés de le délivrer des Harpyes, suppute le temps de leur navigation :

nouimus et diuis geniti quibus et uia iussos
quae ferat ac uestri rebar sic tempora cursus,
proxima quaeque legens, quantum Vulcania Lemnos
traxerit, infelix tulerit quae Cyzicus arma.

car je sais de quelles divinités vous êtes les enfants, et le voyage auquel vous appelle votre mission, et c'est bien ainsi que je calculais le temps de votre traversée dont je supputais à mesure les dernières nouvelles, le temps que vous a retenus Lemnos, île de Vulcain, la guerre qu'à dû subir la malheureuse Cyzique...

L'idée de « calcul » est ici évidente ; on ne saurait affirmer qu'elle résulte de l'emploi de *reor*. Toute la phrase la suggère, et c'est ce qui permet d'attribuer à *rēbar*, aussi bien d'ailleurs qu'à *legens*, une valeur spéciale. Il est possible qu'au lieu de la conservation d'un sens ancien dont nous n'avons trouvé nulle part de témoignage précis, nous n'ayons ici qu'une restitution factice d'après l'un des sens de *ratio*.

Il faut donc conclure que si *reor* a eu, comme il est possible, le sens de « calculer », il n'en reste pour ainsi dire plus de traces dans notre tradition littéraire. Les sens avec lesquels il nous est conservé sont faciles à mettre en rapport avec cette valeur ; mais il est tout aussi légitime de supposer que dans les rares cas où il paraît l'avoir, il a pu l'emprunter de *ratio*. Ce n'est pas l'étude propre de *reor* qui nous permettra d'approcher de plus

près sa signification primitive. En fait il ne nous apparaît plus dès le texte de Plaute qu'avec le sens de « se figurer », de « s'imaginer », quelquefois « s'attendre à ». Il marque l'opinion que l'on a dans l'esprit, indépendante de la réalité, ou opposée à elle : Plaute, *Amph.* 656 :

uictis hostibus, quos nemo posse superari ratust.

après avoir vaincu les ennemis, dont personne ne se figurait qu'on pût triompher...

Epid. 481 :

... non nouisse me

meam rere amicam posse ?

te figures-tu que je ne suis pas capable de reconnaître mon amie ?

Un seul résultat est donc à retenir de l'étude des sens et des constructions de *reor*, mais il a son importance : *reor* est un verbe d'opinion, et dès le moment où nous le saisissons il n'est déjà plus que cela. Les intermédiaires par lesquels il est arrivé à cette signification nous échappent complètement.

CHAPITRE III

REOR ET LES VERBES D'OPINION

L'histoire de *reor*, verbe d'opinion, est donc liée dans une certaine mesure à celle des verbes de même sens avec lesquels il est entré en concurrence.

Beaucoup de verbes ont servi en latin à exprimer la croyance et l'opinion. On pouvait dire *existimō* « j'estime », « *iūdicō* « je juge », *censeō* « je suis d'avis », *sentiō* « j'ai le sentiment ». Il y avait aussi *crēdō* « je crois », *dūcō* « je pense », *putō* « je suppose », *arbitror* « je suis témoin », *opīnor* « j'ai l'opinion », *reor* « je me figure ». Enfin on pouvait recourir à la formule *mihi uidētur* ou *uideor* « il me semble ». Tous ces verbes n'ont pas eu la même fortune. Quelques-uns n'ont pas servi tout de suite, ou n'ont servi que rarement à l'expression de la croyance. Leur emploi a varié selon les époques et les auteurs. Leur concurrence a dû se traduire par un jeu d'actions et de réactions compliquées qu'il est utile de débrouiller rapidement.

Les valeurs propres des verbes d'opinion

La plupart de ces verbes ont un sens très clair, et quelques-uns une étymologie certaine. Nombre d'entre-eux sont restés vivants avec une valeur propre qui a subsisté à côté de leur acception dérivée. Il est donc légitime d'imaginer que leur emploi n'était pas indifférent, et que chacun d'eux pouvait servir à exprimer une nuance particulière de la croyance. C'est bien ainsi, en effet, que les choses ont dû se passer au début.

Un premier groupe exprime l'opinion résultant d'un acte

de l'intelligence. *Iūdicāre* « dire le droit » passe sans difficulté du sens de « juger un procès » à celui de « formuler un jugement de l'esprit », et par suite de « se faire une opinion réfléchie ». *Existimāre*, issu du plus ancien *aestimāre*, conserve la valeur d'« apprécier » et d'« estimer ». *Censēre*, qui a gardé le sens propre de « recenser », est aussi le terme dont on se sert au sénat pour formuler son avis à la demande du magistrat président. *Putāre*, probablement par l'intermédiaire du groupe *putāre ratiōnēs* « apurer des comptes », est passé de bonne heure au sens de « compter », et par conséquent à celui de « supputer le pour et le contre » avant de se faire un avis.

Sentīre signifie d'abord « sentir ». Plaute l'emploie volontiers au sens de « s'apercevoir », d'où on passe à celui d'« avoir une impression ». Il formulera donc un jugement d'une manière moins objective. Il ne doit cependant pas être mis très loin du groupe précédent, et l'on se rappelle que, dans les délibérations du sénat, les avis recueillis sont des *sententiae*.

Crēdere n'a jamais cessé de signifier « prêter de l'argent », « confier quelque chose à quelqu'un », et en même temps « ajouter foi aux paroles de quelqu'un », « s'en remettre » à lui. Il exprimera donc la croyance ferme, mais qui n'a pas sa source dans un jugement personnel.

L'association d'idées par laquelle *dūcere* « conduire » est passé au sens de « penser » n'est pas claire, et il semble que l'influence du grec *ὑπομαί* ne soit pas étrangère à son changement de valeur. *Vidēre* « voir » explique sans peine *uidērī* « être vu », « sembler ».

Restent *arbitror* et *opīnor*. Le premier de ces verbes a eu le sens de « voir » qui est dans Plaute, *Aul.* 607 :

hinc ego et huc et illuc potero quid agant arbitrarier.

Et on retrouve ce sens à l'autre bout de la tradition dans Apulée, *Met.* 1, 18 :

et ego curiose arbitrabar iugulum comitis, qua parte gladium delapsus uideram...

2, 29 :

cuncta curiosis oculis arbitrabar ;

et 3,21 ; 4,12 ; 7,1 ; 9,12 ; 10,16 ; *Apol.* 16. Il est donc possible, si toutefois nous n'avons pas ici une restitution artificielle d'Apulée, que le mot ait gardé dans la langue populaire ce sens, qui est d'ailleurs plus exactement celui de « regarder sans se faire voir », presque « espionner ». Dans *Capt.* 219 il ne s'agit plus proprement de regarder, mais d'« entendre ». On s'explique aisément qu'*arbiter* soit celui qui a été « témoin », et que Cicéron oppose *arbitrārī* « savoir pour avoir vu » à *scīre*, qui laisse volontairement dans l'ombre la source de la connaissance, *Font.* 13,29 :

qui primum illud uerbum consideratissimum nostrae consuetudinis « arbitror », quo nos etiam tunc utimur, cum ea dicimus iurati, quae comperta habemus, quae ipsi uidimus, sustulit, atque omnia se scire dixit.

Mais nous ne saisissons pas le passage du sens de « regarder » à celui de « croire », qui est de beaucoup le plus usuel de ce verbe.

Quant à *opīnor*, non seulement on n'est pas au clair sur son étymologie, mais encore on ne voit pas bien quelle valeur concrète il faudrait lui attribuer. Il ne se présente jamais qu'avec le sens de « croire ». On sait seulement la différence importante que les philosophes établissent entre l'*opīniō* et la *scientia*.

Le latin avait donc avec tous ces verbes une série assez complète, permettant d'exprimer un certain nombre de nuances, allant de l'opinion réfléchie à la simple croyance. On remarque tout de suite que les deux derniers ont en commun avec *reor* un certain nombre de caractères. Comme lui *opīnor* n'est pas capable d'exprimer autre chose que l'opinion ; et si *arbitror* a un autre sens, celui-ci n'est pas conservé ordinairement dans la langue littéraire, et il y a discontinuité entre ses deux valeurs. Tous les trois sont déponents. De plus *opīnor* n'est usuel qu'à un petit nombre de formes, et si *arbitror* paraît en avoir conservé assez longtemps un plus grand nombre, les emplois de l'un et de l'autre sont de bonne heure aussi artificiels que ceux de *reor*. Les sorts de ces trois verbes sont donc parallèles, et des causes identiques ont dû produire à peu près les mêmes effets.

D'autre part, pour peu qu'on lise avec attention un texte de quelque étendue, on se rend compte que les différences que nous avons établies entre tous les verbes précédents subsistent seulement d'une manière imparfaite, ou sont même dans certains cas totalement effacées. A des époques différentes, et de manières diverses selon les auteurs, ils se sont presque tous plus ou moins dépouillés de leur sens ancien pour devenir dans une certaine mesure interchangeables. On a l'impression que le souci de la variété, le désir d'éviter le retour de certains sons ou la recherche d'une clause ont dû être souvent, plus que le souci de l'exactitude de l'expression, les raisons déterminantes du choix des mots.

L'usage de Plaute

C'est la langue de Plaute qui se rapproche le plus de l'état idéal que nous avons tracé. Mais c'est que quelques-uns de ces verbes sont encore à peine employés dans les comédies au sens de « croire ».

On y trouve 11 fois *iūdicō*, mais il n'exprime l'opinion que 2 fois : *Epid.* 707 ; *Stich.* 205. Quand il ne signifie pas exactement « juger un litige » ou « adjuger », il se trouve rapproché de *iūre*, *Cas.* 375 ; *Mil.* 1435, d'une manière qui ne laisse aucun doute sur la valeur que Plaute entend lui donner.

Existumō se rencontre 19 fois, mais dans la plupart des cas la présence dans la phrase d'un mot indiquant une idée de valeur lui conserve son sens propre très précis : *Asin.* 149 *dignum* ; 821 *magis* ; *Capt.* 325 *utile* ; 682 *parui* ; *Merc.* 352 *quem ad modum* ; 566 *opus hōc factō* ; *Most.* 76 *floccl* ; 305 *meritō* ; 909 *maiōrum* ; *Pers.* 353 *plūris* ; *Stich.* 162 *minus* ; *fgm.* 14, *floccl*. Il ne reste donc que 6 ou 7 emplois plus vagues.

Les emplois de *sentio* sont beaucoup plus nombreux (62 fois). Mais la valeur de ce mot est le plus souvent celle de « sentir », « avoir son bon sens » ou « s'apercevoir », et on ne peut guère en isoler que 6 ou 7 au sens d'« être d'avis » : *Capt.* 329 ; 710 ; *Men.* 912 ; *Most.* 927 (*tēcum*) ; *Pseud.* 958 (*tēcum*) ; *Rud.* 1100 (*ā mē*) ; et c'est là une nuance toute spéciale de l'opinion.

Dūcō n'est employé qu'un petit nombre de fois au sens de « penser », « considérer » : *Amph.* 839 :

non ego illam mi dotem^rduco esse quae dos dicitur ;

Capt. 151 ; *Most.* 29 ; *Poen.* 523 ; *Trin.* 638. Mais dans tous ces cas il conserve assez clairement la valeur d'« estimer » qui est évidente dans *Pers.* 637 :

omne ego pro nihilo esse duco quod fuit, quando fuit.

Enfin, fait remarquable, *putō* est assez rare dans les comédies. On le rencontre plusieurs fois au sens de « compter » dans le groupe *rationem putāre*, *Aul.* 527 :

itur, putatur ratio cum argentario.

(comparer *ibid.* 529, *ubi disputāta est ratio...*), et *Most.* 229 ; *Trin.* 417. Il signifie « raisonner » dans *Amph.* 592 :

...mecum argumentis puta.

Il a une valeur approchant de celle d'« apprécier », « considérer » dans *Amph.* 172, où il a pour complément *aequom esse*, et se retrouve dans une série qui comprend *reor*, *reputāre*, *cōgītāre* :

quodcumque homini accidit lubere, posse retur :
aequom esse putat, non reputat labori^r quid sit,
nec aequom anne iniquom imperet, cogitabit.

De même avec *aequom esse*, *Bacch.* 1083 ; *leuiōrem*, *Trin.* 1171 ; *dignum*, *Trin.* 448 ; *aeternum*, *Most.* 38 ; *in rem esse*, *Pers.* 609. Son sens est plus vague dans une quinzaine d'exemples : *Amph.* 284 ; 886 ; *Asin.* 493 ; 612 ; 837 ; 838 ; *Bacch.* 121 ; 638 ; 1160 ; *Curc.* 511 ; 557 ; *Merc.* 350 ; 654 ; *Poen.* 734 ; 1092 ; *Trin.* 811.

En revanche *censeō*, *crēdō*, *uideor*, sont très largement représentés dans le texte de Plaute. Ils marquent souvent des nuances de l'opinion assez séparées, mais il ne manque pas d'exemples où ces nuances paraissent se confondre.

Pour *censeō*, si l'on met à part deux emplois dans le sens technique de « recenser » *Capt.* 15 et *Trin.* 494, et le passage burlesque de *Cas.* 364-373, où Lysidamus, tirant au sort qui sera le mari de Casina, imite le langage d'un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, il reste plus de 180 cas dans lesquels on est bien en présence d'un verbe d'opinion. Mais le sens officiel du mot, tel qu'il était employé au sénat, était trop présent à l'esprit des auditeurs pour ne pas admettre que les deux valeurs se mêlaient et se croisaient constamment. Témoin la scène du *Rudens* 1265-1280, dans laquelle l'esclave Trachalion, raillant les questions continuelles de son maître Pleusidippe, parodie d'une manière amusante la consultation du sénat par le consul ou le prêteur qui l'a convoqué :

repperit patrem Palaestra suum atque matrem ?

— repperit.

— et popularis est ?

— opino.

— et nuptura est mi ?

— suspicor.

— censen hodie despondebit eam mi, quaeso ?

— censeo.

C'est la question « *censēn* ? » « crois-tu ? » qui a provoqué la réponse « *censeō* » « je suis d'avis », et l'esclave ne répondra plus que de cette manière jusqu'à la fin de la scène. Cependant *censeō* se trouve à côté de *reor*, *Truc.* 89, d'une manière qui marque combien est petite parfois la distance qui sépare encore ces deux verbes :

mihi uerba retur dare sese ? an me censuit
celare se potesse, grauida si foret ?

De même à côté de *opīnor*, *Pers.* 257, cité ci-dessous à propos de *uideor*.

Crēdō, outre sa valeur propre de « prêter », celle de « confier », et celle de « se fier », cette dernière caractérisée par l'adjonction d'un complément au datif, a aussi un sens plus vague qui se rencontre sensiblement dans la moitié des 400 exemples qu'on

relève de ce verbe dans les comédies. Il marque évidemment dans nombre de cas la croyance ferme qui s'oppose à la science, *Amph.* 271 :

certe edepol, si quicquamst aliud quod credam aut certo sciam,
credo ego hac noctu Nocturnum obdormiuisse ebrium.

Mais cette opposition même entraîne un affaiblissement de sa valeur, *Cas.* 355 :

at pol ego hau credo, sed certo scio,

qui le rend propre à exprimer des nuances analogues à celle d'*opinor* ou d'*arbitror*. On pourra donc le trouver en asyndète tout comme *opinor*, *Aul.* 110 :

omnes ilico
me suspicentur, credo, habere aurum domi.

Bacch. 47 :

... iam hic, credo, aderit.

ibid. 106 :

nam uti naui uecta's, credo, timida es ...

et le cas est assez fréquent. On verra combien les sens se rejoignent par cet exemple de *Mil.* 402 :

nescio quid credam egomet mihi iam, ita quod uidisse credo
me id iam non uidisse arbitror.

— Ne tu hercle, sero, opinor,
resipisces.

Il peut ainsi être très exactement le substitut de *reor* dans *Epid.* 353 :

pater suam natam quam esse credit,

qui répond au vers 368 de la même pièce :

... quam pater suam filiam esse retur.

Comparer *Rud.* 1189 :

credo edepol illic inesse argenti et auri largiter,

qui répond à 925-6 :

aurum hic

ego inesse reor.

Videor sert aussi assez souvent à exprimer l'apparence. Le point de départ de cette modification du sens de *uideō* est dans son emploi pour le récit d'un songe, *Curc.* 260 :

hac nocte in somnis uisus sum uiderier
procul sedere longe a me Aesculapium,
neque eum ad me adire neque me magni pendere
uisumst.

Merc. 229 et suiv. ; *Mil.* 383 et suiv. ; *Rud.* 598 et suiv. Un passage curieux du *Persa* 257 montre bien par l'emploi d'un autre verbe, *somniō*, ce rapport du songe et de la croyance :

quod ego non magis somniabam neque opinabar neque censebam.

On voit combien *uideor* exprime encore une idée tout autre que *crēdō* dans *Poen.* 1264 :

uix hoc uidemur credere.

C'est que la croyance qu'il exprime n'est qu'une vraisemblance. Il y a 153 emplois de *uideor* dans les comédies.

Restent maintenant les verbes que nous avons signalés comme ayant le plus de rapports immédiats avec *reor* : *opīnor* et *arbitror*. Le nombre de leurs emplois est sensiblement le même : 99 fois pour *opīnor*, 93 pour *arbitror*, et très supérieur à celui de *reor* (40 fois). Nous avons déjà indiqué les passages où Plaute emploie *arbitror* au sens de « regarder », et signalé que la transition manquait entre ce sens et celui de « croire ». *Arbi-*

tror pourrait bien avoir signifié « juger », et par suite « être d'avis », *Most.* 89 et suiv. :

eam rem uolutauī et diu disputauī
hominem quouiū'rei, quando natus est
similem esse arbitrarer simulacrumque habere ;
id repperi iam exemplum.
nouarum aedium esse arbitro similem ego hominem ...

et *ibid.* 118-9 :

nunc etiam uolo
dicere uti homines aedium esse similis arbitremini.

Quoi qu'il en soit, son sens rejoint le plus souvent celui de *reor*. Il a une série de formes assez complète ; on le trouve également plusieurs fois avec des désinences actives.

Comme *reor*, *opinor* n'a pas conservé d'autre sens que celui de « croire ». Il marque l'opinion opposée à la certitude, *Bacch.* 321 et suiv. :

etiam dimidium censes ?
— non edepol scio,
uerum haud opinor.
— fertne partem tertiam ?
— non hercle opinor, uerum uerum nescio.
profecto de auro nil scio nisi nescio.

On le trouve avec la valeur très nette de « je ne suis pas de cet avis » dans *Most.* 798 :

orat ut suadeam Philolacheti
ut istas res remittat sibi.
— Haud opinor.
sibi quisque ruri metit.

Comme *arbitror* il a souvent des désinences actives. On lit *opīnō* dans *Bacch.* fgm. et 407 ; 511 ; *Cas.* 641 ; *Most.* 1090 (2 fois) ; *Pers.* 343 ; *Poen.* 1169 ; *Rud.* 999 ; 1268 ; *Trin.* 482. Mais le fait le plus remarquable, c'est qu'à part *opīnātus fuī*,

Amph. 184 ; *opīnāre*, *Capt.* 619 ; *opīnēre*, *Poen.* 527 ; *opīnābar*, *Pers.* 257, on ne trouve jamais que la forme de 1^{ère}.s.ind. pr. *opīnor*. La prédominance de la première personne n'a rien de surprenant en soi dans le dialogue. Mais la proportion de 95 pour 99 est tout à fait significative. *Opīnor* s'emploie le plus souvent en asyndète, avec ou sans *ut*. Il sert à introduire un correctif dans l'affirmation, une nuance de doute de bon ton, ou simplement inconsciente et légèrement maniaque. Il ressemble à nos « peut-être », à nos « ce me semble », ou mieux encore aux « selon moi », qui donnent une gaucherie si amusante au parler de certaines gens.

Nous nous sommes arrêté longuement sur le texte de Plaute parce qu'il représente le plus ancien état de langue sur lequel nous soyons assez exactement renseignés. *Arbitror* est encore à cette époque d'un emploi courant et plus habituel que *reor*. Bien qu'on se serve encore plus souvent d'*opīnor*, ce verbe est de beaucoup le moins vivant des trois pour la raison que nous avons marquée ci-dessus. Des verbes qui expriment une nuance plus précise de la croyance ou de l'opinion, quelques-uns sont assez souvent employés dans une acception moins ferme, et tendent à se substituer aux premiers : cela est particulièrement sensible pour *crēdō*. Mais celui qui, par son sens, paraît être devenu le plus voisin de *reor*, et qui le remplacera par la suite, *putō*, n'est presque pas usité encore au sens de « croire ».

La disparition parallèle de *reor*, *opinor*, *arbitror* et leur remplacement par *puto*

Nous n'avons pas l'intention de poursuivre à travers toute la littérature latine l'histoire des verbes d'opinion, qui fournirait la matière d'un volume, et nous nous contenterons d'en dégager les traits essentiels.

Parmi ces verbes, quelques-uns sont depuis longtemps dépouillés de toute valeur concrète, et ce sont les plus propres à exprimer la croyance d'une manière vague et indéfinie. C'est le cas de *reor* et d'*opīnor*, et aussi dans une certaine mesure

d'*arbitror*. Mais à côté d'eux ceux qui ont conservé plus vivante une signification précise sont néanmoins employés dans nombre de cas sans nuance spéciale, et de telle manière qu'on peut très bien remplacer l'un par l'autre sans que l'expression de l'idée en paraisse modifiée. Il y a là des habitudes de style personnelles à chaque auteur. Nous savons trop bien comment les nécessités de la phrase nous conduisent à remplacer un mot par un autre en vue de satisfaire aux simples exigences de l'oreille, pour ne pas prêter les mêmes préoccupations aux écrivains latins, chez lesquels le rythme quantitatif ne réglait pas seulement la poésie, mais imposait une contrainte presque aussi sévère à la prose d'art. A ne prendre que les cas où on s'est uniquement soucié d'éviter la répétition d'un même mot, il n'est pas difficile de citer des exemples dans lesquels tel verbe est employé pour un autre dans un simple désir de variété : Cicéron, *Acad.* 1, 10/11, 39 :

cumque eas perturbationes antiqui naturales esse dicerent et rationis expertes, aliaque in parte animi cupiditatem alia rationem collocarent, ne his quidem assentiebatur. Nam et perturbationes voluntarias esse *putabat*, opinionisque iudicio suscipi, et omnium perturbationum matrem esse *arbitrabatur* immoderatam quandam intemperantiam. Haec fere de moribus. De naturis autem sic *sentiebat*, primum ut in quattuor initiis rerum illis quintam hanc naturam, ex qua superiores sensus et mentem effici *rebantur*, non adhiberet ; statuebat enim ignem esse ipsam naturam, quae quidque gigneret et mentem atque sensus. Discrepabat etiam ab isdem, quod nullo modo *arbitrabatur* quidquam effici posse ab ea quae expers esset corporis, etc...

A une époque très postérieure, c'est encore un souci de variété qui fait écrire à Apulée, *Apol.* 15 :

... an, ut alii philosophi disputant, radii nostri seu mediis oculis proliquati et lumini extrario mixti atque uniti, ut Plato *arbitratur*, seu tantum oculis profecti sine ullo foris amminiculo, ut Archytas *putat*, seu intentu aeris coacti, ut Stoici *rentur*.

Mais il est remarquable que dans un cas tout à fait analogue Pline le Jeune ne se soit pas servi de *reor*, *Ep.* 10, 31, 3 :

nam et reddere poenae post longum tempus plerosque iam senes, et, quantum affirmatur, frugaliter modesteque uiuentes, nimis seuerum *arbitrabar*, et in publicis officiis retinere damnatos non satis honestum *putabam*, eosdem rursus a re publica pasci otiosos inutile, non pasci etiam periculosum *existimabam*.

Il convient en effet de ne pas perdre de vue que *reor*, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, et à côté de lui *opīnor* et *arbitror* sont peu à peu sortis de l'usage ordinaire de la langue. Ils ont été supplantés par d'autres verbes selon des habitudes variables que nous n'avons pas à suivre dans le détail. Mais le fait qui domine, c'est que les verbes qui se substituent à eux sont ceux qui tendent le plus à se dépouiller de leur valeur première. Au premier rang de ceux-ci il faut mettre *putō* et l'expression impersonnelle *uidētur*. Encore faut-il remarquer que ces deux verbes ne sont pas exactement comparables, la forme passive de *uidētur* exprimant l'apparence, c'est-à-dire l'opinion dont le point de départ est dans l'objet, alors que *putō* exprime une croyance qui part du sujet. C'est donc *putō* qui va devenir le verbe d'opinion le plus habituellement employé, et à côté de lui on verra se répandre de plus en plus l'usage de *crēdō*. C'est ce qu'une statistique rapide permet d'établir suffisamment.

1) L'époque archaïque

	<i>reor</i>	<i>opīnor</i>	<i>arbitror</i>	<i>putō</i>	<i>crēdō</i>
PLAUTE	40	99	93	26	401
TÉRENCE	3	22	42	38	159

2) L'époque républicaine (prosateurs)

CÉSAR	0	0	63	31	15
CICÉRON, <i>Fam.</i>	0	17	160	362	91
<i>Att.</i>	5	52	96	561	120
<i>ad. Q. fr.</i>	0	4	10	56	13
<i>Verr.</i>	0	35	144	212	66
<i>Rhetor. (ensemble)..</i>	3	19	86	270	35
<i>Fin.</i>	0	6	23	106	19
<i>Nat. Deor.</i>	1	7	15	76	29
<i>Rhet. Her.</i>	0	0	10	60	4

	reor	opīnor	arbitror	putō	erēdō
SALLUSTE.....	25	0	1	25	25
VARRON, <i>Ling. Lat.</i>	1	3	13	45	2
CORN. NEPOS.....	5	1	13	38	11

3) Les poètes

LUCRÈCE	19	19	0	67	34
CATULLE.....	1	0	1	20	8
HORACE	3	4	0	35	56
VIRGILE	14	0	0	19	59
TIBULLE	1	0	0	4	4
PROPERCE	2	0	0	11	28
OVIDE	30	0	0	285	298
SÉNÈQUE (<i>trag.</i>)	19	0	0	41	67
LUCAIN	6	0	0	37	64
PERSE	0	0	0	3	7
VALÉRIUS FLACCUS	19	0	0	15	40
MARTIAL	3	0	0	140	124
STACE.....	28	0	0	41	72
SILIUS ITALICUS.....	4	0	1	5	37
JUVÉNAL	1	0	0	37	45

4) L'époque impériale (prosateurs)

TITE LIVE.....	334	11	30	53	450
SÉNÈQUE	3	9	0	453	266
PÉTRONE	5	0	0	82	41
QUINTILIEN	4	14	42	298	206
PLINE L'ANCIEN	11	9	131	266	258
TACITE	73	6	22	30	66
PLINE LE JEUNE	5	6	33	162	106
APULÉE, <i>Mét.</i>	14	2	11	28	38
<i>Apol.</i>	5	1	16	35	20

Les chiffres ci-dessus, sans prétendre à une exactitude rigoureuse, permettent néanmoins des observations assez précises.

On y vérifie d'abord la disparition à peu près radicale d'*opīnor*. Or il faut noter qu'à mesure qu'il disparaît *opīnor* n'est presque plus employé qu'à la 1. p. ind. pr. avec ou sans *ut*. Cette forme est la seule usuelle pour Cicéron qui l'emploie au total 222 fois sur 295 dans toutes ses œuvres. On se rappelle qu'il a signalé (*de Or.* 3, 38, 153) comme un archaïsme *opīnābar*

à côté de *non rēbar* : il ne s'en est en effet jamais servi pour son propre compte, et les autres formes qu'il emploie d'*opīnor* ne se trouvent guère que dans les traités philosophiques, où ce verbe prend souvent une valeur technique, en se rapprochant par exemple d'*assentior* (*Lucul.* 20,66 ; 35,113).

Opīnor n'est pas un mot poétique. *Arbitror* paraît d'autre part exclu de la poésie dactylique à cause de son *ī*, malgré la possibilité de scander *arbitr-ārī*. S'il s'est passablement conservé en prose, particulièrement dans les Lettres et les Discours de Cicéron, cela peut tenir à ce qu'il a continué à faire partie de la langue des tribunaux. On voit par là combien son emploi reste exceptionnel, et dans une certaine mesure factice.

Or il convient de remarquer ici que *putō* a dû à l'accident qui l'a fait entrer en rapport avec *ratio* le plus clair de sa fortune. L'expression *rationem putāre* est ancienne (Plaute, *Aul.* 527 ; *Most.* 299 ; *Trin.* 417) et nous aurons à y revenir à propos de *ratio*. Varron nous en a laissé une explication intéressante, *Ling. Lat.* 6,7,63 :

disputatio et computatio e propositione putandi, quod ualet purum facere ; ideo antiqui purum putum appellarunt ; ideo putator quod arbores puras facit ; ideo ratio putari dicitur, in qua summa fit pura ; sic is sermo in quo pure disponuntur uerba, ne sit confusus atque ut diluceat, dicitur disputare.

Nous disons de même « apurer des comptes », et c'est de cette image que *putō* et ses composés ont pris le sens de « compter » (*rationem computāre*, Plaute, *Mil.* 204 ; *disputāre*, *Aul.* 529) dans lequel a fini par se spécialiser *computō* (français compter). En même temps *putō* est devenu capable d'exprimer l'idée de « calculer » au sens figuré : « supputer » les événements, suivant en cela l'évolution parallèle de *ratio*, comme il apparaît par cet exemple de Plaute, *Cas.* 155 :

Verum autem, altrouorsum quom eam mecum rationem puto,
si quid eius esset, esset mecum postulatio.

C'est donc lui qui, devant la carence de *reor*, a remplacé en face de *ratio* un verbe de même racine qui faisait défaut, quelque

chose comme **ratiōnāre*, que le latin classique n'a pas créé. Et lorsque *ratiō*, élargissant ses valeurs, a servi à traduire, comme nous le montrerons plus loin, le grec λόγος, c'est lui qui deviendra l'équivalent de λογίζομαι et διαλογίζομαι se traduira par *disputō*. A ce moment il est bien certain que l'idée d'« apurer » est complètement oubliée, et l'explication de Varron citée ci-dessus n'a plus en ce qui concerne *disputāre* aucune valeur.

On devait donc s'attendre à ce que *putō*, venant se substituer à *reor* soit d'un usage de plus en plus fréquent à mesure que diminue celui d'*opīnor* et d'*arbitror*. Mais la statistique fait également apparaître la concurrence que lui fait d'autre part *crēdō*. Ici les chiffres auraient besoin d'une interprétation car il faudrait éliminer les cas toujours très nombreux où *crēdō* est employé dans le sens de « confier » ou de « se fier », pour ne conserver que ceux où il a vraiment un sens plus vague. Mais on se rendrait compte facilement par l'examen de quelques pages de Cicéron que l'habitude se prend peu à peu de l'employer volontiers en asyndète à la 1. s. ind. pr. exactement comme on emploie *opīnor*. On le trouve dans Virgile une douzaine de fois de cette manière, et c'est ainsi que s'en sert aussi quelquefois Tacite. On ne peut pas dire ce qui se serait passé si la langue littéraire ne s'était fixée à un certain moment d'une manière artificielle. Mais il est permis de penser qu'il aurait fini à son tour par supplanter *putō*.

Il est temps de tirer de cette longue enquête les conclusions qui intéressent directement l'objet de notre recherche. Les verbes qui sont le plus propres à exprimer la croyance d'une manière vague et indéfinie sont ceux dont le sens est devenu par lui-même assez imprécis pour qu'ils ne soient presque plus capables d'exprimer autre chose que la croyance ou l'opinion. C'est bien le cas de *reor* ; c'est aussi celui d'*opīnor* et peut-être moins complètement d'*arbitror*. Ils se sont trouvés réduits à une valeur unique à la suite d'une évolution plus ou moins longue dont le détail nous échappe, et qui a entraîné la perte de leur acception primitive. Pour peu que cette évolution se soit faite dans un autre sens que celle des mots qui ont pu appartenir originairement à la même famille, ils se sont trouvés isolés et sont devenus instables. Le sens auquel ils étaient

réduits désormais n'avait pas de consistance. Comme tous les mots trop abstraits qui n'expriment qu'une idée sans le support d'une représentation matérielle ou d'une image encore sensible, ils étaient fuyants et vagues. Leur forme déponente les rendait par ailleurs d'un maniement incommode : aussi voyons-nous que des tentatives ont été faites pour donner à *opīnor* et à *arbitror* des désinences actives. Mais ils étaient déjà trop peu vivants pour recouvrer par cet artifice une existence réelle. Les mots du vocabulaire de la pensée sont ceux qui s'usent le plus vite, et ils étaient condamnés tôt ou tard à disparaître.

Reor a disparu le premier parce qu'il était d'un type plus ancien et qu'il n'avait plus de lien sensible avec son participe *ratus* employé dans une valeur passive au sens d'un adjectif, ni avec le substantif correspondant *ratio*. *Opīnor* pouvait se soutenir avec l'appui de son substantif *opīniō* ; mais celui-ci n'est pas non plus d'un emploi fréquent et n'a eu un certain rôle que dans la langue philosophique. Il n'est pas interdit de penser qu'*arbitror* a dû au voisinage d'*arbiter* et d'*arbitrium*, encore usités dans la langue judiciaire, et à celui d'*arbitrātus* dans les expressions *meō*, *tuō arbitrātū*, où reste encore assez vivante une idée de choix, d'avoir survécu plus longtemps.

Le verbe qui les a partiellement remplacés, *putō*, a eu comme eux, mais plus tard, une évolution assez sensible qui l'a conduit très vite à ne plus avoir, à part certains emplois d'une langue technique, de sens plus précis que celui de « penser ». Mais il avait à côté de lui des composés nombreux, *imputō*, *computō*, *reputō*, *disputō*, dont la formation était claire et le sens évident. Il satisfait à la double condition d'être encore suffisamment expressif et d'un maniement aisé. Si la langue littéraire avait continué son évolution au moment où il est venu au sens de la croyance vague, nous aurions peut-être assisté à sa disparition, comme nous avons assisté à celle de *reor*, *opīnor* et *arbitror*. Mais il faut du moins remarquer qu'il a dû s'user à son tour très rapidement dans la langue populaire, et que ce n'est pas lui qui est passé dans les langues romanes au sens de « croire », mais c'est son concurrent *crēdō*, dont on sentait déjà le développement s'amorcer d'une manière significative.

CONCLUSION DE LA 1^{re} PARTIE

LES CAUSES DE L'INSTABILITÉ DE REOR

L'arrêt du développement de *reor* et sa disparition, tout au moins de la langue parlée, dès les derniers temps de la République, doivent résulter d'un ensemble complexe de causes que l'ancienneté des faits, et le manque de témoignages qui en est la conséquence, ne nous permettent pas de saisir. On en entrevoit néanmoins quelques-unes.

Nous sommes en effet en possession des données suivantes :

1) Usuel seulement à un petit nombre de formes, *reor* n'est déjà plus vivant, c'est-à-dire capable d'évolution et d'enrichissement de sens et de flexion, dès la plus ancienne tradition littéraire.

2) Réduit à une seule acception figurée, il entre et est maintenu par la langue littéraire dans la catégorie des verbes d'opinion, dont il prend les constructions, et dont l'histoire réagit dans une certaine mesure sur la sienne.

Il doit y avoir de ces faits deux ordres de causes, les unes phonétiques et morphologiques, les autres sémantiques.

Il y avait dans la structure même de *reor* bien des raisons d'instabilité :

1) L'opposition **rērī* — *rātus* conserve un système d'alternance dont il n'y a presque plus de traces en latin, et elle fait de *reor* un type anomal dans la conjugaison latine. L'analogie pouvait dans une certaine mesure y remédier, et nous avons signalé des formes *randum*, *rabamini* dans les glossaires ; mais il n'y en a aucune trace dans les textes littéraires.

2) La flexion de *reor* est celle des verbes déponents, et il entre par là dans une série que le latin a tendu de bonne heure

à éliminer. Si la langue littéraire a conservé la flexion déponente malgré son inconvénient, on a dans Plaute des exemples de *opīnō* et de *arbitrō*, mais aucune tentative de ce genre n'a été faite pour *reor*.

3) C'est que l'emploi des désinences actives eût fait apparaître à de certaines formes le monosyllabisme de la racine. Un mot d'une syllabe manque de consistance, et bien que le latin ait possédé un certain nombre de verbes monosyllabiques tels que *fleō*, *neō*, etc... ils ne paraissent pas avoir été très usités, et en tout cas ils n'ont pas passé dans les langues romanes, ce qui prouve qu'ils étaient sortis assez tôt de l'usage populaire.

Pour toutes ces raisons *reor* a dû devenir très vite un mot caduc. Mais il s'y ajoute une autre cause d'une certaine gravité.

Dès l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter, *reor* nous apparaît isolé pour le sens des mots de la même famille. Le lien morphologique est encore entrevu entre *reor* et *ratio*, mais il n'y a plus aucun lien sémantique entre les deux mots. *Ratio* est chez Plaute au sens de « compte » ou de « calcul », au propre et au figuré, et nous avons montré que *reor* n'avait plus que celui de « croire » et de « penser ». Entre *reor* et son participe *ratus*, employé comme adjectif avec le sens passif, la séparation de sens est la même. Ce dernier signifie quelquefois « calculé », dans l'expression *prō ratā parte* ; le plus souvent sa valeur est celle de « fixé », « établi » d'une manière immuable ; il n'y a plus rien de cette valeur dans *reor*.

Le sens de « se figurer », « penser » et « croire » se tire assez bien de celui de « calculer », « supputer ». Mais ce sens, *reor* l'a perdu. Il n'y avait donc plus à sa valeur abstraite le support d'une image sensible. Son sens s'est effacé et *reor* est sorti de l'usage, comme ces monnaies dont la frappe s'est usée, et qui n'ont plus cours. Il n'a gardé quelque chose d'une valeur très ancienne que sous la forme du participe à valeur passive *ratus* ; mais celui-ci est désormais un autre mot, dont l'histoire ne se confond pas avec la sienne.

DEUXIÈME PARTIE

RATVS — IRRITVS

Ratus a un contraire, *irritus*, qui est dans le texte de Plaute. L'étude de ces deux mots semble à première vue pouvoir être menée de front. Cependant cela n'est vrai que sous certaines réserves.

Ratus au sens passif ne se trouve pas chez Plaute. Il n'y a là qu'un hasard. Comme nous le verrons plus loin, son sens devait être déjà fixé, et quelques-uns de ses emplois étaient sans doute familiers aux auditeurs des comédies. Mais il ne faut pas oublier que celles-ci, traduites ou pour le moins adaptées du grec, pouvaient ne pas fournir l'occasion de mentionner certains faits purement romains. Par contre on y trouve 3 fois *irritus* : *Amph.* 184 et 925 ; *Asin.* 136. Dans le premier et le troisième de ces passages ce mot est rapproché d'*ingrātus* par un à peu près : *Asin.* 136 :

ingrata atque irrita esse omnia intellego
quae dedi.

Il pouvait donc ne pas être très usuel à cette époque, étant par ailleurs d'une composition trop évidente, mise encore en relief par le rapprochement *in-grāta*, *in-rata*, pour qu'on pût hésiter un instant sur l'intention de l'auteur.

Voici l'indication des passages des principaux écrivains où nous avons relevé l'un de ces deux mots :

	<i>ratus</i>	<i>irritus</i>
Plaute		<i>Amph.</i> 184 ; 925 ; <i>Asin.</i> 136 ;
Ennius	Vahlen, 2. éd. <i>Ann.</i> 1,45 (v 76) ;	
Térence	<i>Hec.</i> 545 ; <i>Phorm.</i> 951 ;	<i>Phorm.</i> 951 ;
Caton	in <i>Q. Therm.</i> (Festus p. 286 Met p. 344 M) ;	
Catulle		30,10 ; 64,59 ; 64,142 ; 66,85 ;
César	<i>Bell. Ciu.</i> 1,17,4 ;	
Cicéron	<i>Fam.</i> 6,8,1 ; 6,12,1 ; 7,23,1 ; 8,8,3 ; 13,8,2 ; <i>Att.</i> 4,13,1 ; 5,8,2 ; 14,21,2 ; <i>Q. Rosc.</i> 1,3 (2 fois) ; <i>Verr.</i> 1,42,109 ; 2,39,95 ; 4,66,149 ; <i>Caec.</i> 26,74 ; 33,96 (2 fois) ; <i>Cluent.</i> 47,132 ; <i>leg. agr.</i> 2,13,34 ; 2,22,58 ; 3,2,5 ; <i>Flacc.</i> 37,91 ; <i>dom.</i> 29,77 ; 30,79 ; 32,84 ; 46,120 ; 47,124 ; 48,125 (2 fois) ; <i>prou. cons.</i> 19,45 ; <i>Balb.</i> 10,26 ; 14,33 ; 24,54 ; <i>Phil.</i> 5,3,8 ; 5,7,21 (2 fois) ; 10,8,17 ; 13,2,4 ; 13,5,12 ; 13,18,37 ; <i>Inu.</i> 2,44,128 ; 2,56,169 ; <i>de Or.</i> 1,38,173 ; <i>Part. or.</i> 36,125 ; <i>Top.</i> 14,56 ; <i>Lucul.</i> 9,27 ; 46,141 ; <i>Tusc.</i> 1,39,94 ; 5,24,69 ; <i>Diu.</i> 1,39,85 ; 2,7,19 ; 2,19,44 ; 2,30,63 ; 2,38,80 ; <i>Rep.</i> 2,32,56 ; 2,40,67 ; 6,18,18 ; <i>Leg.</i> 2,8,21 (2 fois) ; 2,20,50 (2 fois) ; 3,3,6 ; 3,3,9 ; 3,3,10 ; 3,19,45 ; <i>Off.</i> 3,28,103 ; 3,30,110 ; <i>Fin.</i> 2,7,20 ; <i>Nat. Deor.</i> 1,5,10 ; 2,20,51 ; 2,35,90 ; 2,37,95 ; 2,38,97 ;	<i>Att.</i> 14,22,1 ; <i>Verr.</i> 2,27,66 ; 2,57,140 ; <i>Flacc.</i> 29,74 (2 fois) ; <i>Phil.</i> 2,42,109 ; 5,7,21 ; 11,5,11 ; <i>Leg.</i> 2,8,21 ;
Salluste	<i>Iug.</i> 112 ; <i>Hist. fgm.</i> 3,48,16 (<i>Oratio Macri</i>) ;	
Varron	<i>Ling. Lat.</i> 7,5,88 ;	
Cornélius Népos	7,10,1 ;	
Vitruve	1,2,4 ; 2,8,8 ; 3,1,1 ; 3,1,9 ; 3,3,10 ; 3,3,12 ; 3,5,8 ; 4,1,1 ; 4,4,2 ; 4,4,4 ; 4,7,4 ; 5,3,4 ; 6,2,1 ; 6,3,6 ;	
Horace	<i>Ep.</i> 1,5,17 ;	<i>Od.</i> 3,29,45 ;

ratus

irritus

Virgile	<i>Aen.</i> 9,104 ; 10,629 ;	<i>Cir.</i> 2 ; <i>Buc.</i> 4,14 ; <i>Georg.</i> 4,518 ; <i>Aen.</i> 2,459 ; 5,442 ; 9,312 ; 10,95 ; 10,244 ; 10,331 ; 11,735 ; 1,4,22 ; 2,3,22 ; 2,5,102 ; 3,4,96 ; 3,6,50 ; 3,13,66 ; 4,9,40 ;
Tibulle		<i>Amor.</i> 2,15,27 ; 2,16,45 ; 3,10,34 ; <i>Ars amat.</i> 1,634 ;
Lygdamus	4,1,51 ; 4,10,14 ;	<i>Rem.</i> 198 ; 286 ; 678 ; <i>Met.</i> 1,273 ; 3,336 ; 3,427 ;
Propertius	<i>Amor.</i> 3,2,80 ; 3,2,81 ; <i>Her.</i> 15,15 ; 15,90 ; 19,240 ;	5,38 ; 7,484 ; 7,589 ; 10,52 ; 11,40 ; 11,541 ; 12,587 ; 14,539 ; <i>Fast.</i> 2,375 ;
Ovide	<i>Ars amat.</i> 3,613 ; <i>Met.</i> 3,341 ; 4,387 ; 9,475 ; 9,703 ; 14,815 ; 14,818 ; 15,683 ; <i>Fast.</i> 1,696 ; 2,488 ; 3,77 ; <i>Trist.</i> 1,1,33 ; 1,5,49 ; 3,3,62 ; 3,10,36 ; <i>Ibis</i> 74 ; 95 ; 247 ; <i>Pont.</i> 2,5,3 ;	3,386 ; 4,558 ; 4,642 ; <i>Trist.</i> 1,8,35 ; <i>Pont.</i> 1,9,28 ; 3,4,89 ; 3,7,21 ; 4,7,5 ;
Tite Live	1,6,2 ; 1,17,9 ; 4,46,2 ; 5,49,2 ; 7,17,12 ; 9,11,1 ; 9,33,9 ; 9,46,11 ; 21,19,3 ; 21,45,8 ; 21,59,10 ; 26,24,12 ; 26,31,10 ; 26,32,6 ; 27,17,15 ; 28,39,16 ; 28,45,5 ; 30,30,9 ; 31,32,4 ; 32,23,2 ; 32,36,7 ; 33,25,7 ; 34,43,2 ; 35,2,6 ; 37,19,2 ; 38,48,5 (2 fois) ; 39,37,10 ; 43,16,7 ; 45,31,2 ; 45,40,5 ; perioch. lib. 55 ;	1,10,7 ; 2,6,1 ; 2,7,1 ; 2,31,5 ; 2,42,8 ; 3,1,8 ; 4,51,4 ; 4,56,12 ; 5,12,6 ; 6,35,10 ; 6,38,6 ; 8,39,15 ; 9,2,13 ; 9,9,15 ; 9,11,2 ; 9,11,7 ; 10,14,15 ; 10,24,9 ; 21,10,1 ; 22,17,3 ; 22,20,8 ; 24,19,7 ; 25,25,2 ; 26,7,2 ; 26,37,6 ; 26,37,8 ; 28,29,4 ; 28,31,1 ; 29,35,12 ; 31,45,15 ; 32,23,13 ; 34,36,6 ; 35,39,7 ; 36,18,8 ; 36,35,1 ; 37,7,3 ; 37,17,1 ; 38,6,4 ; 38,33,9 ; 39,37,21 ; 44,12,8 ; perioch. lib. 49 ; 55 ;
Sénèque le Rhéteur	<i>Controu.</i> 1,5,6 ; 7,8,8 (4 fois) ; 9,3, thème (2 fois) ; 9,3,9 ; 10,5,15 ;	<i>Controu.</i> 3,8 thème ; 6,3 ; 9,3,11 ;
Valère Maxime	2,2,7 ; 5,6, Ext. 4 ; 7,7, pro. ; 7,8, pro. ;	4,3, Ext. 3 ; 4,7,6 ; 7,3,6 ; 8,11, Ext. 5 ; 9,15, Ext. 1 ; 2,43,1 ; 2,63,2 ;
Vélieius Paterculus		3,1,17 ; 4,4,2 ; 6,5,31 ; 6,6,26 ; 7,7,26 ;
Quinte Curce		
Sénèque	<i>Ben.</i> 3,31,3 ; 4,38,1 ; 4,38,2 ;	<i>Ir.</i> 3,7,1 ; 3,25,3 ; <i>Marc.</i> <i>Cons.</i> 1,6 ; <i>Tranq. an.</i> 2,7,7,2 ; 12,1 ; <i>Pol.</i> <i>Cons.</i> 2,1 ; 18,2 ; <i>Helu.</i> <i>Cons.</i> 17,5 ; <i>Ben.</i> 1,5,3 ; 2,11,5 ; 2,27,2 ; 6,2,1 ; 6,11,1 ; 6,27,7 ; 7,16,4 ; 7,31,5 ;
	<i>Ep.</i> 77,12 ; 101,5 ;	<i>Ep.</i> 14,13 ; 24,5 ; 28,2 ;

	<i>ratus</i>	<i>irritus</i>
		45,5 ; 85,34 ; 94,22 ; 101,9 ; 108,12 ; 113,1 ; <i>Nat. Quaest.</i> 2,34,2 ; 3,28,2 (cit. d'Ovide) ; <i>Lud. de morte Claud.</i> 14,4 ; 15,1 ; <i>Oed.</i> 572 ; 942 ; 982 ; 991 ; <i>Herc. jur.</i> 659 ; 820 ; <i>Med.</i> 748 ; <i>Agam.</i> 16 ; <i>Thy.</i> 165 ; <i>Herc. Oct.</i> 1652 ;
Lucain	<i>Octavie</i> 460 ; 7,34 ;	2,580 ; 2,722 ; 4,47 ; 4,728 ; 5,469 ; 9,489 ; 10,344 ;
Valérius Flaccus		5,398 ; 6,264 ; 6,304 ; 6,692 ; 7,368 ; 8,23 ;
Quintilien	3,6,96 ;	12,1,13 ;
Pline l'Ancien	8,32,119 ; 9,35,121 ; 11,15,40 ;	2,7,26 ; 2,43,113 ; 8,18,66 ; 8,24,88 ; 10,58,158 ; 10,58,160 ; 10,60,166 ; 28,7,85 ; 30,2,17 ; 36,3,8 ; 37,4,61 ;
Martial	4,45,5 ; 9,17,3 ; 10,34,2 ;	
Tacite	<i>Hist.</i> 2,62 ; 2,99 ; 4,64 ;	<i>Agr.</i> 22 ; <i>Hist.</i> 1,48 ; 2,20 ; 3,20 ; 3,26 ; 3,27 ; 3,34 ; 3,53 ; 3,58 ; 4,20 ; 4,23 ; 4,32 ; 4,40 ; 4,81 ; <i>Ann.</i> 1,13 ; 1,39 ; 1,59 ; 3,21 ; 3,54 ; 4,14 ; 4,30 ; 5,1 ; 6,48 ; 11,19 ; 11,37 ; 12,52 ; 13,14 ; 13,39 ; 14,7 ; 14,12 ; 15,5 ; 15,7 ; 15,17 ; 15,25 ; 15,39 ; 15,42 ; 15,51 (2 fois) ; 16,26 ;
Pline le Jeune	<i>Ep.</i> 5,7,1 ; 7,11,1 ; 7,11,6 ; 10,58,9 (édit de Nerva) ;	<i>Ep.</i> 5,7,1 ; 10,111 (lettre de Trajan) ; <i>Paneg.</i> 26,2 ;
Stace	<i>Silu.</i> 4,2,59 ; <i>Theb.</i> 1,239 ; 6,200 ; <i>Achill.</i> 1,81 ;	<i>Silu.</i> 3,4,41 ; 5,2,164 ; 5,2,172 ; 5,3,175 ; <i>Theb.</i> 2,543 ; 2,652 ; 3,618 ; 5,684 ; 6,768 ; 7,314 ; 9,653 ; 10,45 ; 11,258 ; 11,471 ; 11,504 ; 11,511 ; 11,557 ; <i>Achil.</i> 1,89 ; 1,960 ; 4,17 ; 4,190 ; 6,696 ; 7,134 ; 9,2 ; 9,507 ; 12,51 ; 12,106 ;
Silius Italicus		
Suétone	<i>Tib.</i> 31,1 ; <i>Cal.</i> 58,2 ; <i>Cl.</i> 12,1 ; <i>Galb.</i> 16,1 ; <i>Tit.</i> 8,1 ;	<i>Iul.</i> 23,1 ; <i>Aug.</i> 17,5 ; 91,1 ; <i>Tib.</i> 51,2 ; <i>Cal.</i> 14,1 ; 38,2 ; <i>Ner.</i> 33,1 ; <i>Dom.</i> 9,2 ;
Florus		1,1 (3,7) ; 1,42 (3,7,6) ; 2,13 (4,2,40) ;
Aulu-Gelle	1,3,28 ; 5,11,8 ; 9,15,7 ; 13,12,2 ; 13,15,7 ; 14,7,8 ;	1,3,28 ; 11,2,2 (Caton) ; 13,14,5 ;
Fronton	<i>ad Caes.</i> 3,3 (éd. Naber, p. 42) ; 4,3 (-p. 65) ; <i>ad amic.</i> 2,7 (-p. 194) ; <i>Princ. Hist.</i>	<i>Princ. Hist.</i> (- p. 208 et 209) ;

*ratus**irritus*

(-p. 205) il n'y a rien à tirer
de ces 2 derniers passages
qui sont très mutilés ;

Apulée	<i>Apol.</i> 2 ; 79 ; <i>de deo Soc.</i> 14 ; <i>περὶ Ἑρμ.</i> 7 ; 8 ;	<i>Apol.</i> 19 ; <i>Flor.</i> 15 ; <i>Ascl.</i> 24 ; <i>περὶ Ἑρμ.</i> 9 ;
Minucius Félix	<i>Octavius</i> 7,3 ;	<i>Octavius</i> 12,1 ;
Ausone	<i>Ep.</i> 1,40 ; 16,100 ; <i>Edyll.</i> 4, 4 ; <i>Ephem. Orat.</i> 58.	<i>Ep.</i> 96,2 ; 108,15 ; <i>Edyll.</i> 6,19 ; <i>Perioch. in Iliad.</i> 9 ; — <i>in</i> <i>Od.</i> 5.

Il faut ajouter aux indications ci-dessus qu'on ne rencontre ni *ratus* ni *irritus* chez Lucrèce, les continuateurs de César, la *Rhétorique* à *Hérennius*, *Phèdre*, *Pétrone*, *Perse*, *Juvénal*.

En parcourant cette liste, on est frappé du faible usage qui était fait de ces deux mots avant *Cicéron*, et chez cet auteur de la prédominance très marquée de *ratus* (79 fois) sur *irritus* (9 fois). Après l'époque républicaine, la proportion se renverse. *Virgile* emploie 10 fois *irritus* pour 2 *ratus*. Si *Tite Live* écrit encore 32 fois *ratus* pour 43 *irritus*, le premier se trouve de moins en moins dès l'époque de *Néron* dans les textes littéraires, et l'on aboutit avec *Tacite* à la proportion de 39 *irritus* contre 3 *ratus*. Ce fait devait donc retenir d'abord notre attention. En effet *ratus* est conservé presque uniquement dans des formules spéciales. Les valeurs de ces deux expressions ne se recouvrent pas complètement, et *irritus* n'est pas exactement le contraire de *ratus*. L'étude de ces deux mots devra donc être dans une certaine mesure séparée.

CHAPITRE PREMIER

RATVS

Térence emploie *ratus* dans une formule qui a l'air d'appartenir à la langue des tribunaux, *Phorm.* 951 :

quod dictum indictumst, quod modo erat ratum irritumst ;

et *Hec.* 545 :

neu quod ego egissem esset ratum ;

César dans une expression qui devait être familière au monde des banquiers et des gens d'affaires, *Bel. Ciu.* 1,17,4 :

militibus in contione agros ex suis possessionibus pollicetur, quaterna in singulos iugera, et pro rata parte centurionibus euocatisque ;

Lucrèce et Catulle l'ignorent. Rien ne saurait mieux marquer que cette simple constatation la valeur de *ratus* à l'époque républicaine, et la manière dont il faut en aborder l'étude. C'est un mot technique, et par conséquent exclu de la poésie. Il a d'autre part deux acceptions entre lesquelles il ne paraît y avoir qu'un lien assez lâche. Dans le groupe *prō ratā parte* il signifie « calculé ». Partout ailleurs c'est une épithète proprement juridique que les deux exemples de Térence mettent en rapport avec la parole ou l'action.

Nous aurons à examiner plus particulièrement cette dernière valeur. L'examen des mots auxquels on peut accoler *ratus* doit nous montrer que l'emploi de cette qualification reste en somme limité à un certain formulaire, et nous permettre d'en définir plus clairement le sens. Mais des données de la sta-

tistique il résulte d'autre part qu'à l'époque impériale ce mot n'est plus systématiquement évité par les poètes, quoiqu'il soit de moins en moins usité par ailleurs, et c'est un fait qu'il y aura également lieu d'examiner.

Prō ratā parte

Prō ratā parte a un sens très net dans le passage de César cité ci-dessus : les centurions et les vétérans mobilisés recevront une part calculée à proportion de leur grade ou de leurs services. La valeur est identique dans Cicéron, *Tusc.* 1,39,94 : en réponse à la question,

quae uero aetas longa est aut quid omnino homini longum ?

on a :

omnia ista perinde ut cuique data sunt *pro rata parte* ita aut longa aut breuia dicuntur.

On voit comme le sens est déjà spécialisé. Il s'agit d'une expression de la langue mathématique : la « proportion » qui est l'égalité de deux rapports. C'est particulièrement clair dans Vitruve, 4,4,2 :

si octaua parte erunt quae (sc. columnae) sunt in fronte, hae (sc. crassitudines columnarum quae sunt in lateribus) X parte, sin autem VIII aut decima, *pro rata parte*.

On peut poser l'égalité :

$$8 : 10 :: 9 : x$$

où

$$x = \frac{9 \times 10}{8} = 11,25.$$

C'est-à-dire que si les colonnes de la façade ont pour diamètre le huitième de leur hauteur, celles des côtés auront le dixième ; et si celles de la façade ont pour épaisseur le neuvième de leur hauteur, le diamètre des colonnes latérales s'exprimera par la fraction $\frac{1}{11,25}$, etc...

Cf. Cicéron, *Rep.* 2,40,67, passage peu clair après une lacune considérable ; mais *ibid.* 6,18,18 ; et Vitruve, 3,3,10 ; 4,4,4 ; 5,3,4 ; 6,3,6 ; ; (restitution dans 2,8,8 ; texte douteux pour 4,7,4).

Ainsi comprise l'expression appartient à la langue technique. La *pars rata*, c'est la partie calculée par rapport au tout. Vitruve, 1,2,4 :

item symmetria est ex ipsius operis membris conueniens consensus ex partibusque separatis ad uniuersae figurae speciem ratae partis responsus.

Cf. 3,1,9 ; 6,2,1.

On sait d'autre part tout ce que la langue de Vitruve doit aux techniciens grecs. *Symmetria* éveille l'idée de proportion. Or la proportion c'est l'*ἀναλογία* des Grecs que les Latins traduiront par *prōportiō*, et que Vitruve définit ainsi, 3,1,1 :

proportio est ratae partis membrorum in omni opere totiusque modulatio, ex qua ratio efficitur symmetriarum. Namque non potest aedis ulla sine symmetria atque proportionem rationem habere compositionis, nisi uti hominis bene figurati membrorum habuerit exactam rationem

Cf. 6,2,1. Il faut noter parallèlement qu'on trouve aussi *prō ratā portiōne*, Pline, *N. H.* 11,15,40. Cette expression ne paraît pas pouvoir se séparer de l'expression plus ancienne *prō portiōne* sur laquelle est manifestement refait *prōportiō*. Tous ces faits nous ont incité à examiner plus attentivement la formation de *portiō* et conduit à des résultats que nous exposerons dans la IV^e partie.

Il est possible qu'on ait *ratā parte* sans préposition dans Vitruve, 3,5,8 ; et l'on a des exemples de l'expression abrégée *prō ratā*, Vitruve, 3,3,12 ; 4,1,1 ; Tite Live 45,40,5 ; et les inscriptions C. I. L. 2,5188, 1 27, et 3² p 948,10, 1 8 etc... Cette expression a d'ailleurs eu une certaine fortune dans la langue savante. puisque nous nous en servons encore quand nous disons « au prorata de... »

Ainsi *prō ratā parte* nous conserve le sens de « calculer » qui a

dû être un des sens de *reor*. Mais cette expression ne se rencontre pas fréquemment. Elle avait un caractère savant qui l'a sauvée de la disparition ; mais elle est tout-à-fait isolée en face des autres emplois de *ratus*.

Les autres expressions dans lesquelles se trouve ordinairement *ratus*

En effet *ratus* appartient ordinairement à la langue du droit et au formulaire de la politique et de la religion. C'est ce que l'examen des mots qui peuvent recevoir cette épithète nous montrera facilement.

En politique, ce qui est *ratus*, c'est d'abord la loi, *lex*. Cicéron, *Phil.* 5, 3, 8 :

possuntne hae leges esse ratae sine interitu legum reliquarum ?

Ce sont les décisions prises par le peuple ou par les autorités constituées, exprimées au moyen des verbes :

iubere, Cicéron, *Balb.* 14, 33 :

id esset, quod postea populus iussisset, ratum ;

Cf. *dom.* 29, 77 ; 30, 79 ; *Caec.* 33, 96 ; Tite Live, 1, 17, 9 ; 7, 17, 12 ; 9, 33, 9 ; C. I. L. 1, 205, 1, 11 et 20 ;

dēcernere, Cicéron, *Leg.* 3, 10, 28 :

eius (sc. senatus) decreta rata sunt ;

cf. *Lucull.* 9, 27 *dēcrētum sapientis* ; Salluste, *Hist. fgm.* 3, 48, 16 (*Oratio Macri*) ; Tite Live, 31, 32, 4 ; Valère Maxime, 2, 2, 7 (*dēcrēta patrum*) ; C. I. L. 2, 5439, *lex Ursonensis, tab. Malac.* 4, 2, 124 et *tab. Matrit.* 1, 4, 115 ; etc...

imperāre, Cicéron, *Leg.* 3, 3, 6 :

quod is, qui bellum geret, imperassit, ius ratumque esto ;

cf. C. I. L. 6, 930 ; *Octavie*, 460 ;

censēre, C. I. L. 2,5439, *lex Ursonensis*, 3 *tab. Malacit.* 3,12 ;

cum ea re consuletur uti m(aior) p(ars) decurionum qui tum aderint censuer(int) ita ius ratumque esto ;

rogāre, prohibēre, Cicéron, *Leg.* 3,3,9 ;

referre, Tite Live, 31,32,4 ;

statuere, constituere, C. I. L. 2,5439, *lex Urson. tab. Mal.* 3,1 l 12 et 4,2 l 24 ; Corn. Nepos, 7,10,1 ; Sénèque, *Benef.* 4,38,2 ; *Octavie*, 460 ; Suétone, *Cl.* 12,1 ;

ou les mêmes décisions désignées d'un terme qui leur est propre,

senātūs consultum, Cicéron, *Verr.* 4,66,149 :

quod senatus consultum ratum esse non deberet ;

cf. Aulu-Gelle, 14,7,8, citant Varron ;

censōria subscriptiō, Cicéron, *Cluent.* 47,132 :

et si uterque censor censoris opinione standum non putauit, quid est quamobrem quisquam nostrum censorias subscriptiones omnis fixas et in perpetuum ratas putet esse oportere ?

lectiō senātōrum, Tite Live, 9,46,11.

Par suite les autorités elles-mêmes ou la forme sous laquelle se manifeste leur pouvoir peuvent recevoir cette épithète, *tribūnātus*, Cicéron, *prou. cons.* 19,45 :

cuius tribunatus si ratus est ;

comitium, Cicéron, *Rep.* 2,32,56 :

populi comitia ne essent rata ni ea patrum adprobauisset auctoritas ;

cf. *Leg.* 3,19,45 ;

imperium, Salluste, *Hist. fgm.* 3,48,16 (*Oratio Macri*) ; Tite Live, 4,46,2 (compétition entre les tribuns) :

nihil sentire idem, pro sententia pugnare, sua consilia uelle, sua imperia sola rata esse ;

cf. 1,6,2 ;

iūdicium. iūdicātum, Cicéron, *Part. Or.* 36, 125 :

negat enim probari oportere eos qui leges scripserint ratum habere iudicium, si totum corruptum sit ;

cf. *Verr.* 2, 39, 95 ; *Balb.* 24, 54 ; *Fam.* 8, 8, 3 ; *C. I. L.* 1, 205 l 1 et l 20 ; Comparer *sententia* (*iūdicum*), Aulu-Gelle, 9, 15, 7.

En droit international, peuvent recevoir l'épithète de *ratus* tous les mots désignant les conventions, traités, ou d'une manière générale les rapports de peuple à peuple :

foedus, Tite Live, 21, 19, 3 :

cum in Lutatii foedere diserte additum esset ita id ratum fore, si populus censuisset ;

cf. 39, 37, 10 ; Cicéron, *leg. agr.* 2, 22, 58 ; *Phil.* 13, 2, 4 ;

indūtia, Cicéron, *Leg.* 2, 8, 21 ;

pactiō, pacta, Tacite, *Hist.* 2, 99 :

rata apud Vespasianum fore pacta transitionis ;

cf. Tite Live, 5, 49, 2 ; 32, 36, 7 ;

dēditiō, Tite Live, 9, 11, 1 ;

pax, Salluste, *Iug.* 112 :

ceterum Bocchus si ambobus consultum et ratam pacem uellet ;

cf. Tite Live, 21, 59, 10 ; 26, 24, 12 ; 33, 25, 7 ; 34, 43, 2 ; 37, 19, 2 ; perioch. lib. 45 ;

societās, Tite Live, 21, 59, 10 ; 27, 17, 15 ; 32, 23, 2 ; Tacite, *Hist.* 4, 64.

Nous trouverons encore *ratus* avec les mots désignant les actes du droit privé :

assignātiō, Cicéron, *Fam.* 13, 8, 12 ;

dōnātiō, Cicéron, *Leg.* 2, 20, 50 ;

locātiō, Tite Live, 43, 16, 7 :

quae publica uectigalia aut ultro tributa C. Claudius et Ti. Sempromius locassent, ea rata locatio ne esset ;

uenditiō, Cicéron, *Fam.* 13,8,2 :

sed tamen cum Caesar Sullanas uenditiones et assignationes *ratas* esse uelit ;

emptiō, Cicéron, *Flacc.* 37,91 :

si dat tantam pecuniam Flacco, nempe idcirco dat, ut rata sit emptio ;

cf. *Fam.* 7,23,1 ;

testāmentum, Cicéron, *de Or.* 1,38,173 :

testamentorum ruptorum aut ratorum ;

cf. Valère Maxime, 7,7, pro. ; 7,8 pro. ; Pline, *Ep.* 5,7,1 ; Quintilien, *Inst. Or.* 3,6,96 ; Tacite, *Hist.* 2,62 ; Apulée, *Apol.* 2 ; comparer Suétone, *Tib.* 31,1 *uoluntās lēgātōris* ;

optiō, Sénèque le Rhéteur, *Controu.* 1,5,6 ; 7,8,8 ;

auctōritās, Cicéron, *Caec.* 26,74 ;

cautum, Cicéron, *Att.* 5,8,2 ;

renuntiātum (*quod fīnitor renuntiāuerit*), Cicéron, *leg. agr.* 2,13,34 ;

pactum, Sénèque le Rhéteur, *Controu.* 9,3 thème (res-titution probable) ; 9,3,9.

Enfin en matière religieuse on pourra qualifier de *ratus* tout ce qui concerne l'ordre établi par les dieux, les présages, et certains actes rituels :

fātum, Sénèque, *Ep.* 77,12, citant Virgile, *Aen.* 6,376 :

« desine fata deum flecti sperare precando »,

rata et fixa sunt et magna atque aeterna necessitate ducuntur ;

comparer Cicéron, *Diu.* 2,30,63 :

auguris ut nostri Calchantis fata queamus

scire ratosne habeant an uanos pectoris orsus

adapté d'Homère, B 299-300 :

ὄφρα δαῶμεν

ἢ ἐτεὸν Καλχῆας μαντεύεται, ἥ ἐ καὶ οὐκί.

auspicium, Cicéron, *Diu.* 2,38,80 :

cur autem aliis a laeua, aliis a dextra datum est ausibus ut ratum auspiciū facere possint ;

(cf. Aulu-Gelle, 13,15,7) ; à côté duquel il faut signaler *regiō*, Cicéron, *Leg.* 2,8,21 :

caelique fulgura regionibus ratis temperanto (sc. augures) ;

ōmen, Pline, *N. H.* 9,35,121 (le pari des perles de Cléopâtre) :

iniecit alteri manum L. Plancus iudex sponsionis eius, eum quoque parante simili modo absumere, uictumque Antonium pronuntiauit omīne rato ;

dēdicātiō, Cicéron, *dom.* 46,120 ; 47,124 ; 48,125 ;

consecrātiō, Cicéron, *dom.* 48,125 :

quid ? exemplo tuo bona tua nonne L. Mummius... consecrauit ? quod si, quia ad te pertinet, ratum esse negas oportere ;

comparer *deuōtiō*, Mīnucius Félix, *Oct.* 7,3 :

et Deciorum deuotio rata testis est.

Et la langue philosophique s'est également servie de bonne heure de *ratus* pour qualifier certaines expressions concernant le cours des astres et du monde, et le temps :

cursus, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,37,95 :

eorumque omnium ortus et occasus atque in omni aeternitate ratos immutabilisque cursus ;

cf. *Tusc.* 5,24,69 ;

ordō, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,38,97 :

tam ratos astrorum ordines ;

cf. *ibid.* 2,35,90 ;

tempus, Cicéron, *Diu.* 2,7,19 :

si enim nihil fieri potest, nihil accidere, nihil euenire, nisi quod ab

omni aeternitate certum fuerit esse futurum rato tempore, quae potest esse fortuna ?

cf. *ibid.* 2, 19, 44.

Les valeurs premières de *ratus*

Nous avons ainsi, autant que nous l'ont conservé les textes, ce qui paraît avoir été l'usage habituel de *ratus* à l'époque de Cicéron, et s'en être maintenu par la suite. On y reconnaît aisément une formule de la langue juridique et religieuse gardée comme telle, on a pu le voir par quelques-uns des exemples ci-dessus, chez les auteurs de l'époque impériale. Il y a lieu maintenant d'en préciser le sens.

Les derniers textes cités nous retiendront tout d'abord, parce qu'ils font penser au sens de « calculé » que nous avons trouvé dans *prō ratā parte*. Mais ce serait peut-être prêter aux anciens des conceptions astronomiques toutes modernes que de traduire *ratus* avec cette rigueur. En réalité nous voyons ici comment le sens de « calculé » se tire de celui de « déterminé » et de « fixé ». La *pars rata* est celle qui est « déterminée », et cette détermination n'éveille une idée de calcul que parce qu'elle comporte une évaluation numérique.

Ce qui est *ratus*, c'est donc ce qui est « fixé » et « établi » d'une manière certaine et immuable. C'est le sens que définissent les gloses, où *ratus* est expliqué par *κύριον ἢ τοῦ βέβαιον*, *acceptum*, *rectum*, *certum*, *firmum*, *validum*, *fixum*, *immobile*, et même par *acceptabile*, *iustum*, *firmatum*, *confirmatum*, *perfectum*. Mais on voit que les glossateurs se sont contentés de reproduire pour une part des groupes qu'on relève par ailleurs dans les auteurs : Cicéron, *Fin.* 2, 7, 20 :

quis enim uestrum non edidicit κυρίας δόξας, id est quasi maxime ratas, quia grauissimae sint ad beate uiuendum breuiter enuntiatae sententiae ;

Lucull. 46, 141 :

tu, cum es commotus, adsciscis, adsentiris, adprobas, uerum illud

certum, comprehensum, perceptum, ratum, firmum, fixum uis, deque eo nulla ratione neque pelli neque moueri potes ;

et d'autre part *ratus* — *certus*, Cicéron, *Tusc.* 5,24,69 ; *Fam.* 6,12,1 ; Pline, *Ep.* 10,58,9 (édit de Nerva) ; — *confirmātus*, Cicéron, *Fam.* 6,12,1 ; — *firmus*, Cicéron, *Caec.* 33,96 ; *leg. agr.* 2,22,58 ; *Phil.* 13,5,12 ; Pline, *Ep.* 5,7,1 ; Fronton, *ad Caes.* 3,3 (éd. Naber p. 42) ; — *fixus*, Cicéron, *Cluent.* 47,132 ; *Lucull.* 9,27 ; Sénèque, *Ben.* 4,38,1 ; *Ep.* 77,12 ; — *constans*, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,20,51 (Cf. 2,35,90 et *Diu.* 2,19,44) ; — *immūtābilis*, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,37,95 ; — *perpetuus*, Tite Live, 28,39,16 ; — *stabilis*, Cicéron, *Lucull.* 9,27 ; — *iūstus*, C. I. L. 6,930, l. 31 (édit de Vespasien) ; Aulu-Gelle, 5,41,8 ; — *rectus*, Varron, *Ling. Lat.* 7,5,88.

Tous ces rapprochements éclairent dans une certaine mesure la valeur de *ratus* ; ils ne nous en font pas pénétrer le sens profond.

Il n'y a rien à tirer du rapprochement de *ratus* — *grātus* dans Cicéron, *Fam.* 7,23,1 :

ac tamen ista ipsa quae tu emisse scribis non solum rata mihi erunt, sed etiam grata.

C'est un agréable jeu d'esprit. Il est du même ordre que celui de *ingrātus* — *irritus* que nous avons déjà signalé chez Plaute. On le retrouve dans Caton, cité par Festus, p. 286 M :

erga rem publicam multa beneficia ratissima atque gratissima.

Mais ce dernier texte nous donne en outre l'occasion de signaler au passage cet emploi du superlatif qu'on ne trouve nulle part ailleurs. C'est que *ratus* par son sens n'était pas susceptible de plus ou de moins, et il fallait qu'il fût déjà dévié de sa valeur première pour qu'on trouvât *maxime ratus*, *tam ratus*, cités ci-dessus (Cicéron, *Fin.* 2,7,20 et *Nat. Deor.* 2,38,97 : cf. Aulu-Gelle, 13,15,7 *magis rata*), et que Tacite, *Hist.* 4,64, l'ait complété par l'adjonction de *in aeternum* (cf. Martial, 10,34,2 *rata perpetuo*).

Il vaut mieux chercher à préciser la valeur de *ratus* en considérant les institutions et les usages auxquels il se rapporte. Les emplois que nous en avons relevés ont trait à l'ordre de choses religieux et l'ordre de choses politique. Pour qui connaît la mentalité des anciens Romains, religieuse, assurément, mais nullement mystique, respectueuse des traditions et des conventions et préoccupée avant tout de la forme établie, faute de laquelle ni une prière ni une convention ne lient et n'ont de valeur, il est certain que les deux choses se rejoignent d'abord et ne font qu'un. Ce qui est *ratus*, c'est ce qui a été convenu dans les formes ; c'est la définition de Varron, *Ling. Lat.* 7,5,88 :

quod enim fit rite, id ratum ac rectum est

Les gestes nécessaires ont été faits, les paroles nécessaires ont été prononcées. Quel que soit le sens exact de la racine, le procédé par lequel *ratus* a pris sa valeur est le même que celui qui a donné la sienne à *fātum*. Les mots lient et engagent aussi bien que de nos jours un écrit et une signature. On pense à la formule de contrat : *Spondēsne ? — Spondeō*. Nos paysans concluant un marché se frappent dans la main : « C'est dit ». C'est cela qui est *ratus*, et fourbe qui s'en dédit.

On conçoit très bien alors qu'il y ait un rapport entre *ratus* et *iūs* d'une part, entre *ratus* et *sanctus* d'autre part. *Iūs* et *ratus* se trouvent joints dans nombre de passages d'une manière qui n'est pas indifférente : Cicéron, *Leg.* 3,3,6 ; *Fam.* 8,8,3 ; Tite Live, 7,17,12 ; 9,33,9 (9,34,6 même formule sans *ratus*) ; 31,32,4 ; C. I. L. 1,205,1 1 20 ; 2,5439 passim. C'est ce qui est *ratus* qui constitue le droit, et la garantie qui lui est conférée s'exprime au moyen de *sancīre* et de *sanctus* : Cicéron, *Att.* 14,21,2 :

illum (sc. Antonium) circumire ueteranos ut acta Caesaris sancirent idque se facturos esse iurarent ut rata omnes haberent ;

cf. *Balb.* 14,33 ; Tite Live, 27,17,15 :

qui non duxerint societatem ratam, ubi nec diuini quicquam nec humani sanctum esset.

Cf. Aulu-Gelle, 13,12,2.

Les derniers exemples cités nous montrent d'autre part un élargissement du sens de *ratus* qui s'opère dans la direction attendue. Si c'est la forme qui confère à un acte, à une convention la valeur de *ratus*, il en résulte que si cette forme n'a pas été respectée, l'acte, la convention passés ne seront valables que lorsqu'elle leur aura été appliquée. C'est ainsi qu'une procédure, un acte engagés par un personnage ou une collectivité qui n'ont pas été expressément mandatés pour cela ne sont rendus définitifs et reconnus pour tels qu'après avoir reçu l'approbation et la sanction de l'autorité qualifiée. Le dictateur Camille refuse de reconnaître une convention passée sans son ordre, Tite Live, 5,49,2 :

cum illi (sc. Galli) renitentes pactos dicerent sese, negat (sc. Camillus) eam pactionem ratam esse, quae, postquam ipse dictator creatus esset, iniussu suo ab inferioris iuris magistratu facta esset.

Une convention passée par un général ou des ambassadeurs doit recevoir l'approbation du sénat, Tite Live, 32,36,7 :

nam neque sine auctoritate senatus ratum quicquam eorum fore quae cum rege ipsi pepigissent.

Les mesures prises par Balbus et Oppius au nom de César ne sont définitives qu'après l'acceptation de ce dernier, Cicéron, *Fam.* 6,8,1 :

quae Balbus et Oppius absente Caesare egissent, ea solere illi rata esse.

Enfin d'une manière générale c'est la loi qui confère une valeur définitive aux décisions prises en conformité avec elle, alors que les autres sont frappées de nullité. Ainsi le peuple ne peut pas prendre une décision illégale, Cicéron, *Caec.* 33,96 :

sed quaero de te putesne, si populus iusserit me tuum aut item te meum seruum esse, id iussum ratum atque firmum futurum ? Perspicias hoc nihil esse et fateris ; qua in re primum illud concedis non quicquid populus iusserit ratum esse oportere,

c'est-à-dire qu'il ne peut changer la condition juridique d'un

homme libre ; ses pouvoirs sont en quelque sorte limités par quelque chose d'antérieur qui est la Loi des XII Tables.

Ainsi s'explique l'emploi de *ratus* et la valeur qu'il prend dans les textes proprement juridiques. Nous n'avons pas conservé assez de textes de ce genre en dehors des plaidoyers et des allusions des historiens pour pouvoir en juger d'une manière satisfaisante pour l'époque ancienne. Pour la fin de la République et le début de l'Empire, nous pouvons citer d'après Girard, *Textes de Droit romain*, la *Lex Iulia municipalis*, (a U C 709) Girard p. 71 et suiv. — C.I.L. 1, 206, l 162-3 ; la *Lex coloniae genetiuae Iuliae* (a U C 710), Girard p. 83. — C.I.L. 2, 5439, § 64, 92, 96, 121, 128 ; l'édit d'Auguste sur l'aqueduc de *Venafrum* (a U C 737-743), Girard p. 152. — C.I.L. 10, 4842 ; l'édit de Claude sur la condition des *Anauni* (46 p. C), Girard p. 154. — C.I.L. 5, 5050 ; la *Lex de imperio Vespasiani* (69-70 p. C) Girard p. 82. — C.I.L. 6, 930 ; la loi de *Salpensa et Malaca* (81-84 p C) Girard p. 98 et suiv. — C.I.L. 2, 1963-1964 § 28 ; 55 ; 64 etc... A travers les restitutions de l'édit du prêteur codifié par le jurisconsulte Julien (Girard p. 117 et suiv.) nous saisissons la formule *ratum habēre*, « tenir pour valable » 10,1 :

quod metus causa gestum erit, ratum non habebo.

Les compilations des Jurisconsultes d'époque tardive nous conservent l'emploi de *ratus* avec ce sens de « valable » qui garde la trace d'une longue tradition antérieure. On pourra pour le seul *Codex Iustinianus* se rendre compte au moyen du lexique de R. Mayr, Prague 1923 combien l'emploi de *ratus* y est fréquent (117 références), toujours dans les groupes attendus, *contractus* 4,65,24 ; *transactiō* 2,4,11 ; *uenditiō* 4,21,10 ; *retentiō pignoris* 4,32,4,1 ; *dispositiō iudicum* 7,62,34 ; etc... (à côté d'ailleurs du groupe *prō ratā*, ou *prō ratā portiōne*, une dizaine d'exemples).

A ce sens qui comporte une idée d'approbation vont correspondre un certain nombre de locutions verbales que nous retrouvons par ailleurs dans la tradition littéraire : *ratum facere*, Cicéron, *Div.* 1,39,85 ; Sénèque, *Benef.* 3,31,3 ; Martial, 4,45,5 ; *ratum efficere*, Salluste, *Hist. fgm.* 3,48,16 (*oratio Macri*) ; *ratum dūcere*, Tite Live, 27,17,15 ; *ratum habēre*, Cicé-

ron, *Part. or.* 36, 125 ; *Q. Rosc.* 1, 3 ; *Nat. Deor.* 1, 5, 10 ; *Att.* 14, 21, 2 ; Tite Live, 9, 11, 1 ; 9, 46, 11 ; 26, 31, 10 ; 26, 32, 6 ; 28, 45, 5 ; 30, 30, 9 ; 35, 2, 6 ; Pline le Jeune, *Ep.* 7, 11, 6 ; Suétone, *Galb.* 16, 1 ; *Tit.* 8, 1 ; Fronton, *ad Caes.* 3, 3 (éd. Naber p. 42) ; et même *ratum seruāre*, Pline le Jeune, *Ep.* 7, 11, 1. C'est l'origine du *ratihabitiō* du Digeste, qui suppose l'usage d'un *ratihabēre*, qu'on retrouve en effet dans les *Acta S. S. Aurei et Iustinae*, et de *ratificāre*, *ratificātiō* des chartes. Et il y a eu dans le droit impérial une procédure spéciale dans laquelle un *prōcūrātor* agissant pour le compte d'un tiers fournit la *cautiō* dite *dē ratō*, c'est-à-dire promet la ratification de son mandant : *ratam rem dominum habitūrum*.

Les groupes nouveaux comportant l'emploi de *ratus*

Il résulte de ce qui vient d'être dit que *ratus* a pu s'employer assez vite dans des expressions qui n'entrent plus aussi exactement dans le cadre précédemment tracé.

Les exemples cités p. 74-75 ont fait apparaître avec *ratus* l'emploi de termes très généraux, tels que *acta*, *gesta*. On peut y ajouter *facta*, Cicéron, *leg. agr.* 3, 2, 5 ; *scripta*, Cicéron, *de Inu.* 2, 44, 128 :

nam et eos qui aliquid scribant non existimaturos id quod scripserunt ratum fore... si semel ab scripto recedere consueuerint.

Il n'y a rien là de surprenant, pas plus qu'il n'y a lieu de s'étonner que Sénèque, ayant employé le mot *lex* au sens de « loi de la nature » lui applique l'épithète de *rata*, *Ep.* 101, 5 :

uoluitur tempus, rata quidem lege, sed per obscurum ;

cf. *Oed.* 942. Mais ce qui est nouveau, c'est d'abord l'emploi que la langue de la philosophie et de la logique commence de faire de *ratus* avec Cicéron. Il écrit *sententiae ratae*, *Fin.* 2, 7, 20, pour traduire comme nous l'avons vu plus haut *κρίαι δόξαι*. Il ajoutera de même *ratus* à *opīniō*, *Att.* 4, 13, 1 :

comitiorum nonnulla opinio est. Ego, ut sit rata, afuisse me in altercationibus, quas in senatu factas audio, fero non moleste ;

le sens est : « supposé que le bruit soit fondé ». Il dira également *dēcrētum sapientis*, *Lucul.* 9,27 ; et avec *iūdicātum*, *Nat. Deor.* 1,5,40 :

obest plerumque iis qui discere uolunt auctoritas eorum qui se docere profitentur : desinunt enim suum iudicium adhibere ; id habent ratum, quod ab eo, quem probant, iudicatum uident.

Il est probable que le changement de valeur d'*auctōritās*, passé de la langue religieuse à la langue de la politique, puis devenu capable d'une acception purement logique, n'est pas étranger à la transformation qui affecte ici *ratus*. Nous trouverons de même *conclūsiones ratae* dans les *Topiques*, 14,56, et ceci nous expliquera l'emploi de la même expression que fait le Pseudo-Apulée, *περὶ Ἑρμ.* 8, et celui de *illātiō rata*, *ibid.* 7. Comparer *ratum* accolé avec *iūstum* à un terme de logique, *disiunctiuum*, dans Aulu-Gelle, 5,11,8. Il est bien certain que *ratum* appliqué à *uerbum* n'a plus rien de son contenu primitif dans Fronton, *ad Caes.* 4,3, (p. 65 de l'éd.Naber) :

pleraque in oratione ordine immutato uel rata uerba fiunt, uel superuacanea. Nauem triremem rite dixerim ; triremem nauem superuacaneo addiderim.

Si nous reprenons d'autre part les emplois juridiques et religieux de *ratus* tels que nous les avons établis précédemment, nous voyons dès le début de l'époque impériale se dessiner un certain nombre de nouveautés.

On trouve d'abord *ratus* avec des mots qui ne désignent plus que d'une manière très générale les divers actes et leurs effets. *Prōmissa rata* est déjà chez Cicéron, *Fam.* 6,12,1, et on le retrouve dans Tite Live, 21,45,8. Cicéron avait déjà rattaché de même *ratus* d'une manière vague à l'expression *quae tribuerimus*, *Balb.* 10,26 :

an quae nos eorum ciuibus uirtutis causa tribuerimus, ea rata esse non possint ;

et l'on retrouve une expression analogue dans Martial, 10,34,2. Il avait de même écrit *Q. Rosc.* 1,3 :

quis hoc frater fratri, quis parens filio tribuit, ut quodcumque rettulisset, id ratum haberet ?

« ce qui est porté sur leurs livres ». Nous avons déjà signalé *beneficia ratissima* chez Caton (Festus p. 286 M) ; *beneficia rata* est aussi dans Suétone, *Tit.* 8,1, selon une correction plausible. Enfin on a *praemia rata*, Tite Live, 21,45,8 ; *mūnus*, Sénèque, *Ben.* 3,31,3 ; *dōnum*, Tite Live, 38,48,5 ; *commodum*, id. 28,39,16 ; et le même auteur nous offre encore *libertās*, 38,48,5, et ce qui est plus étrange, 45,34,2 :

exsilium pulsus aequè ratum fuit ac mors interfectis.

Comparer *fīnis*, Valère Maxime, 5,6 Ext. 4.

D'autre part, alors que *ratus* n'était pas du tout dans l'âge précédent un mot poétique, les poètes le reprennent maintenant dans une certaine mesure, et plus particulièrement en parlant de choses religieuses. On trouve *ratus* avec

nūmen, Stace, *Silu.* 4,2,59 ;

ordō, Sénèque, *Oed.* 991 ;

it cuique ratus prece non ulla
mobilis ordo ;

cf. Stace, *Achill.* 1,81 ;

precēs, Ovide, *Fast.* 1,696 ;

uōtum, Ovide, *Amor.* 3,2,80-81.

En parlant des prédictions et des présages on a

carmina, Properce, 4,1,151 :

aut si Pergameae sero rata carmina uatis
longaeuum ad Priami uera fuere caput ;

dicta, Ovide, *Fast.* 2,488 :

tu mihi dixisti, sint rata dicta Iouis !

cf. *Trist.* 2,3,62 ; Virgile, *Aen.* 9,104 ;

uerba, Ovide, *Met.* 4,387 ; 14,815 ; Sénèque, *Oed.* 572 ;

uōa, Ovide, *Met.* 3,344 ; *Fast.* 3,77 ;

signum, Ovide, *Met.* 14,818 ; *Her.* 15,90.

Pour les songes, *imāgō*, Ovide, *Met.* 9,475 :

Me miseram, ! tacitae quid uult sibi noctis imago,
quam nolim rata sit !

uīsa, Ovide, *Met.* 9,703.

Enfin on pourra dire *salūs rata*, Ovide, *Pont.* 2,5,3, qui fait penser à un passage de Cicéron, de *Inu.* 2,56,169 :

incolumitas est salutis rata atque integra conseruatio ;

uīta, Virgile, *Aen.* 10,629 :

... atque haec Turno rata uita maneret ?

custōdia, Ovide, *Ars amat.* 3,613 ;

fidēs, id, *Trist.* 1,5,49 ; 3,10,36 ;

epistula, id, *Her.* 15,15 ;

pignus, id, *Met.* 15,683.

Et l'on trouvera même des cas où *ratus* ne peut s'expliquer que par une image assez forte, rattaché à *fūsus*, le fuseau des Parques, Sénèque, *Oed.* 982 :

non sollicitae possunt curae
mutare rati stamina fusi ;

et *opus*, leur tâche, Ovide, *Ibis*, 74 :

quaeque ratum triplici pollice netis opus ;

et même à un nom désignant une personne, *sacerdōs*, Stace, *Theb.* 6,400 :

sed non ratus ore sacerdos
damnataeque preces.

On voit par ces derniers exemples combien l'évolution amorcée eût pu aller loin. Mais il est tout à fait exceptionnel de trouver *ratus* avec un nom concret de chose et nous ne l'avons qu'une fois avec un nom de personne. Dans ce dernier cas d'ailleurs l'emploi de *non ratus* nous avertit que nous sommes en présence d'une imitation de l'emploi d'*irritus*, dont l'évolution a été en effet beaucoup plus radicale et plus pro-

fonde. On est donc tout à fait en défiance devant l'énigmatique débris d'Ennius que nous a conservé Festus, p. 372,2 :

occiduntur. Ubi potitur ratus Romulus praedam,

et dont il donne l'explication suivante :

pro firmo, certo ponitur ratus et ratum, Ennius...

Une construction grammaticale claire n'est pas possible avec ce sens faute d'un contexte suffisant, et on est en droit de se demander s'il ne faut pas voir là une inadvertance du compilateur, et si nous ne sommes pas tout uniment en présence du participe au sens actif : « Dès que Romulus s'en est emparé, le (ou les ?) considérant comme sa proie... » Cependant l'état actuel de notre documentation ne nous permet pas de négliger ce témoignage, pour si surprenant qu'il paraisse. On peut en effet rapprocher utilement de ce vers celui d'Ovide, *Fast.* 2, 375 cité ci-dessous p. 97 à propos d'*irritus*, et ce qui sera dit p. 100 de l'emploi personnel d'*irritus* par Caton. Il reste seulement que la construction de *ratus* avec un nom de personne est quelque chose de forcé et de tout à fait insolite.

En définitive on demeure frappé du fait que *ratus* est resté assez peu employé en poésie, et comme *irritus* l'a été véritablement beaucoup plus, et que des prosateurs comme Sénèque ou Tacite en font de même un plus large usage, il est clair que l'emploi de *ratus* par les poètes a été pour une part entraîné par celui d'*irritus* et calqué sur lui.

Si l'on met de côté le groupe *prō ratā parte*, nous avons dans ce mot un terme du vocabulaire juridique et religieux, qui signifie « fixé », « convenu », et par suite « définitif » et « immuable », puis « ratifié », « valable ». De bonne heure on a pu l'employer dans des groupes qui ne répondent plus exactement à sa valeur première. On s'explique encore qu'un *uotum* puisse être *ratum*, parce que c'est une sorte de contrat par lequel on se lie soi-même en liant en même temps la divinité (1).

(1) L'idée est très nette dans Catulle, 36, 16, où d'ailleurs *acceptum* est l'équivalent de *ratum* :

acceptum face redditumque uotum.

Il y a ici évidemment le souvenir des *rationes accepti et expensi*, le « compte

Mais les prières ne deviennent *ratae* que si elles ont été exaucées. Ainsi s'amorçait une évolution significative, mais elle n'a pas été poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, parce que *ratus* était déjà un mot mort, à qui sa conservation artificielle dans un certain formulaire n'a pas réussi à redonner la vie.

du doit et de l'avoir ». *Acceptum* a été largement employé par Plaute pour désigner par figure tout ce que l'on porte à son actif, tout ce que l'on agrée, ce qui lui donne une valeur voisine de celle de *ratus*. C'est particulièrement sensible dans le prologue du *Rudens*, 25 où il s'agit de Jupiter :

nihil ei acceptumst a peiuris supplici,

et par la rencontre de *gratus-acceptus*, parallèle à celle de *gratus-ratus*, dans *Stich.* 50, *Truc.* 583, 617. On peut comparer encore *Most.* 224 ; *Stich.* 741 ; *Truc.* 703 ; 894. La valeur nouvelle prise par *acceptus* permet un jeu de mots dans *Rud.* 800 :

ego te hodie faxo recte acceptum ut dignus es.

CHAPITRE II

IRRITVS

Irritus étant morphologiquement le contraire de *ratus* devrait l'être aussi pour le sens. Une simple statistique nous a déjà mis en défiance. Un examen plus détaillé doit montrer qu'*irritus* a été employé de bonne heure autrement que *ratus*, et que son évolution a été plus profonde et plus complète.

La formation du mot était trop aisée pour n'être pas ancienne. Plaute et Térence s'en sont servis. Nous avons montré comment le premier le groupe avec *ingrātus*, *Amph.* 184 et *Asin.* 136. Une troisième fois, *Amph.* 925, il l'applique à *uerbum* d'une façon qui est pour nous assez troublante, car on se demande si elle représente une conservation ou une nouveauté :

ego istaec feci uerba uirtute irrita

C'est Alcèmène qui fait allusion aux insinuations calomnieuses d'Amphitryon : « J'ai fait par ma vertu que ces paroles soient comme si elles n'avaient pas été dites ». Térence oppose *ratum* à *irritum* en même temps que *dictum* à *indictum*, *Phorm.* 951, et ce rapprochement n'est peut-être pas non plus un hasard.

Irritus dans le formulaire juridique et religieux

On doit s'attendre à trouver d'abord *irritus* dans le formulaire de la politique, du droit et de la religion. On peut en effet construire des séries parallèles à celles que nous avons présentées pour *ratus*.

En politique nous aurons

lex, Cicéron, *Phil.* 5,7,21 :

si *leges irritas feceritis* ;

cf. Pline, *N. H.* 36,3,8 ; Tacite, *Ann.* 4,30 ;

senātūs consultum, Tite Live, 4,56,12 :

ne qua *superbia magistratuum irrita senatus consulta essent* ;

cf. Tacite, *Ann.* 12,52 ;

suffrāgium, Tite Live, 10,24,9 ;

intercessiō, Tite Live, 6,38,6 ;

iūdicium, Cicéron, *Verr.* 2,27,66 :

id irritum iussit esse (sc. Verres) eumque iudicem falsum iudicasse iudicavit ;

cf. *Phil.* 11,5,11 ;

iūs iūrāndum, Tite Live, 39,37,21.

En droit international,

foedus, Tite Live, 38,33,9 ; Valérius Flaccus, 6,192 ;

pāx, Tite Live, 3,1,8 ; 9,11,7 ; perioch. lib. 55 ;

pactum, Silius Italicus, *Pun.* 6,196 ;

dēditiō, Tite Live, 8,39,15 ;

libertās, Tite Live, 34,36,6.

En droit privé,

actiō, Tite Live, 4,51,4 ;

prōscriptiō, *uenditiō*, Cicéron, *Flacc.* 29,74 :

condemnatus est Polemocratus sententiis omnibus ; irritae uenditiones, irritae proscriptiones ;

cf. C.I.L. 10,1401, *Sénatusconsulte Hosidien* (44-46 p. C) et *Volusien* (56 p. C) ;

largitiō, Trajan dans Pline, *Ep.* 10,111 ;

testāmentum, Cicéron, *Phil.* 2,42,109 :

testamentum irritum fecit ;

cf. Tacite, *Hist.* 1,48 ; *Ann.* 5,1 ; Suétone, *Tib.* 51,2 ; *Cal.* 38,2 ; Pline, *Ep.* 5,7,1 ;

lēgātum, Suétone, *Dom.* 9,2.

En matière religieuse,

augurium, Cicéron, *Leg.* 2,8,21 :

quae augur iniusta, nefasta, uitiosa, dira defixerit, irrita infectaque sunt ;

cf. Stace, *Silu.* 5,2,172 ;

auspicium, Sénèque, *Nat. Quaest.* 2,34,2 ;

ōmen, Stace, *Silu.* 5,2,164 ;

praesāgia, Ovide, *Pont.* 3,4,89 ;

prōdigium, Tacite, *Ann.* 14,12.

On peut y ajouter quelques termes généraux, *acta*, Cicéron, *Att.* 14,22,1 ; Velleius Paterculus, 2,43,1 ; *gesta*, Cicéron, *Verr.* 2,57,140 ; Sénèque le rhéteur, *Controu.* 6,3 ; 9,3,11 ; 3,8 (sommaire des *excerpta*) ; *dēcrēta*, *constitūta*, Suétone, *Ner.* 33,1.

Ce qui frappe tout de suite, c'est le petit nombre des exemples rapportés ci-dessus par rapport aux emplois correspondants de *ratus*, et au nombre total des cas où on rencontre *irritus*.

Le premier de ces faits ne saurait être dû au hasard. Il n'est pas douteux qu'*irritus* n'ait été dans une certaine mesure employé comme *ratus* et n'ait participé de son évolution. Mais même dans les textes juridiques d'époque postérieure, où il est fait un assez large usage d'*irritus*, il est toujours beaucoup moins fréquent que *ratus*. Le lexique déjà cité de Mayr en donne pour le *Codex Iustinianus* une quarantaine d'exemples, toujours de la manière qu'on peut attendre après ce qui a été dit de *ratus* : *contractus*, 4,38,9 ; 4,44,9 ; 4,44,14 ; *emptiō*, 4,44,1 ; *uenditiō*, 4,38,1 ; *dōnatiō*, 5,3,11 ; 5,16,6 ; 7,27,3 ; 8,53,20 ; *dīuīsiō*, 3,36,12 ; 4,21,9 ; *mātrimōnium*, 5,4,13 ; *testāmentum*, 6,23,27,2 ; 6,23,28,6 ; 6,50,8 ; *uoluntās mortuōrum*, 6,23,18 ; etc...

Ceci nous garde certainement la trace d'un assez long usage. Mais cet usage, au contraire de celui de *ratus*, était à peine amorcé au temps de Cicéron, et c'est d'une tout autre manière

qu'*irritus* est ordinairement employé dans les textes littéraires.

Sans doute il faut considérer que les formules ci-dessus ne reçoivent pas ordinairement la forme négative, l'énumération de ce qui est *ratus* devant suffire la plupart du temps à indiquer ce qui ne l'est pas. Mais il n'en reste pas moins que, dans beaucoup de cas, on se sert de *ratus* avec une tournure négative, alors qu'on aurait pu aussi bien se servir d'*irritus*. En voici une liste d'exemples. On doit admettre que souvent une raison de style et de commodité, en particulier l'emploi de *possum*, ou l'allure négative générale de la phrase ont pu faire préférer *non ratus*. Mais certains exemples restent néanmoins significatifs.

Cicéron, *dom.* 32,84 :

quare rata non essent quae erant acta ;

Phil. 5,7,21 :

nihil placere ratum esse quod ab eis actum diceretur ;

Off. 3,28,403 :

quod per uim hostium esset actum, ratum esse non debuit ;

ibid. 3,30,110 :

non debuit ratum esse, quod erat actum per uim ;

Rep. 2,32,56 :

populi comitia ne essent rata ;

Leg., 3,19,45 :

neque tributa capitis comitia rata esse posse ;

dom. 48,125 :

ratum esse negas oportere (sc. quod consecratum est.)

Leg. 2,20,50 :

quod pater familias... adprobauit, ratum est ; quod eo insciente factum est... ratum non est ;

leg. agr. 2,22,58 :

ueretur Hiempsal ut satis firmum sit et ratum (sc. foedus) ;

Verr. 2,39,95 :

si quod esset factum, id ratum esse non placere

Cornélius Nepos, 7,10,1 :

nihil quidem earum rerum fore ratum, quas ipse Athenis constituisset.

Tite Live, 9,11,1 :

nec ego istam deditioem accipiam, nec Samnites ratam habebunt ;

9,46,11 :

eam lectionem nemo ratam habuit ;

43,16,7 :

ea rata locatio ne esset ;

5,49,2 :

negat (sc. Camillus) eam pactionem ratam esse ;

37,36,7 :

neque sine auctoritate senatus ratum quicquam eorum fore, quae... ;

28,45,5 :

non sit ratum habiturus consul ;

27,17,15 :

qui non duxerint societatem ratam... ;

35,2,6 :

nisi quod aut praetores ex prouinciis scriberent aut legati renuntiarent,
nihil ratum haberi debere.

Sénèque le Rhéteur, *Controu.* 9,3 thème :

per uim metumque gesta ne sint rata.

Valère Maxime, 2,2,7 :

tribunis plebis intrare curiam non licebat, ante ualuas autem positis
subsellis decreta patrum attentissima cura examinabant, ut, si qua ex
eis improbassent, rata esse non sinerent.

Suétone, *Tit.* 8,1 :

beneficia a superioribus concessa principibus aliter rata non haberent
quam... ;

Galb. 16,1 :

neque ratam rem habuit ;

Tib. 31,1 :

optinere non potuit quin rata uoluntas legatoris esset.

Aulu-Gelle, 14,7,8 :

post deinceps dicit (sc. Varro) senatus consultum ante exortum aut post occasum solem factum ratum non fuisse.

C. I. L. 1,205,4 1 1 :

quod... iussum iudicatumue erit, id ratum ne esto ;

1,206, 1 163 :

neue quid facito quo minus ea rata sint.

Compte tenu des réserves déjà faites, presque toutes les phrases ci-dessus pourraient être refaites en se servant d'*irritus*. Il est donc clair qu'on se trouvait en présence de formules dont on ne changeait pas facilement l'expression. C'est qu'un mot à valeur négative, étant par définition postérieur à celui dont il est le contraire, n'est pas capable, pour peu que celui-ci ait évolué, d'en recouvrir exactement les valeurs anciennes. La preuve en est dans cet exemple de Cicéron, *Diu.* 2,19,44 :

quod igitur ui naturae nulla constantia, nullo rato tempore uidemus effici, ex eo significationem rerum consequentium quaerimus ?

Ici *irritō tempore* était impossible, car *ratus* a gardé sa valeur de « déterminé », « fixé », et le sens négatif correspondant, *irritus* ne l'a jamais eu.

Or il faut considérer d'autre part que des historiens comme Tite Live et Tacite emploient les groupes consacrés d'une manière qui leur confère une valeur toute nouvelle. Tite Live, 6,38,6 :

iam uos tribunicia libido, non potestas regit, et intercessionem secessionem quondam plebis partam uobis eadem ui facitis irritam, qua peperistis ;

et Tacite, *Ann.* 12,52 :

factum senatus consultum atrox et irritum.

C'est qu'*irritus* a eu en réalité son évolution spéciale, séparée et distincte de celle de *ratus*.

Irritus dans la langue poétique

Ce qui caractérise essentiellement l'évolution d'*irritus*, c'est qu'elle est poétique. Nous entendons par ce mot non seulement que les poètes se sont volontiers servis d'*irritus* mais surtout qu'il a été appliqué par figure et grâce à une extension abusive à des termes qui ne comportaient pas ordinairement l'adjonction de cette épithète. Le procédé le rendait apte à être utilisé dans la langue de la poésie, mais les prosateurs ne se sont pas privés non plus de cette ressource.

On n'a aucune peine à suivre les associations d'idées qui de proche en proche ont fait entrer *irritus* dans les groupes les plus inattendus. Il est facile de constituer un certain nombre de séries dont le point de départ est aisément saisissable, et qui nous feront apparaître le mécanisme par lequel s'est opérée la dégradation de son sens.

Verba irrita a déjà été signalé chez Plaute, *Amph.* 925. Nous retrouvons dans Virgile, *Aen.* 10, 244, *dicta irrita* :

... mea si non irrita dicta putaris.

C'est une divinité qui parle et l'expression est encore toute pleine de gravité religieuse. Mais quand nous lisons, *ibid.* 9, 312 :

(Iulus)

multa patri mandata dabat portanda, sed aurae
omnia discerpunt et nubibus irrita donant,

il n'y a plus là qu'une image poétique qui fait fortune. Elle était déjà dans Catulle, avec *dicta, facta*, 30, 10 :

idem nunc retrahis te ac tua dicta omnia factaque
uentos irrita ferre ac nebulas aerias sinis ;

avec *prōmissa*, 64, 59 :

irrita uentosae linquens promissa procellae ;

sans attribution définie, 64, 142 (les promesses de Thésée) :

quae cuncta aerii discerpunt irrita uenti.

On la retrouve avec *uerba* dans Ovide, *Amor.* 2,16,45 ; *Rem. Amor.* 286 ; Stace, *Achill.* 1,960. Mais la comparaison de la parole à une chose matérielle que le vent emporte fait disparaître tout le contenu d'*irritus*. *Dicta irrita*, *uerba irrita*, *uōx irrita* ne sont plus que des « paroles vaines et sans effet » : Tibulle, 2,5,102 (*maledicta*) ; Ovide, *Rem. Amor.* 678 ; Tite Live, 1,10,7 ; Sénèque, *Ep.* 14,13. Et c'est tout le sens de *prōmissa irrita*, Tite Live, 2,31,5 (cf. *pollicitātiō*, Minucius Félix, *Oct.* 12,1) ; *facta irrita*, Ovide, *Met.* 3,336 ; Sénèque, *Ben.* 1,5,3. Il est dès lors facile de rattacher *irritus* à *praemia*, Virgile, *Cir.* 2 ; *fidēs*, Ovide, *Pont.* 4,7,5 ; *mūnus*, Tite Live, 2,42,8 ; *beneficium*, Sénèque, *Ben.* 2,11,5 ; 6,2,1 ; *poena*, Pline, *N. H.* 2,7,26 ; *meritum*, Tacite, *Ann.* 15,51 ; *pignus*, Calpurnius, 2,23.

C'est de la même manière qu'*irrita dōna* de Virgile, *Georg.* 4,518 :

raptam Eurydicen atque irrita Ditis
dona querens ;

(cf. Ovide, *Met.* 10,52 ; *Fast.* 4,558), ou de Catulle, 66,85 :

sed quae se impuro dedit adulterio,
illius a ! mala dona leuis bibat irrita puluis !

ou l'expression parallèle, *uōtum irritum*, d'Ovide, *Amor.* 3,10,34 :

irrita decepti uota colentis erant

(cf. *Fast.* 4,642, même vers ; *Amor.* 2,15,27) entraînent l'application d'*irritus* à un terme plus général, *sacra*, Valérius Flaccus 5,398 ; 6,304 ; ou à un mot qui présente la chose sous son aspect matériel, *tūs*, Ovide, *Met.* 7,589. Un songe peut être *irritum* : *somnium*, Lygdamus, 3,4,96 (cf. Suétone, *Aug.* 91,1), et, fait plus surprenant, on trouvera *periūrium irritum* avec la même image que nous avons signalée pour *dicta*, Ovide, *Ars am.* 1,634 :

Iuppiter ex alto periuria ridet amantum
et iubet Aeolios irrita ferre Notos ;

cf. Tibulle, 1,4,22 ; Lygdamus, 3,6,50. Rien n'empêche

plus désormais de trouver *irritus* dans les groupements les moins prévus, *imāgō*, Stace, *Silu.* 3,4,41 :

cedet tibi Latmius ultro
Sangariusque puer, quemque irrita fontis imago
et sterilis consumpsit amor ;

lingua, Properce, 13,66 (Cassandre) :

ille furor patriae fuit utilis, ille parenti :
experta est ueros irrita lingua deos ;

nōmen, Tacite, *Hist.* 2,20 :

postquam pax et concordia speciosis et irritis nominibus iactata sunt ;

et même *ars magica*, Pline, *N. H.* 28, 7,85.

On trouve dans Virgile, *Aen.* 2,459, l'épithète d'*irritum* appliquée à *tēlum* « un trait qu'on lance en vain » :

euado ad summi fastigia culminis, unde
tela manu miseri iactabant irrita Teucri.

Le mot conserve encore quelque chose de sa valeur ancienne ; la défense des Troyens est inutile parce qu'elle est contraire à la volonté des dieux. Les temps de Troie sont révolus et son destin est marqué. Mais la figure qui a accroché *irritus* à un nom de chose fait sa fortune, et *irrita tēla* est bien près de ne plus avoir désormais d'autre valeur que celle de « l'arme qui a manqué son but ». Ce n'est plus qu'une formule poétique qu'on retrouve *Aen.* 10,331 ; 11,735 ; Properce, 4,9,40 ; Lucain, 3,580 ; 3,722 ; Tacite, *Hist.* 4,23 ; Stace, *Theb.* 2,652. On aura même avec un mot plus précis :

cuspis, Ovide, *Met.* 5,38 ; Stace, *Theb.* 11,511 ;
hasta, Stace, *Theb.* 2,543 ;
sagitta, Sénèque, *Herc. Oet.* 1652 ;
spīculum, Silius Italicus, 4,190.

Il ne reste qu'à employer le mot abstrait, *iactus*, Pline, *N. H.* 2,43,113, à propos des éclairs :

his percuti montes, his maria, omnesque alios irritos iactus ;

ou *ictus*, Pline, *N. H.* 8,24,88 ; Tacite, *Ann.* 6,48 ; Silius Italicus, 9,507. On n'est plus étonné de retrouver *irritus* avec *pestis*, Lucain, 4,728 ; *uenenum*, Pline, *N. H.* 37,4,61 ; *uulnus*, Silius Italicus, 4,17.

Les historiens connaissaient la valeur de *foedus irritum*. Sur ce modèle on a pu dire *lēgātiō irrita*, Tite Live, 21,10,1 ; 37,7,3 : « une ambassade qui a échoué dans sa mission » ; puis *mīlitia irrita*, Tacite, *Hist.* 4,20 : « une campagne sans résultat » ; *bellum irritum*, Tacite, *Ann.* 13,39 : « une guerre sans fruits ». On aura donc :

obsidium, Tacite, *Ann.* 15,5 ;

oppugnātiō, Tite Live, per. lib. 49 ;

expugnātiō, Florus, 2,13(4,2,40) ;

fraus, Florus, 1,1(3,7) ;

insidiae, Tacite, *Ann.* 15,51 ;

uictōria, Tite Live, 9,9,15 ; 26,37,8 ; Tacite, *Hist.* 3,28 ;

praeda, Tacite, *Hist.* 3,34 ;

moenia, Ovide, *Met.* 12,587 : Neptune s'adressant à Apollon,

irrita qui mecum posuisti moenia Troiae ;

cf. Stace, *Achill.* 1,89, pour la même idée *opera irrita* ;

incendium, Ovide, *Met.* 14,539 : Cybèle à Turnus incendiant la flotte d'Enée,

irrita sacrilega iactas incendia dextra,
Turne ;

et l'épithète peut même s'ajouter à un nom de personne,

lēgātus, Tacite, *Ann.* 15,7 :

legati Vologesis ... reuertere irriti ;

cf. *ibid.* 15,25 ; *Hist.* 4,32 ; Fronton, *Princ. hist.* (éd. Naber p. 209). Ausone, *perioch. in Iliad.* 9 ;

hostis, Tacite, *Agr.* 22 :

irritis hostibus eoque desperantibus, quia ...

On voit le procédé. Il consiste, une expression de caractère traditionnel étant donnée, à substituer par figure au nom qui est accompagné d'*irritus* un mot dont la valeur concrète prétend évoquer une signification analogue. Il est évident que cette opération ne saurait aller sans une altération sensible de la valeur d'*irritus*. La figure est encore claire lorsque Virgile rattache *irritus* à *uestigium*, *Buc.* 4,14 :

te duce si qua manent sceleris uestigia nostri
irrita perpetua soluent formidine terras ;

ou à *iurgium*, *Aen.* 10,95 :

nunc sera querelis
haud iustis assurgis et irrita iurgia iactas.

Mais elle s'use à force de servir, et *irritus* n'est bientôt plus qu'un adjectif banal capable de caractériser des choses aussi peu susceptibles d'être *ratae*, dans le sens primitif du mot, que le sentiment et l'effort, lorsqu'ils ne sont pas suivis d'effet. Il nous suffira de dresser encore quelques séries qui feront apparaître ce dernier fait.

L'espoir, l'amour, la douleur, la prière, etc... :

spēs, Tite Live, 22,20,8 ; Ovide, *Pont.* 3,7,21 ; Tacite, *Ann.* 15,42 ; 16,26 ; Lucain, 5,469 ; Stace, *Theb.* 10,45 ;

amor, Ovide, *Rem. amor.* 198 ; Ausone, *Epigr.* 96,2 ;

dolor, Sénèque, *Pol. Cons.* 18,2 ;

adflictatiō, id. *Helu. Cons.* 17,5 ;

gaudium, Ausone, *Epigr.* 108,15 ;

feritās, Pline, *N.H.* 8,18,66 ;

precēs, Tacite, *Ann.* 1,13 ; Pline, *Paneg.* 26,2 ; Suetone, *Aug.* 17,5 :

lacrimae, Tacite, *Ann.* 11,37 ;

questus, ibid. et 4,14 ;

osculum, Ovide, *Met.* 3, 427 : Narcisse

irrita fallaci quotiens dedit oscula fonti.

Une fois *irritus* accroché à quelque chose qui indique un

acte matériel, on aura aussi bien *irrita bracchia*, Ovide, *Met.* 11,541 :

bracchiaque ad caelum, quod non uidet, irrita tollens,
poscit opem ;

manus, Sénèque, *Thy.* 165 ; Stace, *Theb.* 7,314 ;
Fronton, *Princ. hist.* (éd. Naber p. 208) :

equi lubrico instabiles, manus frigore irritae, arcus imbris enerues ;

fluctus, Sénèque, *Ir.* 3,25,3 :

sic irritus ingenti scopulo fluctus adsultat ;

pondus, Sénèque, *Lud. de mort. Claud.* 15,1 ;

tectum, Silius Italicus, 12,106 : Hannibal devant Cumes
qu'il ne prendra pas :

ingemit aduersis respectansque irrita tecta.

Et l'on pourra même écrire *māter irrita*, Sénèque, *Herc. fur.* 659 :

teque quam amotam irrita
quaesiuit Enna mater ;

turba, Tibulle, 2,3,22 : Apollon esclave chez Admète
ne rend plus d'oracles :

saepe duces trepidis petiere oracula rebus
uenit et a templis irrita turba domum.

L'exhortation, la consolation, le reproche :

praecepta, Sénèque, *Ep.* 94,22 ;

exhortātiō, Tacite, *Hist.* 3,27 ;

sōlācium, Sénèque, *Marc. Cons.* 1,6 ;

remedium, Tacite, *Hist.* 4,81.

altercātiō, Suétone, *Iul.* 23,1 ;

offensiō, Tacite, *Ann.* 3,54 (lettre de Tibère sur le
luxé) ;

minae, Tite Live, 6,35,10.

L'effort, la volonté, l'action :

cōnātus, Sénèque, *Ep.* 24,5 ; Tacite, *Hist.* 3,58 ;

uoluntās, Sénèque, *Ir.* 3,7,1 ; Suétone, *Cal.* 14,1 ;

uīs, Tite Live, 5,12,6 ;

inceptum, id. 10,14,15 ; 24,19,7 ; 25,25,2 ; 26,7,2 ;

26,37,6 ; 29,35,12 ; 31,45,15 ; 32,23,13 ; 35,39,7 ; 36,18,8 ;

36,35,1 ; 37,17,1 ; 38,6,4 ; 44,12,8 ; Quinte Curce, 3,1,17 ;

comparer Tite Live, 44,31,7 *uānō cum inceptō* ; cf. Silius Italicus, 7,131 ; 12,51 *irritus inceptū* ;

rēs, Tite Live, 2,7,1 ;

labor, Ovide, *Met.* 1,273 ; Tite Live, 9,2,13 ; Valère

Maxime, 7,3,6 ; Quinte Curce, 6,6,26 ; 7,7,26 ; Sénèque,

Tranq. an. 7,2 ; 12,1 ; *Ben.* 2,27,2 ; *Ludus*, 14,4 ; *Med.*

748 (les Danaïdes) ; *Agam.* 16 (Sisyphe) ; Quintilien, *Inst.*

Or. 12,1,13 ; Tacite *Ann.* 15,17 ; cf. *Hist.* 3,53 ;

opera, *opus*, Sénèque, *Ben.* 7,16,4 ; Stace, *Achill.* 1,89 ;

facinus, Tacite, *Ann.* 13,14 ;

dēdecus, Sénèque, *Tranqu. an.* 2,7 ;

indiciū, Tacite, *Ann.* 15,51 ;

quassātiō, Tite Live, 22,17,3 dans le stratagème des bœufs d'Hannibal :

capitumque irrita quassatio excitans flammam ;

sībīlum, Calpurnius, 4,45.

L'évolution est à son terme lorsque Pline appelle *irrita* les œufs non fécondés, *N. H.* 10,58,158 ; 10,58,160 ; 10,60,166 :

irrita oua, quae hypenemia diximus.

Apulée qualifie également d'*irritus* un champ stérile, *Flor.* 15 :

ager frumento piger, aratro irritus.

Et l'on trouve quelques emplois d'*irritus* avec des termes tout à fait spéciaux :

acūmen, Sénèque, *Ep.* 45,5 :

multum illis temporibus uerborum cauillatio eripuit, captiosae disputationes quae acumen irritum exercent.

cf. *ibid.* 108,12 ;

praesens, Sénèque, *Ep.* 101,9 :

ille enim ex futuro suspenditur, cui irritum est praesens ;

cōpia, Apulée, *Apol.* 19 :

igitur et immodicae diuitiae uelut ingentia et enormia gubernacula facilius mergunt quam regunt, quod habent irritam copiam, noxiam nimietatem ;

coniugātiō, Pseudo-Apulée, *περί Ἑρμ.* 9 :

primi modi si utramque propositionem conuertamus, fit coniugatio irrita duarum particularium.

Ce qui apparaît clairement dans les groupements précédents, c'est qu'*irritus* peut non seulement servir d'épithète à des mots qui n'ont plus aucun caractère juridique ou religieux, mais encore être employé par figure à côté de termes désignant des objets matériels ou même des personnes. Ce dernier fait est particulièrement saisissant, car les conséquences en ont été poussées très loin. *Lēgātus irritus* est encore dans un rapport clair avec *lēgātiō irrita*, parce que *lēgātus* évoque sans intermédiaire l'idée de *lēgātiō*. On aperçoit de même dans *uātēs irrita*, Stace, *Silu.* 5,3,75, l'idée de « prédiction » de « prophétie » :

illa minas diuum Parcarumque acta canebat
quamuis decepto uates non irrita Phoebō.

Mais lorsque nous lisons dans Sénèque, *Ben.* 6,11,1, *puer irritus* c'est par une opération plus compliquée que nous reportons l'épithète, de ce mot que rien ne désigne spécifiquement pour le recevoir, à l'idée exprimée par le reste de la phrase :

alter (sc. puer) totam porticum perscrutatus est, alia quoque loca in quibus illum (sc. Platonem) inueniri posse sperabat percucurrit, et domum non minus lassus quam irritus rediit.

On a pu par ce procédé adjoindre *irritus* non seulement à des noms communs, un lutteur, Virgile, *Aen.* 5,442 ; *coniunx*,

Valérius Flaccus, 8,23 ; mais même à un nom propre : *Rōmulus*, Ovide, *Fast.* 2,375 :

uenit irritus illuc
Romulus et mensas ossaque nuda uidet ;

Augustus, Tacite, *Ann.* 1,59 ; *Rōmānus*, *ibid.* 3,21 ; *Seneca et Burrhus*, *ibid.* 14,7 ; *Libys* (sc. Hannibal), Silius Italicus, 7,131 ; *Oedipodēs*, Stace, *Theb.* 11,504 ; *Iuuentius Laterensis*, Velleius Paternulus, 2,63,2 ; *Alexander*, Quinte Curce, 4,4,2 ; etc... Et sans que les personnes dont il s'agit soient désignées nommément, *irritus* se rapporte à un pronom exprimé ou sous-entendu, *nōs* par exemple dans Tacite, *Hist.* 3,20 :

si aggerem struere, si pluteis cratibusue protegi necesse fuerit, ut uulgus improuidum irriti stabimus, altitudinem turrium et aliena munimenta mirantes.

La conséquence de ce fait c'est d'abord qu'*irritus* appliqué à un nom de personne pourra être éclairé par l'adjonction d'un complément. Tacite, *Hist.* 4,32 :

ille ut irritus legationis rediit ;

irritus incepti, Silius Italicus, 7,131 ; 12,51 ; *irritus propositi*, Valère Maxime, 4,3, Ext. 3 ; 9,15, Ext. 1 ; *irritus consilii*, Velleius Paternulus, 2,63,2 ; *irritus spei*, Quinte Curce, 6,5,31.

C'est ensuite qu'*irrita*, pluriel neutre, sera employé comme un substantif, le sens complet étant donné par le groupe qu'il forme avec le verbe, ou la signification générale de la phrase. Ovide, *Met.* 7,484 :

petis irrita, dixit, et urbi
non facienda meae ;

ibid., 11,40 :

irrita dicentem ;

Fast. 3,386 :

irrita nulla petes.

On a de même *exercere ingenia inter irrita*, Sénèque, *Ep.* 113,1 ; *struit... irrita*, Lucain, 10,344 ; *irrita frendit*, Stace,

Theb. 6,768 ; *irrita cōner*, *ibid.* 11,471 ; *non irrita uōuī*, *ibid.* 11,557.

Irritus forme alors avec *in* ou avec *ad* une locution à valeur adverbiale : *ad irritum*, Tite Live, 2,6,1 :

ad irritum cadentis spei ;

26,37,8 :

ad uanum et irritum uictoriam redactam esse ;

28,31,1 :

spem ad irritum redactam ;

Tacite, *Hist.* 3,26 :

et uictoria ad irritum reuoluebatur.

In irritum, Sénèque le Rhéteur, *Controu.* 9,3,11 :

in irritum reuocari quae gesta sunt ;

Sénèque, *Ben.* 7,31,5 :

si multa in irritum data sunt ;

Ep. 28,2 :

in irritum cedit ista iactatio ;

Pline, *Ep.* 10,111, Lettre de Trajan :

largitiones ... retractari atque in irritum uindicari non oportet ;

Tacite, *Hist.* 3,53 :

cecidisse in irritum labores ;

cf. *Ann.* 15,39 ; 15,51 ; Apulée, *Ascl.* 24, etc...

Et l'on peut même trouver cette expression *in irritum* susceptible d'une évaluation quantitative, Tacite, *Ann.* 15,51 :

dum merita in Neronem sua et quam in irritum cecidissent aperit.

La transformation du sens d'*irritus*

L'étude des emplois d'*irritus* a fait apparaître les deux faits suivants :

1) Il n'a été que peu employé comme le contraire de *ratus*

dans le formulaire politique et religieux, et cet emploi assez tardif correspond à une époque où le sens de *ratus* s'était singulièrement altéré.

2) Il a surtout été usité comme mot poétique, et l'usage qu'en ont fait certains prosateurs comme Sénèque et surtout Tacite ne doit pas nous faire croire à son existence réelle dans la langue parlée. On ne le trouve ni chez Pétrone, ni chez les poètes satiriques dont la langue se rapproche le plus souvent du *sermo pedestris*, tels que Perse, Martial et Juvénal.

Il est certain maintenant que le deuxième de ces faits a réagi sur le premier, et qu'*irritus* se trouverait moins souvent chez les Jurisconsultes si les poètes ne l'avaient d'abord mis à la mode.

Pas plus que *ratus*, *irritus* n'a été employé par Lucrèce. Sa fortune poétique commence avec Catulle, et surtout Virgile. On sait tout ce que la langue des poètes postérieurs doit à ce dernier de trouvailles verbales et de formules neuves qui ne sont devenues des « clichés » que par l'abus inconsidéré qui en a été fait par la suite. Les réminiscences voulues ou inconscientes sont extrêmement fréquentes chez les poètes, et la facilité d'un Ovide n'est que le fait d'une heureuse mémoire lui présentant à propos la fin d'hexamètre ou le vers tout entier qu'il ne se rappelait sans doute pas avoir lu ou quelquefois lui-même écrit ailleurs. Virgile avait de l'ancien vocabulaire latin et de la valeur première des mots rares ou désuets qu'il employait une connaissance très sûre, en même temps qu'il possédait un sens très fin de la langue et du style, et de tout ce qui pouvait, en ajoutant au mot une résonance nouvelle, lui conférer une valeur poétique. On a pu voir par l'étude qui précède que toute l'évolution ultérieure d'*irritus* a trouvé dans quelques unes de ses innovations son point de départ.

On est mal fixé sur ce qu'il a pu devoir à ses devanciers. Aulu-Gelle nous a conservé, 11,2,2, un passage assez énigmatique du *Carmen de Moribus* de Caton :

avaritiam omnia uitia habere putabant : sumptuosus, cupidus, elegans uitiosus, irritus qui habebatur, is laudabatur.

On peut se demander dans quelle mesure une citation qui ne garde pas le mètre maintient aussi la fidélité de l'expression. Si celle-ci est exacte, ce serait un emploi bien plus ancien que toutes nos déductions ne pouvaient nous le faire supposer d'*irritus* avec un nom de personne, à mettre à côté du *ratus Rōmulus* d'Ennius (cf. ci-dessus p. 81). Et de plus *irritus* aurait ici la valeur de *uānus* qu'il a bien prise en effet par la suite. Nous connaissons mal la langue de Caton. Elle ne devait pas manquer d'audaces et d'étrangetés : Festus nous a conservé également de lui un *ratissima* qui nous a surpris (cf. p. 73). Quoi qu'il en soit, cet emploi et ce sens d'*irritus* sont isolés pour l'époque ancienne, et l'exemple ne prouve rien qu'une tentative individuelle.

Le développement poétique d'*irritus* est amorcé par le passage de *ratus* du sens de « fixé », « convenu », avec une valeur solennelle et religieuse que ne comportent pas ces mots français, à celui de « ratifié » et de « validé ». Mais cette sorte de laïcisation du sens de *ratus* a eu pour *irritus* des conséquences plus lointaines. Il n'y a plus rien de la première valeur dans *spēs irrita*, et la seconde ne s'y retrouve pas exactement. La ratification dont il s'agit ici ne dépend plus d'une certaine forme ni d'une certaine volonté : elle est dans la réalité des choses qui ne sont pas venues confirmer l'attente qu'on s'en faisait. *Spēs irrita* c'est proprement une « espérance déçue ». Mais dans *dolor irritus* il n'y a même plus cette idée de déception : la douleur résulte d'un fait brutal, et elle est sans effet parce que l'on n'a plus d'action sur le passé ; c'est une « douleur vaine ». « Vain », « nul », « sans effet », « inutile », « non avvenu », tels sont en définitive les sens auxquels aboutit *irritus*. C'est ainsi en effet que l'expliquent les gloses qui donnent constamment ἀκυρος, ἀνωφελής, μάταιος, ἀνίσχυρος, *uānus*, *inānis*, *sine effectū*. On pourra donc dire sans difficulté *ōuum irritum* pour désigner un « œuf non fécondé ». Et *irritus* peut entrer sans peine dans le langage de la logique à laquelle il n'offrira plus qu'une valeur abstraite.

Une partie seulement de cette évolution a touché *ratus*. Il est difficile de déterminer dans quelle mesure il y a eu réaction d'*irritus* sur les emplois de *ratus*, et nous avons signalé

chez Cicéron des expressions comme *sententiae* ou *conclusiones ratae*, dans lesquelles *ratus* est déjà bien loin de son point de départ. Le fait qui reste néanmoins c'est que *ratus* n'a pour ainsi dire pas été admis dans la poésie, sinon par Ovide, et que *non irritus* est une formule commode que beaucoup de poètes et certains prosateurs lui substituent facilement dans un certain nombre de cas. On peut citer avec *augurium*, Stace, *Silu.* 5,2,172 ;

auspicium, Sénèque, *Nat. Quaest.* 2,34,2 ;
beneficium, id. *Ben.* 6,2,1 ;
cusps, Ovide, *Met.* 5,38 ;
dicta, Virgile, *Aen.* 10,244 ;
fidēs, Ovide, *Pont.* 4,7,5 ;
foedus, Valérius Flaccus, 6,692 ;
insidiae, Tacite, *Ann.* 11,19,8 ;
labor, Sénèque, *Tranq. an.* 12,1 ;
manus, Stace, *Theb.* 7,314 ;
minae, Tite Live, 6,35,10 ;
ōmen, Stace, *Silu.* 5,2,164 ;
poena, Pline, *N. H.* 2,7,26 ;
praesāgia, Ovide, *Pont.* 3,4,89 ;
precēs, Tacite, *Ann.* 1,13 ;
sagitta, Sénèque, *Herc. Oet.* 1652 ;
tēla, Properce, 4,9,40 ; Lucain, 3,722 ;
uōtum, Lucain, 9,989 ; Stace, *Theb.* 11,557 ;
uōx, Tite Live, 1,10,7 ;

avec un mot indéfini, Horace, *Od.* 3,29,45 ; avec un nom de personne, *uātēs*, Stace, *Silu.* 5,3,175 ; *Oedipodēs*, id. *Theb.* 11,504 ; *Tītyrus*, Calpurnius, 3,98.

Il faut évidemment faire ici la part des nécessités de la phrase, de l'aspect de la pensée, et du mètre chez les poètes, selon les réserves que nous avons déjà faites à propos de *non ratus* substitué à *irritus*. Il est certain qu'Horace écrivant, *Od.* 3,29,45 :

non tamen irritum
 quodcumque retro est efficiet,

la présentation de la pensée n'est pas la même que s'il disait

ratum efficiet, car l'idée est exactement : « on ne peut pas faire que ce qui est fait ne soit pas fait ». Sans insister sur cette remarque, on sent très bien que joindre une négation à un mot n'est pas forcément dire juste le contraire, et l'on sait tout le parti que d'habiles écrivains ont su tirer de ce jeu de nuances (cf. Virgile, *Aen.* 10,244 cité p. 89). Quoi qu'il en soit, *non irritus* ne saurait dans certains cas être remplacé par *ratus*, parce qu'il est employé d'une manière dont on n'emploierait pas *ratus* : Lucain, 3,722 :

caeca tela manu sed non tamen irrita mittit ;

Ovide, *Met.* 5,38. :

non irrita cuspis adhaesit.

Et le fait est tout à fait sensible lorsqu'il s'agit d'un nom désignant une personne.

Irritus est donc devenu l'un des substituts poétiques d'*inānis*, de *uānus*, de *frustrā*, de *cassus*, d'*infectum*. On peut noter quelques passages où il est accolé à quelqu'un des mots précédents qui l'éclaire et le précise. Pline, *N. H.* 30,2,17 :

intestabilem, irritam, inanem esse (sc. artem magicam) ;

Tacite, *Ann.* 3,54 :

inanes et irritas (sc. offensiones) ;

Tite Live, 21,10,1 :

uana atque irrita legatio ;

id. 26,37,8 :

ad uanum et irritum uictoriam redactam esse ;

Suétone, *Aug.* 91,1 :

et uana et irrita uidebat ;

id. *Cal.* 38,2 :

item ceterorum (sc. testamenta rescidit) ut irrita et uana ;

Cicéron, *Leg.* 2,8,21 :

irrita infectaque sunt ;

cf. Horace, *Od.* 3,29,45 cité ci-dessus. Il n'entre pas dans notre intention de retracer l'histoire de ces mots. Mais on voit comment certains de leurs emplois ont pu servir de modèles à ceux d'*irritus*. *In cassum* est chez Plaute, *Poen.* 360, et c'est probablement à sa ressemblance qu'on a formé *in uānum* et *in irritum*. Plaute accole volontiers *frustrā* à un nom de personne, *Bacch.* 840 *frustrā es*, « tu te trompes » ; *Most.* 567 *frustrā est homō* ; *Rud.* 969 *nē frustrā sis* ; etc... *Vānus nuntius*, *uānus auctor* sont des expressions qu'on trouve chez les historiens, et le type était facile à reproduire. Minucius Félix accole *irritus* et *cassus* d'une manière qui n'a plus rien d'inattendu lorsqu'il écrit, *Oct.* 12,1 *irritae pollicitātiōnis cassa uota*.

On voudrait en terminant analyser avec plus de rigueur ce qui donnait à *irritus* son caractère poétique, mais ce n'est pas chose facile. La valeur poétique d'un mot est faite de résonances qui s'attachent à la forme, quand elle résulte d'un groupement de sons qui charment l'oreille et paraissent avoir un accord mystérieux et indéfinissable avec l'idée exprimée. Mais il y a aussi dans un mot toute une puissance d'évocation qui s'attache à l'idée elle-même. Le sens d'un mot ne se limite jamais exactement à ce que nous voulons lui faire dire actuellement. Il y reste toujours, plus ou moins obscurément entrevu, un résidu de ses valeurs anciennes. Il est probable que la signification première de *ratus*, qui a dû toujours être vaguement sentie à travers *irritus*, a contribué pour une part à lui conserver aux yeux des poètes une valeur toute spéciale. On n'ose pas pousser trop loin cette analyse, de peur d'ajouter aux faits plus que ne comporte leur explication rationnelle. Mais la poésie n'est pas la raison, et il n'en reste pas moins que les emplois d'*irritus* paraissent avoir été plus particulièrement poétiques. On chercherait vainement dans notre langue un mot qui en soit l'équivalent exact, parce que nous n'en avons aucun qui garde les traces d'une évolution analogue. Et ce sera le désespoir des traducteurs pendant longtemps encore. Comment

rendre d'une manière à la fois exacte et suffisamment évocatrice la valeur d'*irritus* dans ces vers d'Ovide, *Amor.* 2,16,45 :

uerba puellarum, foliis leuiora caducis,
irrita, qua uisum est, uentus et unda ferunt ;

« paroles de femmes, plus légères que la feuille qui tombe,
chose décevante emportée au gré de l'onde et du vent » ?

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

LES RAPPORTS DE RATVS — IRRITVS ET DE REOR

En définitive ni *ratus* ni *irritus* ne nous apparaissent comme des mots bien vivants. Le premier n'a pas été réellement usité en dehors de quelques emplois spéciaux. Le second n'a eu qu'une fortune factice et plus particulièrement poétique. Leur histoire est celle de l'altération progressive de leur contenu, altération grâce à laquelle ils se sont maintenus dans une certaine mesure dans la langue d'une société où n'avaient plus cours les idées qu'ils représentaient originairement.

On aperçoit en effet dans le changement qui a fait passer *ratus* au sens de « ratifié » une modification profonde de la mentalité romaine. Le Romain primitif est formaliste et respectueux de la tradition, et ce caractère se marque dans son droit et dans ses rapports avec ses dieux. C'est le fait qui crée le droit, et la forme qui le consacre. Une convention se passe, une obligation se contracte en faisant certains gestes, en disant certains mots, d'après un véritable rituel qui ressemble à celui des sacrifices et de la prière. De ce formalisme nous n'apercevons plus que l'enveloppe superficielle ; mais à l'origine il n'était pas vide : il reposait sur une conception toute religieuse. Les actes et les paroles avaient leur valeur propre qui engageait et qui liait même les dieux. Les sorciers de tous les temps se sont vantés de posséder les mots qui ont une puissance, et les formules qui viennent à bout des résistances occultes. Ce n'est pas là du mysticisme, c'est à coup sûr la plus étroite et la plus excessive des religiosités.

L'histoire de la religion et du droit romains n'est en somme

que celle de leur laïcisation progressive. Les patriciens seuls d'abord avaient un droit et une religion, parce que seuls ils possédaient les formules et les rites, et qu'ils avaient seuls une tradition. La longue lutte que soutint contre eux la plèbe n'est pas une lutte de classes, pauvres contre riches, démocrates contre aristocrates, comme le laisserait volontiers croire l'histoire traditionnelle. Elle est d'abord la lutte contre ce formalisme étroit et rigoureux pour la conquête d'un droit qui soit commun et sans mystère. Les lois des XII Tables en sont la première étape. L'accès aux diverses magistratures et la publication des fastes par le scribe Cn. Flavius en sont l'aboutissement. Encore cette dernière conquête a-t-elle été imparfaite, car le formulaire est resté : mais désormais il était vide. Cf. Cicéron, *Muren.* 11, 25 :

posset agi lege necne pauci quondam sciebant : fastos enim uulgo non habebant. Erant in magna potentia qui consulebantur : a quibus etiam dies tamquam a Chaldaeis petebantur. Inuentus est scriba quidam Cn. Flavius, qui cornicum oculos confixerit, et singulis diebus discendis fastos populo proposuerit, et ab ipsis causis iuris consultorum sapientiam compilarit. Itaque irati illi, quod sunt ueriti ne dierum ratione peruulgata et cognita sine sua opera lege agi posset, uerba quaedam composuerunt, ut omnibus in rebus ipsi interessent.

L'histoire des mots suit celle des idées. Mais notre connaissance du vocabulaire latin est en retard sur celle de l'évolution politique et sociale. Lorsque nous saisissons *ratus* il y a longtemps que son contenu s'est transformé, et il ne reste quelque chose d'une valeur ancienne que dans quelques formules consacrées. Un mot qui ne correspond plus à l'état d'esprit qui lui a conféré sa valeur doit disparaître ou s'adapter. *Ratus* ne s'est adapté que partiellement et a disparu de l'usage ordinaire. *Irritus* ne s'est conservé plus longtemps d'une manière factice que parce qu'il avait pris dans les faits ci-dessus le point de départ de son évolution.

A ne considérer les choses que superficiellement, cette évolution peut ne pas apparaître comme très réelle. En écrivant *irritus* Tacite se figurait sans doute dire la même chose que Plaute ou Térence. Nous croyons exprimer les mêmes idées que nos devanciers parce que nous parlons comme eux. Mais ce n'est

souvent qu'une illusion : un mot n'a plus exactement le même contenu lorsque nos vues sur les choses ont changé. Sa forme, son apparence n'ont point varié, sa valeur superficielle a pu rester la même, mais il n'a plus le même sens profond. Un mot n'est qu'un signe algébrique dont la valeur est variable, et ne se définit à un moment donné que par l'ensemble de notre état de pensée et les correspondances qu'il éveille dans l'esprit de celui qui nous écoute.

Si nous nous demandons maintenant quelle est la signification première qu'il faudrait mettre sous *ratus*, il nous semble qu'elle transparaît assez clairement dans les passages de Plaute, *Amph.* 925 et de Térence, *Phorm.* 951 mentionnés p. 83. *Ratum* est mis en rapport avec *dictum* parce que *reor* a dû signifier « dire » de la même manière que *fārī*. Que l'on compare ce vers de Virgile, *Aen.* 9, 104 :

dixerat ; idque ratum Stygii per flumina fratris
.....
annuit.

Ratum est à *reor* ce que *fātum* est à *fārī*. Ce qui est dit avait pour la mentalité primitive le même caractère définitif et immuable que de nos jours le « C'était écrit » du fatalisme oriental. Les verbes signifiant « dire » ont connu dans les langues indo-européennes des vicissitudes particulières parce qu'ils étaient tout imprégnés à l'origine d'une valeur religieuse et qu'ils exprimaient la puissance mystérieuse de la parole. Cette valeur, *ratus* n'en garde plus que le reflet lointain ; *reor* l'a tout à fait perdue, et c'est pour cela qu'il est sans lien apparent avec *ratus*.

Ainsi *ratus* — *irritus* d'une part, *reor* de l'autre ne sont plus, dans un état de langue postérieur, que les épaves d'un état plus ancien, où une mentalité religieuse toute primitive et que nous saisissons mal ne nous apparaît plus qu'à travers les souvenirs des poètes, ceux d'un très ancien âge d'or où les dieux marchaient sur la terre et vivaient parmi les hommes. C'étaient des mots d'un autre temps, et c'est pour s'être au contraire admirablement adapté à des façons de sentir et de penser plus objectives et toutes nouvelles que *ratio*, vivant désormais d'une existence à part, a connu une si remarquable fortune.

TROISIÈME PARTIE

RATIO ET SES DÉRIVÉS

En abordant l'étude de *ratio* on est frappé des trois faits suivants :

1) la grande diversité de ses sens, qui se rejoignent difficilement si l'on veut y chercher une simple conséquence de l'association des idées ;

2) l'inégalité de l'usage qui en est fait par les divers auteurs et aux différentes époques de la littérature latine ;

3) le petit nombre des dérivés qui viennent se grouper autour de *ratio*, et leur apparition généralement tardive.

La diversité des sens

Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour se rendre compte de la multiplicité des acceptions dans lesquelles peut être pris le mot *ratio*. C'est un fait bien connu des latinistes et une source d'embarras pour les traducteurs. Si nous prenons les sens donnés par le grand dictionnaire de Forcellini, nous relevons :

animae facultās (opposé à *appetītus*) ;
consilium, prōpositum ;

sententia, opīniō ;
genus, nātūra, condiciō, quālitiās ;
ordō, dispositiō ;
uia, modus ;
causa ;
rēs, negōtium, factum, commercium, societās ;
quaestiō, dispositiō, tractātiō ;
scientia, facultās ;
doctrīna ;
habitūdō, comparātiō ;
magnitūdō, quantitās ;
(apud rhētorēs) quae causam facit,
ratiōcinātiō, discursus, argūmentātiō,
modus agendi in iūre ;
calculus, supputātiō ;
administrātiō ;
commoda, ūtilitātes, negōtia ;
numerus, summa ;
liber, catalogus ;
respectus.

La liste est exacte ; chacune des acceptions ci-dessus peut être attestée par des textes précis. Elle est complète, sous cette réserve qu'il faudrait ajouter les cas où *ratiō* est un mot *vide* et ne comporte pas de traduction. Mais il y a beaucoup à dire sur l'ordre adopté. Rien ne prouve qu'il faille poser comme sens premier « la raison ». Il faut même admettre *a priori* le contraire, l'emploi abstrait d'un mot suivant d'ordinaire son emploi concret. Il n'y a pas moyen de procéder à un groupement acceptable des sens en se préoccupant uniquement de logique ; des faits extérieurs sont intervenus, des influences se sont produites, dont il faut tenir compte. On ne peut expliquer et classer les significations de *ratiō* qu'en retraçant autant que possible l'histoire du mot.

Ratiō chez les différents écrivains

Cette histoire, une statistique rapide nous en fournira les grandes lignes.

Poètes		Prosateurs	
Plaute	40 (1)	Caton, <i>de Agr.</i>	8
Térence	19	Salluste	4
Lucilius, <i>fgm.</i>	3	Varron, <i>Rer. Rust.</i>	14
		<i>Ling. Lat.</i>	72
Catulle	3	Cornelius Nepos	9
		César	81
Lucrèce	221	Continueurs de César...	25
		<i>Rhet. à Herennius</i>	173
Virgile	7	Cicéron, <i>Lettres</i>	277
Horace	18	<i>Discours</i>	555
Tibulle	0	<i>Rhétorique</i>	346
Propertius	3	<i>Philosophie</i>	752
Ovide	25	Tite Live	99
Phèdre	4	Vitruve	331
Perse	4	Velleius Paterculus	11
Sénèque, <i>Tragédies</i>	9	Sénèque le Rhéteur	21
Lucain	0	Pétrone	18
Valérius Flaccus	1	Sénèque, <i>prose</i>	312
Silius Italicus	5	Quinte Curce	21
Stace	5	Pline l'Ancien	362
Martial	23	Quintilien	437
Juvénal	10	Tacite	48
		Pline le Jeune	114
		Suétone	37
		Apulée	138
		Aulu-Gelle	186
		Fronton	42

Ratiō est donc un mot ancien dans l'usage populaire, puisqu'il figure largement dans les comédies de Plaute. Mais dans l'ensemble de la littérature il faut marquer une distinction entre les poètes et les écrivains de prose.

(1) Y compris les prologues.

Les poètes. — Chez les poètes Lucrèce est à mettre à part. S'il se sert souvent de *ratio*, on voit tout de suite que la cause en est dans le sujet qu'il traite, et la valeur technique du mot. Il faut ajouter que *ratio* offrait une commodité très grande pour l'hexamètre dactylique. Mais ce n'est évidemment pas un mot poétique. Il n'a ni la noblesse que confère à *reor* son caractère archaïque et désuet, ni le pouvoir d'évocation d'*irritus*. Il est à la fois trop banal et trop abstrait. Cependant les poètes ne l'ont pas proscrit. Seuls Tibulle et Lucain l'ont complètement évité. Il fallait en même temps qu'il représentât une idée qu'on se dispensait difficilement d'exprimer, et qu'il fût dans d'autres cas bien dépouillé de toute valeur propre pour entrer dans des formules si habituelles qu'elles ont pu tout naturellement se glisser dans les vers.

Les trois exemples qu'on en relève chez Catulle sont en effet des formules courantes : 10,29 *fūgit mē ratio* (cf. Plaute *Amph.* 386) ; 42,22 *mūtānda est ratio modusque* ; 64,186 *nulla fugae ratio, nulla spēs*. Dans l'œuvre de Virgile, où *ratio* ne figure que 7 fois, *Cir.* 5 est un passage très contesté et très corrigé ; mais *ibid.* 333 nous offre l'expression *aliā... ratione*, à laquelle est parallèle le groupe *quā ratione* de *Aen.* 4,115 ; 8,49 ; 9,67. Pour marquer à quel point on a là une formule usée qui a presque la valeur d'un adverbe, il suffit de noter que les deux premiers de ces passages sont la répétition à peu près littérale l'un de l'autre : *Aen.* 8,49 :

nam qua ratione quod instat
expedias uictor, paucis, aduerte, docebo,

reproduit presque mot pour mot 4,115 :

nunc qua ratione quod instat
confieri possit, paucis, aduerte, docebo.

Par ailleurs on a seulement *Aen.* 2,314 :

arma amens capio ; nec sat rationis in armis ;

et 8,299 :

non te rationis egentem
Lernaeus turba capitum circumstetit anguis.

Dans ces deux cas *ratio* remplace *consilium*, encore moins poétique s'il se peut, et il est déjà tout imprégné de la valeur philosophique que suggère d'une part l'opposition avec *amens*, et de l'autre le groupe *rationis egens*.

Il faut signaler d'ailleurs que *ratio* ne figure jamais dans les Odes d'Horace. Il offrait, tant par sa structure que par son caractère banal, une grande commodité à la poésie facile d'Ovide. Mais il est surtout employé en vers par les auteurs de satires, dont l'œuvre est plus près de la prose, plus nourrie aussi de discussions d'idées. Toutefois il n'est pas absolument exclu de la poésie d'un ton plus élevé. Il était d'un usage trop habituel dans la langue pour qu'il fût possible de le proscrire tout à fait.

Les prosateurs. — *Ratio* est donc essentiellement un mot de prose. Mais il n'est pas également employé dans toutes les proses. Il n'est pas fréquent chez les premiers historiens, César mis à part. Il est difficile de faire une distinction nette entre les diverses œuvres de Cicéron, mais on voit que *ratio* est particulièrement employé dans les traités de philosophie. Le mot est surtout familier aux techniciens : Vitruve, Pliny l'Ancien, Quintilien. C'est que, sans avoir jamais cessé d'être usuel dans la langue courante, il est surtout devenu un terme savant, capable d'un nombre considérable d'acceptions spéciales.

Dérivés de *ratio*

On n'en est que plus frappé du petit nombre des dérivés qui viennent se grouper autour de lui. Il y a un diminutif *rationcula* qui est rare. Plaute, *Capt.* 192 ; *Curc.* 371, et Térence, *Phorm.* 36, l'emploient au sens de « petit compte ». Cicéron s'en sert au sens de « raisons » avec une nuance d'ironie, *Nat. Deor.* 3, 29, 73 :

atque huic incredibili sententiae rationculas suggerit.

Cf. *Tusc.* 2, 12, 29 ; 4, 19, 43. Plaute connaît également un verbe *rationcinor*, qui paraît avoir été très médiocrement usité ; et c'est tout pour l'époque ancienne. Il faut descendre jus-

qu'après Cicéron pour trouver d'autres formations, d'aspect d'ailleurs factice.

Ratiocinor. — La formation de *ratiōcinor* pose un problème insoluble. Il se rattache à la série des composés en *-cen*, *-cinō(r)*, *-cinium*, dont le second terme appartient à la racine de *canō* : *tubicen* « sonneur de trompe » *tubicinō* « je sonne de la trompe ». Mais il se présente sous un aspect insolite, et il n'a rien gardé du sens de « chanter » ou de « sonner d'un instrument ». M. Ernout a montré (*Mél. Vendryes* p. 142 et suiv.) qu'il ne fallait pas chercher à l'expliquer par une haplogogie, qui d'ailleurs laisserait substituer entièrement le problème sémantique. *Tubicen*, *cornicen* sont des mots de la langue militaire, *oscen* un mot du rituel. L'étymologie populaire, qui voit dans *oscen* le nominatif *ōs* rend possible la formation de *tīrōcinium* sur le nominatif *tīrō*, puis de *sermōcinor*, *ratiōcinor* par le même procédé, sans qu'on ait conscience ni du caractère de la formation, ni de l'absurdité de sens qui résulte du rapprochement de ses deux composants. Les circonstances qui ont mis en rapport ces deux termes d'une manière inattendue nous échappent entièrement.

Mais ce que nous devons retenir, c'est que *ratiōcinor* est en somme un mot rare. On le trouve :

Plaute, *Stich.* 75.

Varron, *Rer. Rust.* 3,9,1.

Réth. à Herennius, 2,23,35 ; 4,11,16.

Cicéron, *Inu.* 2,20,61 ; 2,30,94 ; 2,39,115 ; *Verr. a. pr.* 7,20 ; *Milo.* 12,32 ; *Phil.* 2,22,55 ; *Tusc.* 1,2,5 ; *Rep.* 5,3,4 ; *Nat. Deor.* 3,26,66.

Vitruve, 1,6,5 ; 2,1,6 ; 2,1,9 ; 5,6,1 ; 5,12,7 ; 8,3,19 ; 9, pro. 12 ; 9,8,15 ; 10, pro. 2 ; 10,10,1.

Pétrone, 29.

Quintilien, 7,1,61.

Apulée, *Mét.* 1,24.

Aulu-Gelle, 1,1,1 ; 2,8,5.

A côté de *ratiōcinor*, **ratiōcen* ne paraît pas avoir existé. Columelle emploie *ratiōcinium*, 5, 1 et 2, qu'on ne retrouve que chez les Jurisconsultes. *Ratiōcinātor* ne se trouve que chez

Cicéron, *Att.* 1,12,2 ; *Off.* 1, 18, 59 ; dans Columelle 3,3, et plus tard le *Codex Iustinianus* 6,37,23 et le *Digeste* 14,4,5,16. En revanche *ratiōcinatiō* est plus fréquent, mais uniquement dans quelques traités spéciaux. Cicéron, qui s'en sert 22 fois dans le *de Inventione*, l'ignore absolument dans le reste de son œuvre. On le retrouve dans la *Rhétorique à Herennius* (5 fois) ; chez Vitruve (23 fois) ; Quintilien (11 fois) et Apulée, *Apol.* 16 et 51. C'est peut-être Cicéron qui l'a créé, comme il a créé probablement aussi *ratiōcinātīuus*, *de Inu.* 1,13,17, que reprend Quintilien.

Toutes ces observations donnent, malgré quelques obscurités une impression assez nette. *Ratiōcinor* est un mot de formation populaire, mais les emplois en sont presque uniquement savants, et c'est le caractère de toutes les formations qui en sont parties. Ceci met en lumière un fait d'une importance capitale : à côté de *ratiō*, désormais détaché de *reor*, il manque un verbe, à l'absence duquel *ratiōcinor* n'a que médiocrement suppléé. Les noms en *-tiō* ne paraissent pas avoir été productifs en latin, et il a fallu s'accommoder autrement de cette situation. Un verbe **ratiōnāre* n'apparaît que dans la basse latinité, et il est réservé à un emploi spécial. On doit toutefois signaler l'existence d'un *ratiōnārium* chez Suétone, *Aug.* 28,1.

Rationalis. — Le même caractère savant sera celui de l'adjectif *ratiōnālis*, formé au moyen d'un faux suffixe *-ālis*, résultant d'une coupure erronée des mots où le suffixe *-lis* a été joint à un thème en *-ā-* (cf. Leumann, *die latein. Adjectiva auf -lis*, Diss. Strasbourg 1917). Il se trouve dans un fragment attribué au *de Arte grammatica* de Varron (Goetz fgm. 111) avec son contraire *irrationālis*. Il est aussi dans la *Rhétorique à Herennius* 2,12,8. Mais il est remarquable que Cicéron ne s'en soit jamais servi. Il n'est vraiment usité que de Sénèque, *Vit. beat.* 13,5 et *Ep.* (34 exemples), et de Quintilien (22 exemples) ; et on le retrouve chez Apulée. Sénèque emploie de même *irrationālis* 9 fois, et Quintilien 5 fois ; et l'on a un adverbe *ratiōnālīter* dans Sénèque, *Ep.* 109,11. Un adjectif *ratiōnābilis*, *irrationābilis* n'apparaît qu'à partir d'Apulée.

L'idée générale qui dominera toute notre étude est donc la suivante : *Ratiō*, mot de la langue commune, parti d'un sens concret à déterminer, mais qui apparaît comme depuis longtemps détaché de *reor* et de *ratus*, doit la large extension de ses valeurs et de ses emplois tant à une évolution propre qu'à son utilisation dans la langue savante de la rhétorique, de la philosophie et des techniciens. Or cette langue s'est formée en partie sur le fonds commun, mais également en s'inspirant largement du grec, auquel les Latins ont emprunté, avec le meilleur de sa pensée, une partie de ses moyens d'expression. Comment *ratiō* pouvait-il, par sa valeur propre, entrer dans le vocabulaire philosophique et scientifique ? dans quelle mesure son emploi dans ce vocabulaire a-t-il été réglé et conditionné par l'imitation du grec ? quelles sont les conséquences de cette utilisation spéciale de *ratiō* sur son emploi dans la langue commune ? telles sont les trois questions que nous allons tâcher dans la mesure du possible d'élucider.

CHAPITRE PREMIER

RATIO DANS LES PREMIERS TEXTES

Si, laissant de côté toute idée préconçue, on se contente de suivre historiquement les faits, il est facile de voir que le sens le plus anciennement attesté de *ratio* est proprement celui de « compte ». C'est ainsi que l'emploient les premiers auteurs dont nous possédions les œuvres : Plaute, Caton, Térence. On trouve déjà chez eux l'indication de quelques valeurs nouvelles faciles à dériver de celle de « compte », et qui sont l'origine de toute l'évolution ultérieure du mot. Mais telle paraît bien être en définitive la valeur propre sous laquelle nous pouvons le plus anciennement le saisir.

Caton

Dans le *de Agricultura* de Caton *ratio* n'est employé qu'au sens concret de « compte ». Une bonne comptabilité est de règle dans une exploitation agricole bien conduite. Aussi le régisseur fera-t-il souvent ses comptes avec son maître, 5,3 :

rationem cum domino crebro putet.

Il y a une comptabilité pour tout : le travail et les journées, 2,2 :

ubi ea cognouit, rationem inire oportet operarum, dierum. Si ei opus non apparet, dicit uilicus sedulo se fecisse etc... ad rationem operum operarumque uilicum reuoca ;

L'argent, le blé, le vin et l'huile, 2,5 :

rationes putare argentariam, frumentariam, pabuli causa quae parata sunt ; rationem uinariam, oleariam, quid uenierit, quid exactum siet.

Ratiō c'est donc « le compte », et il entre comme complément de verbe dans deux groupes : *ratiōnem putāre*, *ratiōnem inire*, « apurer le compte », « compter ».

Il forme aussi avec la préposition *prō* une locution spéciale : *prō ratiōne*, dont l'emploi est surprenant, parce que *ratiō* n'y est accompagné d'aucun complément et que l'expression fait figure d'une sorte d'adverbe. Quand on veut acheter une ferme, il faut considérer l'outillage et les récipients, pressoirs et cuves qui s'y trouvent, car la récolte est en rapport, 1,5 :

ad uillam cum uenies, uideto uasa torcula et dolia multane sient :
ubi non erunt, scito pro ratione fructum esse.

La même expression se retrouve 77, à propos des recettes de pâtisseries ; 93, pour les soins à donner aux oliviers. Elle est intéressante parce qu'elle nous conserve un sens de *ratiō* tout à fait spécial : « le rapport », *prō ratiōne* « selon le rapport » ou « à proportion ». Mais cette locution faisait double emploi avec la formule de sens identique, *prō portiōne*, employée aussi par Caton, 57 ; 106,2 ; 157,7, et n'a pas vécu pour des raisons que nous aurons à marquer dans la IV^e partie (cf. *infra*, p. 256).

Donc « compte » et « calcul » ou « rapport », telles sont les deux valeurs connexes que prend *ratiō* pour Caton. Aucune trace d'un emploi figuré du mot ; mais il ne faut pas oublier que le *de Agricultura* est un traité technique, et que nous avons conservé trop peu par ailleurs de l'œuvre de Caton pour que nous puissions tirer de ce fait des conclusions quelconques.

Plaute

Chez Plaute au contraire nous voyons apparaître, à côté du sens propre de « compte », certaines acceptions dérivées qui nous donnent mieux l'idée de ce que devait être l'emploi de *ratiō* dans la langue parlée à l'époque du poète.

Les emplois au sens de « compte » sont très variés dans les comédies et donnent lieu à une foule de locutions. Une scène du *Trinummus* v. 402 et suivants, montre d'abord combien ce mot était usuel dans les entretiens d'affaires et d'argent. Lesbo-

nicus demande à son esclave Stasinus ce qui reste des quarante mines qu'il a reçues de Calliclès pour la maison que ce'ui-ci lui a achetée. « Mangées, bues... » dit l'esclave, énumérant les diverses dépenses qu'il a dû payer sur cet argent, v. 411-413:

LE. Minus hercle in istis rebus sumptumst sex minis.

ST. Quid, quod dedisti scortis ? LE. Ibidem una traho.

ST. Quid, quod ego defrudavi ? LE. Em, istaec ratio maxumast.

« Hem ! ceci est le plus fort du compte ! » A ce moment le vieillard Philton, qui entend la conversation sans être vu, fait à part soi cette réflexion, v. 416-417 :

sero atque stulte, priu' quod cautum oportuit,
postquam comedit rem, post rationem putat ;

« après avoir mangé son bien, le voilà qui fait ses comptes ». Cependant l'entretien continue entre le maître et l'esclave v. 418-419 :

LE. Nequaquam argenti ratio comparet tamen.

ST. Ratio quidem hercle apparet, argentum οἷχεται.

« Le compte y est, c'est l'argent qui n'y est pas. » Et v. 425-426 :

ST. Tarpezitae mille drachumarum Olympico
quas de ratione debuisti, redditae...

On a son compte chez le banquier qui est tantôt *tarpezīta* selon son nom grec, tantôt *argentārius* avec un nom latin, et on discute ses comptes avec lui : *Aul.* 527 et 529 :

itur, putatur ratio cum argentario...
ubi disputata'st ratio cum argentario...

Ici nous voyons reparaître l'expression *rationem putāre* signalée déjà chez Caton. On la retrouve au simple sens de « compter » *Most.* 229 :

etiam nunc decem minae apud te sunt, uel rationem puta ;

ou avec *computāre*, *Mil.* 204 :

dextera digitis rationem computat.

« Faire ses comptes », c'est *rationem subducere*, *Capt.* 192 :

ibo intro atque intus subducam ratiunculam
quantillum argenti mi apud trapezitam siet ;

et *Curc.* 371 :

subduxi ratiunculam
quantum aeris mihi sit, quantumque alieni siet.

Il faut d'ailleurs noter dans ces deux derniers exemples l'emploi du diminutif *ratiuncula*. Ce devait être une habitude populaire et paysanne : on n'aime pas avoir l'air riche. « Mettre ses comptes en règle », les justifier, se dit *rationem reddere*, *Men.* 206 :

quattuor minae periere plane, ut ratio redditur.

« Quatre mines perdues, tout compte fait » ; ou *dare*, *Trin.* 872 :

census quom < sum >, iuratori recte rationem dedi.

Enfin on a même une expression, *ratio accepti atque expensi*, pour exprimer « le compte du doit et l'avoir », « de la recette et de la dépense », employée par figure dans *Most.* 304 :

bene igitur ratio accepti atque expensi inter nos conuenit ;

et dont on retrouve une partie dans *Truc.* 749 :

nam item ut Accherunti hic < apud nos > ratio accepti scribitur
« on tient registre des entrées ».

Ratio est opposé à *rēs* dans *Trin.* 417. Groupés, les deux mots forment une expression de sens nouveau : « les intérêts », « les affaires », *Pseud.* 626 :

... mihi hercle uero, qui res rationesque eri
+ Ballionis curo, argentum accepto, expenso et quoi debet dato +
Capt. 673 :

confecisti omnes res ac rationes meas ;

Amph. 4 même groupe avec *expedire*. Et il en résulte même une formule inattendue où les deux mots sont au singulier, et qui a tout l'air d'une parodie burlesque du groupe ci-dessus, *Epid.* 312 :

sed me una turbat res ratioque ...

Comme on compte toute sorte d'objets autres que l'argent, *ratio* peut s'appliquer au calcul du temps, *Amph.* 670 :

decumo post mense, ut rationem te dictare intellego ;
ted inire (Havet)

des personnes, *Truc.* 64, 68 :

nam nunc lenonum et scortorum, plus est fere
quam olim muscarum est quom caletur maxume
.....
ea nimia est ratio.

« il y en a trop ». *Rationem tenere* a le sens de « savoir le compte », *Mil.* 46-47 :

quanta istaec hominum summast ?
— septem milia !
— tantum esse oportet, recte rationem tenes.

« Oublier le compte », « se tromper » se dit *ratio me fugit*, *Amph.* 355-6 :

scibam equidem nullum esse nobis nisi me seruum Sosiam,
fugit te ratio.

Enfin on a peut-être *rationem educere* au sens de « compter » dans *Truc.* 24 et suiv. :

neque eam rationem eapse umquam educet Venus
var. edocuit
quam penes amantum summa summarum redit,
quot amans exemplis ludificetur, quot modis
pereat, quotque exoretur exorabilis...

A côté de ces emplois de *ratio* au sens propre, Plaute en offre un certain nombre d'autres avec un sens figuré qui n'est pas moins clair. Comme on calcule les recettes et les dépenses, le doit et l'avoir de son compte pour en faire la balance, on peut aussi calculer les avantages et les inconvénients d'une attitude qu'on se propose de prendre : *ratio cinor* nous apparaît en effet avec ce sens dans l'unique exemple que nous en ayons chez Plaute, *Stich.* 75 :

principium ego quo pacto cum illis occipiam, id ratio cinor,
utrum ego perplexim lacessam oratione ad hunc modum,

quasi numquam quicquam adeo adsimulem, an quasi quid indaudiuerim eas in se meruisse culpam ; an potius temptem leuiter an minaciter.

Le passage à cette valeur figurée a dû être facilité par quelques locutions qui ont été sans doute appliquées de bonne heure à autre chose que des comptes d'argent : *rationem reddere*, en face de laquelle nous avons un groupe exactement parallèle « rendre compte », *Trin.* 515 :

tibine ego rationem reddam ?

Aul. 45 :

. tibi ego rationem reddam ?

et *rationem putāre* « réfléchir », *Cas.* 555 :

... quom eam mecum rationem puto.

Ratiō a donc pris le sens de « calcul » que l'on fait en vue de l'action, par conséquent de « projet », de « plan » avec une valeur qui est tout à fait voisine de celle de *consilium* : *Mil.* 767 et suiv. :

Palaestrio, seruos — Periplectomenus, senex

PA. ... nam ego inueni lepidam sycophantiam

qui admittetur miles usque caesariatus, atque uti

huic amanti ac Philocomasio hanc efficiamus copiam

ut hic eam abducatur habeatque. PE. Dari istanc rationem uolo.

PA. At ego mi anulum dari istunc tuom uolo.

PE. Quam ad rem usui est ?

PA. Quando habebō, igitur rationem mearum fabricarum dabo.

PE. Utere, accipe. PA. Accipe a me rusum rationem doli quam institui...

Le sens est le même dans *Mil.* 237 :

nunc sic rationem incipisso, hanc instituam astutiam ;

et *Stich.* 430 :

ubi cenas hodie ? — Sic hanc rationem institui ...

Mais le calcul que l'on fait c'est un raisonnement, et nous voyons apparaître ce sens dans *Aul.* 379 et suiv. :

deinde egomet mecum cogitare interuias
 occepi : festo die si quid prodegeris,
 profesto egere liceat, nisi peperceris ;
 postquam hanc rationem uentri cordique edidi ...

D'un raisonnement, d'un calcul peut résulter toute une règle de vie. Dans *Mil.* 716, à Periplectomenus expliquant qu'il ne veut pas se marier, et se vantant que tous ses parents sont aux petits soins pour lui, l'esclave Palaestriion répond :

nimi' bona ratione nimiumque ad te et tuam uitam uides.

Ratiō prendra donc aisément le sens de « règle de » vie et par conséquent de « conduite » qu'on saisit presque déjà dans *Merc.* 56 : Charinus, jeune homme prodigue, raconte ce que son père dit de lui :

ratione pessuma a me ea quae ipsus optuma
 omnis labores inuénisset perferens
 amoris ui diffunditari ac didier.

Il n'est pas indifférent de signaler dans ces deux derniers cas l'apparition à côté de *ratiō* d'un adjectif exprimant une autre idée que celle de la quantité : le changement de valeur est en effet très net.

Il y en a un tout aussi clair quand on passe du sens de « plan » à celui de « méthode » et de « procédé », *Trin.* 371-2 :

an eo egestatem ei tolerabis, si quid ab illo acceperis ?
 — Eo, pater. — Pol ego istam uolo me rationem edoceas.

En effet on arrive tout de suite à l'idée d'explication qui est évidente dans *Truc.* 159 :

male quae in nos ais, ea omnia tibi dicis. Dinarche,
 et nostram et illorum uicem. — Qui istuc ? — Rationem dicam.

« Comment cela ? — Je vais t'expliquer ». Et si *ratiōnem dicere* veut dire « expliquer », *ratiōnem capere* signifiera « comprendre », *Pseud.* 594-6 :

Hi loci sunt atque hae regiones quae mi ab ero sunt demonstratae,
 ut ego oculis rationem capio quam mi ita dixit eru' meu' miles,
 septumas esse aedis a porta, ubi ille habitat leno ...

Mais cette explication est en même temps un calcul, puisqu'il faut compter « sept maisons à partir de la porte ».

Enfin le « procédé », la « méthode » n'est pas loin de la « manière ». Il y a déjà un exemple du groupe *quā ratiōne*, de sens presque aussi vague que le groupe parallèle *quō modō* « comment ? » *Pseud.* 802-3 :

avaritia ego sum factus improbior coquos,
non meopte ingenio. — Qua istuc ratione ? — Eloquar.

On ne peut pas séparer des comédies les prologues, bien que leur attribution à Plaute ne soit dans certains cas rien moins que certaine, sinon tout à fait impossible. *Ratiō* s'y trouve trois fois. Dans celui de *Casina*, 27, il est dit à propos des *argentārii* :

ratione utuntur; ludis poscunt neminem
secundum ludos reddunt autem nemini.

Dans *Capt.* 23 on a :

rationem habetis quomodo unum amiserit.

Et *Poen.* 53 et suiv. :

Καρχηδόνιος vocatur haec comoedia ;
latine Plautus « Patruos » Pultiphagonides.
Nomen iam habetis, nunc rationes ceteras
accipite ; nam argumentum hoc hic censebitur.
Locus argumentost suom sibi proscaenium,
uos iuratores estis ...

Ratiōne ūtuntur est un mot pour rire et joue sur le double sens de *ratiō*. L'expression a ici la valeur de *consiliō ūtuntur* ; mais il y a un rapport trop habituel entre *ratiō* et *argentārius* pour que l'allusion puisse échapper aux auditeurs. *Ratiōnem habētis* veut dire « vous avez l'explication », et on peut attribuer un sens analogue à *ratiōnēs cēterās accipite* : « écoutez les autres explications ». Mais cela veut dire aussi : « recevez le reste de votre compte ». Et il faut rapprocher ce qui est dit ensuite de *Trin.* 872, cité plus haut p. 120, où il est question de *census* et de *iūrātor*. L'idée de « compte » et de « reddition de comptes » est donc bien présente ici. Il faut remarquer

d'autre part que, le rôle du prologue étant d'exposer aux spectateurs le sujet de la pièce, les comiques grecs pouvaient dans un cas semblable se servir de λόγος : Aristophane, *Vesp.* 54 :

φέρει νῦν κατεῖπω τοῖς θεαταῖς τὸν λόγον.

Ce n'est peut-être qu'un hasard ; mais on sait que λόγος a aussi le sens de « compte », et cette première rencontre des deux mots valait d'être signalée.

L'usage de Plaute est donc instructif. Il nous fait voir d'abord dans *ratio* un mot de la langue des affaires. Mais il y a sans doute longtemps que ce mot n'est plus limité au simple usage de la comptabilité. Il a déjà dans la langue qu'on parle tous les jours un certain nombre d'autres valeurs dans lesquelles se trouve en germe toute une partie de ses développements postérieurs. Cependant il ne paraît y avoir encore qu'un très petit nombre d'expressions fixées, et le mot y garde dans une large mesure son autonomie. Même dans ses emplois les plus dérivés on a l'impression que le sens de « compte » reste présent, c'est-à-dire que la figure qui lui fait prendre d'autres valeurs reste encore sentie comme une figure. La langue spéciale des changeurs et des banquiers était d'ailleurs trop bien connue du public des comédies pour qu'il pût se tromper sur les allusions et les mots à double entente dont *ratio* fournissait le prétexte facile.

Térence

Térence fait de *ratio* un usage qui est sensiblement parallèle à celui de Plaute. Mais il y a chez lui une tendance à faire prédominer les emplois abstraits dont le sens se développe et se précise, et l'on voit certains groupes se fixer et prendre un sens défini.

Le sens de « compte » subsiste : il est peu fréquent. On l'a dans le diminutif *ratio* *uncula*, *Phorm.* 36 :

erat ei de *ratio* *uncula*
iam pridem apud me relicuom *pauillulum*
nummorum ;

et dans les groupes *rationes putāre*, *Ad.* 208 :

sed nemo dabit, frustra egomet mecum has rationes puto ;

rationem inīre, *Phorm.* 344 :

haec quom rationem ineas quam sint suauiā et quam cara sint ;

et *rationem exsequī*, *Hec.* 306. :

si uis uero ueram rationem exsequi

non maxumae sunt maxumae quae interdum iras iniuriae
faciunt.

Mais dans ce dernier exemple le calcul s'applique déjà à des choses qui ne comportent pas d'évaluation numérique, ce qui rend parfaitement clair le passage au sens figuré.

Le sens figuré de « calcul » et de « plan » est dans *Eun.* 869 :

ita conturbasti mihi

rationes omnis, ut eam non possim suis

ita ut aequom fuerat atque ut studui tradere,

« vous avez si bien dérangé tous mes plans... » ; et dans *Heaut.* 674, dans le groupe cité ci-dessus, *rationem inīre* :

quid agam aut quid comminiscar ? ratio de integro ineundast mihi
nil tam difficilest, quin quaerendo inuestigari possiet.

La valeur en est d'ailleurs bien précisée dans *Eun.* 575, grâce à l'opposition où *ratio* est mis avec *causa* :

num parua causa aut praua ratio est ?

Les Adelphe nous offrent d'autre part toute une série de cas où *ratio* prend clairement le sens de « règle » de vie et de conduite qui n'était qu'indiqué chez Plaute. On en voit le départ dans l'emploi du groupe *subducere rationem*, qui n'était chez Plaute qu'au sens de « faire ses comptes », et que vient préciser le complément *ad uitam*, *Ad.* 855 :

numquam ita quisquam bene subducta ratione ad uitam fuit,
quin res, aetas, usus semper aliquid adportet noui,
aliquid moneat.

Le sujet de la pièce étant la critique des méthodes d'éduca-

tion et des devoirs du père, le sens flotte constamment de celui de « plan » à celui de « conduite » : v. 68, Micion :

Mea sic est ratio et sic animum induco meum ;

v. 375 :

uostram nequeo mirari satis
rationem ;

v. 812, Micion à Déméa :

eandem illam rationem antiquam obtine,
conserua, quaere, parce ;

v. 836, Déméa à Micion :

ne nimium modo
bonae tuae istae nos rationes, Micio,
et tuos iste animus aequos subuortat

Le sens de « procédé » est dans *Heaut.* 964 :

cepi rationem, ut neque egeres neque ut haec posses perdere.

Mais contrairement à l'emploi ci-dessus le groupe *rationem capere* se retrouve, comme chez Plaute, avec la valeur de « saisir l'explication », « comprendre » quelques vers avant le précédent, 959 :

uerum ego haud minus aegre patior, id qui nescio
nec rationem capio, nisi quod tibi bene ex animo uolo.

On passe alors au sens plus vague de *quā ratione* équivalent de *quō modō* dans *Ad.* 670 :

qua ratione istuc ? quis despondit ? quis dedit ?
quoi quando nupsit ?

Eun. 322 :

ubi uidisti ?
— in uia.
— qua ratione amisisti ?

Phorm. 298-9 :

qua ratione inopem potius ducebat domum ?
— Non ratio, uerum argentum deerat.

Et ici s'ajoute un jeu de mots qui rappelle celui de Plaute,

Trin. 419 : « ce n'est pas la raison, c'est l'argent qui manquait ».

Il y a enfin un passage de l'*Eunuque* qui est intéressant en ce que les sens qui y sont donnés à *ratio*, grâce aux oppositions qui les mettent en valeur, prennent un caractère tout à fait nouveau. Phaedria se demande s'il ira retrouver son amie qui l'a éconduit, puis le rappelle. Son esclave Parménion lui expose pour l'en dissuader toutes les absurdités de l'amour, v. 57-58 :

quae res in se neque consilium neque modum
habet ullum, eam consilio regere non potes.

L'amour c'est la paix, la guerre et de nouveau la paix. Si on veut les faire selon une méthode certaine, c'est comme si on voulait être fou méthodiquement, v. 61-63 :

incerta haec si tu postules
ratione certa facere, nihilo plus agas
quam si des operam, ut cum ratione insanias.

Dans *ratio*ne *certa* opposé à *incerta* il n'y a plus qu'un groupe éveillant l'idée de méthode ; et d'autre part l'antithèse *cum ratio*ne *insaniās* nous met déjà sur le chemin de l'opposition toute philosophique entre la folie et la raison.

L'emploi de *ratio* par Térence marque donc une modification déjà sensible de la valeur du mot depuis Plaute. Il est difficile de l'expliquer uniquement par le temps qui sépare les deux auteurs, et il faut tenir compte aussi de ce fait que Térence appartenait à un milieu tout pénétré déjà d'influence grecque, et pour lequel il écrivait une langue où il serait vain de vouloir chercher le reflet exact du parler de la rue.

Lucilius

Les fragments de Lucilius qui nous ont été conservés par Nonius n'ajoutent rien à notre connaissance de *ratio* pour l'époque ancienne. *Ratio* y figure 3 fois : 286,31 (lib. 9) = Baehrens 270 = F. Marx 350 :

... labora
discere, ne te res ipsa ac ratio ipsa refellat ;

74,4 (lib. 29) = Baehr. 622 = Marx 886 :

hoc est ratio ? peruersa aera, summa est subducta improbe ;

399,11 (lib. 29) = Baehr. 623 = Marx 887 :

eodem uno hic modo rationes < omnes > subducet suas.

Les citations ci-dessus sont faites d'après l'édition de F. Marx 1904. Le texte en est extrêmement incertain. On y retrouve néanmoins les groupes déjà connus *rēs* — *ratio*, et *rationes subducere* ce dernier ayant une sorte de correspondant dans la formule *summa est subducta*.

Matériel épigraphique

Il n'y a pas presque pas d'inscriptions anciennes où figure le mot *ratio*. Nous pouvons citer cependant une dédicace de Lucius Mummius, le vainqueur de Corinthe, à *Hercules Victor*, C. I. L. 12,632 — 9,4672, qui porte au vers 6 :

perfacias decumam ut faciat uerae rationis.

Un fragment de loi agraire daté de l'an 643 U. C., C. I. L. 1,200,59, nous donne de même :

eis agreis ita rationem inito itaque h...

L'examen des premiers textes nous donne donc le résultat suivant : *ratio* a dès l'époque ancienne un certain nombre de valeurs qui toutes se laissent assez facilement dériver de celle de « compte » et de « calcul ». Il entre avec ce sens dans des formules qui ont d'abord appartenu à la langue des affaires, mais qui, prises dans une acception figurée et appliquées à des choses qui ne sont pas spécifiquement objet de comptes ou de calcul numérique, sont l'origine de tout son développement ultérieur. On en voit l'amorce dans les comédies de Plaute, et une évolution significative est déjà très sensible dans celles de Térence. Il n'en reste pas moins que *ratio* nous apparaît d'abord comme un mot technique, et il s'est en effet conservé comme tel à travers toute la latinité.

CHAPITRE II

LE SENS INITIAL DE COMPTE SA CONSERVATION ET SES ENRICHISSEMENTS IMMÉDIATS

C'est un fait connu que *ratio* n'a jamais cessé d'être usité comme mot technique. Il est facile de grouper quelques exemples qui le feront apparaître. Mais, outre que l'on peut se demander d'où vient le sens de « compte » qui répond assez mal à ce que nous connaissons de *reor*, il faut noter que *ratio* n'a pas eu ce seul sens dans la langue spéciale de la comptabilité et des affaires, et que son emploi technique a une histoire propre déjà passablement complexe. Il est possible qu'en retraçant cette histoire dans ses grandes lignes nous saisissons certains faits qui nous permettront de mieux comprendre la valeur initiale de *ratio*.

Les comptes et les registres

Il y a d'abord compte d'argent et de numéraire : *ratio aurī*, Cicéron, *Flacc.* 28,69; — *nummāria*, id. *Att.* 10,11,2; — *pecūniae*, id. *Verr.* 2,62,153; 2,76,187; 3,76,177; *imp. Pomp.* 7,19; *Phil.* 5,5,15; *Att.* 6,3,5; César, *Bel. Gal.* 6,19,2; Aulu-Gelle, 4,18,7.

Ratio acceptī atque expensī, « le compte de la recette et de la dépense », « du doit et de l'avoir » de Plaute, *Most.* 304, se retrouve chez Sénèque, *Ben.* 4,32,4; *Vit. beat.* 23,5. Pline nous explique l'origine de *expensum*, *N. H.* 33,3,42 : autrefois l'argent était pesé,

et adhuc expensa in rationibus dicuntur, item impendia et dependere.

Cicéron remplace *expensa* par *data*, *Lael.* 16,58 :

ut par sit ratio acceptorum et datorum.

Cf. Sénèque, *Ir.* 3,31,3. On trouve également *ratio sumptus*, Cicéron, *Att.* 5,4,3 ; — *sumptuaria*, *ibid.* 13,47,1 ; — *aeris alieni*, *Font.* 1,2 ; — *patrimoni*, Pétrone, 115 ; — *impensae*, Sénèque, *Ep.* 1,1,4 ; Pline, *N. H.* 18,5,29 ; Suétone, *Ner.* 30,1 ; — *impendiōrum*, Quintilien 1,10,8.

Tout ce qui concerne la richesse est objet de compte. Nous avons déjà vu chez Caton les comptes du blé, du vin et de l'huile 2,5 ; des travaux et du temps qu'on y passe 2,2. On retrouve chez Varron, *Rer. rust.* 2,10,10 *rationes pecuariae*, dont il faut rapprocher les *rationes uillicōnum*, *ūpiliōnum*, *equisōnum* d'Apulée, *Apol.* 87. Il y a des comptes de la vaiselle d'or et d'argent, ce qui donne à Cicéron l'occasion d'un jeu de mots sur le double sens de *ratio*, *Verr.* 2,52,129 :

qui non tam caeli rationem quam caelati argenti duceret.

Selon une tradition qui paraît avoir été ancienne le *pater familiās* romain tenait une comptabilité régulière de son patrimoine. C'était un usage courant de reporter mensuellement sur des *tabulae* les comptes inscrits au jour le jour sur une sorte de livre journal, les *aduersaria*. De là l'expression *rationes menstruae*, Cicéron, *Q. Rosc.* 3,8 :

cum omnes qui tabulas conficiant menstruas paene rationes in tabulas transferant.

Cf. *ratio mensium complūrium*, *Verr.* 2,74,182 ; *paucōrum mensium*, *ibid.* 2,75,184. On voit très bien l'allusion à la tenue de livres dans Pline, *N. H.* 2,7,22 :

huic (sc. *Fortunae*) omnia *expensa*, huic feruntur accepta, et in tota ratione mortalium sola utramque paginam facit.

On n'a qu'une fois *liber rationis*, Tite Live, 38,55,11 (cf. Florus 2,32(3,12,44). Mais les jurisconsultes nous parlent du *cōdex rationum*. Les articles des comptes sont les *nōmina rationum*, Cicéron, *Verr.* 1,39,99 ; 2,77,188.

On trouve surtout très souvent un qualificatif accolé à *ratio*, indiquant de quels comptes il s'agit : *rationēs dominicae*, Varron, *Rer. rust.* 2,10,10 ; — *auctionis*, Cicéron, *Caec.* 5,13 ; — *societātis*, *Quinct.* 5,19 ; 11,37 ; 13,43 ; — *prīuātae*, César, *Bel. Gal.* 6,14,3, opposé à *pūblica* ; — *familiārēs*, Tacite, *Ann.* 6,16 ; — *domesticae*, Quintillien, 1,12,7 ; — *mensae*, Aulu-Gelle, 14,2,7. Les qualifications concernant les comptes tenus au nom de l'état, des magistrats ou des cités sont encore plus nombreuses : *rationēs pūblīcae*, César, *Bel. Gal.* 6,14,3 ; *Bel. Ciu.* 2,20,8 ; Cicéron, *dom.* 23,74 ; Tite Live, 30,38,1 ; Sénèque, *Breu. uit.* 18,3 ; — *magistrātūs*, Cicéron, *Verr.* 3,78,181 ; — *quaestōriae*, *ibid.* 1,39,98 ; — *quaestōris*, *fam.* 2,17,4 ; — *praetūrae*, *Verr.* 1,39,98 ; — *lēgātīōnis*, *ibid.* ; — *prōuīnciae*, (*fam.* 5,3,2) ; — *cīuitātum*, *fam.* 3,10,6 ; *Att.* 6,1,15 ; *Rabir. Post.* 4,9 ; — *populōrum*, *Verr.* 3,75,175 ; — *colōniae*, Pline, *Ep.* 10,47,1 ; — *rērum pūblicārum*, *ibid.* 10,18,3 ; — *cohortium*, — *ālārū*, *ibid.* 7,31,2 ; — *imperīi*, Suétone, *Calig.* 16,1 ; — *orbis terrārū*, Sénèque, *breu. uit.* 18,3 ; sans compter les cas où *ratio* est défini par un nom propre de peuple ; — *Halaesīnōrum*, Cicéron, *Verr.* 3,75,175 ; — *Prūsensium*, Pline, *Ep.* 10,17,2 ; ou d'un particulier, — *Marciānī*, *ibid.* 2,11,23 ; ou d'une divinité, — *Libitīnae*, Suétone, *Ner.* 39,1, représentant les pompes funébres.

On voit par tous ces exemples que l'idée de « compte » est inséparable de celle d'« écritures » et de « registres ». *Ratio* a donc simultanément les deux significations et peut par suite désigner tel registre, officiel ou non, où sont consignés des renseignements qui ne sont pas à proprement parler des comptes, témoin le registre d'écrou dont parle Cicéron, *Verr.* 5,57,147 :

cedo rationem carceris, quae diligentissime conficitur, quo quisque die datus in custodiam, quo mortuus, quo necatus sit.

On peut penser de même des *rationēs lēnōnis* de Sénèque, *Controu.* 1,2,2. Mais il ne faut pas croire qu'il suffise chaque fois de traduire *ratio* par « compte » ou « registre » pour en rendre exactement tout le contenu : *ratio aerāria*, Cicéron, *Quinct.* 4,17, est le « taux du change » :

hoc eo per te agebatur, quod propter aerariam rationem non satis erat in tabulis inspexisse quantum deberetur, nisi ad Castoris quae-sisses quantum solueretur ;

ratio annōnae, Verr. 3,84,195, le « cours des denrées » :

si, ut ambitiosi homines aut benigni, cum pluris senatus aestimasset quam quanti esset annona, ex senatus aestimatione, non ex annonae ratione soluisses ;

et *plūrima aurī et argentī ratio*, Apulée, *Flor.* 15, « une somme considérable d'or et d'argent » :

plurima auri et argenti ratio in lancibus, speculis, poculis et huiusce modi utensilibus.

Les affaires et les intérêts

Nous avons déjà relevé à plusieurs reprises chez Plaute un groupe *rēs ratiōnēsque*. Ce groupe se retrouve souvent après lui dans des phrases qui permettent d'en préciser la valeur. On voit très bien comment il s'est constitué. *Rēs* désigne les « biens », *ratiōnēs* les « comptes » qui les concernent, et les deux choses ne se confondent pas, comme il ressort du passage de Plaute, *Trin.* 417 déjà cité, et de l'opposition encore marquée par Cicéron, *Quinct.* 11,38 :

ubi non modo res erat, sed ratio quoque omnis et omnes litterae ;

« où était non seulement l'affaire, mais encore toutes les écritures et toute la comptabilité ». Mais du groupe que forme la réunion des deux termes résulte une acception nouvelle que nous exprimons d'un seul mot : « les affaires ». C'est le sens dans lequel Plaute l'emploie ; c'est le même qu'on relève chez Cicéron, *Quinct.* 4,15 :

cum de societate multa inter se communicarent et de tota illa ratione atque re Gallicana ;

ibid. 5,19 :

nisi prius de rebus rationibusque societatis omnibus decidisset ;

Deiot. 9,27 :

cum hominibus nostris consuetudines, amicitias, res rationesque iungebat ;

Off. 1,17,53 :

multa enim sunt ciuibus inter se communia, forum, fana ... consuetudines praeterea et familiaritates, multisque cum multis res rationesque contractae.

On trouve dans le même sens *rationēs et fortunae*, Cicéron, *fam.* 3,10,5 ; *rationēs et cōpiae*, *imp. Pomp.* 17,17 ; *Muren.* 15,32. L'expression est au singulier comme dans *Quinct.* 11,38 mais en opposition avec *consuētūdō* dans *Verr.* 2,70,172 :

qui iam cum isto summa consuetudine, praeterea re ac ratione coniunctus esset.

Il s'agit ici clairement d'une liaison d'intérêts. Ailleurs le groupe est dissocié au milieu d'une énumération, *Verr.* 3,3,7 : *rem, causam, rationem, utilitatem, uoluntatem* ; *ibid.* 3,9,22 : *non res, non ratio, non commendatio aliqua* ; *ibid.* 5,4,8 : *ūsū, rē, ratione, concordia*, mais l'idée d'intérêt est toujours apparente. Ce n'est en somme qu'un effort de style pour renouveler une expression bien établie par ailleurs. Il semble qu'on puisse interpréter ainsi le passage de Varron cité par Nonius 489,14 :

ego, inquit, eam suppetias, quicum mihi nec res nec ratio est, dissociataque omnia ac nefantia ;

« avec qui je n'ai plus rien de commun ». Il faut naturellement laisser de côté les cas où l'opposition entre *rēs et ratio* résulte d'une acception nouvelle donnée à *ratio*, Lucrèce, 3,523 ; 5,108 ; César, *Bel. Gal.* 4,23,5 ; Cicéron, *Cluent.* 13,36 ; *imp. Pomp.* 17,51 ; Horace, *Sat.* 1,2,50 ; Vitruve, 7,8,1 ; 7,14,3 ; 9,1,14 etc...

Du sens global attribué au groupe *rēs rationēsque* « les affaires », « les intérêts », résultera donc pour chacun des deux mots une certaine indétermination qui permet de les prendre l'un pour l'autre indifféremment avec le sens général

d' « affaires », au gré du balancement de la phrase : Cicéron, *Cluent.* 14,41 :

eum illo nemo iam rationem, nemo rem ullam contrahebat ;

Rhet. Heren. 4,18,25 :

nam qui suis rationibus inimicus fuerit semper, eum quo modo alienis rebus amicum fore speras ?

C'est ainsi que *ratio* s'emploie à lui tout seul fréquemment au pluriel au sens d' « affaires », d' « intérêts » : Juvénal, 6,511 :

hoc solo propior quod amicos coniugis odit
et seruos, grauis est rationibus ;

cf. *Rhet. Heren.* 4,19,27 ; et au singulier d' « intérêt » : Cicéron, *Fin.* 3,21,70 :

quamquam autem in amicitia alii dicant aequae caram esse sapienti rationem amici ac suam, alii autem sibi cuique cariores suam.

De ce fait se tirent trois conséquences :

1) « L'intérêt de... » rejoint « la considération de... » comme il apparaît par ce dernier exemple de Cicéron. Nous aurons à revenir plus loin sur ce sens p. 170.

2) « Les affaires » finit par prendre à basse époque un sens matériel : « les objets qui appartiennent à quelqu'un » : Apulée, *Met.* 8,22 :

quo dolore paecilatus uxor eius instricta cunctas mariti rationes et quicquid horreo reconditum continebatur admoto combussit igne.

C'est un sens que nous connaissons bien dans le français populaire, et il n'est pas rare d'entendre dire à un écolier partant en vacances qu'il doit emporter toutes ses « affaires ».

3) *Rationēs* « les intérêts » ne s'applique pas seulement aux questions d'argent et de patrimoine ; il s'emploiera aussi dans le langage de la politique : Salluste, *Cat.* 44 (lettre de Lentulus à Catilina) :

consideres quid tuae rationes postulent ;

ibid. 56 :

interea seruitia repudiabat, cuius initio ad eum magnae copiae con-

currebant, opibus coniurationis fretus, simul alienum suis rationibus existimans uideri causam ciuium cum seruis fugitiuis communicauisse.

Ce sens est extrêmement fréquent dans la correspondance de Cicéron, soit au singulier, *Att.* 1,1,1 :

ut opinio est hominum, non aliena rationi nostrae fuit illius haec praepropera prensatio ;

soit au pluriel, *ibid.* 10,4,6 :

cum eo de meo animo a suis rationibus alienissimo et consilio relinquendi Italiam, et haec ipsa timide.

Cf. *fam.* 1,8,2 ; 1,8,4 ; 1,9,21 ; 2,18,2 ; 3,2,1 et 2 ; 3,10,5 ; 5,2,3 ; 5,20,6 ; *Att.* 1,2,1 ; 1,19,7 ; 4,2,6 ; 9,10,4 ; 10,10,1 *Muren.* 39,83 ; *Quir.* 1,1 ; *Phil.* 8,4,12, etc... Evidemment au sens d'« intérêt » se joint ici celui de « ligne de conduite » que *ratio* a pris par ailleurs. Ainsi, lorsqu'il s'y ajoute un nom de personne comme complément, *ratio* peut se traduire par « la politique » : Cicéron, *Att.* 3,23,1 :

eaque quae ad spem putas pertinere, de Lentuli studio, de Metelli uoluntate, de tota Pompei ratione perscribis.

Cf. *ibid.* 9,7A,2. *Ratio* pourra donc être dans une certaine mesure le synonyme de *partiēs*, « le parti politique » : Cicéron *Balb.* 26,58 :

uersatus in intima familiaritate hominis potentissimi in maximis nostris malis atque discordiis neminem umquam alterius rationis ac partis non re non uerbo non uultu denique offendit.

Ratio populāris c'est « la démocratie », *fam.* 1,2,4 :

quod ad popularem rationem attinet, hoc uidemur esse consecuti, ut ne quid agi cum populo aut saluis auspiciis aut saluis legibus aut denique sine ui possit.

Cf. *dom.* 33,88 ; *Sest.* 47,101 ; 53,114 ; *prou. cons.* 16,39 ; *Brut.* 27,103 ; *Leg.* 1,6,19 ; 3,16,35 et Q. Cicéron, *Pet. cons.* 11,41. Et *ratio rei pūblīcae* « la raison d'état » : Florus, 1,2(8,1) :

ut rei p(ublicae) ratio et utilitas postulabat.

Le comptable et le calcul

Nous avons déjà signalé la rareté du mot *ratiōcinātor*. Cicéron l'emploie une fois au sens de « comptable », *Att.* 1,12,2 :

libertum ego habeo, sane nequam hominem, Hilarum dico, ratiocinatorum et clientem tuum.

Or le nom dont on désigne ordinairement dans la maison le personnage, esclave ou affranchi chargé de la dépense, c'est *dispensātor* « le dépensier ». Varron, *Ling. Lat.* 5,183, explique le mot. Cicéron s'en sert plusieurs fois, fgm. Nonius p. 193M ; *Rep.* 5,3,5 ; on le retrouve chez Pétrone, 29 et 30 ; Martial, 5,42 ; Juvénal, 1,91 ; Suétone, *Galb.* 12 ; *Vesp.* 22 ; Quintilien, *Decl.* 353, etc... Nous n'avons pas à établir quelles différences séparent les fonctions du *dispensātor* de celles du *prōcūrātor*, de l'*atriensis* ou, à la campagne, du *uilius* : elles devaient naturellement varier selon les époques et les maisons. Mais nous devons constater que le passage de Cicéron cité plus haut est le seul où nous trouvions un employé du nom de *ratiōcinātor*. Ce n'était donc pas une désignation usuelle. On peut supposer que Cicéron écrivant à Atticus pense λογιστής en écrivant *ratiōcinātor*, et ce n'est sans doute pas sans quelque ironie qu'il parle de son « calculateur ».

Tel est en effet le sens avec lequel ce mot très rare se représente une autre fois chez Cicéron, *Off.* 1,18,59 :

ut boni ratiocinatores officiorum esse possimus.

On le retrouve chez Columelle, 3,3 :

nec in hoc errat (sc. Graecinus) : quippe ut diligens ratiocinator calculo posito uidet id genus agricolationis maxime rei familiari conducere ;

dans le *Codex Iustinianus* où il n'est qu'une seule fois, 6,37,23 :

cumque computationes multae introducebantur et multis ratiocinatoribus dignae... ;

et le *Digeste*, 14,4,5 § 16 :

sed si duas tabernas eiusdem negotiationis exercuit et ego fui tabernae uerbi gratia quam ad Bucinum habuit ratiocinator ...

Ce dernier exemple nous fait apparaître à nouveau le sens de « comptable », mais le mot est trop rare pour qu'on y puisse voir autre chose qu'une adaptation du grec λογιστής. Ce qui nous intéresse donc dans *ratiōcinātor*, c'est uniquement qu'il nous garde une des significations de *ratiōcinārī*, celle de « calculer ».

La même observation sera faite à propos de *ratiōcinium* employé par Columelle, 5,1 et 2, dans un développement où il explique la manière de calculer la superficie d'une terre selon les diverses figures géométriques connues :

... haec non aliena, nec procul a ratiocinio quod tradituri sumus, breuiter praefari oportuit ...

... expeditissimum esset eius ratiocinium ...

... sed si triangulus disparibus fuerit lateribus ager, tamquam in subiecta forma quae habet rectum angulum, aliter ratiocinium ordinabitur ...

C'est un mot encore plus rare, s'il se peut, que *ratiōcinor*, et totalement inconnu à l'époque classique. On ne le trouve vraiment usité que chez les Jurisconsultes : il est une trentaine de fois dans le *Codex Iustinianus*. *Ratiōcinātor* et *ratiōcinium* n'ont eu en somme qu'une existence virtuelle à côté de *ratiōcinor*, et leur apparition tardive et factice nous explique pourquoi **ratiōcen*, qui eût représenté un type ancien, n'a jamais été employé.

Ratiōcinor a-t-il eu vraiment le sens de « calculer » ? A l'obscurité de la formation du mot que nous avons signalée précédemment (p. 114) s'ajoute l'obscurité de son emploi. Plaute nous l'a offert une fois, *Stich.* 75, dans une valeur figurée (cf. ci-dessus p. 121). Cicéron qui s'en sert plusieurs fois lui donne le plus souvent la même valeur. Un passage tronqué, *Rep.* 5,3,4, qui nous a été conservé par Nonius p. 497, l'applique à la comptabilité :

sed tamen ut bono patri familias colendi, aedificandi, ratiocinandi quidam usus opus est.

Il s'agit de calculs arithmétiques et géométriques dans *Tusc.* 1,2,5 :

in summo apud illos (sc. Graecos) honore geometria fuit, itaque nihil mathematicis inlustrius ; at nos metiendi ratiocinandique utilitate huius artis terminauimus modum.

Mais cette remarque est fondée sur la différence qui existe entre la spéculation mathématique et ses applications pratiques qui sont les seules auxquelles s'intéressent les Romains. C'est au calcul considéré de cette manière que s'applique *ratiōcinārī* dans Vitruve, 9, pro. 12 ; 10, pro. 2 ; 10,10,1. Pétrone nous l'a conservé dans le même sens, 29 :

hinc quemadmodum ratiocinari didicisset, denique dispensator factus esset ;

« ensuite comment il avait appris à compter, puis était devenu dépensier ». Cf. Aulu-Gelle, 1,1,1.

Toutes ces observations font apparaître un fait qui ne saurait surprendre, pour peu qu'on y réfléchisse : c'est que *ratiō*, qui a le sens de « compte », n'a pas proprement d'abord celui de « calcul ». Non qu'un compte ne s'établisse par un calcul, mais autre chose est de considérer les objets, ou les symboles, cailloux ou osselets, qui les représentent, sous leur aspect matériel en appliquant au dernier que l'on tient ou que l'on montre le rang qui lui correspond dans la série numérale, autre chose d'envisager les nombres comme des notions abstraites que l'on manie par une opération unique de l'esprit où les intermédiaires sont supprimés : ils s'ajoutent ou se retranchent, se multiplient ou se divisent d'un bloc, par une opération mentale qui se conforme à un mécanisme appris. L'enfant et le primitif comptent sur leurs doigts ; l'homme qui sait calculer manie des quantités et des signes qui les représentent. Nous n'entendons pas dire que les Romains en étaient restés au stade primitif : non pas eux, mais leur vocabulaire. Il est remarquable qu'il n'y ait pas en latin de mot qui signifie originellement « calculer ». *Numerāre* c'est proprement « compter des pièces

d'argent » et le très postérieur *calculāre* garde encore le souvenir des cailloux dont on se servait pour compter. Ainsi *ratio* c'est exactement « le compte » qu'on débat et qu'on arrête, et la notion de calcul est surajoutée.

Ceci nous explique que les exemples soient relativement rares où *ratio* se présente dans le sens pur et simple de « calcul ». On en trouve l'amorce dans les expressions appliquées au calcul du temps. Cicéron, *Att.* 7,17,3, établit une conjecture sur le calcul des jours :

intellexi ex dierum ratione, ut primum de discessu nostro Caesar audisset, laborare eum cepisse, ne omnes abessemus.

Cf. *ibid.* 8,11,5 : *cum habeo rationem diērum* ; 10,8,5 : *exstat ratio diērum*. On calcule de même les mois ; les années écoulées d'après les consuls, *Verr.* 2,77,188. *Ratio annōrum* est employé par Suétone, *Cl.* 21,2 et *ratio temporum* par Tite Live, 2,21,4 ; Tacite, *Dial.* 24,15 ; Suétone, *Iul.* 40,2 ; *Cal.* 8,3 ; *Dom.* 4,3.

On trouve *ratio* tout seul très clairement au sens de « calcul » chez Horace, *Art. poet.* 325 :

Romani pueri longis rationibus assem
discunt in partes centum diducere ...

et Tite Live. 34,50,6 :

multitudinis eorum (des Romains esclaves en Grèce) argumentum sit quod Polybius scribit, centum talentis eam rem Achaeis stetisse (pour les racheter sur l'ordre de Quinctius), cum quingenos denarios pretium in capita, quod redderetur dominis, statuissent. Mille enim ducentos ea ratione Achaia habuit.

Il est très possible que devant la multitude des autres sens pris par *ratio* on ait éprouvé quelque gêne à l'employer seul au sens de « calcul ». Il n'est pas rare de le trouver accolé à un mot comme *numerus* pour en préciser la valeur :

Cicéron, *Verr.* 5,28,71 :

Interea Syracusani ... habebant rationem omnes cotidie piratarum qui securi ferirentur ...

et plus loin :

tamen in tanto conuentu nemo erat, quin rationem numerumque haberet.

« personne qui n'en sût le compte et le nombre » ; *Nat. Deor.* 2,16,43 :

Sensum autem astrorum atque intelligentiam maxime declarat ordo eorum atque constantia (nihil est enim quod ratione et numero moueri possit sine consilio), in quo nihil est temerarium, nihil uarium, nihil fortuitum.

Cette dernière phrase prête à une série d'observations. L'opposition classique entre *ratione* « par calcul » et *temere* « au hasard » empêcherait de saisir ici l'allusion qui est faite aux rapports mathématiques qui régissent le mouvement des astres, si la valeur du mot n'était précisée par l'adjonction de *numerō*. D'autre part *ratio* aurait été également bon pour dire que tout cela ne se passe pas sans l'intervention de l'intelligence et de la raison : *sine ratione* ; mais Cicéron a écrit *sine consilio* parce qu'il lui était impossible de répéter *ratio* qu'il venait d'employer dans un autre sens. Vitruve emploie de même *ratio* et *numerus* dans un cas qui se rapproche du précédent, 9,1,16 ; cf. aussi, 1,1,17.

Mais on voit ce qui peut résulter pour *numerus* d'être employé à côté de *ratio*. On lit dans Ovide, *Her.* 16,2, *numerōs* là où on attendrait *rationes* :

Si mihi quae legi, Pari, non legisse liceret,
seruarem numeros sicut et ante probae.

Cf. Cicéron, *Diu.* 1,13,23 *numerōs ueritatis* ; Valère Maxime, 4,1, Ext. 2 *uirtutis numerōs* ; 8,3,1 *modōsque omnēs ac numerōs defensionis*. On ne sera pas étonné de trouver dans Sénèque, *Ben.* 4,8,1 :

Mercurium, quia ratio penes illum est, numerusque et ordo et scientia ;
et chez Tacite, *Dial.* 1,18 :

ut quae a praestantissimis uiris ... dicta grauiter accepi, ... isdem nunc numeris isdemque rationibus persequar, seruato ordine disputationis.

Et on sait que par ailleurs *numerō* employé adverbialement a le sens de « à propos » qui se laisse certainement déduire de celui de *ratio*.

On trouve *ratio* employé à côté de *calculus* lorsque ce mot, désignant d'abord les cailloux dont on se servait pour compter, a servi à nommer le calcul lui-même : Quintilien, 11,3,59 :

quisquamne non dico de homicidio, sacrilegio, parricidio, sed de calculis certe atque rationibus, quisquam denique, ut semel finiam, in lite cantat ?

Les finances et les bureaux

A l'époque impériale *rationēs* s'applique aux finances publiques. Suétone nous apprend qu'Auguste avait l'habitude de publier une sorte de bilan des finances de l'état, *Cal.* 16,1 :

rationes imperii ab Augusto proponi solitas, sed a Tiberio intermissas publicavit.

C'est à propos de cet usage qu'il a employé l'expression *rationarium imperiū* qu'on ne trouve que chez lui, *Aug.* 28,1 :

cum etiam magistratibus ac senatu domum accitis rationarium imperiū tradidit.

Il parle ailleurs d'un *breuiarium tōtius imperiū*, *Aug.* 101. L'expression *breuiarium rationum* revient *Galb.* 12,3, à propos d'un incident entre Galba et son *dispensātor ordinārius*.

On sait la place importante que tiennent la chancellerie et les finances dans l'administration impériale. Tacite réunit plusieurs fois les mots *rationes*, *epistulae*, *libellī* : *Ann.* 16,8 :

Silanum increpuit ... tanquam disponderet iam imperiū curas, praeficeretque rationibus et libellis et epistulis libertos ;

ibid. 15,35 :

eum inter liberos habere, quos ab epistulis et libellis et rationibus appellet.

Les mêmes expressions se retrouvent Suétone, *Cl.* 28 :

sed ante omnis Narcissum ab epistulis et Pallantem a rationibus.

Elles nous sont bien connues par les inscriptions : C.I.L. 3,1477; 6574 ; 14112 ; 5,867 ; 6,8408 à 8431 ; 6,8450 ; 6,8531 ; 6,8581 etc... N'ayant pas entrepris de faire l'histoire des institutions nous ne nous y arrêterons pas plus longuement. Il nous suffit de marquer deux faits importants en ce qui concerne l'histoire du vocabulaire :

1) Le personnage d'abord revêtu du titre d'*ā ratiōnibus* prend celui de *ratiōnālis* dès l'époque des Flaviens (cf. Lécivain dans Daremberg et Saglio s. v. *ratiōnālis*) : C.I.L. 10,6092 ; les deux mots coexistent jusqu'à l'époque de Dioclétien, et *ratiōnālis* l'emporte à la fin du règne de Constantin : C.I.L. 6,1132 et 1145. Pour la *rēs prīuāta* le titre *magister prīuātae rē* est également remplacé après 325 par celui de *ratiōnālis* ; C.I.L. 3,13569 ; 6,1704. Pour les *prōcūratorēs* impériaux, les Jurisconsultes du III^e siècle emploient *prōcūrator* et *ratiōnālis*, le deuxième titre étant officiel à partir de Dioclétien : *Cod. Iust.* 7,45,5 etc... Au Bas-Empire les *ratiōnālēs* dirigent les bureaux de comptabilité. Or nous avons remarqué d'autre part p. 115 qu'un adjectif *ratiōnālis* ne commence vraiment à être usuel dans la langue qu'avec Sénèque, c'est-à-dire à l'époque de Claude et de Néron. C'est donc immédiatement après qu'il commence à être employé dans le vocabulaire de l'administration. Ce n'est pas un simple effet du hasard. *Ratiōnālis* mis à la mode par les philosophes comme correspondant du grec λογικός a été adopté par la langue administrative pour laquelle il répond à λογιστής.

2) Une fois *ratiō* adopté par la langue administrative, sa valeur s'est enrichie des acceptions que comportait l'usage de cette langue. *Ratiō* a désigné successivement au pluriel « les finances », au singulier les différentes subdivisions de l'administration des finances, et par suite a pris le sens de « caisse » et de « bureau ».

Observations sur l'emploi de *ratio* comme mot technique

L'énumération qui précède est suffisante pour montrer que *ratio* a toujours gardé, concurremment à ses autres sens, une valeur technique propre. Il a même élargi singulièrement ses emplois dans la langue des affaires et de l'administration. On peut y ajouter que certaines de ses valeurs sont encore connues dans les diverses langues romanes, ou n'ont disparu que depuis peu. En italien moderne un comptable est un *ragioniere*, et nos aïeules tenaient encore leur « livre de raison ». Il n'est pas jusqu'à la langue mathématique qui n'ait gardé l'emploi du mot « raison » dans les calculs de progressions. Mais pour restituer les faits dans leur plan historique il y a lieu de faire un certain nombre d'observations.

On doit d'abord remarquer que certains des élargissements de sens, qui, tout en gardant à *ratio* son rôle propre de mot technique, en modifient singulièrement le contenu, rejoignent des valeurs qu'il a prises par ailleurs et par l'intermédiaire d'une figure. C'est ainsi que « l'intérêt de... » correspond à « la considération de... », et que « les affaires » dans le sens électoral, rejoignant « la ligne de conduite », deviennent aisément « la politique » et « le parti ». Il y a donc eu réaction incessante des divers emplois de *ratio* les uns sur les autres et l'on ne saurait en effet concevoir qu'il en fût autrement. Un mot qu'on emploie constamment à plusieurs usages reste quelque peu flottant ; sa signification précise à un moment donné n'étant définie que par le contexte et l'allure générale de la pensée qu'on exprime. Et c'est précisément de ce que *ratio* a paru capable de susciter dans des directions différentes des associations d'idées qui se rejoignent ensuite et se recoupent, que résultent sa complexité et la souplesse de ses emplois. C'est donc arbitrairement, et seulement pour la clarté de l'exposition que nous avons séparé l'histoire propre de *ratio* comme mot technique de ce qu'on pourrait appeler son histoire externe, qui a son origine dans son emploi figuré. Les deux espèces de faits se pénètrent constamment ; mais il nous est impossible de les exposer en suivant, l'ordre des temps, parce qu'il manque à notre documentation

les intermédiaires qui nous feraient passer sans interruption de la langue de Plaute et de Caton à celle de Cicéron. Il ne faut pas oublier que toute notre connaissance de l'histoire du vocabulaire latin est viciée par l'ignorance où nous sommes des faits de cette période, qui, pour être courte, n'en a pas moins eu une importance décisive pour la fixation de la langue.

Il nous faut noter d'autre part, dans le travail qui a fait prendre à *ratiō* employé comme mot technique un certain nombre de significations nouvelles, l'utilisation de plusieurs procédés.

Le premier est bien connu. C'est celui qui consiste à prendre l'expression du contenu pour celle du contenant, celle de la partie pour celle du tout. *Ratiō* passé du sens de « compte » à celui d' « écritures » et de « registres » d'une part, à celui de « finances » et de « bureau » de l'autre, de la même manière que nous faisons passer le mot « caisse » du sens de « coffre » à celui de « lieu où se trouve la caisse », ou le mot « bureau » de sa signification première d' « étoffe de bure » à la désignation de « la table revêtue de cette étoffe », de « la pièce où est cette table » et des « gens qui se réunissent dans cette pièce », etc... Les faits sont trop clairs pour qu'il y ait lieu d'y insister.

Mais le procédé qui a fait donner à *ratiōnēs* le sens d' « affaires » et d' « intérêts » par l'intermédiaire du groupe *rēs ratiōnēsque* nous paraît mériter plus d'attention, en raison du rôle important qu'il semble jouer d'une manière générale dans la transformation du sens des mots. Un groupe composé de deux termes de sens originairement différents et nettement séparés prend une signification globale et devient l'équivalent d'un mot nouveau représentant une notion nouvelle : *rēs* « les biens », *ratiōnēs* « les écritures », *rēs ratiōnēsque* « les affaires ». Il arrive alors que l'un des deux termes confisque à son profit la signification totale et devienne le substitut du groupe : *ratiōnēs* « les affaires ». Or le type de l'expression à deux termes pour désigner un ensemble paraît avoir été particulièrement cher au latin ancien qui procède par simple juxtaposition de deux notions opposées : c'est le type *ferae pecudēs* de Lucrèce. Du même type dérivent apparemment les reduplications d'expression comme *pūrus putus*, cf. les observations de Meillet-Vendryes p. 570. Et l'on

sait que d'autre part l'emploi des mots par couples est un procédé commode pour exprimer une idée nouvelle dont ni l'un ni l'autre n'est le représentant exact. Nous aurons à revenir plus loin sur ce genre de formules (cf. p. 169). Mais l'on voit quelle peut en être l'importance dans l'histoire du vocabulaire. Il est impossible d'expliquer certains emplois de *numerus* sans tenir compte des circonstances qui l'ont fait dans certains cas donnés grouper avec *ratio*.

Les remarques qui ont été faites à propos de *ratio*cinor et surtout de *ratio*cinātor ont fait apparaître l'influence à un moment donné de la terminologie grecque sur la latine. *Ratio*cinātor n'apparaît que comme la traduction de λογιστής, et nous avons marqué que *ratio*nālis ne commence à être usité dans le même sens qu'au moment où son emploi est devenu courant dans la langue des philosophes. Il nous faudra revenir plus loin sur les rapports de λόγος et des mots de même famille avec *ratio*, car ils ont eu une influence singulière sur l'évolution de ce mot. Mais il était intéressant de noter que cette influence a touché aussi les emplois techniques. Nous avons montré la différence qu'il fallait établir entre la notion de « compte » et celle de « calcul ». *Ratio* n'a originairement que le premier de ces deux sens. La spéculation théorique est étrangère au génie des Latins, et le peu qu'ils en ont su est emprunté des Grecs.

On objectera que le *prō ratio*ne de Caton (cf. p. 118) implique une notion abstraite et toute mathématique du rapport et de la proportion ; et contre ceci nous ne pouvons tirer argument de ce que l'usage de Caton est unique, l'expression habituelle dans ce cas étant *prō portio*ne, car nous établirons plus loin que l'énigmatique *portio*ne n'est pas autre chose que *prō ratio*ne (cf. IV^e partie). Mais l'idée de rapport peut être conçue d'abord sous un aspect qui n'a rien de mathématique. Rapport est originairement comparaison, et la comparaison peut passer à juste titre pour une des opérations élémentaires de l'esprit. C'est l'idée d'instituer des rapports de même ordre entre deux ou plusieurs séries d'objets différents, et de faire de cette constatation le point de départ d'une recherche numérique, qui est proprement mathématique. Or l'ancienneté même de (*prō*) *por*-

tiōne nous incite à penser que le sens de *ratio*, celui du moins qui a précédé le sens de « compte » a dû être celui de « rapport ».

Il faut en effet revenir sur l'expression *ratio accepti atque expensi*, que nous avons signalée comme ancienne et dont nous avons montré la valeur. Si l'on y regarde de près, le vers de Plaute, *Most.* 304 (cf. p. 120) implique bien une idée de comparaison accentuée encore par l'emploi du verbe *conuenit* « nous sommes d'accord ». Faire des comptes, c'est essentiellement établir la balance entre la recette et la dépense, le doit et l'avoir, et ceci éveille moins l'idée d'un calcul par lequel est établie chacune des deux données que celle de leur comparaison, qui est ce que devait exprimer proprement *ratio*. Un compte se débat et se discute contradictoirement. *Ratio* est ce qui résulte de cette discussion et de cette comparaison. C'est la somme à payer ou à recevoir selon les cas, convenue et arrêtée d'un commun accord. En définitive ce qui nous paraît être à la base de l'idée de « compte » telle que la représentait originellement *ratio*, c'est moins la notion d'une évaluation numérique que celle d'un accord, d'une convention ou d'un compromis. Il nous semble que c'est de cette manière seulement que *ratio* peut rejoindre *ratus* « ce qui est convenu », « fixé », et en dernière analyse « ce qui est dit ». Mais nous entrons ici dans le domaine de l'hypothèse où il est prudent de ne pas s'aventurer plus avant.

En résumé, ce qui nous paraît acquis d'une manière probable, c'est que d'une notion primitive où est incluse l'idée d'une comparaison et d'un rapport, se tire celle de « compte » et se laissera également assez bien tirer celle de « rapport » au sens géométrique et de « calcul ». Mais un des faits les plus frappants de l'histoire de *ratio* comme mot technique est l'incommodité qu'offrait l'absence à côté de lui d'un verbe correspondant, et c'est ce qui donnera une grande importance aux locutions verbales dans la formation desquelles il entre et dont nous allons aborder l'étude.

CHAPITRE III

LES LOCUTIONS VERBALES, ET L'ORIGINE DES ACCEPTIONS DÉRIVÉES DE *RATIO*

L'examen des premiers textes montre que *ratio* a été employé de bonne heure par figure, appliqué à des choses qui ne sont pas proprement objet de comptes. C'est déjà sensible chez Plaute, et l'évolution est encore plus marquée dans la langue de Térence. Il en est résulté un accroissement rapide des significations de *ratio* dans des directions notablement divergentes. Lorsque nous le retrouvons après un intervalle de près d'un siècle, au moment où la langue latine atteint avec Cicéron et César sa pleine maturité, il est employé couramment, d'abord avec sa valeur propre, comme nous l'avons marqué dans le chapitre précédent, mais encore bien davantage dans une foule d'acceptions où cette valeur n'est plus sentie que d'une manière lointaine, sinon tout à fait oubliée. Il est évident que toutes ces significations nouvelles conservent entre elles un certain lien, puisqu'elles dérivent toutes d'une façon plus ou moins immédiatement aperçue d'un même sens initial. Mais on voit combien il serait vain de vouloir en faire une classification purement logique, sans avoir analysé d'abord les procédés par lesquels a pu se produire un pareil développement.

C'est par métaphore qu'un mot désignant un objet ou un fait concret en vient à s'appliquer à une notion abstraite. C'est par association des idées que le signe affecté à une notion définie peut être employé pour désigner une notion voisine. Nous n'insisterons pas sur ces faits bien connus, mais nous en tirerons une observation importante. Les idées s'associent et se groupent entre elles de manières extrêmement diverses. Il arrive qu'elles

s'accrochent par un point de contact assez mince pour que la circonstance qui les a mises en rapport apparaisse, non comme le résultat d'un travail logique, mais comme un pur accident. En matière de vocabulaire l'accident qui fait dévier le sens des mots dans des directions en partie imprévisibles, c'est le hasard qui les fait entrer dans des groupes, les uns passagers et fortuits, les autres plus habituels et se constituant en formules de caractère très défini. Il y a une façon ordinaire et usuelle de dire certaines choses qui n'exclut pas les autres procédés d'expression, mais reste le signe communément reçu pour les faire entendre. Autant que de mots, le langage est fait de locutions et de formules plus ou moins fixées qui sont comme la manière banale et ordinaire de s'exprimer : on s'en aperçoit bien à l'effort que font certains auteurs pour renouveler leur style en échappant à cette contrainte. C'est de ce double travail que résulte pour une part l'évolution du vocabulaire. Les formules se font et se défont, laissant à chacun des éléments dont elles ont été pour un temps composées une empreinte dont ils restent marqués par la suite.

En ce qui concerne particulièrement *ratio*, il nous semble que c'est pour être entré comme complément de verbe dans certains groupes bien établis qu'il est devenu capable d'un certain nombre d'acceptions nouvelles. Les valeurs ainsi acquises ont été d'autre part très souvent définies et précisées par l'adjonction à côté de *ratio* d'un autre mot qui fait passer et complète l'image. Nous allons donc étudier d'abord les locutions verbales dans lesquelles *ratio* est entré comme un des éléments composants, réservant pour le chapitre suivant l'étude des groupes à deux termes dont l'importance ne nous paraît pas moindre dans la fixation de ses sens.

Il n'est pas dans notre intention d'examiner tous les cas où *ratio* au sens de « compte » est complément ou sujet d'un verbe quelconque : un pareil travail dépasserait les limites de cette étude et serait sans intérêt immédiat. En effet des groupes ainsi formés, les uns sont momentanés et fortuits, ou ne donnent lieu à aucune observation intéressante : il importe peu qu'on ait dit dans certaines circonstances *rationem scribere*

« écrire le compte », Plaute, *Truc.* 749 ; Cicéron, *Verr.* 2, 74, 182 ; Properce, 3, 23, 19 ; Aulu-Gelle, 4, 18, 9 ; ou *rationēs legere* « lire les comptes », Pline, *Ep.* 5, 14, 8 ; 10, 47, 1. D'autres mériteraient davantage de retenir notre attention, parce qu'ils représentent des manières plus habituelles de s'exprimer. Ainsi *rationem conficere* a dû être assez usuel dans le sens de « faire le compte » : on le retrouve chez Varron, *Rer. Rust.* 2, 10, 10 ; César, *Bel. Gal.* 1, 29, 1 (le recensement des Helvètes) ; Cicéron, *Verr.* 3, 47, 112 ; *Phil.* 5, 6, 15 ; *fam.* 2, 17, 4 ; 5, 20, 1 et 2 ; *Att.* 6, 7, 2 ; Sénèque, *Ir.* 3, 31, 3 ; ce qui permet d'entrevoir un jeu de mots dans Plaute, *Capt.* 673 « mettre les affaires à mal ». Mais ou bien ils ne sont pas sortis de leur emploi technique, ou ils n'ont eu cours qu'à une certaine époque ou dans l'usage de certains auteurs : *rationem dispungere* ne nous est connu que par Sénèque, *Ben.* 4, 32, 4 ; *rationem excutere* par Pline, *Ep.* 7, 31, 2 ; 10, 39, 1 et les réponses de Trajan, 10, 18, 3 ; 10, 82, 2. Nous renoncions donc à en donner un relevé détaillé, et nous nous arrêterons uniquement sur ceux qui, fortement constitués d'abord dans la langue des comptes et des affaires, sont devenus des espèces de locutions verbales, capables de s'appliquer à autre chose que des comptes, et entraînant par suite une modification sensible des valeurs de *ratio*.

Nous entendons par « locution verbale » un groupe verbe + nom complément dans lequel l'esprit, cessant de s'arrêter successivement sur chacun des deux termes, n'aperçoit plus qu'une signification globale. Les éléments composants y perdent complètement leur autonomie, et leur tout forme un bloc dont le sens est un, et peut n'avoir presque plus rien de commun avec chacun d'eux. Il en résulte que le complément introduit par la locution verbale, qui se rattachait originellement au nom ou au verbe selon les cas, apparaît uniquement comme le complément du groupe. Celui-ci peut donc être considéré comme un verbe simple, allant quelquefois jusqu'à prendre, par suite d'altérations phonétiques une forme nouvelle, et pouvant même comporter un objet à l'accusatif, ou à un cas tout autre que ne pouvait le faire prévoir la construction primitive. Il y a en latin un certain nombre

de faits de ce genre qui sont typiques. *Animum aduertere* est devenu *animaduvertere*, construit avec un complément à l'accusatif, et pouvant s'employer au passif comme tous les verbes transitifs. Du sens de « faire attention » il est passé à celui de « blâmer » et à côté de lui s'est créé un nom d'action *animaduersiō*. — *In mentem uenire* comportant logiquement un substantif ou une proposition sujet a été mis en parallèle avec *meminī* dont il emprunte la construction avec le génitif, etc... En ce qui concerne les groupes formés avec *ratio*, l'évolution n'est pas allée aussi loin que dans les cas ci-dessus. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient eu des noms compléments à un autre cas que le génitif comme un simple déterminant de *ratio* : mais on trouve avec certains d'entre eux l'emploi d'une proposition, complément soit avec *ut*, soit avec un mot interrogatif, rarement la proposition infinitive. Nulle part non plus de fusion de deux mots en un seul à la manière de *animaduvertere*, ni par conséquent de formation d'un nom verbal correspondant comme *animaduersiō* : mais nous avons de la locution formée avec *ratum* un *ratihabēre* d'époque tardive, parallèle au *ratihabitiō* des jurisconsultes (cf. p. 77).

Ces réserves faites, il y a quelques formules bien nettes que l'on peut classer selon les trois types d'expression suivants :

- 1) faire le compte, type *rationem inire* ;
- 2) tenir le compte, type *rationem habere* ;
- 3) demander, rendre des comptes, type *rationem poscere, reddere*.

La comparaison du français, qui peut, par simple suppression de l'article, transformer en locutions verbales la plupart des groupes usuels, nous permettra de faire apparaître les valeurs nouvelles qui vont être conférées aux expressions ci-dessus. Ce seront respectivement : (faire compte) calculer, supputer ; — tenir compte ; — rendre compte.

Faire le compte

Parmi les groupes qui ont le sens de « faire » ou « établir le » ou « les comptes », il y en a trois d'importants, tous les trois anciens : *rationem putare*, — *subducere*, — *inire*.

Ratiōnem putāre est à mettre à part. Nous l'avons relevé chez Plaute, *Aul.* 527 ; *Cas.* 555 ; *Most.* 299 ; *Trin.* 417 ; Térence, *Ad.* 208 ; Caton, *Agr.* 2,5 ; 5,3 ; et avec un pré-verbe : — *disputāre*, Plaute, *Aul.* 529 ; — *computāre*, *Mil.* 204. Varron en donne, *Ling. Lat.* 6,7,63, une explication que nous avons commentée p. 54 et que reproduit Aulu-Gelle, 7,5,7. Nous avons remarqué à ce propos que *putō* doit sa fortune à l'accident qui l'a mis en rapport avec *ratiō*. Le cas est remarquable, car c'est un des rares exemples de locution verbale où le verbe ait confisqué à son profit le sens total du groupe. C'est ce qui explique qu'il soit si peu employé par la suite : — *putāre*, Cicéron, *Att.* 4,11,1 ; — *computāre*, Suétone, *Dom.* 4,3. On n'avait plus besoin du complément, *putō* à lui tout seul, et surtout *computō*, suffisant à exprimer l'idée de « compter »

Ratiōnem subducere a chez Plaute, *Capt.* 192 et *Curc.* 371 (*ratiunculam* —) le sens de « faire son compte », conservé par Cicéron, *Att.* 5,21,12 :

« Quid opus est » inquam, « rationem conferatis ». Assidunt, subducunt, ad nummum conuenit.

Cf. Suétone, *Cl.* 21,2. Mais nous avons déjà noté chez Térence, *Ad.* 855, comment l'idée de « faire un calcul » pouvait être prise au sens figuré. Il s'agit d'un calcul d'utilité dans Cicéron, *Fin.* 2,24,78. Le passage du sens propre au sens figuré est très apparent dans *fam.* 1,9,10 :

circumspectis rebus meis omnibus, rationibusque subductis, summam feci cogitationum mearum omnium.

Et il n'y a plus que le dernier dans *Nat. Deor.* 3,29,71, où *subducere* est accolé à *inīre* :

Medea modo et Atreus commemorabantur a nobis, heroicae personae inita subductaque ratione nefaria scelera meditantes.

Rationem inīre n'est pas sûr dans Plaute, *Amph.* 670. Mais on l'a dans Térence, *Phorm.* 344 ; Caton, *Agr.* 2,2. Il est encore employé avec le sens propre de « faire le calcul » par César, *Bel. Gal.* 7,71,4 ; Cicéron, *fam.* 10,33,3 ; Tite Live, *fgm.* 18 ; Pline, *Ep.* 10,8,5. Mais le sens déjà relevé dans

Térence, *Heaut.* 674 « il faut reprendre tous mes plans » nous montre que de bonne heure cette locution s'est employée d'une manière figurée. On lui trouve un sens très voisin de celui de *consilium inīre* dans César, *Bel. Gal.* 7,24,4 :

ut quo primum occurreretur aut cui rei ferretur auxilium uix ratio iniri posset,

Nous l'avons vue ci-dessus avec *subdūcere*, Cicéron, *Nat. Deor.* 3,29,71 (cf. fgm. 5,94). Elle voisine avec *attendere animō* et *cōgitāre* au fgm. 5,81. Tous ces faits sont bien clairs : *rationem inīre* a passé du sens de « calculer » à celui de « supputer », « réfléchir », « trouver un moyen ». Il s'emploie de la sorte avec un gérondif complément : Cicéron, *fam.* 4,6,3 ; *Att.* 14,9,1 ; Tite Live, 1,43,13 ; 5,23,9 ; 6,27,8 ; 9,24,2 ; 42,3,11 ; 44,5,2 ; Quinte Curce, 10,9,11 ; — *ad* et le gérondif : Corn. Nepos, 23,10,3 ; — un nom au génitif, Cicéron, *leg. agr.* 2,25,67 (texte incertain) ; — *dē*, Cicéron, *Phil.* 5,19,53 ; — *ut* : Cicéron, *fam.* 5,20,4 ; *Tull.* 11,28 ; *Font.* 9,19 (var. *in Italianam*) ; *Rep.* 2,36,61 ; Tite Live, 26,4,4 ; — une relative de but : Cicéron, *Verr.* 3,46,110 ; Tite Live, 23,2,4 ; — une interrogation indirecte, comme dans l'exemple de César cité ci-dessus, avec *quem ad modum*, Cicéron, *fam.* 13,28,2 ; *Att.* 12,19,1 ; — *unde*, Tite Live, 23,25,6 ; — *quō modō*, 23,48,5 ; — *uter*, 28,8,3 ; 29,17,19 ; etc... On le trouve absolument, Tite Live, 1,23,10.

On voit de quelles extensions du sens de *ratio* il a pu y avoir l'amorce dans le groupe ci-dessus. Le « calcul » qu'on fait en vue de quelque chose peut être selon les cas le « dessein » et le « plan » ; le « moyen », la « manière » et la « méthode ». Inversement, si l'on y fait entrer une signification que *ratio* a prise par ailleurs, celle qui résulte par exemple de sa mise en rapport avec *causa*, il pourra y avoir un changement de la valeur du groupe. C'est ainsi que Tite Live a pu écrire, 34,4,12 :

atque ego nonnullarum cupiditatum ne causam quidem aut rationem inire possum.

Le sens de « comprendre » est clair dans Pline, *N. H.* 37,2,26 :

quare nascatur sexangulis lateribus (sc. le cristal de roche) non facile ratio iniri potest.

Et l'on trouve chez Apulée le groupe complètement dissocié dans une formule nouvelle, *Apol.* 24 :

sed qua ratione uitam uiuere inierit.

Il n'en reste pas moins que cette locution a gardé assez longtemps son indépendance. La preuve en est que, lorsque *ratio*, reçoit une détermination qui modifie sa valeur et rompt le groupe, le verbe change et on emploie *ingredior* : Cicéron, *Arch.* 1,1 ;

ad suscipiendam et ad ingrediendam rationem horum studiorum.

Cf. *de Or.* 2,53,213 ; Quintilien, 12, pro. 3.

Il y a dû avoir un certain nombre d'autres expressions analogues aux précédentes, mais de la plupart il ne nous reste que des emplois dérivés. Le *rationēs tractāre* de Cicéron, *Att.* 7,1,9 ; *Font.* 8,19 ; Pline, *Ep.* 10,17,2 ; Fronton (Naber p. 86) suppose un *rationem trahere* qu'on ne trouve que chez Salluste, *Iug.* 97, au sens de « peser le pour et le contre » :

quem (sc. Bocchum) ubi cunctari accepit et dubium belli atque pacis rationes trahere...

Mais Cicéron connaît *rationem contrahere*, *Sull.* 20,56 ; *Cluent.* 14,41 ; *Off.* 1,17,53. *Rationēs pōnere* ne se trouve que chez Sénèque, *Ep.* 87,5. En opposition avec *rationibus interpositis* « des comptes surchargés », Cicéron offre — *institūtis*, *Verr.* 3,75,175. Mais c'est en dehors de toute idée de compte que nous apparaît ordinairement *rationem instituere* : *Cluent.* 14,42 *institūtā ratione uītāe* ; cf. *Cael.* 19,45 ; *Rep.* 1,8,13 ; César, *Bel. Gal.* 4,17,3 *rationem pontis hanc instituit* ; cf. 6,9,4 ; 6,34,6 ; *Bel. Ciu.* 1,42,1. Dans Cicéron, *Nat. Deor.* 1,37,104, *male institūta ratio* est un « raisonnement mal commencé », et, dans *Orat.* 48,162 *institūta ratio* c'est le « sujet proposé » (cf. Suétone, *Aug.* 8).

Il n'y a presque rien à dire non plus des groupes où *ratio* est sujet de verbe. *Ratio pār est* indique l'idée d' « être quitte » dans Cicéron, *Lael.* 16,58, à propos de l'amitié. On a de même

rationēs parēs facere Sénèque Rhét. *Controu.* 9,1,15 ; Sénèque, *Ep.* 20,10 ; — *signāre*, id. *Ben.* 6,40,2 ; — *habēre*, Tacite *Ann.* 13,14. Mais dans Cicéron, *Nat. Deor.* 3,1,3, *pār* introduit une comparaison :

neque enim mihi par ratio cum Lucilio est ac tecum fuit ;

et il faut entendre « la partie n'est pas égale ».

Nous mentionnerons simplement *ratio adpāret*, — *compāret* de Plaute, *Trin.* 418-9, cité pour le deuxième vers par Cicéron, *Pisp.* 25,61, qui devient tout autre chose dans Tite Live, 24, 28,9 :

quia belli cum Romanis gerendi nulla ratio apparebat, pacem fieri placuit cum eis.

De même *ratio exstat*, Cicéron, *Att.* 10,8,5 ; — *constat*, Flacc. 28,69 ; Sénèque, *Ep.* 1,4 ; Suétone, *Ner.* 30,1 « on voit le compte », sont appliqués le plus souvent à autre chose qu'à des comptes. Cicéron, *Planc.* 27,66, citant Caton, avait employé le premier à propos de *otium*, *negotium* :

clarorum uirorum atque magnorum non minus otii quam negotii rationem exstare oportere.

Justin, préf. 5, reprend la même idée avec *constat*. Sénèque l'applique à un bienfait, *Ben.* 2,16,1 ; Pline à la libéralité du prince, *Pan.* 38,4. Mais la plupart du temps *ratio* prend dans ces groupes nombre d'acceptions différentes, l'« explication » ou la « raison » par exemple, Luerèce, 6,535 ; *Rhet. Her.* 4,12,8, etc. et leur valeur est complètement transformée par les sens spéciaux que peut prendre *constāre* : Varron, *Ling. Lat.* 9,55,96 ; *Rhet. Her.* 2,23,35, etc... On sait d'autre part que *ratio constāns* est une expression très fréquente : Cicéron, *Sest.* 40,87 ; *Nat. Deor.* 2,13,34 ; 3,39,92 ; *Rep.* 3,22,33 ; *Leg.* 1,16,45 ; Sénèque, *Ep.* 74,21, etc., où *constāns* n'est plus qu'un adjectif.

Enfin on signalera que *ratio tē fūgit* « tu t'es trompé » de Plaute, *Amph.* 386, se retrouve dans Catulle, 10,29, mais est, repris avec un sens légèrement différent dans *Rhet. Her.* 2,16, 24 :

nam qui se propter unum aut amorem aut iracundiam fugisse rationem dicet...

« Celui qui dira qu'il n'a pas réfléchi ». Comparer *ibid.* 2,25,40 : *sed mē tum haec ratiō fūgit* « je n'y ai pas pensé », et avec *ratiō fallit*, Cicéron, *fam.* 5,20,7 ; 6,6,3 ; *Verr.* 5,67,173 ; Pline *N. H.* 2,17,73 ; Silius Italicus, 8,330.

Il y en a assez pour montrer combien les locutions qui rayonnent autour de l'idée de « faire le compte » sont nombreuses, et comment elles se prêtent à des applications variées qui donnent à *ratiō* un ensemble déjà passablement complexe de valeurs figurées.

Tenir le compte

Nous avons signalé p. 131 dans Cicéron, *Verr.* 2,52,129, un jeu de mots qui n'aurait pas été possible si *ratiōnem dūcere* n'était pas devenu une véritable locution verbale : « tenir compte ». C'est en effet avec ce sens que ce groupe paraît avoir été ordinairement usité, ayant pour compléments des mots qui n'éveillent pas l'idée d'un compte, et les exemples en sont tous de Cicéron : — *officiū et ambiōnis*, *Verr.* 2,63,154 ; — *et existimātiōnis*, *Quinct.* 16,53 ; — *et commodī*, *Sext.* 10,23 ; — *commodī*, *Sext. Rosc.* 44,128 ; *fam.* 7,17,2 ; — *temporis, ualētūdinis, facultātis, diu. Caec.* 4,16 ; — *constāntiae, uirtūtis*, *Off.* 2,2,6 ; — *salūtis*, *fam.* 7,3,1. C'est encore une locution verbale lorsque *ratiō* y est déterminé par un possessif : — *suam*, *Verr.* 1,48,126 ; — *meam*, *Att.* 8,11D,7, représentant un génitif *suī, meī* ; ou par un démonstratif, *fam.* 8,5,1 :

hanc autem nemo ducit rationem.

Mais ce n'en est plus une quand *ratiō* y est déterminé par un attribut, *Att.* 10,7,1 :

nec tuam rationem eandem esse duco quam meam.

Ici *dūcere* a le sens de « penser » et l'expression ne se retrouve pas après Cicéron, car il n'y a plus rien de « tenir compte » dans Quintilien, 1,6,12. On a cependant *ratiōnem dedūcere* Suétone, *Aug.* 42,3.

C'est au groupe *ratiōnem habēre* que paraît avoir été dévolu

plus généralement le rôle d'exprimer dans toutes sortes de cas l'idée de « tenir compte ».

Il est remarquable que *rationem habere* ne soit pour ainsi dire pas usuel avec la valeur qui a dû originellement lui être propre de « tenir le compte de... » On le trouve néanmoins plusieurs fois d'une manière très claire, César, *Bel. Gal.* 6,9,12 :

huius omnis pecuniae ratio habetur, fructusque seruantur ;

Cicéron, *Verr.* 2,62,153 :

huius ego pecuniae, iudices, quae permagna est impudentissimeque coacta ab inuitis non habui rationem, neque habere potui, quantum ab aratoribus, quantum ab negotiatoribus qui Syracusis, qui Agrigenti, qui Panormi, qui Lilybaei negotiantur, esset coactum.

Cf. *Verr.* 5,71 — *pīrātārum* ; 2,74,182 — *annōrum* ; *Att.* 8,11,5 — *diērum* ; César, *Bel. Ciu.* 3,53,1 — *proeliōrum*. *Habeō rationem mediocritātis*, Cicéron, *Or.* 66,221, veut bien dire, quoique dans une acception figurée « je prends la moyenne » (cf. Vitruve, 1,2,5). Il s'agit du calcul des entrecolonnements dans Vitruve, 3,3,10 ; des chapiteaux, 3,5,5 (restitution) ; 5,9,4 ; des epistyles, 3,5,8 ; du rétrécissement des colonnes, 3,3,12. Mais il y a dans tout ceci un calcul de proportions qui fait penser à une des valeurs premières de *ratio* « le rapport ». *Rationem habere* serait alors proprement « faire entrer en ligne de compte », sens qu'on retrouve chez Tite Live, 5,30,8 :

ut agri Veientani septena iugera plebi diuiderentur, nec patribus familiae tantum, sed ut omnium in domo liberorum capitum ratio haberetur.

Cf. Cicéron, *Phil.* 5,19,53. Il est facile de passer de ce sens à celui de « faire entrer en considération », « tenir compte » et « avoir égard à ». Le passage s'est fait par des expressions où il est question d'argent : *pecūniae*, Cicéron, *fam.* 11,14,2 ; 11,20,3 ; de patrimoine, *rei familiāris*, *fam.* 4,7,5 ; *Fin.* 5,18,48 ; *Off.* 2,18,64 ; 3,15,63. On en comprendra toute la valeur par l'opposition des *Verrines*, 3,16,43, *rationem habere*, — *nēgligere* :

an tibi unius anni aut biennii ratio fuit habenda, salus prouinciae,

commoda rei frumentariae, ratio rei publicae in posteritatem fuit negligenda ?

On trouve quelquefois une expression *rationem habere cum* « être en compte avec quelqu'un », employée par Cicéron avec le complément *pecuniae*, *Verr.* 2,76,187 :

quaerere incipimus de Carpinatio, quisnam is esset Verrucius, quicum tantae pecuniae rationem haberet.

Comparer *ibid.* 2,77,188. Varron dit, *Rer. rust.* 1,4,3 : *ubi ratio cum Orcō habetur* « quand il faut compter avec la mort ». Les paysans sont en compte avec la terre, Cicéron, *Cato*, 15,51. Mais l'expression a pris une valeur inattendue dans *Cael.* 20,50, où il s'agit de rapports amoureux :

si quae mulier sit eius modi, qualem paulo ante descripsi, tui dissimilis, uita institutoque meretricio, cum hac aliquid adulescentem hominem habuisse rationis, num tibi perturpe aut perflagitiosum esse uideatur ?

Et le même Cicéron dit joliment, *Att.* 2,5,2, qu'il va « flirter » avec les muses :

cum omnibus Musis rationem habere cogito.

Il faut naturellement joindre aux exemples ci-dessus *ratio est cum*, Cicéron, *Quinct.* 23,7,5 ; *prou. cons.* 17,40 ; et ceux où aucun verbe n'est exprimé *Verr.* 1,39,100 ; *Att.* 13,52,1.

Ces faits mis à part, la grande majorité des cas où l'on trouve *rationem habere* donnera le sens de « tenir compte ». Le groupe introduira les compléments les plus divers de choses qui ne sont pas objet de comptes, de la manière que nous avons signalée pour *rationem ducere* : — *aequitatis, dignitatis, uoluntatis*, Cicéron, *fam.* 13,7,3 ; — *aequitatis, improbitatis, impudentiae*, *Verr.* 3,85,195 ; — *aetatis, dignitatis, nobilitatis*, *Verr.* 2,20,48 ; — *collēgiōrum, urbis, pāgōrum, uicinitatum*, Q. Cicéron, *pet. cons.* 8,30 ; — *colōris, salūtis, uīrium*, Cicéron, *fam.* 1,9,15 ; — *firmitatis, utilitatis, uenustatis*, Vitruve, 1,3,2 ; — *hūmānitatis, officiū, periculū, pietatis*, Cicéron, *Verr.* 2,40,97 ; *lēnitatis, modestiae, patientiae*, (César) *Bel. Afr.* 54,2, etc... On le trouvera avec un gérondif, — *agendī, cōgitandī*, Cicéron,

jam. 4,13,3 ; — *dīcendī, audiendī, Nat. Deor.* 1,20,56 ; — *intercalāndī, Leg.* 2,12,29 ; — *prōcreāndī, Fin.* 3,19,62 ; — *feriendī, de Or.* 3,52,200 ; avec *ut, ibid.* et *jam.* 3,5,1 ; *Lael.* 24,89 ; — *eius ut, César, Bel. Gal.* 7,1,6 ; — *nē, Cicéron, Fin.* 3,21,72 ; une proposition interrogative indirecte, *Varron. Rer. rust.* 2,1,17 et 18 ; *Cicéron, jam.* 3,6,6 ; *Verr.* 5,14,36 ; *dom.* 7,16 ; *de Or.* 1,34,156 ; 3,46,180 ; *Corn. Nepos,* 17,1,3 ; *Tite Live,* 35,49,1 ; ou une proposition infinitive, *Cicéron, Verr.* 5,15,38. Enfin il pourra recevoir pour complément un nom de personne : *rationem habere alicuius* est une expression habituelle du langage de la politique : « prendre en considération la candidature d'un tel », le considérer comme éligible. Elle nous est bien connue par la querelle de César et du Sénat qui alluma la guerre civile. Aussi revient-elle souvent dans le *Bel. ciu.* : *rationem habere absentis*, 1,9,2 ; 1,32,3 ; 3,82,4 ; et dans la correspondance de Cicéron, *jam.* 6,6,5 ; *Att.* 7,1,4 ; 7,3,4 ; 7,6,2 ; 8,8,3. Le même problème se pose d'ailleurs à propos des sacerdoxes, *ad Brut.* 1,5,3 (*non praesentis* à côté de *absentis*). L'expression se trouve aussi souvent sans *absentis* : *jam.* 8,8,9 ; 8,13,2 ; 16,12,3 ; *Att.* 7,7,6 et 7 ; 7,9,2 et suiv. ; 7,17,2 ; à propos d'Octave, *Phil.* 5,17,46 ; de Servilius Glaucia, *Brut.* 62,224. Cf. *Tite Live* 3,64,5 ; 4,6,11 ; 4,8,9 ; 4,55,6 ; 6,37,4 ; 7,22,8 ; 8,15,9 ; 10,15,11 ; 25,2,6 ; 27,6,5 ; 27,8,1 ; 39,39,4 ; *perioch.* 107 ; *Suétone, Iul.* 18,2 ; 28,2 ; *Velleius Paterculus* 2,20,3 ; *Pline, Ep.* 2,12,2, etc... Elle s'applique au choix des Vestales, *Aulu-Gelle* 1,12,12 ; pour des soldats libérables, *Cicéron, jam.* 8,8,7 ; et même d'une manière encore plus large, *Pline, Ep.* 10,118,3 ; *Sénèque, Ben.* 3,11,1. On voit d'ailleurs se mêler la valeur technique de l'expression avec sa valeur ordinaire dans *Cicéron, Att.* 7,9,4 :

inapedis et ais : « *habe meam rationem* ». — *Habe tu nostram* !

Cf. *ibid.* 5,4,1 (texte incertain).

On voit par tout ceci que *rationem habere* est une locution bien fixée. Evidemment elle comporte une foule de nuances, et pourra donner lieu chaque fois à une traduction différente : *Cicéron, Verr.* 5,14,36 :

nunc sum designatus aedilis ; habeo rationem quid a populo Romano acceperim...

« je sais ce que je dois au peuple romain ».

dom. 7,16 :

possem aliquid in ea re necne ratio non habebatur...

« on ne se demandait pas si j'y pouvais ou non quelque chose ».

Fin. 2,20,64 :

habebat tamen rationem uoletudinis...

« il ménageait sa santé ».

Mais tous ses sens se laissent déduire de celui de « considération », « égard », « rapport » dans lequel elle a contribué à fixer *ratio*.

Il n'en faudrait pas conclure qu'il est absolument impossible de trouver *ratio* comme complément de *habere* dans un autre sens que celui que nous venons de définir. C'est peut-être déjà le cas de l'unique exemple de Plaute, *Capt.* 23 (prologue) « vous avez l'explication » (cf. p. 124). A cette époque *ratio* est encore assez près de sa valeur propre pour qu'on ait le droit de voir là une expression forcée et qui fait rire. Mais on trouve plus tard des exemples bien nets : Cicéron, *fam.* 9,2,4 :

habes rationem mei consilii...

« tu as l'explication de mon dessein » ;

cf. *ad Brut.* 1,15,11 ; Lucrèce 2,551 :

non, ut opinor, habent rationem conciliandi...

« ils (les atomes) n'ont pas le moyen de se rassembler ».

En règle générale, toutes les fois que *ratio* reçoit une détermination, on peut considérer la locution verbale comme rompue. Il reprend son autonomie et le groupe est dissocié. C'est le cas de *aliquid ratio*nis, Cicéron, *Cael.* 20,50 ; *illud* —, *Verr.* 5,15,38 ; *hōc* —, *Verr.* 2,29,70 ; *Caec.* 1,2 ; *nikil* —, *Diu.* 2,15 ; *plūsculum* —, Lucrèce, 4,616 ; *plūrimum* —, Quintilien 2,11,6 ; *quid* —, Cicéron, *Verr.* 2,6,115 ; *aliquam* —, *Phil.* 11,9,21 ; Quintilien 1,5,53 ; *hanc* —, Cicéron, *Verr.* 5,39,101 ; *fam.* 15,6,2 ; *Tim.* 5,17 ; *Rhet. Her.* 2,19,30 ; *eandem* —, Cicéron, *Off.* 1,36,130 ; Quintilien 3,6,90 ; *parem* —, *Rhet. Her.* 2,29,46 ;

dissimilem —, Varron, *Ling. Lat.* 9,49,84; *nullam* —, Pline, *N. H.* 2,43,113; *certam* —, Vitruve 1,6,12; *crēdibilem* —, Quintilien 4,2,89; 5,12,13; *facilem* —, Cicéron, *Fin.* 4,7,17 (*quandam*); Quintilien 5,7,10; *perfacilem* —, Cicéron, *Cael.* 25,62; *magnam* —, *Off.* 1,35,126. Souvent aussi l'écrivain prend soin de nous avertir de la valeur spéciale qu'il donne à *ratio* en l'expliquant par un autre terme : *argūmentum*, Cicéron, *Verr.* 2,27,115; *consilium*, *ibid.* 5,39,101 :

quod posteaquam iste cognouit, hanc rationem habere coepit...

et un peu plus loin :

consilium capit, primo stultum, uerū tamen clemens ;

ou par une opposition, *ūtilitās*, *ibid.* 3,85,197 ; — *potestās*, *Sex. Rosc.* 8,22. On peut le faire entrer dans une énumération, *Phil.* 4,6,14 ; joindre une autre verbe à *habēre* : *excōgitāre*, *Inu.* 2,13,44 ; etc... Il n'était pas possible que la langue se privât de la commodité d'employer *habēre* à côté de *ratio*. Mais la locution *rationem habēre* est trop bien fixée pour ne pas avoir été d'une gêne constante. Et lorsque dans la langue de la philosophie *ratio* sera devenu la « raison », il est rare qu'on exprime par *rationem habēre* l'idée d'« être doué de raison ». On le trouve *Leg.* 2,7,16 :

quomque omnia, quae rationem habent, praestent iis, quae sunt rationis expertia ;

Nat. Deor. 3,26,66 ; 3,28,71 ; etc... Mais il faut y faire accompagner *ratio* de *mens*, *Fin.* 2,14,45 ; de *sensus*, *Nat. Deor.* 2,17,46 ; 3,10,26 ; etc... et en définitive l'expression usuelle est *rationis compos* ou *particeps*.

Demander, rendre des comptes

Rationem repetere est une formule ancienne que Cicéron nous explique, *Cluent.* 37,104 :

qua lege in eo genere a senatore ratio repeti solet, de pecuniis repetundis, ea lege accusatus ;

Cf. *Quir.* 9,21. C'est une formule trop bien fixée pour avoir dévié facilement de son sens. Toutefois il n'y a plus compte d'argent dans Sénèque. *Clem.* 1,1,4 ; mais Cicéron n'avait employé que le groupe tout voisin *rationem petere*, au sens de « demander l'explication » dans *Diu.* 2,20,46. De même *rationem exigere* a dû avoir le sens de « calculer », comme il résulte des passages suivants : Horace, *Sat.* 2,4,36 :

nec sibi cenarum quiuis temere adroget artem
non prius exacta tenui ratione saporum ;

Tite Live 26,43,3 :

ad urbem unam oppugnandam si quis uos adductos credit, is magis operis uestri quam emolumenti rationem exactam, milites, habet.

Cf. Vitruve, 3,1,1. Et on ne lui trouve qu'assez tard le sens de « demander compte », Sénèque Rhét. *Controu.* 2,3,7 ; Sénèque, *Ep.* 94,28 ; Pline, *Ep.* 2,19,9 ; 10,81,1 ; Justin 19,2,6 ; Suétone, *Aug.* 101,4. Il n'en sera pas de même de la formule analogue *rationem poscere*. Cicéron écrit, *Verr.* 3,73,171 :

posco rationes, inspicio litteras...
« je demande les comptes, j'examine les écritures »

Mais dès que *ratio* est mis au singulier, le groupe est bien près de faire une locution verbale « demander le compte », puis « demander compte » : Tite Live 38,55,12 :

indignantem quod, cum bis milliens in aerarium intulisset, quadragiens ratio a se posceretur.

Comparer Aulu-Gelle 4,18,12. Il ne s'agit plus d'argent dans Cicéron, *Planc.* 19,48 ; *diu. Caec.* 9,27 ; *Verr.* 3,1,1 ; César, *Bel. Gal.* 5,30,2 ; *Rhet. Her.* 4,16,23 ; Tite Live 39,37,10 ; Quintilien 6,3,10 ; de sorte qu'on passe très facilement à l'idée de « demander l'explication » : Varron, *Ling. Lat.* 6,5,39 :

si etymologus principia uerborum postulet mille, de quibus ratio abs se non poscatur ;

et « demander la » ou « les raisons » : Tite Live 44,36,13 ; Tacite, *Ann.* 13,49. Ainsi *rationem requirere* n'est employé

qu'une fois par Tite Live 38,55,10 au sens de « demander des comptes », et Cicéron ne lui donne que celui de « demander des raisons », *Nat. Deor.* 2,38,96 ; 3,5,13. Et *rationem quærere* ne signifie jamais que « chercher un moyen », Cicéron *Att.* 7,1,3 ; 11,5,1 ; César, *Bel. Gal.* 7,37,6 ; — ou « une explication », Cicéron, *Verr.* 3,85,197 ; *de Or.* 3,29,114 ; *Part. Or.* 38,135 ; *Lucul.* 25,81 ; Lucrèce 2,1044, etc...

Rationem dare est une expression sans doute ancienne, si l'on en juge par la formule du censeur s'adressant à son *praecō*, Varron, *Ling. Lat.* 6,9,86 :

omnes Quirites, pedites, armatos priuatosque, curatores omnium trium, si quis pro se siue pro altero rationem dari uolet uoca inlicium huc ad me.

Comparer Plaute, *Trin.* 872. L'idée de « rendre des comptes » est encore dans Cicéron, *Verr.* 1,36,92 :

cum saepius mater et auia pueri postularent, uti, si non redderet pecuniam nec rationem daret, diceret saltem quantum pecuniae Malleoli deportasset.

Il y a peut-être cette valeur sous-entendue de manière à faire une déclaration à double entente dans Plaute, *Mil.* 770 et 772. C'est l'idée de « rendre compte » dans *Rhet. Her.* 4,1,1. Mais ce n'est que celle de « donner des raisons » Cicéron, *Inu.* 2,7,24.

C'est *rationem reddere* qui est la locution usuelle au sens de « rendre des comptes », et par suite figurément de « rendre compte ». On trouve déjà les deux valeurs dans Plaute, *Men.* 206 et *Aul.* 45, *Trin.* 515. Il s'agit bien de « rendre des comptes » dans Cicéron, *Verr.* 2,19,47 — *negōtiōrum* ; *Font.* 3,5 — *magistrātuum* ; *Caec.* 6,17 — *pecūniae solūtae* ; *de Or.* 1,14,62 — *operis* ; Tite Live 39,9,3 — *tūtēlae* ; Sénèque, *Vit. beat.* 23,5 — *expensōrum*, *acceptōrum* ; Aulu-Gelle, 4,18,7 — *pecūniae, praedae*. Mais on peut être appelé aussi à rendre des comptes de choses qui ne comportent pas d'évaluation numérique, et c'est ainsi que l'on passe à l'idée de « rendre compte » : Cicéron, *Part. Or.* 30,104 :

nemo enim eius quod negat factum rationem potest aut debet aut solet reddere.

Cf. *Verr.* 2,17,43 — *factōrum* ; 2,11,29 — *dē factīs* ; Tite Live 40,14,9 — *factī* ; 34,31,13 — *inconstāntiae* ; 44,38,3 — *pugnae dilātae* ; 26,20,5 — *timōris* ; Pline, *Ep.* 8,14,16 — *iūdicī* ; Tacite, *Ann.* 1,6, — *factī* ; *Hist.* 4,14 — *uictōriae* ; Suétone, *Galb.* 9,1 — *ōtiī* ; etc... L'expression *rationem reddere uitae* est particulièrement fréquente : Cicéron, *diu. Caec.* 9,27 ; *Cluent.* 56, 155 ; Tite Live 9,26,18 ; Sénèque, *Oed.* 696 ; Quintilien 12,7,1 ; Suétone, *Aug.* 39 ; *Cl.* 16,2. On peut d'ailleurs trouver *rationem reddere* sans spécification d'aucune sorte, l'idée étant éclairée par le reste de la phrase, Cicéron, *Verr.* 2,11,28 :

semper ita uiuamus, ut rationem reddendam nobis arbitremur ;

cf. Sénèque, *Tranqu. an.* 3,8 ; où paraissant suffisamment explicite, Cicéron, *Verr.* 4,22,49 ; Tite Live 38,50,9 ; Sénèque, *Ir.* 3,36,1 ; *Clem.* 1,1,4 ; Tacite, *Ann.* 1,6] ; Suétone, *Vesp.* 6,2. Un passage de Pline, *Pan.* 20,5, nous montre combien un rapprochement reste sensible entre l'idée de « rendre compte » et de « rendre des comptes » :

adsuescat imperator cum imperio calculum ponere ; sic exeat, sic redeat, tamquam rationem redditurus.

De l'idée de « rendre compte » on passe à celle de « donner une explication ». Nous avons les deux à la fois dans Justin 22,6,2 :

cuius rei (une éclipse) rationem non minore cura rex quam belli reddebat.

On a *rationem reddere fabulārum*, Cicéron, *Nat. Deor.* 3,24,63 ; — *sententiae*, *Cluent.* 38,106 ; *Tusc.* 1,7,38 ; Aulu-Gelle 1,4,6 ; 19,8,10 ; — *consiliū*, Velleius Paterculus 2,50,2 ; Quinte Curce, 4,13,24 ; etc... Et cela devient pour les auteurs de traités scientifiques une expression d'une valeur nouvelle « donner la théorie » : — *de sacrīs aedibus faciundis*, Vitruve 1,7,2 ; — *aquae abditae*, Sénèque, *Nat. quaest.* 3,23 ; — *colōrum*, ibid. 1,3,4 ; — *Nili*, ibid. 3,26,1 ; — *conuexitātis mundī*, Pline, *N.H.* 18,34,335 ; — *stellārum*, ibid. 2,16,71 ; 16,25,99 ; — *uerbī*, Aulu-Gelle, 2,14, summ. ; etc... Cet emploi, comme on le voit est postérieur, mais on en trouve déjà le germe dans

Lucrèce 1,59 : *reddundā in ratiōne* « dans l'exposé de notre doctrine » ; cf. 2, 987 ; et Varron, *Ling. Lat.* 10,2,20 *in hīs reddendis ratiōnibus*.

Après ce qui vient d'être dit on s'attend à trouver souvent une proposition interrogative après *ratiōnem reddere* : Lucrèce 3,178 ; 4,175 ; 5,1168 ; 6,1000 ; Tite Live 3,40,12 ; 39,26,3 ; 40,14,9 ; avec *cur*, Lucrèce 2,763 ; Cicéron, *Orat.* 54,180 ; *Lucul.* 33,105 ; Vitruve 1,1,5 ; Tite Live 41,7,7 ; Quintilien 2,4,12 ; 6,3,112 ; etc... ; *quārē*, Sénèque, *Clem.* 2,7,1 ; *Nat. quaest.* 1,1,2 ; 2,13,1 ; Quintilien 7,1,7 ; *quā dē causa*, Cicéron, *Rabir.* 1,1 ; *quam ob causam*, *Sext. Rosc.* 22,61 ; *quam ob rem*, *diu. Caec.* 19,62 ; *quem ad modum*, *Nat. Deor.* 3,16,41 ; Sénèque Rhét., *Controu.* 7,7,1 ; *quod*, Tite Live 22,25,13 ; *quō modō*, Lucrèce 3,259 ; *quō pactō*, *ibid.* et 4,572 ; *unde*, 1,572 ; 3,178 ; 5,1168. On ne trouve pour ainsi dire pas la proposition infinitive. Il est évident que la construction de *ratiōnem reddere* avec une proposition complément n'entraîne pas par elle seule une variation de sens, mais elle oblige à penser tout de suite à une « explication ». On en dira autant des cas où *ratiō* est déterminé : — *nātūrālem*, Cicéron *Diu.* 2,28,61 ; — *probābilem*, *Fin.* 3,17,58 ; — *falsam*, *Inu.* 1,50,95 ; — *rectam*, Quintilien 1,5,35 ; — *hanc*, *id.* 5,13,43 ; Sénèque *Nat. quaest.* 6,26,1 ; — *istam*, Cicéron, *Muren.* 33,68 ; — *eius modī*, Sénèque, *Nat. quaest.* 1,1,7. Comparer Quintilien 1,7,26 : *eā ratiōne quam reddidī*, et Sénèque, *Nat. quaest.* 3,4, *pro. quaecumque ratiōnem reddiderimus dē flūmine, eadem erit* etc...

A côté des expressions ci-dessus, il y en a un certain nombre d'autres qui ne nous arrêteront pas. *Ratiōnēs exhibēre* se trouve seulement dans la correspondance de Pline, 7,6,2. *Ratiōnēs ferre* ne paraît pas non plus avoir été usité : cf. Cicéron, *Verr.* 5,23,60 (Müller *referre*). *Ratiōnem adferre* ne forme pas davantage un groupe habituel : Cicéron, *Quinct.* 11,38. Mais il est extrêmement usité au sens d'apporter une ou des raisons : Cicéron, *fam.* 6,8,1 :

aut etiam negare et adferre rationem, cur negarent.

Cf. *fam.* 4,13,4 ; *Att.* 8,9,3 ; 11,12,1 ; *Verr.* 3,85,195 ; 5,7,15 ; *Caec.* 24,69 ; 33,96 ; 35,101 ; *Phil.* 2,23,56 ; *Tusc.*

1,7,39 ; 1,21,49 ; 1,32,79 ; 1,33,80 ; 2,17,39 ; *Nat. Deor.* 1,22,62 ; 1,27,76 ; 3,8,19 ; *Fin.* 5,10,27 ; *Diu.* 1,39,86. Dans les traités de rhétorique l'emploi de ce groupe tient au sens spécial qui y est donné à *ratio* : *Part. Or.* 29,102 ; *Inu.* 2,46,137. On a *rationēs inferre*, *Flacc.* 9,20. *Rationem conferre* a le sens de « collationner des comptes », « faire la balance » dans Sénèque, *Ben.* 6,4,5 :

inter beneficia quoque et iniurias ratio confertur.

Cf. Cicéron, *fam.* 5,20,1 et 2 ; *Att.* 5,21,12 ; Sénèque, *Marc. cons.* 15,4 ; *Ep.* 118,1 (comparer *Ep.* 81,16 : *cum conferentur accepta et expensa*). Mais ailleurs il s'agit de « transporter ses affaires », Cicéron, *imp. Pomp.* 7,17. Il n'y a guère que *rationēs referre* qui ait pu avoir quelque importance dans la langue administrative, à propos des redditions de comptes des magistrats. Cicéron, *Opt. gen. or.* 7,19, à propos du *Discours sur la couronne* de Démosthène, écrit :

cum esset lex Athenis, ne quis populi scitum faceret, ut quisquam corona daretur in magistratu, prius quam rationes rettulisset, de hoc igitur Ctesiphon scitum fecit, nullis ab illo rationibus relatis, ut corona aurea daretur.

C'est ici le correspondant du grec ἐξήντας δίδοναι. Cf. *ibid.* 7,20 et 21 ; *Leg.* 3,20,47 ; *fam.* 2,17,2 ; 5,20, passim ; *Att.* 7,3,7 ; *Verr.* 1,13,36 ; 1,14,37 ; 1,21,57 ; 1,30,77 ; 1,39,98 et 99 ; 3,71,167 ; *Flacc.* 9,20 ; *Piso.* 25,61.

Il n'y a pas non plus grand chose à tirer de *rationem accipere* « recevoir », « se faire rendre des comptes », qui a été une expression sans doute très usuelle à toutes les époques. Plaute l'emploie seulement par figure, *Mil.* 773 ; *Poen.* 55 (prol.). Mais l'expression se trouve ordinairement avec son sens propre assez souvent : Cicéron, *Caec.* 32,94 :

rationes a colono accipit ;

cf. *fgm.* 5,59 ; Sénèque, *Breu. uit.* 20,2 :

turpis quem accipiendis immorientem rationibus diu tractus risit heres ;

cf. *Helu. cons.* 17,2 ; *Ep.* 14,18 ; 122,15 ; Pétrone 30. On peut

donc s'attendre à avoir *rationem accipere* « se faire rendre compte » parallèlement à *rationem reddere*, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,36 :

a te enim philosopho rationem accipere debeo religionis, maioribus autem nostris etiam nulla ratione reddita credere.

Comparer César, *Bel. ciu.* 3,86,2 (*consiliū*) ; Suétone, *Cl.* 43 (*factorum*) ; Quinte Curce 3,7,10. En face de *rationem reddere* « expliquer », *rationem accipere* a donc aussi la valeur de « recevoir l'explication », très claire dans les exemples précédents et dans Martial 12, pro. 7. Mais il ne s'agit plus que de « se faire exposer la méthode » dans Cicéron, *Top.* 1,2.

On voit aisément les conclusions qu'il faut tirer de cette revue rapide. *Ratiō* a fait partie au sens propre de « compte » d'une foule de locutions de caractère plus ou moins technique, dont un certain nombre se sont établies comme de véritables locutions verbales qui ont contribué à le fixer dans telle ou telle acception figurée. Ces acceptions peuvent se grouper comme suit :

- 1) calcul ou réflexion que l'on fait en vue de l'action, d'où :
intention, dessein, projet, plan ;
moyen, procédé, manière ;
méthode ;
- 2) compte que l'on tient d'une chose, d'où :
considération, égard ;
- 3) compte que l'on rend d'une chose, d'où :
explication, cause, prétexte, raison.

De ce foisonnement des sens de *ratiō* résulte une conséquence immédiate. C'est que même les locutions en apparence les mieux fixées ne se maintiennent pas, et que *ratiō* est capable d'y entrer avec un sens qui n'est pas celui qu'elles comportaient originellement. Nous avons donné de ce fait des exemples assez probants. Il est devenu d'un emploi tel qu'il est souvent pour nous d'une interprétation et d'une traduction malaisées, et qu'il eût été pour les Latins eux-mêmes dans bien des cas assez vague et fuyant, si l'on n'avait trouvé d'autres procédés pour en préciser et en fixer la valeur.

CHAPITRE IV

LES GROUPES A DEUX TERMES PARALLÈLES OU OPPOSÉS OU SUBORDONNÉS ET LA FIXATION DES SENS DE RATIO

La multiplication des sens de *ratio* dans les directions que nous avons définies au chapitre précédent le fait entrer en concurrence avec certains mots ayant déjà cours dans la langue avec une ou plusieurs des significations qu'il a de son côté revêtues. Au sens de « dessein » et de « plan » il rencontrait *consilium* ; la « manière » c'était déjà *modus* ; pour la « cause » et le « prétexte » on se servait de *causa*. Ces rencontres allaient produire un jeu d'actions et de réactions tendant à modifier et à préciser le sens de chacun de ces termes. On a souvent dit qu'une langue bien faite n'a pas de synonymes : ceci revient à dire que le hasard de leur évolution propre ayant mis en présence des mots partis d'une origine différente, il y a disparition d'un des termes faisant désormais double emploi, ou spécialisation de chacun d'eux dans des directions divergentes. Cette vue trop théorique n'est exacte qu'en partie. Le style est fait de variété autant que de précision, et l'on a souvent besoin, pour éviter une redite, d'un mot voisin par le sens de celui qu'on ne veut pas répéter. Un contexte suffisant, un procédé factice de mise en valeur, une opposition indiquent la nuance qu'a voulu marquer l'écrivain.

Mais surtout on ne tient pas assez compte des corrections, des retouches auxquelles oblige l'expression d'une pensée nuancée. Un seul mot bien souvent ne dit pas exactement tout ce qu'on veut dire, ou il en dit trop. Un autre le corrige ou le rectifie :

l'écrivain cherche son expression à la manière du dessinateur qui cherche son trait. Ce qu'on prend pour une redondance n'est souvent que le simple effet de ce travail. De deux mots mis côte à côte résulte un sens qui n'est exactement ni celui de l'un ni celui de l'autre.

Nous prendrons entre mille cet exemple de César, *Bel. Gal.* 1, 40, 9 :

magis ratione et consilio quam uirtute uicisse.

Il ne saurait y avoir ici un simple redoublement d'expression dont César n'est pas coutumier. « Victoire de la tactique, non du courage », dit-il. Aucun des deux mots n'a ce sens en propre, mais leur association le suggère. On voit quelle peut être la commodité du procédé. La fixation d'un sens nouveau se fait par l'intermédiaire des groupes de synonymes, dont bientôt l'un des deux mots se détache avec le sens total qu'il est désormais capable de porter. Dans le même passage César continue

cui rationi contra homines barbaros atque imperitos locus fuisset...

Ratiō est maintenant employé seul, parce qu'il est suffisamment éclairé par le rapprochement précédent.

Nous avons déjà fait allusion p. 145, à propos du groupe *rēs ratiōnēsque*, à l'emploi d'un type d'expression double qui nous paraît avoir joué un certain rôle dans la transformation du sens des mots. Le fait dont il s'agit là n'a pas le même caractère que celui que nous venons d'examiner, puisqu'au lieu de deux termes parallèles destinés à s'éclairer l'un par l'autre nous avons cette fois des termes opposés. Il y a là comme nous l'avons marqué un usage ancien qui a donné lieu à un certain nombre d'expressions définies. Mais sans aller jusqu'à la constitution de groupes aussi tranchés, il est certain que c'est un procédé habituel de la langue de mettre les idées en valeur en les opposant. L'antithèse n'est pas seulement une figure de style, mais aussi un des mécanismes de la pensée. Dans l'exemple de César cité ci-dessus la valeur de *ratiō* — *consilium* se définit en partie par l'opposition avec *uirtūte*. Or il y a un certain nombre d'oppositions si naturelles qu'elles sont fatales et attendues. A *ratiōne* « par calcul » répond nécessairement *temere* « à

l'aveugle », et cette rencontre amène logiquement la fixation de *ratio* au sens de « réflexion » et de « raison » en face de *fortūna* « le hasard ».

Enfin une autre action dont il faut également tenir compte, c'est celle, plus lointaine, mais effective aussi, que peuvent avoir sur un mot les autres mots qui lui servent de compléments. On n'a pu dire *ratio bellī* « la conduite de la guerre » que du jour où *ratio* était assez éloigné du sens de « compte » pour que le groupe nouveau parût d'un tout autre ordre que le groupe *ratio argentī*. Mais *ratio bellī* une fois admis a entraîné après lui *ratio pugnae*, *ratio agminis*, *ratio rei gerendae*, etc... L'image qui a fait créer la première expression n'apparaît plus : un sens nouveau est acquis, dont l'évolution propre s'accélérera, au point que *ratio* accompagné d'un complément ne sera plus dans certains cas que l'équivalent d'un substantif abstrait qui manque et que la langue n'a pas créé.

Ainsi groupes à deux termes parallèles, ou opposés, ou subordonnés, tels sont les types d'expression, habituels ou fortuits, qui contribuent à éclairer le sens d'un mot et à le fixer dans telle ou telle acception qu'il avait déjà prise par ailleurs. Il ne saurait être question d'en faire une étude détaillée qui reviendrait à examiner tous les cas où on rencontre *ratio* autrement qu'employé seul. Mais il y a un certain nombre de faits dont l'analyse s'impose, et sur lesquels nous allons maintenant nous arrêter.

Le rapport et la considération

Il paraît naturel de reprendre ici la classification qui nous a servi pour l'étude des locutions verbales. Mais la première constatation dont on est frappé, c'est que *ratio* au sens de « rapport » et de « considération » ne donne lieu à la création d'aucun groupe bien fixé. Il ne peut y avoir qu'une explication à ce fait d'abord surprenant : c'est que le sens de « rapport », « comparaison » apparaissait véritablement comme le sens propre de *ratio*, dont celui de « considération » se laisse immédiatement dériver. Nous avons déjà remarqué p. 135 avec quelle facilité la « considération » rejoint « l'intérêt », sens que *ratio* a tiré du

groupe *rēs ratiōnēsque*, et nous avons cité à ce propos un passage de Cicéron, *Verr.* 3,3,7, où il est introduit dans une énumération dans laquelle figure aussi *ūtilitās*. Un rapport a pu de la sorte s'établir entre les deux mots, comme il résulte de Cicéron, *Cat.* 4,5,9, où ils sont mis en balancement :

sed tamen meorum periculorum rationes utilitas rei publicae uincat.

Comparer Pline, *Ep.* 2,14,14 :

nos tamen adhuc et utilitas amicorum et ratio aetatis moratur ac retinet.

Mais en fait *ratiō* dans ce sens n'a nullement besoin d'être expliqué par un autre mot. C'est le premier qui, semble-t-il, se présente à l'esprit d'un auditeur latin, et bien que les dictionnaires ne lui accordent ordinairement qu'une place médiocre, c'est le seul qui puisse permettre une interprétation satisfaisante d'un grand nombre de passages.

En voici quelques exemples. Cicéron, *Caec.* 27,77 :

nam ipso praesente de uirtute eius et prudentia timidius dicerem, quod et ipse pudore quodam afficeretur ex sua laude, et me similis ratio pudoris a praesentis laude tardaret.

« un même scrupule... »

id. *fam.* 2,17,1 :

sed tamen iter meum rei publicae et rerum urbanarum ratio gubernet.

Cf. *Planc.* 22,52 — *aetātis, ambiōnis* ; 39,94 — *concordiae* ; *Flac.* 40,100 — *prouinciārum, uestra* ; *Sull.* 3,10 *reī pūblīcae* ; etc. Varron, *Rer. Rust.* 1,1,16 ;

pascendi primum locus qui est, eius ratio triplex : in qua regione quamque potissimum pascas, et quando, et qui...

« il y a trois choses à considérer... »

Quintilien, 1,1,4 :

et morum quidem in his (sc. nutritibus) hand dubie prior ratio est...

« la première chose à considérer... »

Cf. 1,2,3 ; Pline, *N. H.* 17,2,21 :

multum rationis optinent et uenti..

« les vents aussi sont à considérer » (dans l'orientation à donner aux arbres).

Les expressions *ratio simplex*, — *duplex*, — *triplex*, etc... qui reviennent souvent dans les traités théoriques ne s'expliquent pas toujours de la sorte. Mais elles empruntent certainement à ce sens usuel de *ratio* une partie de leur valeur.

Or il n'est pas douteux qu'il faille rattacher à la signification ci-dessus un nombre assez grand de passages dans lesquels *ratio* ne paraît avoir qu'un sens très vague, qu'on forcerait en ne tenant pas compte des observations qui précèdent. Voici par exemple Cicéron, *ad. Q. fr.* 1,1,14,41 :

ea nostra ratio est, ut omnes boni cum faueant, tum etiam omnem a nobis diligentiam uirtutemque et postulent et exspectent, omnes autem improbi, quod cum his bellum sempiternum suscepimus, uel minima re ad reprehendendum contenti esse uideantur.

« mon cas est tel que... »

Att. 10,7,1 :

nec tuam rationem eandem esse duco quam meam : non quin in re publica rectum idem sit utrique nostrum, sed ea non agitur.

« ton cas n'est pas le même que le mien ».

Jam. 1,9,18 :

mea ratio fuit alia, quod neque desipiente populo, neque integra re mihi ad consulendum capesseremne rem publicam implicatus tenebar.

« mon cas était différent » (comparé à celui de Platon).

Comparer *alia ratio*, *Att.* 16,14,2 ; Pline, *Ep.* 1,18,6 ; etc...

On voit comme *ratio* peut par suite prendre une signification extrêmement vague, jusqu'à n'être plus que l'équivalent de notre « en matière de... » ; Cicéron, *Cat.* 2,5,9, écrit :

nemo non modo Romae, sed ne ullo quidem in angulo totius Italiae oppressus aere alieno fuit, quem non ad hoc incredibile sceleris foedus ascuerit. Atque ut eius diuersa studia in dissimili ratione perspicere possitis, nemo est in ludo gladiatorio paulo ad facinus audacior, qui se non intimum Catilinae esse fateatur...

« dans un autre ordre d'idées... »

On connaît les nombreuses figures que notre langue s'ingénie à créer d'une manière plus ou moins heureuse pour traduire cette

idée vague : « le plan, « le terrain », « le domaine », voire « la sphère ». Le latin dans ce cas s'est servi purement et simplement de *ratio*. On en pourrait citer de nombreux exemples. Voici encore Pline, *Ep.* 2,5,8 :

nam et in ratione conuiuiorum, quamuis a plerisque cibis singuli temperemus, totam tamen cenam laudare omnes solemus.

« en matière de banquets... »

Qu'il nous suffise d'avoir appelé l'attention sur ces faits, d'où il ressort que parfois la meilleure manière de traduire *ratio* est presque de ne pas le traduire du tout : Ovide, *Pont.* 3,9, 15 :

non eadem ratio est sentire et demere morbos.

« ce n'est pas la même chose... »

C. Pascal dans son *Dizionario dell' uso Ciceroniano* (Turin 1899, s. v. *ratio*) remarque ingénieusement que quelquefois *ratio* accompagné du génitif du gérondif remplace un nom verbal qui fait défaut, et il cite *Sext. Rosc.* 1,3 :

tametsi non modo ignoscendi ratio, uerum etiam cognoscendi consuetudo iam de ciuitate sublata est.

Présentée ainsi l'observation prête à la critique, et dans l'exemple choisi la symétrie de l'expression marquée par *ignoscendi* — *cognoscendi* est continuée par *ratio* — *consuetudo*. Il n'en est pas moins vrai que *ratio* a ici un sens très vague, et que dans bien des cas où il s'accompagne d'un gérondif complément il ne comporte absolument plus de traduction : Cicéron, *Quir.* 9,22 :

etenim ulciscendae iniuriae facilius ratio est quam beneficii remunerandi...

« il est plus facile de se venger... »

Quintilien 10,3,31 :

scribi optime ceris, in quibus facillima est ratio delendi...

« il est très facile d'effacer... »

11,3,79 :

adnuendi quoque et renuendi ratione demittuntur aut adleuantur (sc. supercilia)...

« pour signifier oui ou non ».

On pense ici à *causa* avec lequel *ratio* a eu par ailleurs d'autres rapports, et ceci nous oblige à constater une fois de plus combien il est difficile d'isoler en étudiant l'évolution de *ratio* une série unique de faits, alors que dans la réalité tout se mêle et s'enchevêtre. Le résultat qui nous intéresse du moins, c'est le mécanisme logique par lequel *ratio* arrive à un tel degré d'abstraction que son contenu en est presque vidé et qu'Apulée pourra écrire désormais d'une manière qui nous étonne d'abord, *Ascl.* 40 :

sic enim est rotunditas uolubilis ratio...

Le plan, la manière, le moyen, la méthode

C'est du sens de « calcul » que *ratio* a tiré la partie la plus importante de ses développements. Des rencontres qui se produisent de la sorte, un certain nombre ne nous retiendront pas, quoiqu'elles méritent néanmoins l'attention de l'interprète et du traducteur. Mais nous nous arrêterons sur les trois plus importantes, qui le mettent en rapport respectivement avec *consilium*, avec *modus* et avec *uia*, en groupant autour de l'examen rapide que nous en ferons un certain nombre de faits connexes.

Ratio et consilium. — Cicéron donne de *consilium* dans le *de Inuentione*, 1, 25, 36, cette définition :

consilium est aliquid faciendi non faciendiue excogitata ratio.

(même formule 2, 9, 31) : « l'intention est le calcul réfléchi de faire ou de ne pas faire quelque chose ». Quintilien dit d'une manière analogue, 6, 5, 3 :

consilium uero ratio est quaedam alte petita et plerumque plura perpendens et comparans, habensque in se et inuentionem et iudicationem.

Ce sont là définitions de traités de rhétorique, dont le but est de fixer ce que nous appelons la « préméditation ». Comme toutes les définitions de vocabulaire elles sont trop rigides et ne représentent qu'une partie de la réalité, ayant pour objet de pré-

ciser la valeur technique d'un mot qui a par ailleurs une plus grande souplesse de sens dans la langue. Mais elles en gardent néanmoins l'essentiel, et, pour autant qu'on en puisse juger, *consilium* c'est d'abord « l'intention » et « le dessein ». On voit tout de suite ce qui va résulter de sa mise en rapport avec *ratio* « le calcul ». De la réunion des deux mots se tire un sens nouveau que ni l'un ni l'autre ne possède originairement par lui-même : « la réflexion ».

C'est ce qu'on aperçoit d'abord dans un grand nombre de cas où *consilium* est employé à côté de *ratio*. Le plus souvent ce rapprochement n'a pour but que de corriger les deux termes l'un par l'autre, et le groupe prend un sens unique et peut être quelquefois traduit d'un seul mot : Cicéron, *Quinct.* 16, 53 :

aliquid loci rationi et consilio dedisses...

« tu te serais donné le temps de la réflexion... »

leg. agr. 2, 33, 91 :

itaque illam Campanam adrogantem atque intolerandam ferociam ratione et consilio maiores nostri ad inertissimum ac desidiosissimum otium perduxerunt.

« par un calcul réfléchi »...

ibid. 2, 37, 102 :

ea ne accidere possent consilio meo ac ratione prouisa sunt.

« par ma sagesse... »

Cf. *Verr.* 2, 73, 181 ; 5, 10, 26 ; etc.... Même quand les deux mots se trouvent dans une énumération où figurent encore d'autres termes, ils continuent d'exercer l'un sur l'autre la même action réciproque : *Caec.* 18, 51 :

quae lex... non infirmari ac conuelli potest, si ad uerba rem deflectere uelimus, consilium autem eorum qui scripserunt et rationem et auctoritatem relinquamus.

Il en résulte que chacun d'eux devient facilement capable d'exprimer l'idée totale, d'abord quand ils sont assez rapprochés pour laisser apparaître un simple souci de variété, (Cicéron) *fam.* 8, 4, 2 (lettre de Caelius) :

ut Curio, qui nihil consilio facit, ratione et insidiis usus uideretur...

ou quand ils se trouvent dans des constructions analogues et qui se répondent, *Verr.* 5,39,101, déjà cité p. 161. Il s'est introduit entre les deux mots une certaine synonymie dont on peut jouer habilement pour éviter la monotonie du style ou des redites fastidieuses : *Verr. a. pr.* 11,33-34 :

nunc quoniam pugnare contra me instituisti non tam ex tua natura quam ex istius tempore et causa malitiose, necesse est istius modi *rationi* aliquo *consilio* obsistere. Tua *ratio* est, ut secundum binos ludos mihi respondere incipias, mea, ut ante primos ludos comperdinem. Ita fiet, ut tua ista *ratio* existimetur astuta, meum hoc *consilium* necessarium.

Cf. *Rhet. Her.* 4,38,50.

C'est ce qui explique qu'on puisse trouver plus tard *consilium* là où on attendrait *ratio* : Sénèque Rhét. *Controu.* 9,1,1 :

ubi aliquis ex eo aut sperat quid aut praeparat, non est beneficium, consilium est.

« ce n'est plus un service, c'est un calcul ».

Comparer *ibid.* 1,8,13 *iūdictiō* à la place de *ratione*. — Mais c'est ce qui fait aussi que *ratio* prenant le sens philosophique de « la raison », *consilium* est un des mots qui l'accompagnent le plus volontiers pour préciser cette valeur nouvelle. Dans les discours de Cicéron *consilium* et *ratio* désignent la « réflexion » : *Cluent.* 5,13 :

animum adolescentis, nondum consilio ac ratione firmatum...

ibid. 65,184 :

mulier abundat audacia, consilio et ratione deficitur.

Mais il s'agit bien de la raison humaine opposée au secours des dieux dans *Rabir.* 2,5 :

ab loue optimo maximo ceterisque deis deabusque immortalibus quorum ope et auxilio multo magis haec res publica quam ratione hominum et consilio gubernatur ;

et dans *Planc.* 4,9 :

non est enim consilium in uulgo, non ratio, non discrimen, non diligentia, semperque sapientes ea, quae populus fecisset, ferenda, non semper laudanda duxerunt.

La langue des discours est celle de la bonne société, et Cicéron évite avec soin d'y introduire les expressions qui sentent l'école. Mais dans les traités philosophiques il ne sera pas tenu à la même réserve, et *ratio* tout seul y désignera « la raison ». C'est un ensemble complexe de causes et de faits qui ont permis à *ratio* de prendre cette valeur toute spéciale, et nous en aborderons plus loin l'examen. Mais il nous semble que le fait initial, et celui qui préparait dès longtemps *ratio* à prendre cette signification nouvelle, c'est celui qui met tout naturellement en rapport le « calcul » et l'« intention » ou le « plan ». Il a pu d'ailleurs y avoir une certaine indécision première dans le choix entre *ratio* ou *consilium*, dont on pourrait trouver une trace dans ce vers de Lucrèce, 3,139 :

consilium quod nos animum mentemque vocamus.

Ratio consilii. — Il est intéressant de se demander ce qui advient lorsque *consilium*, au lieu d'être mis en coordination avec *ratio*, en devient le complément. Le cas n'est pas rare. Il résulte d'un sens différent donné à *ratio* : celui de « l'explication » ou « la raison ». Le groupe que *ratio* forme alors avec le verbe dont il est le complément le montre le plus souvent clairement : Cicéron, *fam.* 9,2,4 :

habes rationem mei consilii...

César, *Bel. civ.* 3,86,2 :

sed rationem consilii mei accipite...

Cf. *Rhet. Her.* 4,1,1 — *dare* ; Tite Live 26,43,2 — *ostendere* ; Velleius Paterculus 2,50,2 — *reddere* ; Quinte Curce 3,7,10 — *accipere* (comparer id. 7,7,18 — *manifesta est*). L'emploi du pluriel est également clair dans *Rhet. Her.* 1,9,16 :

ueri similis narratio erit si ... spatia temporum, personarum dignitates, consiliorum rationes, locorum opportunitates constabunt.

On peut aussi mettre *consilium* en parallèle avec un autre mot : Cicéron, *ad Q. fr.* 3,8,1 *consiliū et speī* ; *Sest.* 16,36 — *et factī* ; *Verr.* 4,63,140 — *negōtiūque* ; ou expliquer *ratio* par un rap-

prochement avec *causa* sur lequel nous aurons à revenir bientôt comme dans le dernier exemple et *diu. Caec.* 1,1 :

is si mei consilii causam rationemque cognouerit.

Tous ces faits sont clairs, il n'y a presque rien de commun entre *ratio consilii* et *ratio et consilium*. Un groupe *consilium rationis* ne se trouve pas à notre connaissance, parce qu'il n'aurait pas de sens.

Ratio — temere, et mots similaires. — La réflexion, l'intention étant le contraire du hasard, *ratio* s'oppose très facilement à *temere* et tous les mots qui expriment une idée analogue. La formule la plus nette nous est donnée dans le cas de préméditation ou non préméditation dont nous avons parlé plus haut, Cicéron, *Inu.* 2,43,44 :

quaeritur enim utrum uideatur diligenter ratio faciendi esse habita et excogitata, an ita temere, ut non ueri simile sit quemquam tam temere ad maleficiū accessisse.

On trouve donc *ratione — temere*, *Inu.* 1,34,58 (avec *nullō consiliō*) ; Sénèque, *Polyb. cons.* 2,7 (*ratione certā*) ; *ratio* en face de *temeritās*, Cicéron, *Planc.* 6,15 ; *Rabir. Post.* 1,2 ; *Tusc.* 2,21,47. A *temeritās* s'ajoute *cāsus*, *Diu.* 2,44,85 :

quibus in rebus temeritas et casus, non ratio nec consilium ualet ;

fortūna, *Nat. Deor.* 2,21,56. On a *ratio* opposé à *cāsus* seul, *Nat. Deor.* 2,38,97 ; (César) *Bel. Afr.* 75,3 ; ou avec *necessitās*, *Nat. Deor.* 2,35,88 ; *Rep.* 2,1,22 ; avec *fortūna*, *Nat. Deor.* 1,32,90. L'opposition *ratio — fortūna* est encore plus fréquente, *Att.* 14,11,1 :

sed haec fortuna uiderit quoniam ratio non gubernat.

Cf. *ibid.* 8,4,1 ; *ad. Q. fr.* 1,1,4 ; *Fin.* 1,19,63 ; *Tusc.* 2,4,11 :

fortis enim fortuna iuuat, ut est in uetere prouerbio, sed multo magis ratio.

Cf. *Diu.* 2,7,18 ; *Parad.* 2,17 ; Tite Live 5,19,8 ; 5,38,4 ; 22,23,3 ; 22,25,15 ; 23,39,21 ; 30,30,10 ; Quinte Curce

3,8, 29; 6,6,27. Comparer *ratio* — *fors*, Cicéron, *Att.* 14,13,3 :

sed haec fors uiderit, ea quae talibus in rebus plus quam ratio potest ;

Horace, *Sat.* 1,1,2 ; *ratione* — *fortuito*, Cicéron, *fam.* 15,5,2 (lettre de Caton) ; *Tusc.* 4,38,83 ; *Diu.* 2,28,61 ; *ratio* — *alea*, Varron, *Rer. rust.* 4,18,8 ; *ratio* — *fatum*, Ovide, *Trist.* 3,6,18 ; etc...

Il n'y a pas lieu d'insister sur la foule des autres oppositions qui viennent se ranger autour de celles-ci : le « calcul » ou les « raisons » en face de l' « autorité » *auctoritās*, Cicéron, *ad Brut.* 1,9,1 ; *imp. Pomp.* 17,51 ; *Acad.* 1,9,34 ; *Lucul.* 18,60 ; *Tusc.* 1,21,49 ; *Nat. Deor.* 1,5,10 ; 3,4,10 ; *Diu.* 1,30,62 ; *Cato*, 21,77 ; Tite Live 44,36,13 ; Pline, *Ep.* 1,8,18 ; 1,20,24 ; Quintilien 1,6,1 ; 9,3,3 ; etc... — ou de la « force » *uis*, Cicéron, *Planc.* 10,26 ; *Inu.* 1,2,2 ; *Off.* 2,13,46 ; etc... — ou des « faits » *eventus*, *Diu.* 1,3,5 ; 1,9,16 ; 1,39,84 ; 2,11,27 ; Quinte Curce 4,1,33 ; etc... Mais il n'y a qu'à parcourir quelques-uns des exemples ci-dessus pour s'apercevoir combien les sens très divers que *ratio* y a grâce à d'autres procédés se précisent et y gagnent en relief. Dans Cicéron, *de Or.* 2,8,32 *ratio* a le sens de « méthode » :

cum plerique temere et nulla ratione causas in foro dicant.

Cf. Quintilien 5,7,29. Ailleurs c'est celui d' « explication » ou de « raisons ». Il n'est pas douteux que les valeurs que *ratio* a peu à peu revêtues grâce aux groupes parallèles dont nous avons étudié le plus important avec *consilium* se fixent et se renforcent par le procédé de l'opposition. Ainsi on s'achemine d'une manière analogue à celle que nous avons marquée précédemment vers le sens tout philosophique de la « raison ». On n'hésitera pas à traduire *ratio* de cette manière dans presque tous les passages de Sénèque où se montre une des oppositions ci-dessus : *Polyb. cons.* 4,2 :

nam lacrimis nostris nisi ratio finem fecerit, fortuna non faciet.

Cf. *Oed.* 8,25 ; *Ep.* 72,7 ; et avec *cāsus*, *Const. sap.* 8,3 ; *Ben.* 1,15,3 ; *Ep.* 70,27 ; 74,20 ; — *auctoritās*, *Marc. cons.* 2,1. Il

faut croire que ce sens a même pénétré assez rapidement l'usage populaire, si on en juge par ce passage de Pétrone. 82 :

non multum oportet consilio credere, quia suam habet fortuna rationem.

Mais Fronton se refuse néanmoins à dresser, à l'instar de nos révolutionnaires de 1789, un autel à la déesse Raison à côté de la déesse Fortune : 1,3 (Naber p. 8) :

Quis autem ignorat rationem humani consilii uocabulum esse, Fortunam autem deam earumque praecipuam ? templa, fana, delubra passim Fortunae dicata, rationi nec simulacrum nec aram usquam consecratam ? Non fallor igitur qui malim amorem erga me tuum Fortuna potius quam ratione genitum.

Ratio uitae. — A côté du groupe *ratio* — *consilium* il y en a d'autres moins fréquents. C'est ainsi qu'on trouve *ratio* mis en rapport avec *institutum*, *propositum*, etc... On a Cicéron, *fam.* 2,13,2 :

genus institutorum et rationum mearum dissimilitudinem nonnullam habet cum illius administratione prouinciae.

Att. 1,17,10 :

sic ego conseruans rationem institutionemque meam, tueor, ut possum, illam a me conglutina tam concordiam.

Off. 2,11,39 :

omnis ratio atque institutio uitae.

Or ce dernier exemple fait bien voir l'intérêt qui s'attache à l'expression *ratio uitae* « la règle de vie », « la conduite ». C'est une manière de parler ancienne, puisque nous l'avons déjà relevée chez Plaute, *Mil.* 716 et *Merc.* 56 ; Térence, *Ad.* 855 (cf. p. 123 et p. 126). On voit comment elle s'est constituée, tant par l'intermédiaire des groupes indiquant l'idée d'un calcul réfléchi (cf. par exemple *institutā ratione uitae* p. 154) que par ceux qui éveillent l'idée de rendre compte (*rationem reddere uitae*, p. 164). Elle se trouve souvent dans les discours de Cicéron, *Font.* 15,37 :

ecquis umquam reus, praesertim in hac ratione uitae uersatus...

Cf. *Quinct.* 30,92 ; *imp. Pomp.* 1,1 ; 24,70 ; *Cluent.* 14,42 ; 16,46 ; *dom.* 8,21 ; *Cael.* 3,6 ; 17,40 ; *Planc.* 27,67 ; *Milo.* 26,69 ; *Phil.* 2,20,50. Les traités de rhétorique recommandent à l'orateur les arguments que l'on peut tirer devant les juges de la moralité de la personne en cause : Cicéron, *Inu.* 2,9,29 :

et quibuscum uiuat, qua ratione uitae, quo more domestico uiuat.

Cf. *ibid.* 2,38,113 : *quibus ratiōnibus uixerit* ; *de Or.* 1,10,42 ; et la correspondance, *fam.* 6,1,6 ; *ad Q. fr.* 1,1,13,38. L'expression est encore plus fréquente dans les traités philosophiques : *Lucul.* 31,99 ; 43,132 ; *Fin.* 1,19,64 ; 3,22,73 ; 5,4,11 ; *Tusc.* 2,4,12 ; *Nat. Deor.* 1,24,67 ; *Diu.* 1,50,113 ; *Rep.* 3,3,6 ; *Leg.* 1,17,45 ; *Off.* 2,11,39 ; *Lael.* 27,101. Comparer *Muren.* 2,3 :

et primum M. Catoni uitam ad certam rationis normam dirigenti et diligentissime perpendenti momenta officiorum omnium de officio meo respondebo.

Après Cicéron *ratiō uītae* est chez Vitruve 9,6,2 ; Pline, *N. H.* 33, 1,27 ; Pline le Jeune, *Ep.* 8,18,12 ; Quintilien 1, pro. 10 ; 10,2,2 ; Aulu-Gelle 5,15,9 ; etc... Comparer Apulée, *Apol.* 24, déjà cité p. 154. Dans Sénèque, *Breu. uit.* 18, 3, l'expression a, il est vrai, un autre sens qui dérive de l'idée de « compte » :

sed tamen mihi crede, satius est uitae suae rationem quam frumenti publici nosse.

Ce sens de *ratiō* entraîne le rapprochement avec *mōs* comme dans Cicéron, *Inu.* 2,9,29 cité ci-dessus, et fgm. 5,37 :

quantum inter se homines studiis, moribus, omni uitae ratione differant ;

avec *consuētūdō*, *fam.* 13,67,1 :

ad meae uitae rationem et consuetudinem accommodatam...

cf. *Inu.* 1,2,3. Il en résulte d'abord que *ratiō* tout seul peut prendre le sens de « conduite » ou de « pratique » déjà sensible *Inu.* 2,35,106 :

postea polliceri et confirmare se et hoc peccato doctum et beneficio eorum, qui sibi ignouerint, confirmatum omni tempore a tali ratione afuturum.

Comparer *Rhet. Her.* 2,4,6 :

aut eum ipsum aliis rationibus aut non potuisse, aut non aequè commode potuisse, aut eum fugisse rationes commodiores propter cupiditatem.

C'est ainsi qu'on aboutit à la phrase de Pétrone, 10 :

ut ueterem cum Gitone meo rationem reducerem...

« pour reprendre mes vieilles habitudes avec Giton ».

Mais il est d'autre part évident que dans les traités philosophiques l'expression a surtout une valeur théorique. Pour Lucrèce, *rationēs uitae*, ce sont « les conditions de la vie », entendues d'ailleurs au sens moral, 1,105 :

.... quae uitae rationes uertere possint.

cf. 5,9 ; 6,774. Mais ordinairement il s'agit des « règles » théoriques de la conduite, c'est-à-dire du système de la vie, ou en d'autres termes de la morale. Il semble d'ailleurs que dans ce sens Cicéron préfère *ratio uiuendī*, qui ne se trouve pas dans les discours, et n'est qu'une fois dans la correspondance, dans une phrase d'allure toute philosophique, *fam.* 5,13,1 :

quam quidem laudem sapientiae statuo esse maximam, non aliunde pendere nec extrinsecus aut bene aut male uiuendi suspensas habere rationes.

Cf. *Inu.* 2,45,131 ; *de Or.* 1,49,212 ; 2,24,104 ; 2,36,153 ; 3,31,122 ; 3,60,226 ; *Off.* 2,2,7 ; *Fin.* 3,7,23 ; 5,6,15 et 16 ; *Tusc.* 5,12,36 ; 5,24,68 (correction certaine) ; *Rep.* 3,3,4 ; *Leg.* 1,11,32 ; 1,13,35 ; 1,21,55 ; 2,14,36 ; *Rhet. Her.* 4,17,24 ; Quintilien 6, pro. 14 ; Sénèque, *Otio*, 2,1 ; Apulée, *Deo Soc.* 21 ; *Plat.* 1,4 ; 2,8 ; 2,20. Comparer Martial 3,30,5 :

cum ratione licet dicas te uiuere summa,
quod uiuis, nulla cum ratione facis.

Dans Quintilien 1,2,3, *ratio* a un autre sens (cf. p. 171).

Ratio aetātis dēgendae se trouve également dans Cicéron, *Lael.* 23,87 :

serpit enim nescio quo modo per omnium uitas amicitia, nec ullam aetatis dēgendae rationem patitur esse expertem sui.

Cf. *Tusc.* 5,25,71.

Ratio et modus. — On trouve quelquefois dans la même phrase *ratio*, *consilium*, *modus* mis sur le même plan, Cicéron, *Planc.* 6,15 :

tanto nos in impetu studiorum et motu temeritatis modum aliquem et consilium et rationem requiremus ?

La mesure et la réflexion sont mises ici en rapport. Horace reprend le même groupement, *Sat.* 2,3,266 :

... o ere, quae res
nec modum habet neque consilium, ratione modoque
tractari non uult.

Ce *ratione modoque* formait une fin d'hexamètre commode. Horace qui le répète dans la même satire 2,3,271 :

... nihilo plus explicet ac si
insanire paret certa ratione modoque,

le reprend *Ep.* 2,1,20 :

cetera nequaquam simili ratione modoque
aestimat.

Cette facilité même à grouper les deux mots révèle une parenté de sens qu'il est aisé de définir. Il n'y a pas loin de l'idée de « calcul » à celle de « mesure », et toutes les deux amènent celle de « manière ». C'est donc par là que les deux mots se rejoignent.

Chez Lucrèce ils voisinent sans se confondre, chacun des deux ajoutant quelque chose à l'idée, 1,341 :

multa modis multis uaria ratione moueri
cernimus ante oculis
« en tous sens et de mille façons... » (trad. Ernout).

La même observation pourra être faite à propos de Cicéron, *Verr.* 1,24,62 :

ceterae libidines eius ratione aliqua aut modo continebantur...
« une règle et une mesure » ;

et de *Off.* 1,37,135 :

animaduertendum est etiam quatenus sermo delectationem habeat,
et, ut incipiendi ratio fuerit, ita sit desinendi modus.

Mais si les deux mots expriment encore une nuance différente dans Cicéron, *fam.* 8,11,1, il y a un balancement qui tend à les rapprocher nettement :

nam Curio tui cupidissimus, cui omnibus rationibus comitiales eripiebantur, negabat se ullo modo pati posse decerni supplicationes. .

« par tous les moyens... en aucune façon... »

On peut encore comparer *Caec.* 34,99 :

si per has rationes maiores adimi posse uoluerunt (sc. libertatem) alio modo noluisse.

Ratiō va donc se trouver entraîné dans les significations de *modus*, comme *modus* prendra dans une certaine mesure celles de *ratiō*.

Le deuxième fait est le moins important et celui qui a eu les conséquences les moins graves. Dans les exemples d'Horace cités plus haut *ratiōne modōque* a le sens de « méthodiquement ». C'est la même valeur qu'on relève dans Cicéron, *Quinct.* 7,28 :

existima, C. Aquili, modo et ratione omnia Romae Naeuium fecisse si hoc, quod per litteras istius in Gallia gestum est, recte atque ordine factum uidetur.

« Il nous faut changer de méthode », dit Catulle, 42,22 :

mutanda est ratio modusque nobis.

De même Cicéron, *Verr.* 5,61,159 :

quem ad modum de tanta re dicam ? opinor unus modus atque una ratio est : rem in medio ponam.

Par suite *modus* entrera à côté de *ratiō* dans une énumération dont les termes prennent une valeur toute philosophique, Cicéron, *Nat. Deor.* 2,5,15 :

ut si quis in domum aliquam aut in gymnasium aut in forum uenerit, cum uideat omnium rerum rationem, modum, disciplinam, non possit ea sine causa fieri iudicare.

Comparer Cicéron, *ad Brut.* 1,10,3 :

tantum quisque se in re publica posse postulat, quantum habet uirium ; non ratio, non modus, non lex, non mos, non officium ualet, non iudicium, non existimatio ciuium, non posteritatis uerecundia.

Mais *modus* n'est pas devenu pour cela un mot ayant un emploi philosophique, et le groupe *modus* — *ratio* n'a pas fait fortune. Il faut descendre jusqu'à Apulée pour en retrouver un emploi intéressant, *Plat.* 2,1 :

sapientibus et cum ratione ac modo uiuentibus.

D'une part il y avait à côté de *modus* un mot abstrait, *moderatio* qui se prêtait mieux à ces valeurs et avait avec *ratio* un rapport extérieur dont Cicéron a usé, *leg. agr.* 2,1,2 :

quare adhibetur a me certa ratio moderatioque dicendi ;

cf. *Jam.* 6,1,6 ; Aulu-Gelle 9,1,5. D'un autre côté *modus* avait pris d'une façon plus générale le sens de « manière », qui lui offrait une vaste carrière.

C'est en effet plus particulièrement au sens de « manière » que *ratio* et *modus* se rapprochent et tendent à se confondre. On peut traduire ainsi de *Or.* 2,87,358 :

pictoris cuiusdam summi ratione et modo...

« à la manière d'un grand peintre ».

Il est difficile de voir ici autre chose qu'un groupe à sens unique. Il en résulte une identification suffisante pour que les deux mots puissent paraître mis l'un pour l'autre dans un simple but de variété. Cela est particulièrement sensible quand ils sont employés à l'ablatif avec une valeur adverbiale, comme dans les exemples d'Horace cités plus haut, et Cicéron, *Sext. Rosc.* 43,125 :

eius hominis bona qua ratione uenierunt aut quo modo uenire potuerunt ;

Sénèque, *Clem.* 2,7,5 :

uidebit quod ingenium qua ratione tractandum sit, quo modo in rectum praua flectantur ;

Vitruve, 9,1,12 :

quem ad modum ..., eadem ratione ...

A vrai dire, l'identification n'est pas totale, et souvent la tournure de la phrase le marque nettement : César, *Bel Ciu.* 3,83,4 :

neque quibus rationibus superare possent, sed quem ad modum uti uictoria deberent cogitabant ;

cf. Vitruve 6,8,8 ; 7,14,3 ; 8, pro. 4. Il n'y en a pas moins une synonymie suffisante entre *ratione* et *modō* que Cicéron utilise en y ajoutant *pactō*, *leg. agr.* 2,7,19 :

ille quod dari populo nullo modo poterat, tamen quodam modo edidit ; hic quod adimi nullo pacto potest, tamen quadam ratione eripere conatur.

On voit tout le parti que les écrivains pourront tirer de cette commodité. Lorsque *ratio* est employé avec une valeur particulière dans les traités de rhétorique ou de philosophie, ce n'est pas un hasard, mais une nécessité qui oblige à se servir de *hōc modō*, *hōc pactō*, là où *hāc ratione* eût été possible : *Rhet. Her.* 1,16,26 :

cum usus fuerit Orestes ratione, hoc pacto : iure occidi...

cf. 4,17,24 : *hōc modō sine ratione*, et 25 : *cum ratione hōc pactō*, et Lucrèce 5,614 :

nec ratio solis simplex et recta patescit
quo pacto aestiuis e partibus aegocerotis
brumalis adeat flexus ...

Dans des phrases de ce genre *ratio* a désormais un sens très vague. *Quā ratione* se confond souvent avec *quō modō*, comme nous confondons facilement le pourquoi et le comment, et c'est ce qui explique la fortune de cette expression devenue comme *quō modō* une sorte d'adverbe, et de toutes les expressions similaires. Il n'y a qu'à lire à la suite quelques pages de Lucrèce pour trouver à foison les *aliā ratione*. les *similī* —, *adsimilī* —, *consimilī ratione*. Ce sont des formules si banales qu'elles ont pu se glisser, comme nous l'avons marqué p. 112, jusque dans la poésie plus savante de Virgile. Que l'on mette à côté de *ratione* un adjectif qui le définisse, et l'on n'a à peu près plus que l'équivalent d'un adverbe de manière, quelque chose comme nos adverbes en *-ment* dans la formation desquels *mente* a été préféré à *ratione* parce qu'il était plus court et qu'il a pris plus facilement l'allure d'un suffixe.

Ratio et uia. — Le sens de « moyen », « procédé » est parallèle à celui de « manière », et les exemples ne sont pas rares où *ratio* a cette valeur bien définie, Cicéron, *Flacc.* 9,20 :

duae rationes conficiendae pecūniae, aut uersura, aut tributo.

Catulle, 64,186 :

nulla fugae ratio, nulla spes ...

Cf. Cicéron, *Verr.* 2,51,127 *per hanc ratiōnem* ; Vitruve 7,3,1 ; Tite Live 23,39,9 ; Quinte Curce 6,5,16 ; etc... On le trouve parfois accompagné de *facultās*, Lucrèce 1,110 :

nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas ;

cf. Cicéron, *Verr.* 4,47,104. Mais le mot avec lequel il se groupe le plus volontiers dans ce sens c'est *uia*, et le fait vaut d'être examiné de près.

On lit dans les discours de Cicéron : *Verr.* a. pr. 16,48 :

habeo autem certam uiam atque rationem qua omnis illorum conatus inuestigare et consequi possim ;

ibid. 2,73,180 :

is a uobis, iudices, ulla uia aut ratione absolui potest ?

— 3,46,110 :

mihimet ineunda ratio et uia reperiunda est, qua ad Apronii quaestum siue adeo qua ad istius ingentem immanemque praedam possim peruenire.

Cf. encore *Verr.* 5,1,4 ; 5,58,151 ; *Sest.* 48,103 ; *Cael.* 20,50. On voit bien comment *uia* « le chemin » a pu devenir « le moyen ». Virgile l'emploie dans ce sens, *Aen.* 9,67 :

... duris dolor ossibus ardet

qua temptet ratione aditus et quae uia clausos

excutiat Teucros uallo atque effundat in aequum.

Tite Live écrit de même 28,28,8 :

uiam consilii scelerati, sed non ad ultimum dementis exsequi uolo.

Mais bien que *uia* ne soit pas ici groupé avec *ratio*, le parallélisme de *quā ratiōne* dans le premier cas, l'adjonction de *consiliū*

dans le second en éclairent la valeur. Il y a certainement un souvenir du groupe *ratio et uia* dans Stace, *Theb.* 2,555 :

quae sola medendi
turbata ratione uia est...

Or il faut considérer la fréquence et la valeur de ce groupe dans les traités techniques de Cicéron. On a *Inu.* 1,4,5 :

ipsam rationem ac uiam artis ...

de Or. 1,19,87 :

ipsam dicendi rationem ac uiam ...

cf. 1,25,113 ; 1,47,206 ; 1,49,215 ; 3,36,145 ; *Or.* 3,10 :

quidquid est igitur de quo ratione et uia disputetur...

ibid. 33,116 :

in omnibus quae ratione docentur et uia...

Part. or. 11,41 :

definitionis quae ratio est et quae uia ?

Top. 1,2 :

disciplinam inueniendorum argumentorum ut sine ullo errore ad ea ratione et uia perueniremus.

Cf. encore *Fin.* 1,9,29 ; 2,1,3 ; 2,6,18 ; 3,5,18 ; *Tusc.* 2,2,6 ; et *Rhet. Her.* 1,2,3 ; Quintilien 5,1,3. Il n'y a pas de doute que dans tous ces exemples il ne s'agisse de la « méthode », et l'on pense au grec *μέθοδος*, dont *ratio et uia* n'est qu'une manière de traduction. C'est *uia* qui traduit *ὁδός*, et *ratio* n'intervient ici que pour l'éclairer ; mais du groupe ainsi formé c'est *ratio* qui a confisqué le sens total, et *uia* n'en a rien gardé. Cicéron, à vrai dire, emploie *uia* tout seul dans le sens de « méthode », *Nat. Deor.* 2,32,81 :

alii autem (sc. censent naturam esse) uim participem rationis atque ordinis, tamquam uia procedentem declarantemque quid cuiusque rei causa efficiat, quid sequatur.

Mais c'est qu'ici *ratio* est employé tout près dans un autre sens et que le groupe nouvellement créé n'était plus possible. De même dans Sénèque, *Ben.* 2,7,3, *uia* s'explique par le parallèle-

lisme avec *ratio*. Ainsi s'ouvre pour *ratio* une nouvelle série de riches possibilités, car le groupe *ratio et uia* n'est réellement usité que de Cicéron, qui en a sans doute été le créateur et seuls des techniciens tels que Vitruve se contenteront de transcrire purement et simplement le mot grec : *methodus*, 1,1,4 ; 1,6,9 ; 9, pro. 6, à moins qu'ils ne préfèrent comme Celse, préf. 1, le conserver tel quel en l'expliquant au moyen de *uia* :

Horum obseruationem medicinam esse quam ita definiunt ut quasi uiam quandam quam μέθοδον Graeci nominant.

Il y avait d'ailleurs d'autres procédés qui permettaient à *ratio* de prendre le sens de « méthode », et sa mise en rapport avec certains mots lui conférait aisément cette valeur nouvelle. Il y a dans Q. Cicéron, *Pet. cons.* 4,15, une accumulation intéressante :

adhibeas necesse est omnem rationem et curam et laborem et diligentiam.

Chacun des mots y garde sa valeur : « toute ta réflexion, tout ton souci, toute ta peine, toute ta diligence » ; mais de l'ensemble résulte l'idée de la « méthode attentive et soutenue » avec laquelle il est nécessaire d'agir. On trouve de même *ratio* avec *diligentia*, *ibid.* 3,11 *summa ratio ac diligentia petendī* ; et Cicéron, *ad Q. fr.* 1,1,14 ; *Off.* 1,26,92 ; *Lael.* 24,89 ; — *cūra*, Tite Live, 26,45,9 :

hoc cura ac ratione compertum in prodigium ac deos uertens Scipio ;

cf. Tacite, *Agr.* 20,11 ; — *industria*, *Rhet. Her.* 3,11,19 ; — *prudentia*, Cicéron, *de Or.* 2,3,11 *prudentiam rationemque dicendī* ; *Diu.* 1,14,24 :

aut num propterea nulla est rei publicae gerendae ratio atque prudentia, quia multa Cn. Pompeium, quaedam M. Catonem, non nulla etiam te ipsum fefellerunt.

De ces faits résultent deux conséquences. La première c'est que *ratio* joue dans certains cas le même rôle qu'un adjectif, conférant au mot auquel il s'ajoute une valeur spéciale, Cicéron, *de Or.* 3,13,48 :

et subtilior cognitio ac ratio litterarum...

« une connaissance théorique plus fouillée des belles lettres ».

La deuxième c'est qu'ajouté de cette manière soit à *prudentia*, comme dans les deux exemples cités plus haut, soit de préférence à *scientia* qui n'est d'abord que le fait de savoir, il précise le caractère théorique et réfléchi que prend dans certains cas cette connaissance, et désigne ce que nous appelons d'un seul mot « la science » : Cicéron, *de Or.* 1,46,201 *regendae rei publicae ratio ac scientia* ; *Part. or.* 23,78 — *disputandī* ; *Top.* 23,87 — *definiendī* ; *Tusc.* 5,25,72 — *disserendī*. Cf. *Brut.* 74,258 où les deux mots disjoints par *aut* expriment cependant une idée analogue « la science ou la théorie » opposée à *consuetudō* « la pratique » ; et Varron, *Rer. rust.* 2, pro. 5. On aura de même *ratio et doctrīna*, Cicéron, *fam.* 4,13,4 ; 15,4,13 ; *de Or.* 2,9,37 ; 2,25,108 ; *Tusc.* 1,13,30 ; 3,1,2 ; *Nat. Deor.* 1,3,7 ; *Off.* 1,26,90 ; *ratio et disciplīna*, *Rep.* 3,3,4 ; *Off.* 3,4,20 ; *Tusc.* 1,1,1 ; *Nat. Deor.* 3,35,85 ; *Verr.* 5,10,25 ; *Arch.* 1,2 (— *aut* —). Ainsi *ratio* rejoint *ars* dont il est devenu dans une certaine mesure le synonyme, Cicéron, *de Or.* 2,35,147 :

cum ad inueniendum in dicendo tria sint : acumen, deinde ratio quam licet, si uolumus appellemus artem, tertium diligentia.

Comparer *Rep.* 1,23,37 :

si, ut dicis, animum quoque contulisti in istam rationem et quasi artem...

et *ratio et ars*, *de Or.* 2,54,217 ; 3,7,26 ; 3,50,195 ; Varron, *Rer. rust.* 3,16,4.

L'explication et la raison

Ratio et causa. — Pourvu des sens de « prétexte », « raison » « explication », il était fatal que *ratio* rencontrât *causa*.

La première fois que nous voyons les deux mots en rapport, c'est dans un texte de Térence-déjà cité, *Eun.* 575 :

num parua causa aut praua ratio est ?

« était-ce mal vu ou mal calculé ? »

Tout de suite ils sont donnés comme différents de sens, et cependant singulièrement voisins. Nous avons un autre rapprochement avec Lucrèce 4,500 et suiv. :

et si non poterit ratio dissoluere causam
cur ea quae fuerint iuxtim quadrata, procul sint
uisa rotunda, tamen praestat rationis egentem
reddere mendose causas utriusque figurae,
quam...

On est tenté tout de suite de n'accorder aucune importance à ce passage, *ratio* y ayant un sens spécial, celui de « raisonnement » d'abord, d' « explication » ensuite. Mais l'expression *reddere rationem* est fréquente chez Lucrèce au sens d' « expliquer ». On a une autre fois, 6,1000 :

... facile hinc ratio reddetur et omnis
causa patefiet...

Il est donc probable que seul le désir de ne pas employer plusieurs fois *ratio* avec des sens différents a fait substituer *reddere causās* à *reddere rationem*. Il faut donc qu'il s'établisse un rapport assez précis entre *causa* et *ratio*, « la cause » et « la raison », et ce rapport est rendu sensible par les expressions *rationem reddere quā de causā*, — *quam ob causam*, — *quam ob rem*, que nous avons relevées précédemment (p. 165).

Nous avons des exemples qui nous montrent que *ratio* et *causa*, lorsqu'on veut parler avec précision ne se confondent pas. Cicéron, *Muren.* 17,36 :

nam ut tempestates saepe certo aliquo caeli signo commouentur, saepe improviso, nulla ex certa ratione, obscura aliqua ex causa excitantur.

L'intention de l'auteur est ici très claire. Les tempêtes s'élèvent souvent à l'improviste, sans que nous puissions nous les expliquer clairement, parce que leur cause nous échappe. Il y a bien une cause, il n'y a pas de raison, c'est-à-dire d'explication. Pline, *N.H.* 2,39,105. présente une phrase analogue sur le même sujet :

tempestatum imbriumque quasdam statas esse causas, quasdam uero fortuitas aut adhuc rationis incompetae manifestum est.

Sénèque renouvelle cette distinction d'une autre manière, *Nat. quaest.* 6,14,1 :

sunt qui existiment spiritu quidem et nullā alia ratione tremere terram, sed ex alia causa quam Aristoteli placuit.

Pour certains c'est bien le souffle intérieur qui fait trembler la terre, et non une autre raison, mais pour une autre cause que celle qu'admet Aristote. Ici encore l'explication ne se confond pas avec la cause. Raison et cause sont toutes proches cependant l'une de l'autre, la cause étant le fait matériel, la raison, la cause aperçue et interprétée par l'intelligence humaine.

C'est bien cette distinction qu'on retrouve dans nombre de cas. Ici *ratio* s'éclaire du rapprochement signalé plus haut avec *consilium*, Cicéron, *Inu.* 2,46,137 :

aut causae et rationes afferentur, quare et quo consilio ita sit in lege aut in testamento scriptum.

Ailleurs une construction différente avertit que nous n'avons pas affaire à deux expressions exactement parallèles : *ibid.* 2, 24,74 :

aut si alia ratione et aliam ob causam ac dicet se reus fecisse demonstrabitur esse factum.

Une autre fois *ratio* est le sujet du verbe dont *causa* est le complément Cicéron, *Fat.* 16,37 :

ratio igitur euentus aperit causam.

Phèdre 65,9 :

... ergo non leuitas mihi
sed certa ratio causam scribendi dedit.

Bref, si on laisse de côté les cas où *ratio* ou *causa* sont pris dans une acception technique qui ne laisse aucun doute sur leur valeur spéciale (Cicéron, *Verr.* 5,56,145 ; *Caec.* 14,40 ; 20,57 ; *Cael.* 9,22 ; *Rhet. Her.* 2,18,28 ; Vitruve 2,1,9 ; Justin 8,2,8 ; Aulu-Gelle 17,1,8) on s'apercevra que le plus souvent, là où *ratio* paraît se confondre avec *causa*, une analyse minutieuse laisse voir qu'il en est séparé par une nuance certaine : cf. Cicéron, *Verr.* 2,5,13 ; 3,3,7 ; 3,12,30 ; *Diu.* 1,39,85 ; *Inu.* 1,1,2 ; César, *Bel. Gal.* 2,10,5 ; Tite Live 34,4,12 ; Sénèque, *Clem.* 2,5,1 ; Pline, *Ep.* 1,22,3. Dans la langue de Pline le Jeune

il est encore possible d'utiliser cette distinction d'une manière très fine : *Ep.* 10,120,2 :

... sciremque te rationem itineris probaturum, cuius causa erat pietas.

Pline s'excuse d'avoir donné un *diplōma* à sa femme pour qu'elle puisse rentrer plus vite à Rome où l'appelaient des considérations de famille. *Causa*, c'est le sentiment familial, *ratiō*, l'utilisation de la poste impériale.

Mais il faut constater d'autre part que depuis longtemps l'usage s'est établi de faire de *causa ratiōque* un groupe dans lequel chacun des deux éléments pourrait bien perdre une partie de sa valeur particulière : Cicéron, *diu. Caec.* 1,1 :

is si mei consilii causam rationemque cognouerit ;

Verr. 4,63,140 :

mei consilii negotiique totius suscepti causam rationemque proposui ;

Diu. 2,20,46 :

multa uerba fecisti te, cum res uideres, rationem causamque non quaerere.

Cf. *Tusc.* 1,13,29 ; *Nat. Deor.* 3,24,63 ; *Off.* 1,20,67 ; *Fin.* 5,4,10 ; *de Or.* 3,29,114 ; *Part. or.* 18,64 ; Vitruve 2,8,16 ; Pline, *N. H.* 18,4,24 ; Tacite, *Hist.* 1,4 ; Quintilien 4,2,52 ; Aulu-Gelle 1,13,13 ; 14,1,31 ; 14,3,5. Il en est résulté une certaine indétermination qui permet de prendre quelquefois les deux mots l'un pour l'autre. Sans doute ils sont encore distincts lorsque Cicéron explique *causa* au moyen de *ratiō*, *Part. or.* 32,110 :

causam appello rationem efficiendi.

Mais on voit toute la confusion qui peut résulter d'un balancement trop facile dans lequel se complaît l'habileté des rhéteurs. Sénèque Rhét. *Controu*, 2,1,1 :

fragilis et caduca felicitas est et omnis blandientis fortunae speciosus cum periculo nitor, et sine causa saepe fouit et sine ratione destituit ;

ibid. 2,2,10 :

difficile est, iudices, eorum secretorum causas reddere, quae amanti-bus etiam sine ratione iucunda sunt.

Cf. Sénèque, *Prou.* 1,3 ; *Nat. Quaest.* 3,27,1 ; Quintilien 4,2,76.

Il ne faudra donc pas s'étonner si, à la faveur des sens nouveaux donnés d'une part à *ratio*, de l'autre à *causa*, le groupe prend une valeur inattendue chez Cicéron, *prou. cons.* 17,40 :

quae mihi sit ratio et causa cum Caesare ;

ou si Vitruve croit pouvoir écrire *cum causā* là où on attendrait plus justement *cum ratione*, 3,1,4 :

ergo si natura composuit corpus hominis, uti proportionibus membra ad summam figurationem eius respondeant, cum causa constituisset uidentur antiqui, ut etiam in operum perfectionibus singulorum membrorum ad uniuersam figurae speciem habeant commensas exactiones.

Il y a donc entre *causa* et *ratio* une confusion facile qui tend à s'établir, alors que les écrivains soucieux de précision marquent volontiers la distinction des deux mots. Apulée brouille sans s'en rendre bien compte toutes les valeurs de *causa* et de *ratio* lorsqu'il écrit, *Apol.* 48 :

ut qui scires omnium factorum rationes diligentius examinandas ac saepius causas quaeri, facta concedi, eoque etiam patronos litigatorum causidicos nominari, quod cur quaeque facta sint expediant.

L'état où on est arrivé à une certaine époque sera marqué par cette comparaison de deux passages d'Aulu-Gelle et de Fronton. Le premier au cours du même chapitre 7,14, mêle constamment *causa* et *ratio* :

summ. : poeniendis peccatis tres esse *rationes* a philosophis attributas.

1. : poeniendis peccatis tres esse debere *causas* existimatum est. Una est *causa*... ; altera ...

4 : *tertia ratio* uindicandi est quae *παράδειγμα* a Graecis nominatur.

5 : has tres ulciscendi *rationes*...

Au contraire Fronton maintient la distinction classique, 1,3 (Naber p. 5) :

at ego nihil malo quam amoris erga me tui nullam exstare *rationem*, Nec omnino mihi amor uidetur qui *ratione* oritur et iustis certisque

de *causis* copuletur : amorem ego illum intellego fortuitum et liberum et nullis *causis* seruientem, impetu potius quam *ratione* conceptum, qui non officiis uti lignis, sed sponte ortis uaporibus caleat.

Cf. *de differ. uocab.* :

causa et *ratio* : *causa* docet factum, *ratio* soluit obscura.

Confusion presque fatale entre deux mots qui se sont rapprochés, et distinction soigneusement maintenue dans certains cas, telle est l'histoire des rapports de *ratio* et de *causa*. Il nous est difficile de ne pas citer en terminant ces deux passages de Sénèque, où *ratio* s'identifie avec *causa* : *Ep.* 65,2 :

dicunt, ut scis, Stoici nostri duo esse in rerum natura ex quibus omnia fiant, *causam* et materiam. Materia iacet iners res ad omnia parata, cessatura si nemo moueat. *Causa* autem, id est *ratio*, materiam format et quocumque uult uersat, ex illa uaria opera producit ;

ibid. 65,12 :

sed nos nunc primam et generalem quaerimus *causam*. Haec simplex esse debet. Nam et materia simplex est. Quaerimus quid sit *causa* ? *Ratio* scilicet faciens, id est deus.

Cf. Apulée, *Apol.* 64. Ici nous sommes dans la langue de la philosophie et *ratio* y a pris une valeur spéciale. C'est qu'à l'époque où écrit Sénèque il y a déjà longtemps qu'il a rencontré le grec λόγος.

Nous ne nous flattons pas d'avoir épuisé toutes les observations que suggère l'emploi de *ratio* en liaison avec tel ou tel mot, dont la présence à côté de lui précise sa valeur ou lui confère un aspect nouveau. Nous avons du moins montré le procédé et signalé les rapprochements essentiels. Il nous suffira d'indiquer en terminant une remarque importante, qui résulte de tout l'exposé précédent : c'est que parmi tous les mots capables de revêtir par suite de leurs nombreux emplois des acceptions multiples, il n'y en a peut-être pas dont les sens soient à la fois plus vagues et plus précis que ceux de *ratio*.

Il y en a peu qui puissent être employés d'une manière plus vague, nous l'avons montré en signalant combien sa valeur au sens de « considération » ou de « rapport » s'atténue au

point de n'être plus que « la matière de » ou « ce qui touche à » ; ou comment, employé à l'ablatif comme complément de manière accompagné d'un adjectif, il n'est presque plus que l'équivalent d'un adverbe. Evidemment toutes ses significations se rejoignent et se confondent, et il est difficile dans certains cas d'affirmer qu'il n'en a qu'une à l'exclusion de toute autre. Mais il arrive souvent qu'employé seul à l'instrumental c'est une sorte d'adverbe dont la valeur est à peu près celle de *rēctē* : *rationē fecistī*, « vous avez eu raison de le faire », écrit Cicéron, *Att.* 12,44,3 :

quod domi te inclusisti, ratione fecisti.

Cf. Pline, *Ep.* 9,7,1 :

aedificare scribis, bene est : inueni patrocinium ; aedifico enim iam ratione, quia tecum.

Juvénal 10,4 :

... quid enim ratione timemus
aut cupimus ?

Spécialisé d'autre part dans les sens de « selon le rapport de », « à la manière de », « au moyen de », c'est au contraire une espèce de préposition, comme le montrent les exemples suivants : Pline, *N. H.* 33,3,47 :

aureus nummus post annos LI percussus est quam argenteus, ita ut scripulum ualeret sestertios uicenos, quod efficit in libram ratione sestertii, qui tunc erat, *̄*DCCLX.

« en prenant pour base... »

Sénèque *Nat. quaest.* 1,4,1 :

aeque manifestum est speculi ratione imaginem reddi, quia numquam nisi e contrario redditur.

« à la manière de... » (il s'agit de l'arc en ciel).

Cf. 1,5,10 ; *Rhet. Her.* 3,12,20 :

de ea parte firmitudinis (sc. uocis) quae conseruatur ratione declamationis...

« au moyen de ... »

Cf. *ibid.* 3,16,29 ; 4,33,45 ; Pline, *N. H.* 37,3,51 ; Apulée, *Ascl.* 11 ; 31 ; *Plat.* 2,6 ; etc... On arrive à en faire le substitut pur

et simple de *causā* ou de *grātiā* devenus de leur côté par un procédé analogue de simples prépositions : Pline, *N. H.* 6, 23, 102 :

a Copto camelis itur, aquationum ratione mansionibus dispositis.

8, 5, 89 :

dies in terra agit, noctesque in aqua, teporis utrumque ratione (le crocodile).

Bien que l'emploi de *ratione* ne puisse s'expliquer que par sa valeur ancienne « eu égard à », nous n'avons guère plus ici que ce que les Chinois appellent un « mot vide ».

Or ce mot si dénué de toute valeur propre qu'il est réduit dans certains cas au rôle de simple outil grammatical, reste usité d'autre part dans des acceptions précises que nous avons essayé de définir. « La réflexion » et « le raisonnement », « la méthode », « la théorie » et « la science », tels sont les sens qu'on lui trouve couramment chez Cicéron et chez les auteurs suivants, et auxquels il va falloir ajouter celui de « la raison » entendue comme faculté de l'âme au même titre que l'intelligence et la volonté. Or, tous ces sens, *ratio* pouvait, semble-t-il les acquérir par son évolution propre dont nous avons dans le chapitre précédent et dans celui-ci marqué les repères. Parti d'un sens technique très défini « le rapport », « le compte » ou « le calcul », il était fatal que *ratio* entrât dans le vocabulaire de la science et de la philosophie. Mais la création d'un tel vocabulaire s'est faite à Rome dans des conditions spéciales qu'il nous faut maintenant examiner.

CHAPITRE V

RATIO ET LE GREC ΛΟΓΟΣ

La terminologie philosophique et scientifique

Un grand fait domine toute l'histoire du vocabulaire latin.

Le génie grec s'est d'abord lentement infiltré à Rome, ouvrant à l'art et à la poésie l'esprit des rudes habitants du Latium. A partir des guerres puniques les Romains ont tourné leurs regards vers l'Orient, tout pénétré de la civilisation hellénique et où ils ont bientôt paru en vainqueurs et en maîtres. Non contents désormais de copier ou d'imiter la poésie, la tragédie, la comédie de la Grèce, ils ont voulu également faire passer dans leur langue l'œuvre de ses penseurs et de ses techniciens. A ce moment ils se sont trouvés en présence d'une grave difficulté : celle de se créer de toutes pièces une terminologie savante. L'œuvre scientifique et la spéculation philosophique des Grecs comportaient un vocabulaire dont ils n'avaient pas le correspondant. On connaît les lamentations de Lucrèce sur la *patrii sermōnis egestās*. Ce sont des plaintes bien fondées, quoi qu'en ait dit Cicéron. La même difficulté se présente à toute langue qui veut s'incorporer un état de culture qui n'est pas le sien. Il convient d'examiner comment les Latins l'ont résolue.

Un vocabulaire abstrait propre à l'expression de la recherche scientifique ou de la pensée métaphysique se constitue progressivement lorsque sa formation est parallèle à l'élaboration de cette pensée. Les mots s'enrichissent lentement d'un contenu nouveau à mesure que celle-ci se nuance et se précise. Tout un jeu de différenciations s'opère insensiblement, et, quoique

l'œuvre d'une certaine élite, ne procède pas différemment, en principe, du travail par lequel évolue le vocabulaire dans la langue commune. Les formations nécessaires sont faites progressivement et sans à coup. La langue savante reste toujours assez proche de la langue parlée, à laquelle elle finit par se mêler plus ou moins profondément, étant sortie comme elle du même fonds commun. Il en va tout autrement lorsque ce travail que des siècles de discussions philosophiques avaient en Grèce lentement élaboré, doit s'accomplir brusquement, sous l'empire d'un besoin immédiat, en brûlant pour ainsi dire les étapes. Il n'y a guère moyen de s'en tirer que par l'emprunt. Mais l'emprunt en matière de vocabulaire comporte une foule de modalités. Il y a plusieurs procédés possibles, dont chacun mérite l'examen.

On peut d'abord, et c'est le cas le plus simple, emprunter le mot en empruntant la chose. C'est ainsi que dans la plupart des langues modernes les mots désignant les grande inventions, ou les termes du vocabulaire scientifique, d'abord créations artificielles des inventeurs ou des savants, ont été empruntés de proche en proche, tels quels ou légèrement altérés dans leur phonétique ou leur graphie. Les mots « téléphone » et « télégraphe » ont cours dans les principales langues de l'Europe, et le langage de la technique ou de la science est pour une grande part international. Mais il est facile de voir que dans le cas présent le mot a pour support l'objet qu'il désigne, et comme tel est immédiatement compris de qui connaît l'objet. S'il s'agit au contraire d'exprimer une notion abstraite échappant à l'aperception immédiate, c'est le mot qui devient à son tour le support de l'idée ; c'est par l'image qu'il éveille qu'il est capable d'évoquer la notion représentée et qu'il contribue à la rendre intelligible. Comment alors un mot pris tel quel d'une langue étrangère, et ne représentant plus rien dans la langue où on l'introduit qu'un groupe de sons, pourrait-il satisfaire à ce rôle d'évocation et de suggestion ? Il est impossible d'emprunter directement les mots du vocabulaire abstrait, sous peine de se mettre à parler tout de suite un langage hermétique, accessible aux seuls initiés.

Une solution meilleure consistera donc à refaire pour son

compte le travail qu'on trouve tout fait dans la langue qui sert de modèle. Le mot dont on cherche l'équivalent n'a pris sa valeur abstraite que grâce à une image dont on s'efforcera de trouver l'analogue. On prendra un mot ayant originairement le même sens concret, pour lui donner, grâce à la même figure, une même valeur abstraite.

Il se peut d'ailleurs qu'on soit en présence d'un composé dont l'équivalent tel quel est difficile à trouver : il pourra être reconstruit au moyen d'éléments ayant une valeur originelle identique.

Tels sont les trois procédés que le latin a utilisés tour à tour ou simultanément, et que nous pourrions désigner ainsi : l'emprunt pur et simple : φιλοσοφία, *philosophia* ; — la traduction : λόγος, *ratio* ; — le calque : συνειδήσις, *conscientia*.

L'adaptation du vocabulaire technique grec au latin pourrait faire l'objet d'une étude spéciale que nous n'avons pas l'intention d'entreprendre ici. Nous devons néanmoins en marquer les traits essentiels.

Trois écrivains ont consacré tout ou partie de leur activité à la diffusion chez les Latins de la pensée grecque : ce sont Lucrèce Varron et Cicéron. On ne saurait s'exagérer le rôle prépondérant qu'a joué ce dernier. Il n'y a qu'à relire les quelques pages qui servent d'introduction à chacun de ses premiers traités philosophiques, les *Académiques*, le *de Finibus* et les *Tusculanes*, pour saisir toute l'importance que Cicéron attache à ce que les plus belles œuvres de la philosophie grecque aient leur pendant dans la littérature latine. Or c'est pour lui un souci constant de se défendre du reproche qu'on lui fait d'écrire en latin de philosophie. Il a résumé au début du *de Finibus* les arguments de ses détracteurs. Pour les uns la philosophie ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête : il leur a déjà répondu dans l'*Hortensius*. Les autres s'y intéressent sans doute, mais, pleins de mépris pour les lettres latines, ils préfèrent s'en instruire dans les auteurs grecs. L'opinion de ces derniers mérite d'être examinée.

Il y avait déjà longtemps à l'époque de Cicéron que tous les Romains cultivés étaient bilingues. Ils connaissaient le grec, non à la façon dont on apprend chez nous le plus souvent les

langues étrangères, pour en avoir une teinture, suffisante tout au plus au commerçant ou au voyageur, ou pour lire avec peine une littérature dont le sens profond nous échappe souvent, — mais d'une manière complète et totale. L'éducation se faisait en grec en même temps qu'en latin ; on lisait et étudiait les auteurs grecs comme des classiques, et on allait finir ses études auprès de quelque rhéteur de Grèce ou d'Asie. Plus tard, à l'époque de Quintilien, on déclamera dans les écoles en grec aussi bien qu'en latin. Au peuple même se mêlaient une foule d'esclaves et d'affranchis d'origine orientale, ayant pour la plupart le grec pour langue maternelle. Ce bilinguisme des classes dirigeantes et d'une partie de la société a eu sur l'évolution de la langue et de la littérature latines une influence trop souvent méconnue. C'est en tout cas d'abord parce qu'ils étaient capables de lire en grec les philosophes de leur choix que bien des Romains ne sentaient pas le besoin d'une littérature philosophique latine.

A cela Cicéron a répondu d'une manière extrêmement juste. Il n'ignore pas le mérite de la traduction pour assouplir une langue et la former à l'expression d'idées à laquelle elle n'est pas rompue et lui-même s'y est souvent essayé. Mais il se défend de faire une traduction littérale de Platon ou d'Aristote (*Fin.* 1,3,7), comme les poètes anciens l'ont fait de Sophocle ou de Ménandre. Il y a peut-être quelque chose à ajouter à leur pensée (*Tusc.* 1,1,1 et 2), et il n'est pas interdit à un Latin de dire son mot dans les grands problèmes qui préoccupent l'intelligence humaine. Quoi que puissent penser les historiens de la philosophie de l'originalité de Cicéron en cette matière, il est certain qu'il y a cru en quelque mesure. Il s'est plus particulièrement attaché aux doctrines de la nouvelle Académie, mais nous sommes mal à l'aise pour juger de son indépendance par rapport à des doctrines antérieures que nous connaissons surtout par lui. Et son principal but est de corriger la piètre impression que de maladroits écrivains ont donnée de la philosophie traitée par des Latins (*Fin.* 1,3,8 ; *Tusc.* 1,3,6). Orateur réputé il se doit à lui-même de donner aussi à la philosophie le beau vêtement de la forme.

Certes il nous est difficile de souscrire à son affirmation,

quand il prétend que la langue latine n'est pas plus pauvre que la grecque, *Fin.* 1,3,10 :

sed ita sentio et saepe disserui, Latinam linguam non modo non inopem, ut uulgo putarent, sed locupletiore etiam esse quam Graecam.

Mais ici encore il convient de placer la question sur son vrai terrain. Il ne faut pas voir dans cette phrase la simple boutade d'un esprit que la fierté patriotique aveugle, ou l'expression d'une vanité personnelle qui fait sourire. Le latin est à l'époque de Cicéron une langue assouplie et riche. Il y a longtemps que les Romains ont embrassé l'art oratoire : *at contra oratorem celeriter amplexi sumus* (*Tusc.* 1,3,5), et Cicéron peut se flatter à bon droit d'être capable de *dicere abunde et copiose*. Mais ce n'est plus tout à fait la même chose lorsqu'il s'agit de science : *doctrina Graecia nos et omni litterarum genere superabat* (*ibid.* 1,1,3) C'est là que le latin est en défaut, parce qu'il n'est pas rompu à l'expression d'une foule d'idées dont il ne commence qu'alors à sentir l'intérêt. Et c'est cela qu'il fallait dire.

Le grand rôle de Cicéron est donc d'avoir donné au latin la littérature philosophique qui lui manquait, et d'avoir par là accompli sur le vocabulaire une besogne qui intéresse le linguiste au premier chef. Avec lui Lucrèce et Varron ont contribué à ce travail, et il n'est pas indifférent que ce dernier soit le principal interlocuteur des *Académiques*. Mais Cicéron a conçu son rôle d'une manière originale, et avec un sens profond des besoins de la littérature et de la langue.

Nous avons défini précédemment les trois procédés possibles pour donner à une langue le vocabulaire savant qui lui manque : l'emprunt pur et simple, la traduction, le calque. Le premier est celui qui donne évidemment le moins de mal ; il a le défaut de faire de la langue savante une langue hermétique. Ce sera celui des techniciens tels que Vitruve, ou des savants comme Pline l'Ancien, qui se soucient peu de faire de la littérature ou d'être intelligibles pour les profanes. Que le mot soit habillé à la latine, ou simplement transcrit tel quel et donné comme un mot grec, le procédé est toujours le même : il aboutit à parler grec en latin, et tombe presque sous le reproche formulé plus

haut, qu'il valait mieux ne pas écrire en latin ce qu'on pouvait aussi bien lire en grec.

Soucieux avant tout de parler latin et d'être compris de tous (*Fin.* 1, 3, 7 : *nec uero, ut noster Lucilius, recusabo quo minus omnes mea legant*), Cicéron s'attache surtout au deuxième et au troisième procédés. Il entend traduire, c'est-à-dire donner d'un mot grec pris dans un sens spécial un équivalent latin, apte à recevoir le même sens. Assurément la tâche ne va pas sans quelque difficulté. Il faut que le lecteur refasse dans son esprit le travail d'association d'idées nécessaire. L'emploi d'un autre mot destiné à compléter le premier le lui suggérera : *ἀναλογία* — *comparātiō prō portiōne*. Au besoin le mot grec sera donné à côté du mot latin, jusqu'à ce que celui-ci soit suffisamment clair pour qu'il n'y ait plus besoin de ce soutien : *enuntiationum, quae Graeci ἀξιώματα uocant* (*Fat.* 1, 1). Il arrivera d'ailleurs que la traduction pourra paraître insuffisante et sera rejetée, *Tusc.* 3, 4, 7 :

haec enim fere sunt eius modi quae Graeci πάθη appellant ; ego poteram « morbos » et id uerbum esset e uerbo, sed in consuetudinem nostram non caderet. Nam misereri, inuidere, gestire, lactari, haec omnia morbos Graeci appellant, motus animi rationi non obtemperantis, nos autem hos eosdem motus concitati animi recte, ut opinor, perturbationes dixerimus, morbos autem non satis usitate...

Ce sont une foule de nuances à observer, qui feront de chaque cas un problème nouveau à résoudre. Il n'y a pas lieu de faire une traduction littérale lorsqu'un autre mot peut éveiller la même idée ; si un mot ne suffit pas on en prendra deux, et il faudra même se résoudre à reproduire le mot grec si l'on est en présence d'une formation impossible à calquer : *Fin.* 3, 4, 15 :

nec tamen exprimi uerbum e uerbo necesse erit, ut interpretes indiserti solent, cum sit uerbum, quod idem declaret, magis usitatum. Equidem soleo etiam quod uno Graeci, si aliter non possum, idem pluribus uerbis exponere. Et tamen puto concedi nobis oportere, ut Graeco uerbo utamur, si quando minus occurret Latinum...

On comprendra bien l'attitude de Cicéron devant la complexité des questions qui se posent à l'adaptateur par ce qu'il dit dans

les *Académiques*, 1, 5, 24 et suiv. à propos de la formation du mot *quālitiās*. Tout le passage est à citer. C'est Varron qui parle :

sed quod ex utroque, id iam corpus et quasi qualitatem quandam nominabant — dabitur enim profecto ut in rebus inusitatis, quod Graeci ipsi faciunt, a quibus haec iam diu tractantur, utamur uerbis interdum inauditis. — Nos uero, inquit Atticus ; quin etiam Graecis licebit utare cum uoles, si te Latina forte deficient. — Bene sane facis : sed enitar ut Latine loquar, nisi in huiusce modi uerbis ut philosophiam aut rhetoricam aut physicam aut dialecticam appellem, quibus ut aliis multis consuetudo iam utitur pro Latinis. Qualitates igitur appellauimus quas ποιότητας Graeci uocant, quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum sed philosophorum, atque id in multis : dialecticorum uero uerba nulla sunt publica, suis utuntur. Et id quidem commune omnium fere est artium ; aut enim noua sunt rerum nouarum facienda nomina, aut ex aliis transferenda. Quod si Graeci faciunt, qui in his rebus tot iam saecula uersantur, quanto id nobis magis concedendum est, qui haec nunc primum tractare conamur.

Nous avons là toute la doctrine de Cicéron en matière de terminologie philosophique et scientifique. Son opinion est nettement formulée sur les trois procédés que nous avons définis. Il y a des mots qui ne sont que des emprunts, mais auxquels un long usage a conféré le droit de cité ; pour les autres on s'efforcera de les traduire, sauf le cas où il sera absolument nécessaire de former un mot nouveau : le tout se résume dans cette règle primordiale, parler latin.

Ratio et λόγος.

Nous n'avons insisté sur ces faits que parce qu'ils nous permettent de mieux apprécier ce qui s'est produit lorsque *ratio* a été choisi pour représenter le grec λόγος. C'est en effet un des bons exemples du procédé que nous avons appelé celui de la traduction. *Ratiō* ayant en partie les mêmes valeurs initiales que λόγος pouvait recevoir les mêmes acceptions dérivées.

Il faut noter tout d'abord que le fait doit être assez ancien. Ce n'est pas Cicéron qui a choisi *ratiō* comme équivalent de λόγος. Ce n'est pas davantage Lucrèce ou Varron. Ils en ont

seulement fait un usage abondant en vertu d'une assimilation déjà faite en partie et qu'ils ont simplement poussée à fond. Nous avons montré dans les chapitres précédents comment *ratiō* a pu par une évolution propre enrichir largement ses significations. Mais il nous est impossible de dire dans quelle mesure cet enrichissement peut être considéré comme exclusivement latin, ou a été influencé par le grec. *Ratiō* pouvait tout seul et sans l'intervention de λόγος prendre tous ces sens. Mais le parallélisme *ratio* — λόγος est trop évident pour n'avoir pas été dès longtemps aperçu. L'exemple cité plus haut (p. 125) du prologue de Plaute, *Poen.* 55, nous a offert un rapprochement qui n'est peut-être pas tout à fait fortuit. Il nous est donc impossible de marquer d'une manière précise le moment où *ratiō* a commencé d'être influencé par λόγος, parce que nous n'avons pas de faits absolument probants. Mais ce que nous pouvons affirmer c'est que son évolution s'est précipitée du jour où il a servi au langage de la philosophie, et qu'il a profité de toutes les extensions de sens qu'avait prises le grec λόγος.

Le rapprochement *ratiō* — λόγος reposant sur la communauté originelle de certains de leurs sens, il y a lieu d'approfondir cette donnée.

Les sens de λόγος sont bien connus. Nous n'avons pas à en refaire l'historique, ce qui serait un travail nouveau à entreprendre, et d'ailleurs fait d'une manière satisfaisante (cf. E. Hoffmann, *Qua ratione ἔπος, μῦθος, αἶνος, λόγος et uocabula ab eisdem stirpibus deriuata in antiquo Graecorum sermone... adhibita sint.* Diss. inaug. Göttingen 1922). Il nous suffit de prendre les valeurs établies pour λόγος au moment où le latin entre en contact avec le grec.

1) Il y a dans λόγος et le verbe correspondant λέγειν l'idée initiale d'« effleurer », « ramasser », « choisir » ; elle est sensible dans la foule des composés, verbes : ἀναλέγειν, προλέγειν, συλλέγειν, ἀπολέγειν, διαλέγειν, ἐκλέγειν, ἐπιλέγειν, καταλέγειν, παραλέγειν, et noms : κατάλογος, σύλλογος, συλλογή, ἐκλογή, etc... C'est proprement et avec la même valeur la racine du latin *legere*, qui offre parallèlement un nombre important de composés : *colligere*, *ēligere*, *dēligere*, *collēga*, *legiō*, etc...

2) Une autre notion est celle de « calcul » et de « compte »

déjà sensible dans *καταλογος*. L'expression *λόγον διδόναι* s'applique dans les inscriptions aux redditions de comptes des magistrats parallèlement à *εὐθύνας διδόναι*. Les fonctionnaires préposés à la reddition des comptes sont des *λογισταί*, et le verbe *λογίζεσθαι* a le sens de « compter ». Il y a même des cas où *λόγον διδόναι* s'emploie pour rendre compte, non d'une gestion financière, mais d'une intention, d'un acte. De là partent des expressions analogues à celles que nous avons relevées avec *ratio* : *ἐν λόγῳ ποιεῖν τινα* ou *λόγον ποιεῖν τινος*, « tenir compte » ; *λόγον ἔχειν τινός*, même sens. De là aussi *λόγος* prend le sens de « intention », « dessein », « plan ». Une foule de composés attestent la valeur de « calcul » pour *λόγος* et son passage à des acceptions figurées. De *ἀνὰ λόγον* on forme *ἀναλογία* ; de *παρά λόγον*, *παράλογος*. Il y a à côté de *λογίζεσθαι* le nom *λογισμός*, et les verbes *ἀναλογίζεσθαι*, *ἀντιλογίζεσθαι*, *ἀπολογίζεσθαι*, *διαλογίζεσθαι*, *ἐκλογίζεσθαι*. etc... Dans tous ces verbes la valeur essentielle est celle de « raisonner ». *Λόγος* devient « la raison » et prend une valeur philosophique. A partir d'Héraclite le *νοῦς* qui gouverne le monde prend le nom de *λόγος*.

3) Enfin *λέγειν* a aussi le sens de « raconter », « dire » et *λόγος* signifie « la parole ». Il en vient à désigner la « prose » en face du vers, « le discours », « le livre », « la cause ».

C'est par le sens de « calcul » et de « compte » que *ratio* a rejoint *λόγος*. Un certain nombre de faits précis sont à retenir.

1) Pas plus que *ratio* n'a le sens de « choisir », dévolu avec toutes les acceptions qui en sont dérivées à la famille de *legō* correspondant à *λόγος*, il n'a le sens de « parole » et de « discours ». Lorsque Plaute veut faire allusion à un des sens de *λόγος*, les histoires plaisantes et les bons mots, c'est du mot *logus* qu'il se sert en latinisant simplement le mot grec, *Bacch.* 519 :

quam si ad sepulcrum mortuo narres logos.

Ses parasites ont toute une bibliothèque de bons mots et de bonnes histoires, et le mot revient souvent dans les comédies : *Men.* 779 *non longos logos* ; *Pers.* 394 *dabuntur dotis tibi sescenti logei atque Attici omnes* ; *Sti.* 221 *logos ridiculos uendo* ; 383 *non uendo logos* ; 393 *uenaes logi sunt* ; 455 *ridiculis logis*.

Il forge même, *Pseud.* 255, *inānilogistae* « diseurs de balivernes ». Ce mot *logus* n'a pas vécu. C'est *facētē dicta* qui désigne ordinairement les mots pour rire.

Mais il est frappant que le mot qui sert à représenter λόγος dans le sens de « discours » c'est *ōrātiō*. Sans attache d'aucune sorte ni étymologique, ni sémantique avec *ratio*, ayant d'ailleurs un *ā* qui lui donnait dans la prononciation un rythme différent, ce mot offrait néanmoins avec *ratio* une ressemblance curieuse. Elle n'a pas manqué d'être utilisée par les écrivains pour amener une de ces allitérations dont les Latins étaient friands et qui rendent plus piquante une opposition de sens. On peut même se demander dans quelle mesure un faux sentiment de l'étymologie ne leur faisait pas voir entre les deux mots un vague lien de parenté. Quoi qu'il en soit, le fait qu'ils disposaient comme correspondants de λόγος dans ses deux valeurs essentielles de deux mots aussi faciles à mettre en parallèle n'a pas manqué de frapper vivement les Latins. On est en droit de penser que c'est là un lien de plus qui a contribué à rattacher *ōrātiō* à λόγος et l'a conduit à en épouser toutes les valeurs au sens de « discours », jusqu'à avoir proprement celle de la « prose » opposée aux vers. D'autre part les cas très nombreux où *ratio* et *ōrātiō* sont employés côte à côte ne sont pas toujours des rencontres fortuites ou un effet de style.

2) De même que *ratio* ne recouvre pas tous les sens de λόγος, il y a aussi dans *ratio* des sens que λόγος n'a pas eus, ou n'a eus que d'une manière assez imprécise. *Ratio* a pu signifier « la raison » que l'on a d'avoir fait une chose, « le prétexte » et dans une certaine mesure « la cause ». Λόγος n'a pas évolué aussi complètement dans ce sens, et cela tient apparemment à ce que les nombreuses locutions verbales que nous avons relevées en latin n'ont que faiblement leur analogue en grec. *Ratio* va donc rencontrer αιτία pour les mêmes raisons qu'il s'est trouvé à côté de *causa*.

3) Il faut ensuite constater le contraste frappant qu'il y a entre le nombre considérable des composés de λόγος, en particulier des verbes, et la pauvreté de la famille de *ratio*, qui n'aura à leur opposer que le seul et peu usité *ratiocinor*. L'explication de ce fait est facile. Les noms en *-tiō* ne sont pas ordinairement

rement productifs : étant par leur origine des noms verbaux, ils n'ont aucune raison de donner naissance à des verbes. Dans le cas particulier de *ratio* le verbe initial *reor* a disparu, et rien n'est venu le remplacer. On a par contre une abondance de locutions verbales dont le grec n'a pas besoin à cause du grand nombre de ses composés possibles. Mais, outre que l'évolution de *ratio* a pu s'en trouver affectée d'une manière spéciale, il en résulte également que la traduction de chacun des composés de λόγος posera un problème nouveau. Nous avons attribué plus haut la fortune de *putāre* à la locution *rationēs putāre*. Il n'est pas douteux que *disputāre* ne soit devenu le correspondant de διαλογίζεσθαι pour la même raison que *putāre* est devenu celui de λογίζεσθαι. D'autre part il y a des cas où les mots formés sur λόγος auront pour correspondants latins des mots de la famille parallèle de *legō* : συλλογισμός, *collectiō*.

Le Timée de Platon et celui de Cicéron

Nous avons quelque chance de saisir le travail d'adaptation du vocabulaire latin à l'expression de la pensée grecque dans les textes qui sont directement inspirés de passages d'écrivains grecs ou en sont la traduction littérale. Nous n'avons plus malheureusement la plupart des écrits des philosophes où Lucrèce et Cicéron ont trouvé le meilleur de leur pensée. Mais il y a dans les traités de ce dernier nombre de passages traduits ou imités d'Aristote ou de Platon dont les œuvres nous sont restées. On en trouvera un relevé dans le travail déjà ancien de Victor Clavel : *De M. T. Cicerone Graecorum interprete*, Paris 1868. On sait d'autre part que Cicéron attachait avec juste raison une grande importance à l'exercice de la traduction pour elle-même, et qu'il avait traduit pour sa part, outre des discours de Démosthène et d'Eschine, l'*Economique* de Xénophon et le *Timée* de Platon. De ce dernier ouvrage il nous reste heureusement des fragments assez étendus pour que l'on puisse comparer avec quelque profit l'original grec et sa version en latin.

Le *Timée* de Platon est un texte difficile, où toutes les ressources d'une langue déjà rompue à l'abstraction n'étaient

pas inutiles à l'exposition d'une théorie subtile de l'univers. Il semble que Cicéron, soucieux de ne pas trahir par une périphrase maladroite l'expression d'une pensée fuyante, se soit avant tout préoccupé de donner de son modèle une interprétation littérale. Il n'y en a que plus d'intérêt à comparer les deux textes, comme c'est presque toujours possible, phrase par phrase. Nous avons fait ce travail en ce qui concerne l'emploi de λόγος et de *ratio*, et nous donnons ci-dessous les observations qui en sont résultées. Nous nous sommes servi pour l'interprétation du texte grec de l'excellente traduction de M. Rivaud dans la collection Guillaume Budé, Paris 1925.

1) Dans les passages de Platon dont la traduction de Cicéron nous est conservée il y a trois valeurs possibles de λόγος, la première étant le sens ordinaire de « discours », les deux autres correspondant aux sens concret et abstrait de notre mot « raisonnement ».

a) Dans le premier cas Cicéron traduit naturellement par *oratio* :

Plat. 38 d : ὁ λόγος (Rivaud : cette recherche) πάρεργος ὢν πλέον ἂν ἔργον ὢν ἕνεκα λέγεται παράσχοι.

Cic. 9,30 : ne in eo, quod attingendum fuit, quam in eo, quouis causa id attingimus, longior ponatur oratio.

Plat. 47 a : ὅτι τῶν νῦν λόγων (Rivaud : les discours) περὶ τοῦ παντὸς λεγομένων...

Cic. 14,52 : nam haec, quae est habita de uniuersitate oratio a nobis...

b) Mais le même mot *oratio* sert également à traduire λόγος au sens de « raisonnement », comme il apparaît par les passages suivants :

Plat. 29 b : ὡς ἄρα τοὺς λόγους ὧνπέρ εἰσιν ἐξηγῆται, τοῖων αὐτῶν καὶ συγγενεῖς ὄντας· τοῦ μὲν οὖν μονίμου καὶ βεβαίου καὶ μετὰ νοῦ καταφανοῦς μονίμους καὶ ἀμεταπτώτους — καθ' ὅσον οἶόν τε καὶ ἀνελέγκτοις προσήκει λόγοις εἶναι καὶ ἀνικῆτοις...

Cic. 2,7 : omni orationi cum iis rebus de quibus explicat uidetur esse cognatio. Itaque cum de re stabili et immutabili disputat oratio, talis sit, qualis illa, quae neque redargui neque conuinci potest.

Plat. 29 c : ἐάν... μὴ δυνατοὶ γινώμεθα πάντη πάντως αὐτοὺς ἐκτοῖς ὁμολογουμένους λόγους καὶ ἀπηκριθωμένους ἀποδοῦναι.

Cic. 3,8 : si... minus id, quod auemus animo, consequemur, ut tota dilucide et plane exornata oratio sibi constet et ex omni parte secum ipsa consentiat.

Il ne fait pas de doute qu'il ne s'agisse bien ici de raisonnements. Cela est particulièrement sensible pour le premier des deux passages où il est dit que ces raisonnements doivent être « irréfutables et invincibles ». Aussi la traduction par *ōrātiō* est-elle d'abord surprenante, étant donné surtout que l'on trouve au moins une fois *ratio* :

Plat. 37 b : Λόγος δὲ ὁ κατὰ ταῦτόν ἀληθῆς γινόμενος περὶ τε θᾶτερον ὄν καὶ περὶ τὸ ταῦτόν...

Cic. 8,28 : Ratio autem uera, quae uersatur in iis quae sunt semper eadem et in iis quae mutantur...

c) Au sens de « faculté raisonnante » λόγος est traduit régulièrement par *ratio* :

Plat. 28 a : τὸ μὲν δὴ νοήσει μετὰ λόγου περιληπτόν...

Cic. 2,3 : quorum alterum intelligentia et ratione comprehenditur...

Plat. 38 c : ἐξ οὗν λόγου καὶ διανοίας θεοῦ τοιαύτης...

Cic. 9,29 : ratione igitur et mente diuina...

Plat. 46 d : λόγον δὲ οὐδένα οὐδὲ νοῦν εἰς οὐδὲν δυνατὰ ἔχειν ἐστίν...

Cic. 14,50 : careant autem omni intelligentia atque ratione...

Plat. 42 d : λόγῳ κρατήσας...

Cic. 12,45 : ratione depulerit...

2) Il y a dans le texte de Platon des dérivés et des composés de λόγος. Pour en rendre la valeur le traducteur a dû recourir à des subterfuges.

Λογίζεσθαι est traduit une fois par *rationem habēre*. Plat. 30 b = Cic. 3,10 ; une autre fois par *cōgitāre*, Plat. 34 a = Cic. 6,20.

Οὐ δυναμένοις λογίζεσθαι, Plat. 40 c, est rendu par *rationis expertibus*, Cic. 10,37. Pour traduire λογισμός Cicéron reprend la périphrase *rationem habēre* :

Plat. 33 a : διὰ δὲ τὴν αἰτίαν καὶ τὸν λογισμὸν τόνδε...

Cic. 6,17 : hanc igitur habuit rationem effector mundi et molitor deus, ut...

Λογισμοῦ μετέχουσα, Plat. 36 e, devient *ratiōnis compos et particeps*, Cic. 8,27. Il se contente même Cic. 3,10 = Plat. 30 b, de traduire d'une manière très vague διὰ δὲ τὸν λογισμὸν τὸνδε par *quōcircā*. Et il y a Plat. 37 c = Cic. 8,28, un λογιστικόν qui n'est point traduit, autant du moins qu'on en puisse juger, le passage en question étant coupé par une lacune.

Quand il s'agit de rendre ἄλογος, la périphrase attendue est *ratiōnis expers* :

Plat. 28 a : τὸ δ' αὖ δόξη μετ' αἰσθήσεως ἀλόγου δοξαστόν...

Cic. 2,3 : alterum quod adfert ad opinionem sensus rationis expers...,

Plat. 42 c : θορυβώδη καὶ ἄλογον ὄντα...

Cic. 12,45 : turbulenta et rationis expertia..

Mais il n'y avait pas moyen de former un adverbe sur une locution périphrastique pour traduire ἀλόγως, et Cicéron y a renoncé :

Plat. 43 a : ὥστε τὸ μὲν ὄλον κινεῖσθαι ζῷον, ἀτάκτως μὴν ὅπη τόχοι προΐεναι· καὶ ἀλόγως..

Cic. 13,48 : ita totum animal mouebatur illud quidem, sed immoderate et fortuito...

3) Le *Timée* de Platon, où les spéculations mathématiques tiennent une large place, présente de nombreux emplois de λόγος au sens de « rapport », dans le groupe ἀνά λόγον, « selon le rapport » et ἀναλογία y désigne « la proportion ». Le latin de Cicéron dispose pour traduire ἀνά λόγον d'une expression composite, *prō portiōne*, sur laquelle nous aurons à revenir. Il était plus difficile de rendre ἀναλογία, pour laquelle il semble que Cicéron ait risqué *prōportiō*, Plat. 31 c = Cic. 4,13. Mais ici se pose une question de critique de texte, car en face de la leçon ordinairement adoptée par les éditeurs, *comparatio portioue*, Plasberg propose de lire *comparatio pro portione*, et c'est un point dont nous réservons la discussion pour la IV^e partie (cf. p. 260). Quoi qu'il en soit un groupe *proportionem comparationemque* (Plasberg *pro portione comparationem*) se retrouve 7,24 en face du grec τοὺς ὄρους, Plat. 36 b. C'est *comparatiōne* tout seul 5,15 qui traduit δι' ἀναλογίας Plat. 32 c. Mais c'est *prō portiōne* qui sert à la traduction de ἀνά λόγον,

Plat. 32 b = Cic. 5,15 ; Plat. 37 a = Cic. 8,27 ; et Cicéron l'emploie même alors que Platon exprime par d'autres procédés la même idée : 5,14 = Plat. 31 c : πρὸς... Par contre ἐν λόγῳ, Plat. 36 d = Cic. 7,25 (Rivaud : selon des rapports réguliers) n'est pas traduit, parce qu'il ne comportait de traduction ni au moyen de *prō portiōne*, ni au moyen de *ratio*.

4) Lorsque dans des passages autres que ceux déjà signalés Cicéron ne traduit pas λόγος, le fait peut passer pour simple liberté du traducteur. Ἀνά λόγον, Plat. 29 c = Cic. 2,7, n'est pas rendu, mais tout le passage est écourté. Plat. 47 a : κατὰ τὸν ἐμὸν λόγον (Rivaud : selon mon raisonnement), est également tombé dans Cicéron 14,52. Plat. 30 b. : κατὰ τὸν λόγον τὸν εἰκότα (Rivaud : aux termes du raisonnement vraisemblable), est ingénieusement tourné Cic. 3,10 par : *si modo inuestigari aliquid coniectura potest*. Mais bien plus intéressants sont les cas où Cicéron emploie *ratio* là où le texte grec ne porte point λόγος. Il a fallu d'abord trouver un équivalent de νοητός « intelligible » au moyen d'une périphrase :

Plat. 30 c et d : τὰ γὰρ ἢδὲ νοητὰ ζῶα πάντα ἐκεῖνο ἐν ἑαυτῷ περιλαβὼν ἔχει, καθάπερ δὲ ὁ κόσμος ἡμᾶς ὅσα τε ἄλλα θρέμματα συνέστηκεν ὁρατά.

Cic. 4,11 : omnes igitur qui animo cernuntur et ratione intelleguntur animantes complexu rationis et intellegentiae, sicut homines hoc mundo et pecudes et omnia, quae sub aspectum cadunt, comprehenduntur.

Plat. 31 a : τὸ γὰρ περιέχον πάντα ὅποσα νοητὰ ζῶα..

Cic. 4,12 : quod enim omnis animantis eos qui ratione intelleguntur, complectitur...

Une autre fois *ratio* groupé avec *argūmentum* répond à ἀπόδειξις « démonstration » :

Plat. 40 d et e : ἀδύνατον οὖν θεῶν παιτὶν ἀπιστεῖν, καίπερ ἄνευ τε εἰκότων καὶ ἀναγκάσιων ἀποδείξεων λέγουσιν...

Cic. 11,38 : ac difficile factu est a deis ortis fidem non habere, quamquam nec argumentis nec rationibus certis eorum oratio confirmatur.

Enfin dans trois passages différents *ratio* est ajouté, soit par une élégance de traducteur, soit pour donner plus de précision à la pensée :

Plat. 29 b : μέγιστον δὴ παντὸς ἄρξασθαι κατὰ φύσιν ἄρχην.

Cic. 2,7 : difficillimum autem est in omni conquisitione rationis exordium.

Plat. 41 a : τὸ γε μὴν καλῶς ἄρμωσθαι καὶ ἔχον εὖ λύειν ἐθέλειν κακοῦ...

Cic. 11,40 : sed haudquaquam boni est ratione uinctum uelle dissoluere...

Plat. 42 b : ὧν εἰ μὲν κρατήσοιεν, δίκην βιώσειντο...

Cic. 12,44 : quos qui ratione rexerit, iuste uixerit...

De cette enquête un certain nombre de faits sont à retenir.

Le premier c'est l'emploi pour exprimer l'idée de « rapport » et de « proportion » d'un groupe *prō portiōne* qui apparaît à première vue, et devait apparaître sans doute aux Latins sans attache sensible avec *ratiō*.

Le second c'est que, si *ratiō* peut dans une certaine mesure recouvrir assez exactement λόγος, il a dû être plus difficile d'établir une correspondance entre les dérivés, d'ailleurs rares, de *ratiō* et ceux de λόγος. Sans parler de *ratiōnālis* que Cicéron n'a jamais écrit, on voit qu'il ne se sert ici ni de *ratiōcinārī* ni de *ratiōcinātiō* qu'il a pourtant employés ailleurs, et dont il aurait pu faire les correspondants, assez exacts semble-t-il, de λογίζεσθαι et de λογισμός. Il est tentant d'expliquer le fait par le souci constant chez Cicéron d'éviter le plus possible, et sauf le cas de nécessité absolue, tout ce qui n'est pas du langage courant et usuel et de la plus pure tradition latine, et il y a à cette explication quelque apparence de vérité. Mais outre qu'il ne craint pas le néologisme là où il est nécessaire, témoin peut-être *prōportiō*, il faut bien reconnaître que *ratiōcinārī* est dans les autres traités philosophiques et se retrouve trois fois dans les discours. Seul *ratiōcinātiō* ne figure pas en dehors du *de Inuentione*. La vérité c'est sans doute que nous avons là des mots déjà rattachés à une autre technique et dont il nous faudra faire l'histoire séparée.

Enfin, si facile qu'il soit au premier abord de traduire ordinairement λόγος par *ratiō*, on voit que les significations des deux mots sont loin de se recouvrir dans tous les cas. Λόγος a souvent le sens de « discours » que *ratiō* n'a point, et il y a dans *ratiō* une valeur d'« argument »¹ qui n'est pas dans λόγος. En

réalité les deux mots n'ont qu'un point de contact assez mince et c'est par une série d'adaptations successives que *ratio* a pu arriver à traduire un certain nombre des idées exprimées par λόγος. Le mot grec a lui-même pris des valeurs différentes au cours du développement de la pensée grecque, et il n'est pas sûr que Cicéron n'ait pas dans une certaine mesure trahi son modèle en mettant parfois dans *ratio* une notion qui est déjà plus stoïcienne que platonicienne.

Nombre d'autres passages où l'on peut mettre sous une phrase de Cicéron un texte grec correspondant ne démentiront pas ces conclusions, et nous permettront même d'y ajouter quelques remarques.

Dans le *de Divinatione*, 1, 29, 60 et 61, Cicéron expose une théorie des songes directement imitée de Platon, *Rep.* 571-572. Malgré l'affirmation par laquelle il conclut sa citation : *haec uerba ipsa Platonis expressi*, le morceau ne peut point passer pour une traduction littérale. Toutefois certains rapprochements précis peuvent être faits :

Plat. 571 c : όταν τὸ μὲν ἄλλο τῆς ψυχῆς εὐδῆ, ὅσον λογιστικὸν καὶ ἡμερον καὶ ἄρχον ἐκείνου...

Cic. 1, 29, 60 : cum dormientibus ea pars animi, quae mentis et rationis sit particeps, sopita langueat...

(Quelques lignes plus loin Cicéron ajoute l'opposition qui n'est pas dans le texte de Platon :

itaque huic omnia uisa obiciuntur a mente ac ratione uacua...)

Plat. 571 d : τὸ λογιστικὸν μὲν ἐγείρας ἐκυτοῦ καὶ ἐστιάζας λόγων καλῶν καὶ σκέψεων...

Cic. 1, 29, 61 : ea parte animi, quae mentis et consilii est, agitata et erecta saturataque bonarum cogitationum epulis...

Plat. 572 a : τὸ τρίτον δὲ κινήσας, ἐν ᾧ τὸ φρονεῖν ἐγγίγνεται...

Cic. 1, 29, 61 : ut illa tertia pars rationis et mentis eluceat...

Il faut remarquer ici le groupe *mens ac ratio*, *ratio* et *mens*, dans lequel il ne faut pas voir une simple redondance, mais plutôt un procédé permettant de traduire au moyen de deux termes qui se corrigent réciproquement une idée dont ni l'un ni l'autre n'est le correspondant exact. *Ratio* y est si peu essentiel que l'on a

pu le remplacer aisément par *consilium*. Quant à l'expression *ratiōnis particeps*, elle n'est pas la seule qu'ait employé Cicéron pour traduire λογικόν, comme il apparaît dans les raisonnements et les définitions qu'il reproduit des Stoïciens. On a dans le *Nat. Deor.* 2,8,21 et 3,9,22 le raisonnement de Zénon :

quod ratione utitur, id melius est quam id quod ratione non utitur : nihil autem mundo melius ; ratione igitur mundus utitur,

qui correspond à Sextus Empiricus, *adv. Math.* 237 :

εἰ τὸ λογικὸν τοῦ μὴ λογικοῦ κρεῖττον ἔστι, οὐδὲν δὲ γε κόσμου κρεῖττον ἔστι. λογικὸν ἄρα ὁ κόσμος.

Ce sera aussi bien *compos ratiōnis*, *Nat. Deor.* 2,8,22, auquel s'oppose *ratiōnis expers* (*ibid.*). On a de même dans les *Tusculanes*, 4,6,11, *āversa ā recti ratiōne* = ἀλογος ; 4,6,12, *eum ratiōne* = εὐλογος, *ratiōne aduersante* = ἀλογος ; 4,6,13, *sine ratiōne* = ἀλογος, etc...

Enfin nous retrouvons dans le *de Finibus* un autre essai de traduction de λογισμός et de διαλογισμός au moyen d'un groupe à deux termes :

Epicure : βραχεῖα σοφῶ τύχη παρεμπέπτει. Τὰ δὲ μέγιστα καὶ κυριώτατα ὁ λογισμός διέπικχε καὶ κατὰ τὸν συνεχῆ χρόνον τοῦ βίου διοικεῖ καὶ διοικῆσει...

Cicéron, 1,19,63 : optime uero Epicurus, quod exiguam dixit fortunam interuenire sapienti maximasque ab eo et grauissimas res consilio ipsius et ratione administrari...

Epicure : Ἀντιπαρετάτετο δὲ πᾶσι τούτοις τὸ κατὰ ψυχὴν χαῖρον ἐπὶ τῇ γεγονότων ἡμῖν διαλογισμῶν μνήμη.

Cic. 2,30,96 : compensabatur... tamen cum his omnibus animi laetitia, quam capiebam memoria rationum inuentorumque nostrorum...

L'examen des textes où l'on peut saisir un effort de traduction du grec en latin confirme donc les remarques que nous avons faites sur la correspondance qui s'est établie entre *ratiō* et λόγος. Les points à retenir sont les suivants :

1) Λόγος n'est pas traduit uniquement par *ratiō*, et certaines de ses valeurs que *ratiō* ne comporte pas ont été rendues au moyen de *ōrātiō*.

2) *Ratiō* a pris d'autre part des sens que n'a pas eus λόγος.

Nous avons vu précédemment qu'il s'était mis en rapport avec *causa*, et par suite entre en correspondance avec *αἰτία*.

3) En face des composés et dérivés nombreux de *λόγος*, *ratio* ne présente aucune formation usuelle. La traduction de Cicéron, qui ne veut se servir que du vocabulaire purement latin, ne se tire ordinairement de cette difficulté qu'au moyen d'une périphrase.

On s'attend donc à trouver à *ratio* employé comme mot savant un certain nombre de significations irréductibles les unes aux autres : sa valeur ne sera pas la même s'il s'agit de rhétorique, de dialectique ou de philosophie. Aux composés et dérivés qui lui manquent il faudra suppléer soit par des créations nouvelles : *rationālis* ; soit au moyen des composés de *legō* ; soit enfin en utilisant la famille de *putō* dont le sort s'est si étrangement lié à celui de *ratio*. Enfin il ne faudra pas s'étonner si, *ōratio* étant devenu dans certains cas à la place de *ratio* le correspondant de *λόγος*, on a pu un jour, et dans des conditions tout à fait spéciales, lui préférer *uerbum*. Tels sont les faits qu'il nous reste maintenant à examiner.

CHAPITRE VI

RATIO DANS LE VOCABULAIRE SAVANT

Si nous voyons clairement les raisons pour lesquelles *ratio* a été mis en parallèle avec λόγος, nous sommes moins bien fixés sur les conditions historiques dans lesquelles il a été introduit dans le vocabulaire savant.

En ce qui concerne les traités de rhétorique, nous n'avons rien avant la *Rhétorique à Herennius* et le *de Inventione* de Cicéron. La *Rhétorique à Herennius* est anonyme et sans date. Elle offre toutefois de nombreuses ressemblances avec le *de Inventione*. Dans la production de Cicéron ce dernier traité est une œuvre de jeunesse à mettre à part. Il a essayé de faire, à l'imitation de ses maîtres grecs, une sorte de manuel, et, les *Partitiones* et les *Topiques* exceptés, c'est une manière à laquelle il a renoncé par la suite. Ce caractère scholastique explique certaines particularités de l'ouvrage, entre autres le fait que Cicéron ne s'est servi que là de *ratio* *cinātiō*. Mais nous ne savons pas s'il a été le premier à donner à ce mot une valeur spéciale, ni si c'est lui qui a commencé à employer *ratio* dans le sens défini que nous étudierons plus loin.

De Varron nous avons conservé une partie appréciable du *de Lingua Latina*. Et il paraît bien, étant donné l'activité infatigable de ce polygraphe qui a effleuré tous les sujets, que nous lui devons plus qu'on ne l'imagine dans la création d'un vocabulaire savant latin. Mais il suffit de parcourir ce qui nous reste de son œuvre pour s'apercevoir que les préoccupations littéraires étaient le moindre de ses soucis, et qu'il n'a pas dû apporter à la traduction en latin des termes grecs la même

attention scrupuleuse que Cicéron. Il transcrit souvent, et c'est probablement à lui autant qu'à César que nous devons le passage en latin de *ἀναλογία*.

Pour ce qui est de la philosophie, il ne nous reste d'Amafinius et de Rabirius qu'un jugement assez sévère de Cicéron, *Acad.* 1,2,5. Notre documentation commence au *de Natura rerum* de Lucrèce, et à Cicéron lui-même. Bien que Lucrèce soit sensiblement contemporain de Cicéron, et en réalité plus jeune d'âge que lui, il est mort, et par conséquent son poème était écrit avant que Cicéron n'ait commencé à tourner son activité vers la philosophie. On prétend, sur la foi d'une phrase de Saint Jérôme, que Cicéron fut son éditeur. En tout cas on n'a de Cicéron sur lui qu'un jugement très bref, *ad Q. fr.* 2,9,3 :

Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt : non multis luminibus ingenii, multae tamen artis.

On ne peut guère admettre, étant donné ce *multae artis*, que l'orateur range Lucrèce sur le même plan qu'Amafinius et Rabirius ; mais on reste pourtant frappé du fait que nulle part Cicéron ne nomme Lucrèce dans le reste de son œuvre. On peut penser qu'il considérait la tentative du poète comme assez médiocrement réussie.

Du moins le poème de Lucrèce nous offre le premier texte philosophique où nous puissions chercher à saisir l'emploi de *ratio* comme mot savant. Nous avons signalé le nombre considérable des passages où il s'en sert : 221 fois, sans déduire toutefois les vers répétés et les interpolations possibles. Or si on procède à un examen de détail, on est assez déçu. Dans plus de la moitié des cas *ratio* est employé par Lucrèce au sens de « manière » ou de « moyen », à l'ablatif et accompagné d'un déterminant : *aliā ratione, similī ratione, uariā ratione*, etc... C'est une formule commode dont le poète abuse un peu. Dans les autres passages les sens s'entremêlent et se chevauchent, et mettent le traducteur dans un embarras au moins égal à celui dans lequel devait se trouver Lucrèce en face de ses modèles. Le sens qui domine est celui d'« explication » : *rationem quaerere, reddere*, d'où partent les autres valeurs de « théorie », de « système ». Mais ce qu'on doit retenir c'est que la formule *haec ratio* 1,943 ==

4,18 ; *nostra ratiō* 1,946 = 4,21 « la doctrine que nous exposons », et les cas nombreux où l'on croit pouvoir traduire par « la science », « la philosophie », « la raison » nous donnent de *ratiō* des valeurs qui peuvent passer pour neuves et sont directement inspirées de *λόγος*.

C'est en somme Cicéron qui a fait les plus grands efforts pour doter le latin des moyens d'expression nécessaires à une littérature philosophique. Mais la question qu'on doit se poser d'abord au seuil de ce chapitre est celle-ci : la tâche entreprise dans les conditions que nous avons marquées au chapitre précédent était-elle possible entièrement de la manière dont l'a voulu Cicéron ? Peut-être, si les écrivains qui ont traité après lui de rhétorique et de philosophie s'étaient conformés strictement aux règles qu'il avait posées. Mais le fait le plus important de l'histoire du vocabulaire à l'âge suivant est le nombre de plus en plus considérable de mots grecs qui passent en latin par simple adaptation de leur terminaison. Le mouvement s'est précipité, et la curiosité philosophique et scientifique a marché plus vite que l'évolution normale de la langue. Du moins en ce qui concerne *ratiō* son rôle était à peu près fixé et ses valeurs établies dès l'époque de Cicéron. Il n'y en aura pas moins dans l'emploi qu'en ont fait les auteurs de l'époque impériale une certaine confusion.

Ratiō a reçu dans les traités de rhétorique et de philosophie trois sens nouveaux bien spécifiés :

- 1) l'argument de la défense ;
- 2) le raisonnement ;
- 3) la raison (entendue comme faculté de l'âme).

L'argument de la défense

Dans les divisions que comporte un plaidoyer, *ratiō* c'est l'argument que présente la défense pour justifier l'acte incriminé. Cicéron, *Inu.* 1,13,18, en donne une définition précise :

ratio est ea quae continet causam, quae, si sublata sit, nihil in causa controuersiae relinquitur, hoc modo... Orestes si accusetur matricidii,

nisi hoc dicat : « iure feci, illa enim patrem meum occiderat », non habet defensionem... Ergo eius causae ratio est : quod illa Agamemnonem occiderit.

Cf. *Rhet. Her.* 1,16,26 :

ratio est quae causam facit et continet defensionem (avec le même exemple d'Oreste) :

Quintilien, 3,11,4 :

ratio autem est, qua id, quod factum esse constat, defenditur (même exemple).

De la phrase de Quintilien il résulte que la justification est inutile quand le fait incriminé n'est pas reconnu par la défense. Cf. Cicéron, *Inu.* 1,14,19 :

in coniecturali autem constitutione, quia ratio non est (factum enim non conceditur), non potest ex deductione rationis nasci iudicatio.

Rhet. Her. 1,17,27.

C'est donc autour de la *ratio* présentée par l'inculpé que se concentre tout le procès, celle-ci étant soutenue par la défense : *confirmatio rationis*, et réfutée par l'accusation : *infirmatio rationis*, d'où naît la controverse ou point à juger, Cicéron, *Inu.* 1,13,18 :

iudicatio est quae ex infirmatione et confirmatione rationis nascitur controuersia.

Pour éviter toute confusion, l'argument de la défense est appelé *ratio defensionis*, *Rhet. Her.* 1,16,26. Cicéron entend même dans les *Part. Or.* 29,102, faire une distinction encore plus ferme en réservant le mot *firmamentum* aux arguments de l'accusation :

sed distinguendi gratia rationem appellemus eam, quae affertur a reo ad recusandum depellendi criminis causa. quae nisi esset, quod defenderet non haberet, firmamentum autem, quod contra ad labefactandam rationem refertur, sine quo accusatio stare non potest.

(cf. *Rhet. Her.* 1,16,26) en quoi il se contredit lui-même, comme le fait remarquer Quintilien 3,11,18 et 19, ayant dans les *To-*

piques 25,95 appliqué le mot de *firmāmentum* ou *continens* à la défense.

Ainsi *ratio* prend sa place dans la série des termes techniques marquant les diverses phases d'une plaidoirie : Cicéron, *Inu.* 2,17,52 : *intentiō, dēpulsio, quaestio, ratio, rationis infirmatio*, etc... Or Quintilien nous indique 3,11,4, que ces termes, comme la division qu'ils marquent, sont empruntés d'Herma-goras, et il nous donne les correspondances à établir, 3,11,4 :

Orestes matrem occidit : hoc constat. Dicit se iuste fecisse : status erit qualitatis. Quaestio : an iuste fecerit. Ratio : quod Clytaemnestra maritum suum, patrem Orestis, occidit ; hoc αἴτιον dicitur.

et 3,11,5 :

quidam diuiserunt αἴτιον et αἰτίαν... Sed tanta est circa uerba dissensio, ut alii αἰτίαν causam iudicii, αἴτιον autem facti uocent, alii eadem in contrarium uertant. Latinorum quidam haec initium et rationem uocauerunt.

On voit sans peine pourquoi *ratio* a été choisi pour être le correspondant de αἴτιον (ou de αἰτία). Ce sens, *ratio* l'avait déjà : la « raison » qu'on donne d'une chose, le « prétexte » pouvait devenir aussi l'« argument » de la défense ; et nous avons déjà marqué les rapports que *ratio* avait avec *causa*. Or ici on ne pouvait pas se servir de *causa* qui a une signification juridique précise, comme αἰτία en droit grec (ce sont les rhéteurs qui ont brouillé les termes). Ainsi s'établit un parallélisme *causa* = αἰτία, *ratio* = αἴτιον, qui ne devait pas manquer de rapprocher encore les deux mots.

Mais on voit le danger qui résulte d'avoir voulu donner à *ratio* une signification technique aussi précise : *ratio*, c'est proprement « l'argument », et Cicéron l'emploie constamment dans ce sens, *Inu.* 1,27,41 *ratio prudentiae*, l'argument tiré de la préméditation ; 2,9,30 — *affectionis*, de la passion ; 2,40,116 — *scriptiois*, d'un écrit ; et par conséquent le mot s'applique indifféremment à un argument de la défense ou de l'accusation. Restreindre sa valeur à celle d'argument de la défense n'est possible que conventionnellement, dans une énumération telle que celle que nous avons citée précédemment, où

on voit bien de quoi il s'agit. C'est affaire d'école, sans conséquence bien certaine dans la langue.

Le raisonnement

Un calcul réfléchi est un raisonnement. Dans les *Verr.* 5,40, 104, *ratiō* introduit un raisonnement en règle :

occurrebat illa ratio : quid Cleomene fiet ? poterone animaduertere in eos, quos dicto audientes esse iussi, missum facere eum, quod potestatem imperiumque permisi ?... Pereat ergo Cleomenes una !

Ratiō est donc prêt à entrer dans la terminologie de la dialectique. Mais son emploi est loin d'y être clair.

L'argument. — C'est dans les traités de rhétorique que les Latins se sont préoccupés de l'art de raisonner. Quintilien consacre son livre V à ce qu'il appelle les *probātiōes*. Le sens, bien établi pour *ratiō*, d'« argument », celui qui lui a fait donner l'acception technique étudiée ci-dessus d'« argument de la défense », est donc celui qui va servir de point de départ. Il s'établit un parallélisme entre *ratiō* et *argūmentum*, Cicéron, *Top.* 2,8 :

itaque licet definire locum esse argumenti sedem, argumentum autem rationem quae dubiae rei faciat fidem.

Quintilien 5,10,11 :

cum sit argumentum ratio probationem praestans, qua colligitur aliquid per aliud, et quae, quod est dubium, per id, quod dubium non est confirmat.

Cf. *de Or.* 2,19,80 ; *Or.* 14,44 ; *Diu.* 2,11,27 ; *Tim.* 11,38.

La démonstration (*ἀπόδειξις*) au moyen d'arguments, c'est *argūmenti conclusiō*, Cicéron, *Lucul.* 8,26 :

itaque argumenti conclusio, quae est Graece ἀπόδειξις, ita definitur: ratio, quae ex rebus perceptis, ad id quod non percipiebatur, adducit ;

Cf. *ibid.* 10,30 ; ou *conclusiō ratiōnis*, Cicéron *Diu.* 2,49,103 :

conclusio autem rationis ea probanda est, in qua ex rebus non dubiis, id, quod dubitatur, efficitur.

Cf. *ibid.* 2,49,401 et *Fin.* 1,9,30 ; 3,18,59 ; *de Or.* 3,53,203 ; Quintilien 9,2,2. *Ratiōnem conclūdere* sera donc faire un raisonnement et *ratiō conclūsa* c'est le raisonnement, la démonstration, Cicéron, *Tusc.* 5,28,82 ; *Nat. Deor.* 2,8,22 ; 3,9,23 ; *Diu.* 1,32,71 ; 2,10,25 ; 2,28,61 ; *Fat.* 14,31 ; 18,41. On trouve également *argūmentī ratiōne conclūsī*, *Fin.* 4,4,8.

Le raisonnement en général. — *Ratiō* peut donc exprimer le raisonnement en général, si la manière dont il est employé vient en préciser le sens. Or un des procédés chers à Cicéron consiste à grouper *ratiō* et *orātiō*.

Nous avons exposé p. 261 les raisons qui faisaient entrer en contact *ratiō* et *orātiō* pour la traduction de λόγος. Ce n'est pas par hasard que les deux mots se trouvent concourir à la définition de la dialectique, Cicéron, *Acad.* 1,8,32 :

in qua tradebatur omnis dialecticae disciplina, id est orationis ratione conclusae.

Orātiō « le discours », *ratiō* « l'argument » ne signifient ni l'un ni l'autre exactement le raisonnement conduit selon les méthodes de la dialectique. Leur réunion en suggérera l'idée : *Fin.* 4,4,10 :

cumque duae sint artes quibus perfecta ratio et oratio compleatur, una, inueniendi, altera disserendi ;

Tusc. 4,17,38 :

quocirca mollis et enervata putanda est Peripateticorum ratio et oratio ;

ibid. 4,28,60 :

illa autem altera ratio et oratio, quae simul et opinionem falsam tollit et aegritudinem detrahit ;

Rep. 2,39,66 :

ut ciuitate maxima reapse cerneretur quale esset id, quod ratio et oratio describeret ;

Off. 1,27,94 :

et ratione utique atque oratione prudenter.

Dans tous ces passages le groupe a le sens total de « raisonnement ». Dans *Off.* 1,16,50, le sens est encore le même, bien qu'on soit tenté d'interpréter que les animaux ne sont doués ni de la raison ni de la parole :

eius autem (sc. societatis) uinculum est ratio et oratio, quae docendo, discendo, communicando, disceptando, iudicando conciliat inter se homines coniungitque naturali societate ; neque ulla re longius absumus a natura ferarum, in quibus inesse fortitudinem saepe dicimus, ut in equis in leonis, iustitiam, aequitatem, bonitatem non dicimus ; sunt enim rationis et orationis expertes.

C'est pourquoi il n'est peut-être pas exact de traduire *Inu.* 1,2,2 « à cause de la raison qui parlait par sa bouche » :

primo propter insolentiam reclamantes, deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes.

Notre interprétation donne d'autre part un relief plus grand à l'opposition marquée dans *Fin.* 3,3,10 :

ratio enim nostra consentit, pugnat oratio.

Après Cicéron un groupe *ratio* — *oratio* ne se retrouve pas. Dans Sénèque, *Ben.* 1,3,7, le groupement n'est plus le même et le sens diffère :

ergo et Mercurius una (sc. cum Gratiis) stat, non quia beneficia ratio commendat uel oratio, sed quia pictori ita uisum est.

Et chez Quintilien 2,20,9 les deux mots sont nettement séparés, *oratio* étant repris par *eloquentia* :

quod si ea in quoque animalium est uirtus, qua praestat cetera uel pleraque, ... hominem porro ratione atque oratione excellere ceteris certum est, cur non tam in eloquentia quam in ratione uirtutem eius esse credamus ?

C'est qu'il y a longtemps à ce moment et depuis Cicéron lui-même que *ratio* s'emploie seul pour dire « le raisonnement » et pour dire aussi « la raison ». Cependant Aulu-Gelle 15,26 nous conserve une définition du syllogisme où *oratio* est l'équivalent de λόγος :

Aristoteles quid syllogismus esset his uersibus definiuit : λόγος ἐν ᾧ, τιθέντων τινῶν, ἕτερόν τι τῶν κατεμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει διὰ τῶν κατεμένων. Eius definitionis non uidebatur habere incommode interpretatio facta hoc modo : syllogismus est oratio in qua, consensus quibusdam et concessis, aliud quid quam quae concessa sunt, per ea quae concessa sunt, necessario conficitur.

Les types de raisonnements. — Dans ce passage d'Aulu-Gelle συλλογισμός est simplement transcrit : *syllogismus*. Cependant pour ce mot comme pour tous les termes désignant des raisonnements d'un type particulier, ou les parties de ces raisonnements, les Latins ont essayé d'abord des traductions. A priori *ratiō* désignant le raisonnement en général n'était guère commode pour désigner un raisonnement particulier. Cependant quelques-uns s'en sont servis. Nous laisserons de côté le passage d'Horace, *Ep.* 2, 1, 47, qui fait allusion au sorite :

dum cadat elusus ratione ruentis acerui ;

ratiō ne désigne pas en effet le sorite en particulier. Quintilien, 5, 10, 4 distingue parmi les *argūmenta* trois types : l'ἐνθύμημα qu'il traduit par *commentum* ou *commentātiō* ; l'ἐπιχείρημα que Valgius appelle *aggressiō* et l'ἀπόδειξις ou *ēuidens probātiō*. Or l'*epichīrēma* a aussi reçu le nom d'*assumptiō* ou de *ratiō*, 5, 10, 6, et Cicéron avait essayé de *ratiōcinātiō*. *Aggressiō* est un calque, *ratiō* et *ratiōcinātiō* un essai de traduction. Mais pour en mesurer la valeur il faut reprendre l'histoire de ce dernier mot.

Ratiocinor, ratiocinatio, ratiocinatus. — Nous avons signalé la rareté de *ratiōcinor* au sens propre de « calculer », « compter » p. 138. On saisit le passage au sens de « raisonner », « argumenter » dans Cicéron, *Inu.* 2, 39, 115 :

de pecunia ratiocinari sordidum esse cum de gratia referenda deliberetur.

Il n'y a plus qu'un sens figuré dans *Nat. Deor.* 3, 26, 66, à propos de Médée :

parumne ratiocinari uidetur et sibi ipsa nefariam pestem machinari ? illud uero quam callida ratione !

cf. *Rhet. Her.* 4,11,16. Ce sens n'est pas réservé aux traités de rhétorique et de philosophie. On le retrouve *Verr. a. pr.* 7,20 ; *Milo.* 12,32 ; *Phil.* 2,22,55 ; cf. Apulée, *Met.* 1,34. Mais *ratiocinārī* paraît avoir été surtout un mot d'école. Il signifie habituellement déduire, *Inu.* 2,30,94 :

in hac ab utroque ex omnibus honestatis et utilitatis partibus, exemplis, signis, ratiocinando quid cuiusque officii, iuris, potestatis sit, quaeri oportebit...

Cf. *ibid.* 2,20,61 ; *Rhet. Her.* 2,23,35 ; Quintilien, 7,1,61. Aulu-Gelle mêle les deux sens de « faire un calcul » et « une déduction », 1,1,1 :

Plutarchus in libro quem de Herculis quantum inter homines fuit animi corporisque ingenio atque uirtutibus conscripsit, scite subtiliterque ratiocinatum Pythagoram philosophum dicit in reperienda modulandaque status longitudinisque eius praestantia.

Mais dans 2,8,5 il s'agit d'un raisonnement déductif :

nam si, ut in disciplinis traditur, ita colligere et ratiocinari uelis, sic dici oportet ;

et *colligere* rappelle *collectiō*, le calque de *συλλογισμός*.

Ratiocinātiō dans le *de Inuentione* a deux sens :

1) « le calcul », « la réflexion », d'où « la préméditation » opposée à l'impulsion et à la passion, 2,5,7 :

causa distribuitur in impulsionem et in ratioINATIONem ;

2,5,18 :

ratioINATION est autem diligens et considerata faciendi aliquid aut non faciendi excogitatio ;

cf. 2,6,20 ; 2,8,26.

2) « le raisonnement » (cf. *Rhet. Her.* 4,16,23), d'où le raisonnement déductif opposé à l'inductif, 1,21,51 :

omnis igitur argumentatio aut per inductionem tractanda est, aut per ratioINATIONem.

Cf. 4,41,76 ; Quintilien 5,11,2.

De là naît un type spécial de controverse. Quand une argu-

mentation ne peut se fonder sur une loi s'appliquant exactement au cas en question, il faut raisonner par *déduction*, en partant de lois s'appliquant à des cas similaires : c'est la *constitutio legitima* : *Rhet. Her.* 1,13,23 :

ex ratiocinatione controuersia constat, cum res sine propria lege uenit in iudicium, quae tamen ab aliis legibus similitudinem quandam aucupatur.

Inu. 2,50,148 :

ex ratiocinatione nascitur controuersia, cum ex eo, quod uspiam est, ad id, quod nusquam scriptum est, uenitur.

Cf. *ibid.* 2,40,116 ; 2,48,142 ; 2,49,147 ; 2,50,149 ; 2,50,152 et 153 ; *Rhet. Her.* 1,11,19.

C'est à propos de ce type de controverse que Cicéron emploie le mot *ratiōcinātīuus*, *Inu.* 1,13,17 (*tum ex eo quod scriptum est, aliud quoque, quod non scriptum est, inueniri*). Quintilien reprend le mot, 3,6,43, en en faisant l'équivalent de συλλογισμός :

et ratiocinātīuus status, id est syllogismos ;

3,6,46 :

συλλογισμόν, quam accepimus ratiocinātīuum uel collectīuum ;

cf. 3,6,61 ; 5,10,6 ; 7,1,60 ; 7,8,3 ; 8, pro. 10.

On voit dans quelle confusion nous sommes tombés. Cicéron entendait faire de *ratiōcinātīō* le correspondant d'ἐπιχείρημα. Telle est la définition qu'il en donne *Inu.* 1,34,57 :

ratiocinatio est oratio ex ipsa re probabile aliquid eliciens, quod expositum et per se cognitum sua se ui et ratione confirmet.

Mais il fait de *ratiōcinātīuus* la traduction de συλλογισμός, nous laissant dans une incertitude que Quintilien précise en ces termes, 5,10,6 :

quidam epichirema appellarunt, Cicero melius ratiocinationem, quamquam et ille nomen hoc duxisse magis a syllogismo uidetur : nam et statum syllogisticum ratiocinātīuum appellat, exemplisque utitur philosophorum. Et quoniam est quaedam inter syllogismum et epichirema uicinitas, potest uideri hoc nomine recte abusus.

En réalité la confusion n'est que de peu d'importance. Quintilien lui-même se charge d'expliquer combien il y a peu de différence entre l'enthymème et le syllogisme, 5,14,24, le premier étant l'*ōrātōrius syllogismus*, ou simplement une partie de syllogisme. Nous ne nous arrêterons pas à ces discussions, et il nous suffit de marquer, en ce qui concerne l'histoire du vocabulaire, combien ces essais de donner des désignations proprement latines à des choses aussi techniques sont contradictoires et en réalité infructueux. *Ratiō* n'y a rien gagné et reste le raisonnement en général ; *ratiōcinātiō* n'a pas vécu en dehors de l'école, et quand on veut être clair on emploie *syllogismus*.

Il n'y a d'ailleurs qu'à parcourir Vitruve pour voir combien *ratiōcinor* et *ratiōcinātiō* sont employés par lui d'une manière imprécise. *Ratiōcinor* est clairement « calculer », 10,10,1 :

omnes proportionales eorum organorum ratiocinandum < sumuntur >
ex proposita sagittae longitudine, quam id organum mittere debet.

cf. 5,6,1 ; 9, pro. 2 ; 10, pro. 2. *Ratiōcinātiō* est le calcul, 1,2,4 ; 1,3,2 ; 4,3,3 ; le raisonnement géométrique 9, pro. 4, à propos de la construction d'un carré de surface double d'un autre :

et primum Platonis et multis ratiocinationibus utilissimis unam, quem ad modum ab eo explicata sit, ponam.

Il s'agit d'un raisonnement par comparaison 8,3,19 :

ergo cum has res ante oculos ita fieri uideamus, ratiocinemur isdem rationibus ex acidis propter acritudinem suci etiam calculosos a natura rerum similiter posse curari.

Cf. 2,1,6 ; 3, pro. 4. Mais *ratiōcinārī* n'indique presque plus que la manière de procéder 1,6,5 ; *ratiōcinātiō* est la théorie 1,1,1 (opposée à *fabrica*) ; 1,1,13 ; 1,1,15 ; 1,1,18 ; 4,8,7 ; le procédé, l'artifice 3,3,11 ; la combinaison 4,8,5 ; et le sens de *ratiōcinor* est bien éteint quand l'auteur nous déclare, 5,12,7, qu'il va exposer au volume suivant la théorie des édifices privés :

priuatorum autem aedificiorum utilitates et eorum symmetrias insequenti uolumine ratiocinabor.

Cf. 2,1,9 ; 9,8,15. On attendrait ici le simple *disputābō*. Au fond *ratiocinor* n'est que le correspondant de διαλογίζομαι, et l'on voit combien le latin se trouve une fois de plus embarrassé quand il n'a que quelques formations peu usuelles à mettre en face de la riche famille de λόγος.

La raison

L'emploi de *ratio* au sens de « réflexion » déjà signalé à propos de ses rapports avec *consilium* (p. 175), et le sens plus précis de « raisonnement » qui lui est attribué dans le langage de la dialectique, le préparaient à désigner également la faculté de l'âme par laquelle s'exercent cette réflexion et ce raisonnement c'est-à-dire « la raison ». Mais une pareille spécification, qui résulte de la spéculation philosophique et suppose l'analyse psychologique poussée à un certain degré, ne saurait être ni ancienne ni proprement latine. Nous avons de la peine, avec nos habitudes d'esprit modernes, à concevoir qu'après la distinction de l'âme et du corps, du physique et du moral, si ancienne qu'elle peut presque passer pour immédiate, la séparation des diverses fonctions de l'esprit comme des diverses formes de l'activité humaine ne soit marquée d'abord que d'une manière incertaine dans le vocabulaire. Ici encore, sans doute, la langue est en retard sur la pensée : il n'y a qu'à regarder les mots pour s'en convaincre. Il n'y en a presque pas d'anciens pour nommer l'esprit : *mens*, *animus*, « la mémoire » et « le souffle ». *Intellegentia*, *cōgitātiō* sont des dérivés de verbes et désignent l'action de comprendre et de penser. *Ratio* n'est venu qu'après pour désigner l'activité supérieure de l'esprit, la raison.

Nous avons signalé p. 212 la périphrase employé par Cicéron, *Tim.* 4,11, pour traduire le νοητός « intelligible » de Platon : *qui animo cernuntur et ratione intelleguntur... complexu rationis et intellegentiae*. On y trouve le groupement de *ratio* et de *animus*, *ratio* et *intellegentia* qui sert à définir la valeur particulière donnée à *ratio* selon le procédé plusieurs fois remarqué. Le traducteur y était invité par son modèle : précédemment, *Tim.* 2,3, *intellegentiā et rationē* correspond à νοήσῃ

παρὰ λόγου du texte grec, et 14,50 la même accumulation est transcrite du grec au latin. « Comprendre » et « raisonner » vont de pair et se complètent. Ailleurs *ratio* est pris dans une énumération, *Nat. Deor.* 2,59,147 :

iam uero animum ipsum mentemque hominis, rationem, consilium, prudentiam, qui non diuina cura perfecta esse perspicit, is his ipsis rebus mihi uidetur carere.

Ici *ratio* c'est le « raisonnement », et nous avons montré p. 175 comment de sa mise en rapport avec *consilium* résulte la valeur totale de « réflexion ». Il n'y a rien là de proprement philosophique, et cette phrase ne fait que rappeler les accumulations analogues que l'on trouve dans les discours : *Phil.* 2,45,116 :

fuit in illo ingenium, ratio, memoria, litterae, cura, cogitatio, diligentia...

Mais il y a des tentatives de définition plus significatives : *Nat. Deor.* 2,7,18 :

illud autem quod uincit haec omnia, rationem dico, et si placet pluribus uerbis, mentem, consilium, cogitationem, prudentiam, ubi inuenimus, unde sustulimus ?

Ainsi *ratio* prendra peu à peu, grâce à l'adjonction de tel ou tel terme, une valeur plus définie, qui se précise à mesure que les Latins font effort pour faire entrer dans leur langue les distinctions plus subtiles de la psychologie des Grecs.

Un certain nombre de groupements sont rares et peu importants. *Ingenium* « les dons naturels » s'oppose d'abord à *ratio*, la méthode par laquelle on en acquiert d'autres : Cicéron, *Cael.* 19,45 :

atque in eo non solum ingenium elucere eius uidebatis, quod saepe, etiamsi industria non alitur, ualet tamen ipsum suis uiribus, sed inerat, nisi me propter beniuolentiam forte fallebat, ratio et bonis artibus instituta et cura et uigiliis elaborata.

Mais l'opposition est moins nette dans *Off.* 2,13,46 :

sic eae res, quas ingenio ac ratione persequimur, gratiores sunt quam illae, quas uiribus,

Et dans *Fin.* 4,13,35, la raison est quelque chose d'inné :

praeter motum ingenii quemdam, id est rationem.

De même *ratio* et *cogitatio*, le raisonnement et la réflexion, vont de pair : *Planc.* 23,55 :

alia te ratio, alia cogitatio ad spem huius opprimendi excitavit.

cf. *Verr.* 3,20,52 ; *Nat. Deor.* 3,26,68. Il en résulte aisément un groupe *ratio* — *cogitatio* qui désigne d'une manière générale la raison et la pensée : *Leg.* 1,7,22 :

solum est enim (sc. homo) ex tot animantium generibus atque naturis particeps rationis et cogitationis, quom cetera sint omnia expertia.

Et *cogitatio* peut servir dans certains cas à éclairer ce qu'il faut entendre par *ratio* : *Nat. Deor.* 3,27,69 :

motum istum celerem cogitationis, acumen, sollertiam, quam rationem vocamus ;

ibid. 3,28,71 :

quae enim libido, quae auaritia, quod facinus suscipitur nisi consilio capto aut sine animi motu et cogitatione, id est ratione perficitur ?

Mais ce ne sont pas là des cas fréquents, et plus ordinairement au groupe *ratio* — *cogitatio* s'ajoute un troisième terme, *mens* : *Nat. Deor.* 3,9,21 (cf. *supra* 2,7,18) ; *Cato* 12,41. Et le rapprochement avec *consilium* déjà étudié se complète de la même manière : *Cato* 19,67 :

mens enim et ratio et consilium in senibus inest.

C'est en effet grâce à son emploi avec *mens*, avec *animus*, quelquefois même avec *intellegentia*, que *ratio* a pris une signification philosophique plus précise.

On trouve pour la première fois *ratio* à côté de *animus* dans deux vers de Térence, *Ad.* 836 déjà cités p. 127. Mais *ratio* y est au pluriel, *animus* accompagné d'un adjectif, et il n'y a pas de rapport entre les deux mots. Chez Lucrèce apparaît un

groupe *ratio animi* qui a bien clairement la valeur de la raison opposée à *oculi*, 4,384 :

hoc animi demum ratio discernere debet,
nec possunt oculi naturam noscere rerum.

Cf. 1,425 ; 1,448 ; 2,381. On retrouve le même groupe chez Cicéron, *Inu.* 1,1,1, opposé à *eloquentia* :

multas urbes constitutas, plurima bella restincta, firmissimas societates, sanctissimas amicitias intellego cum animi ratione, tum facilius eloquentia comparatas.

Cf. *ibid.* 1,2,2 (opposé à *uiribus corporis*). Or cette expression n'est pas reproduite par la suite (*in animi notionibus atque rationibus*, *Acad.* 1,8,32, a une autre valeur). Mais on a *ratio atque animus* opposé de la même manière à *oculi*, *Diu.* 2,43,91 :

oculorum fallacissimo sensu iudicant (sc. Chaldaei) ea, quae ratione atque animo uidere debebant.

Même idée de voir avec les yeux de la raison, *Off.* 1,17,57 :

sed cum omnia ratione animoque lustraris.

Même opposition avec le sentiment, *Fin.* 1,9,31 :

et negent satis esse quid bonum sit aut quid malum sensu iudicari, sed animo etiam ac ratione intelligi posse.

Et dans le raisonnement de Zénon, *Nat. Deor.* 2,8,22, à *animantem compotemque rationis* répond *quod animi quodque rationis est expers*.

Or dans cette dernière phrase *ratio* et *animus* ne se confondent pas. On se rappelle la division platonicienne de l'âme en trois parties : c'est *animus* qui désigne l'âme tout entière, et *ratio* la partie la plus élevée à laquelle les autres doivent obéir ; ces dernières recevant respectivement les noms de *ira* ou *iracundia* et *cupiditas* ou *libido* ou *appetitus* (Cicéron, *Lucul.* 39,124 ; *Tusc.* 1,10,20 ; 3,11,24 ; *Rep.* 1,38,60 ; 3,24,36 ; *Off.* 1,39,141 ; etc...). Cette distinction toute philosophique se retrouve jusque dans la correspondance de Cicéron, *ad Q. fr.* 1,1,13,38 :

si hoc plene uitare non potes, quod ante occupetur animus ab iracundia, quam prouidere ratio potuit ne occuparetur..

Elle conduit à séparer nettement les valeurs de *ratio* et de *animus*, *Tusc.* 3,15,33 :

parere enim censet (sc. Epicurus) animum rationi posse et quo illa ducat sequi.

Sénèque les sépare de même, *Ep.* 41,8 :

lauda in illo quod nec eripi potest nec dari, quod proprium hominis est. Quaeris quid sit ? Animus et ratio in animo perfecta.

Cf. Perse, 5,39. Ce n'est que dans la divinité que *ratio* et *animus* s'identifient, *Nat. Quaest.* 1, pro. 14 :

quid ergo interest inter naturam dei et nostram ? Nostri melior pars animus est : in illo nulla pars extra animum est : totus est ratio.

Mais *ratio* n'a pas servi d'abord tout seul à désigner la partie la plus élevée de l'âme, l'intelligence et la raison. On le trouve quelquefois accolé à *intellegentia* : *Diu.* 1,32,70 :

quae autem pars animi rationis atque intellegentiae sit particeps.

Cf. *Fin.* 4,5,12 ; *Orat.* 3,10 ; *Off.* 3,17,68. Parfois les deux mots sont séparés, *Nat. Deor.* 3,15,38. Mais ordinairement c'est *mens* qui entre pour ce sens en concurrence avec *ratio*. Nous avons déjà eu occasion de signaler p. 214 le passage *Diu.* 1,29,60 :

ea pars animi quae mentis et rationis sit particeps,

correspondant au λογιστικόν de Platon. Le groupement des deux mots est assez fréquent et n'a pas toujours la même valeur. Mais le plus souvent ils désignent un objet unique : *Leg.* 1,6,19 :

ea (sc. lex) mens ratioque prudentis...

ibid. 2,4,8 :

est enim (sc. lex) ratio mensque sapientis...

ibid. 2,7,16 :

ut in se rationem et mentem putet inesse, in caelo mundoque non putet.

Fin. 5,14,10 :

cum longe multumque praestet mens atque ratio.

Tusc. 5,25,70 :

quibus ab aeterno tempore fluentibus in aeternum ratio tamen mens-
que moderatur.

Nat. Deor. 1,2,4 :

sunt autem alii philosophi... qui deorum mente atque ratione omnem
mundum administrari et regi censeant.

ibid. 1,35,98 :

in hominem rationem esse et mentem videbas.

Cf. 1,37,104 ; 2,14,38 ; 2,17,46-47 ; 2,35,88 ; 2,44,115 ; etc..
Il en résulte dans certains cas une identification totale : *Tusc.*
5,13,39 :

fit perfecta mens, id est absoluta ratio, quod est idem uirtus.

En dehors des textes philosophiques le groupement *ratio* et
mens n'a pas forcément cette signification, mais il en garde le
reflet : Tite Live 22,25,15 :

ut sciant homines bono imperatore haud magni fortunam momenti
esse, mentem rationemque dominari.

On peut même se demander dans quelle mesure il a influencé le
sens de *mens* qui a pu se trouver comme *ratio* en rapport avec
consilium : Tite Live 28,28,1 :

atque ego, quamquam nullum scelus rationem habet, tamen ut in
re nefaria, quae mens, quod consilium uestrum fuerit, scire uelim.

Comparer Cicéron, *Phil.* 10,1,3 :

quae est enim ista tua ratio, Calene, quae mens, ut...

Sénèque n'a pas conservé le groupement de *ratio* et de *mens* qu'il
oppose au contraire dans une certaine mesure, *Ep.* 13,9 :

nulli itaque tam perniciosi, tam irreuocabiles quam lymphatici
metus sunt : ceteri enim sine ratione, hi sine mente sunt.

Mais Aulu-Gelle l'a gardé, 19,1,17 :

sed quibusdam motibus rapidis et inconsultis officium mentis atque
rationis praeuertentibus.

Grâce à ces procédés et à ces groupements l'emploi de *ratio* au sens de « raison » s'est précisé d'une manière suffisante et il sera possible très vite de l'employer seul et sans adjonction d'aucune sorte avec cette valeur. Il n'y a pas lieu d'insister sur toutes les oppositions qui le déterminent de la même manière : *commotiō*, Cicéron, *Tusc.* 4,6,11 ; 4,28,61 ; *concitatiō*, *Diu.* 1,18,34 ; *impetus animi*, *Inu.* 2,54,164 ; *mōtus animi*, *Part. Or.* 12,43 ; 32,113 ; *Tusc.* 3,4,7 ; 3,11,24 ; 4,15,34 ; 4,25,55 ; 5,6,15 ; *perturbatiō animi*, *Part. Or.* 12,43 ; *Tusc.* 3,4,7 ; 3,11,24 ; 4,6,11 ; 4,14,31 ; 4,15,34 ; 4,21,47 ; 4,27,59 ; *Off.* 1,38,136 ; *uoluptās*, *Cato* 12,42. Il est seulement intéressant de marquer que cet emploi de *ratio* passe dans les discours où on trouve une opposition avec *āmentia* qui fait jeu de mots grâce aux sens différents de *ratio* : *Verr.* 3,75,173 :

quae est ergo ista ratio, aut quae potius amentia...

ibid. 4,19,40 :

homo, ut aliquo modo in prouinciam illum reuocaret, hanc excogitat rationem, si haec ratio potius quam amentia nominanda est.

Cf. *Cluent.* 6,15 :

uicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia.

Dans la langue de Sénèque *ratio* n'a plus besoin de secours d'aucune sorte pour désigner la raison. Quintilien l'emploie de même sans aucune difficulté, 2,16,14 :

rationem igitur nobis praecipuam dedit (sc. deus) eiusque nos socios esse cum dis immortalibus uoluit.

A partir du moment où *ratio* entre dans le vocabulaire philosophique, son histoire suit dans une certaine mesure, non pas proprement l'histoire des doctrines, mais celle de leur vulgarisation et de leur mise à la mode chez les Romains : avec quelque confusion toutefois, car Cicéron tout le premier, qui préfère les doctrines de la Nouvelle Académie, n'ignore pas celles d'Épicure ou du Portique, et, les combattant souvent, ne manquera pas de les reproduire et de les développer. Il en résulte qu'il y aura dans *ratio* la même variété de significations

que l'on trouve dans λόγος, selon qu'il sert à traduire telle ou telle théorie de l'âme ou de l'univers. Mais ce n'est vraiment qu'à partir de Sénèque qu'on trouve *ratio* employé d'une manière formelle pour désigner la Raison incorporelle, le λόγος des Stoïciens, *Helu. Cons.* 8,3 :

id actum est, mihi crede, ab illo, quisquis formator uniuersi fui, siue ille deus est potens omnium, siue incorporalis ratio ingentium operum artifex, siue diuinus spiritus per omnia maxima ac minima aequali intentione diffusus, siue fatum et immutabilis causarum inter se cohaerentium series.

Cf. *Ben.* 4, 7, 1 ; *Ep.* 65, 2 et 65, 12 cité p. 195. Nous n'avons pas à retracer l'histoire des systèmes. Mais on sait l'importance qu'a prise le λόγος dans la philosophie néo-platonicienne et dans les doctrines de Philon le Juif et plus tard de Plotin. Le besoin de concilier le messianisme hébraïque avec la philosophie des Grecs et d'établir entre la divinité et le monde matériel, avec lequel elle n'a pas de contact direct, des intermédiaires qui lui permettent d'exercer sur lui une action sans modifier sa propre nature, a fait attribuer au λόγος un rôle particulier que suggérerait le double sens du mot. Il est à la fois la Raison divine qui a toujours existé au sein de Dieu, et sa manifestation sous une certaine forme à un certain moment : la Parole. Mais ce double sens, *ratio* ne l'avait pas. C'est pourquoi il est dans la traduction de l'évangile de Jean remplacé par *uerbum* I, 1 :

ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος...

in principio erat uerbum...

Rationalis

La correspondance λόγος — *ratio* a entraîné en face de λογικός la création d'un adjectif *ratioñālis* que Cicéron n'a pas connu. Nous en avons signalé p. 115 le caractère savant et la rareté. *Ratioñālis* se présente à nous au début de l'époque impériale avec trois emplois différents correspondant à trois valeurs particulières de λογικός.

1) Dans les traits de rhétorique l'emploi de *ratiōnālis* manque de clarté. La *Rhétorique à Herennius* le présente une seule fois, 2,12,18, avec une valeur qui paraît être celle de *ratiōcinātīvus* du *de Inventione* de Cicéron (cf. p. 227). Ce dernier mot ne se trouve pas en effet dans la *Rhétorique* :

in causa rationali primum quaeretur, ecquid in rebus maioribus aut minoribus aut similibus similiter scriptum aut iudicatum sit.

Quintilien nous offre d'autre part d'après Hermagoras la distinction suivante, 3,5,4 :

illud iam omnes fatentur esse quaestiones aut in scripto aut in non scripto. In scripto sunt de iure, in non scripto de re : illud rationale, hoc legale genus Hermagoras atque eum secuti uocant, id est νομικόν et λογικόν.

3,6,55 :

a quibusdam deinde diuisa ratio est, ut status rationales appellarent, quaestiones, quem ad modum supra dixi, legales, in illis de re, in his de scripto quaereretur.

Cf. encore 3,6,54-56-66-67-77-78-82-86. Nous ne pouvons que refaire ici l'observation déjà faite précédemment : c'est affaire de théorie et non de langue.

2) Sénèque, *Ep.* 88,24, applique l'épithète de *ratiōnālis* à la partie de la philosophie que nous appelons « la logique » :

quem ad modum, inquit, est aliqua pars philosophiae naturalis, est aliqua moralis, est aliqua rationalis, sic...

Cf. *ibid.* 89,9 :

philosophiae tres partes esse dixerunt et maximi et plurimi auctores : moralem, naturalem, rationalem. Prima componit animum : secunda rerum naturam scrutatur : tertia proprietates uerborum exigit et structuram et argumentationes, ne pro uero falsa subrepant.

Il faut noter d'ailleurs que la logique comprend à la fois la rhétorique et la dialectique, *ibid.* 89,17. La même division classique de la philosophie en trois parties est reprise par Quintilien, 12,2,10 ; 12,2,19. Cf. Apulée, *Plat.* 1,3 ; *Περὶ Ἐργ.* 1 (*ars disse-*

rendi. Comparer Cicéron, *Fat.* 1,1 ; λογική, *quam rationem disserendi uoco*).

3) On voit très bien pourquoi Cicéron, voulant exprimer l'idée de « raisonnable », n'a jamais employé l'adjectif *ratiōnālis* et se sert de groupes complexes : *ratiōne ūtens*, *ratiōnis compōs* ou *particeps* (cf. p. 215). *Ratiō* n'est pas encore assez fixé pour lui au sens de « raison » pour comporter un adjectif de cette sorte. A part un fragment de Varron, *de Gram.* 111, on ne trouve en effet *ratiōnālis* dans ce sens qu'à partir de Sénèque, une seule fois dans *Vit. beat.* 13,5 et tous les autres exemples dans les *Epistulae morales* (cf. aussi *Remed. fort.* 2,5). Le sens en est clair : *Ep.* 41,8 :

rationale enim animal est homo.

ibid. 71,27 :

memini ex duabus illum (sc. sapientem) partibus esse compositum : altera est irrationalis, haec mordetur, uritur, dolet : altera rationalis, haec inconcussas opiniones habet, intrepida est et indomita.

Cf. 71,32 ; 92,1 ; 92,4 ; 92,6 ; 113,17 ; 113,18 ; 113,19 ; 118,14 ; 121,14 ; 124,9 ; 124,14 ; 124,20 ; 124,23. Dans presque tous ces cas on voit apparaître à côté de *ratiōnālis* son contraire *irratiōnālis*. Les deux mots, ensemble ou séparément, sont repris par Quintilien avec la même valeur : 5,8,7 ; 5,10,56 ; 5,11,35 ; 7,3,3 ; 7,3,15 ; 7,3,24 (interpolé Halm) ; 8,6,13. Dans le 2^e livre il emploie *irratiōnālis* d'une manière un peu différente qui rappelle le passage de Varron auquel il a été fait allusion ci-dessus, et tient au sens de « parole » qui est dans λόγος : 2,16,16 :

nam et mollire cubilia et nidos texere... nonnullius fortasse rationis est, sed quia carent sermone quae id faciunt, muta atque irrationalia uocantur.

(cf. aussi 10,7,11 : ἄλογον τριβήν = *irrationalis ūsus*).

L'adverbe *ratiōnālīter* est exceptionnel : Sénèque, *Ep.* 109, 11 :

etiāmnunc sapientis animum perite mouere nemo alius potest quam sapiens, sicut hominem mouere rationaliter non potest nisi homo.

Apulée emploie constamment à côté de *ratiōnālis* (*Apol.* 50 ; *Ascl.* 35 ; 37 ; *Plat.* 1,3 ; *περὶ Ἑρμ.* 1 ; 6) et *irratiōnālis* (*Ascl.* 35) une formation nouvelle : *ratiōnābilis*, *Met.* 3,4 ; *Deo Soc.* 13 ; *Plat.* 1,13,18 ; 2,2 ; 2,4 ; 2,9 ; et *irratiōnābilis*, *Plat.* 1,6 ; 2,15. Il offrira naturellement l'adverbe correspondant *ratiōnābiliter*, *Ascl.* 16 ; *Plat.* 1,8 ; et même un substantif *ratiōnābilitās*, *Plat.* 2,15 ; *irratiōnābilitās*, *Ascl.* 26.

Dans la littérature chrétienne *ratiōnālis* est employé comme substantif d'une manière inattendue. Le *ratiōnāle iūdicīū* sert à désigner au chapitre xxviii^e de l'Exode une sorte de vêtement sacerdotal que Philon appelait *λόγιον* (Septante : *λογεῖον*). Il paraît y avoir là une interprétation de l'hébreu *hōšēn*, faite dans des conditions qui restent pour nous obscures. Le mot hébreu n'a pas d'étymologie claire. La description qui en est faite présente au v. 30 la phrase suivante : « Et tu placeras sur le *hōšēn* du jugement *'Urīm* et *Tummīm*, et ils seront sur le cœur d'Aaron lorsqu'il paraîtra devant Yahweh... » On ne sait ce que représentent *'Urīm* et *Tummīm*, mais ils servent dans certaines conditions à distinguer un coupable d'un innocent, et le grec les traduit respectivement par *δῆλωσις* et *ἀλήθεια*. La même pensée qui a fait interpréter ces deux mots de cette manière a conduit à traduire *hōšēn* par *λόγιον* qui a le sens de « réponse d'oracle » et désigne dans les livres saints la parole de Dieu. *Τὰ δέκα λόγια*, dans Philon, 2,208, ce sont les dix commandements des Tables de la Loi.

Devant *λόγιον* le latin avait à se poser la même question qui s'était posée lors de l'interprétation de *λόγος* : la raison, *ratiō* ou la parole, *uerbum*. Saint-Augustin s'est chargé de nous donner ici les raisons de son choix, *Quaest. in Hept.* 2,116 (Migne III, p. 637) :

quod Latini rationale interpretati sunt inopia linguae fecit. Graecus enim habet *λόγιον*, non *λογικόν*. Rationale autem illud solemus appellare quod Graeci dicunt *λογικόν*. Sed quoniam *λόγος* in Graeca lingua ambiguum est, utrum uerbum significet, an rationem, quia utriusque rei nomen est, ubi putatum est a uerbo dictum *λόγιον*, eloquium nostri interpretati sunt : nam quod habemus « eloquia Domini, eloquia casta » (Psalm. 11, 7), Graeci habent *λόγια* ; hic uero in ueste sacerdotali quod ex auro et hyacintho et purpura et cocco duplici torto

et bysso duplici torto fieri praeceptum est quadratum duplex, quod esset in pectore sacerdotis et λόγιον uocaretur, incertum utrum a ratione an a uerbo ductum fuerit, interpretes nostri magis a ratione dictum putantes rationale appellauerunt.

Les considérations qui précèdent n'ont fait qu'effleurer les questions que pose l'emploi de *ratio* comme une sorte de nouveau mot technique dans la langue de la rhétorique et de la philosophie. Elles suffisent néanmoins pour montrer comment les valeurs qu'il y a prises se laissent aisément dériver de tout ce que nous savons de son évolution précédente, et sont conditionnées d'autre part dans une large mesure par l'influence de la pensée grecque. Or on reste frappé de la complexité des problèmes que soulève l'expression en latin de cette pensée. Si les Latins avaient élaboré d'eux-mêmes une philosophie originale, et si leurs propres vues sur l'univers et sur les choses avaient trouvé leur expression dans le fonds national de leur langue, par un travail lentement progressif et réparti sur plusieurs siècles à la manière des Grecs, il est possible que le résultat obtenu n'eût pas été très différent en ce qui concerne l'emploi de *ratio*. En effet le sens de « prétexte » aboutit facilement à celui de « raison » de la défense, et celui de « réflexion » et de « raisonnement » permet d'employer le même mot pour désigner la faculté raisonnante. Mais on voit combien le désir de donner chaque fois au moyen de *ratio* un correspondant latin à toutes les nuances qu'expriment le grec λόγος et ses composés rencontre de difficultés à cause du manque de correspondance entre les deux mots. *Ratiōcinor*, *ratiōcinātīuus* et *ratiōcinātiō* d'une part, *ratiōnālis* d'autre part restent des mots savants d'emploi souvent peu net et mal défini. La tentative, brillamment amorcée par Cicéron, de doter la langue d'une terminologie savante presque uniquement dérivée du vieux fonds latin, n'a été réussie qu'en partie. Il semble qu'un fossé de plus en plus large se creuse après lui entre la langue qui se parle et la langue qui s'écrit. Le vocabulaire de l'école est artificiel, comme est artificielle toute cette culture étrangère au génie latin, dont il s'est revêtu comme d'un vernis sous lequel se dissimule mal l'indigence de sa propre pensée.

CONCLUSION DE LA III^e PARTIE

LA RÉACTION SUR LA LANGUE COMMUNE DES EMPLOIS SAVANTS DE *RATIO* ET LE CARACTÈRE GÉNÉRAL DE SON ÉVOLUTION

Il nous reste maintenant à examiner la question qui vient naturellement à l'esprit : quelle a été la réaction sur la langue commune des emplois savants de *ratio* ? La réponse sera aisée, étant déjà préparée en partie par quelques unes des observations que nous avons faites en chemin. Aucune des acceptions spéciales définies au chapitre précédent n'a été adoptée d'une manière habituelle en dehors d'une littérature particulière. Aucun des composés de *ratio*, même anciennement attesté comme *ratio cinor*, ne peut passer pour avoir jamais été un mot usuel. Il est pourtant indéniable que, pour avoir servi à l'expression d'une certaine pensée, *ratio* a été marqué d'une empreinte profonde, et que le caractère de son évolution s'en est trouvé affecté. De cette évolution le morcellement de notre exposé, rendu nécessaire par la complexité des questions qu'il soulevait, a pu faire perdre de vue la direction générale. Il nous semble donc nécessaire d'en résumer d'abord les grandes lignes.

Ratio apparaissait aux Latins sans attache sémantique avec *reor*. Il est malaisé de rétablir par le raisonnement un lien que la langue n'aperçoit plus. Autant que nous en puissions juger, *ratio* a pu désigner anciennement l'action de « convenir », de « fixer » après débat. Dans les premiers textes conservés, il s'applique au propre à des comptes d'argent et signifie « le

compte ». Il est d'ailleurs possible déjà de s'en servir au figuré au sens de « calcul » et de « plan ». Et Caton nous en conserve d'autre part certains emplois où est inclus celui de « rapport ». Par là se marquent les diverses directions dans lesquelles se fera son évolution. Il faut noter aussi qu'il n'y a d'abord à côté de lui qu'un seul dérivé, l'énigmatique et peu usité *ratiocinor*, que Plaute ne présente qu'une fois au sens figuré de « calculer ». L'existence d'un diminutif, *ratiouncula*, encore plus rare, ne donne lieu à aucune remarque particulière.

Son sens propre de « compte » fait de *ratio* un mot technique, mais d'une technique familière à l'ensemble de la population et qui n'a pas une langue séparée. Donc, sans avoir jamais cessé d'être usuel avec sa valeur propre, il nous apparaîtra surtout comme un mot de la langue commune dont les acceptions sont multiples, et quelques-unes inattendues. Pour en faire l'histoire nous nous sommes heurté à une difficulté que nous avons signalée en son temps. Après Plaute et Térence toute la production des auteurs qui ont précédé l'époque dite classique est perdue pour nous. Lorsque nous saisissons à nouveau, avec Cicéron et César, un état de langue que nous pouvons étudier avec précision, une grande partie des valeurs de *ratio* sont déjà fixées et bien établies. Mais l'histoire du vocabulaire latin est loin d'être terminée avec les auteurs des derniers temps de la République. C'est au contraire le moment où cette histoire prend un caractère particulier, à cause de la création d'une littérature philosophique et scientifique tout entière empruntée des Grecs, et pour laquelle le besoin se fera sentir d'un vocabulaire sinon nouveau, du moins accru et en grande partie renouvelé.

Il semblerait donc qu'on pût diviser l'histoire de *ratio* en deux époques chronologiquement distinctes. Dans la première, qui s'étend des origines de la littérature latine aux traités philosophiques de Cicéron, le mot enrichit et fixe peu à peu ses significations, participant du lent travail par lequel la langue s'assouplit et se met progressivement en mesure d'exprimer d'une manière moins imparfaite une pensée plus nuancée. Puis, à partir du moment où les efforts de Cicéron tendent à faire entrer dans la littérature des Romains le meilleur de la pensée grecque,

une terminologie spéciale se crée, appropriée à ces techniques nouvelles que sont la rhétorique et la philosophie ; et *ratio* s'y introduit sans peine, parce qu'il était déjà préparé à l'expression d'idées abstraites par toute son évolution antérieure. Et c'est bien ainsi, en gros, que les choses se sont passées. Mais il ne faudrait pas, pour autant, distinguer sans observations une période d'évolution proprement latine d'une autre où se marque spécialement l'imitation du grec. C'est le caractère de toute la littérature romaine de n'avoir jamais eu qu'une originalité réduite. L'imitation des modèles grecs par les auteurs latins est constante et indéniable et n'a pas été sans influence sur leur langue. Il y avait sans doute longtemps qu'on s'était aperçu du parallélisme de *ratio* et de *λόγος* quand Cicéron s'est avisé de lui conférer les valeurs philosophiques de ce dernier mot.

Ces réserves faites, *ratio* prenait de lui-même, et sans qu'il fût nécessaire d'en faire la traduction d'un vocable étranger, un ensemble assez complexe de significations. Nous avons marqué les procédés par lesquels il nous semble que celles-ci se tirent peu à peu du sens propre de « compte » et de « rapport ». Sans sortir de la langue technique des comptes et de la banque, il suffisait d'approfondir la valeur originaire de *ratio* pour lui faire signifier selon l'occasion le « tarif », le « cours » et le « taux » ; et c'est par une extension de sens relevant de la simple association des idées qu'il pouvait ajouter à ses significations initiales celles d'« affaires » et d'« intérêts », de « registres » et d'« écritures », et plus tard celles de « finances », de « caisse » et de « bureau ». D'autre part son emploi comme complément de verbe donne lieu à un certain nombre de locutions habituelles ayant d'abord une acception technique définie, mais qui prennent, en s'appliquant par figure à des choses qui ne sont pas proprement objet de comptes, une signification nouvelle dont sa valeur se trouve modifiée. C'est de cette manière que se sont créés et précisés les sens de « plan », « calcul », « réflexion », « raisonnement » ; de « procédé », « manière », « moyen », « règle », « méthode » ; de « prétexte », « explication », « raison », en même temps que se fixait celui de « considération » et « d'égard ». Une foule d'accidents sont intervenus, dont nous avons signalé les principaux. C'est pour avoir pris une valeur

politique, que la locution *habere ratiōnem* fait figure de terme technique dans la langue des comices. C'est parce qu'il y a eu une expression *ratiō uītāe*, que *ratiō* seul a pu désigner la « conduite ». D'une manière générale, et par un autre procédé dont nous avons souligné l'importance, c'est en accolant à *ratiō* un autre mot, dont le sens rejoignait celui qu'on entendait lui attribuer, que se sont dégagées et précisées les valeurs nouvelles. Il a pu dans certains cas signifier la « préméditation » comme *consilium*, et la « cause » comme *causa*. Et, comme certains mots très usités et de sens complexe, il a pu atténuer et affaiblir ses valeurs propres jusqu'à n'avoir plus qu'un sens très vague, « ce qui concerne », « ce qui touche à », jusqu'à n'être plus dans certains cas, comme *modus* et comme *causa*, qu'un mot outil, une espèce de préposition ou de simple suffixe adverbial.

Mais on voit d'autre part que certaines des acceptions précises prises par *ratiō*, sans être proprement des imitations étrangères, sont cependant le fruit d'une pensée théorique déjà passablement riche et maîtresse de son expression. L'idée de « calcul » se tire aisément de celle de « compte », mais elle suppose à quelque degré une certaine aptitude à la spéculation mathématique. La « manière », le « procédé » ne deviennent la « règle » et la « méthode » que comme conséquence d'une vue plus systématique des choses. C'est de cette manière que de la simple « explication » sort une « théorie » scientifique, et que le « raisonnement » s'érige en « doctrine » et en « système ». Ce serait faire gratuitement injure au génie latin, que de le croire incapable de s'être élevé par lui-même jusqu'à ce degré d'abstraction. Mais il y a été singulièrement aidé par le voisinage d'une civilisation plus avancée que la sienne à ce point de vue, qui l'a lentement pénétré. Nous avons signalé, avec le groupe *ratiō ac uia* traduisant *μέθοδος*, un fait précis qui montre comment a pu commencer de s'exercer, d'une manière encore mal définie, une influence du vocabulaire grec sur le vocabulaire latin. Mais sans aller immédiatement jusqu'à une imitation aussi directe et aussi évidente, il est certain que la langue latine a commencé de s'assouplir dès qu'elle a pris contact avec la spéculation grecque, à laquelle elle a cherché d'abord à donner son expression par ses propres moyens. C'est de ce travail qu'est sortie la

langue de Lucrèce, qui, malgré son archaïsme voulu et les difficultés inhérentes à l'expression d'une pensée difficile, reste constamment à la portée de l'auditeur latin. C'est de ce travail aussi que *ratio* a pris dans les premiers traités de rhétorique une acception toute technique, mais qui peut passer néanmoins pour proprement latine.

Avec Cicéron commence la création consciente et voulue d'une terminologie latine savante. Nous avons essayé de préciser les données du problème et d'en signaler les solutions possibles, sans prétendre en faire une étude d'ensemble. *Ratio* faisait déjà partie de cette terminologie dans la mesure où il était capable d'exprimer un certain nombre de notions abstraites. Il n'y avait qu'à en préciser les sens, ou à lui en attribuer de nouveaux en correspondance avec certains mots de la terminologie grecque. Il s'est trouvé qu'il épousait assez bien un certain nombre des valeurs de *λόγος*, et c'est ce qui a fait sa fortune philosophique. Mais il avait le sens d'« explication » que *λόγος* n'a pas eu, et lorsqu'on lui confère dans les traités de rhétorique un emploi technique emprunté de cette acception, il rejoint *αἴτιον*. Il n'avait pas d'autre part le sens de « discours » qui est dans *λόγος*, et la correspondance s'établira cette fois entre *λόγος* et *ōrātiō*, et plus tard, pour des raisons toutes spéciales, entre *λόγος* et *verbum*. Enfin, et c'est le fait le plus grave, *ratio* n'avait en face des nombreux composés de *λόγος* qu'une famille bien réduite. *Ratiōcinor* et *ratiōcinātiō* n'ont guère été usités qu'avec une valeur mathématique, et *ratiōcinātor* n'a jamais été que le « calculateur ». La tentative de faire du second une traduction de *σλλογισμός* n'a pas porté de fruits, et on lui a bientôt préféré le calque *collectiō*. On s'adressait ainsi à la famille correspondante de *legō*, et *colligere* a pris en effet le sens de « déduire » et de « conclure ». On a eu recours de la même manière à *putō* qu'un accident avait mis anciennement en rapport avec *ratio*, et ce mot traduira *λογίζομαι* tandis qu'à *διαλογίζομαι* répondra *disputō*. Seule en face de *λογικός* une formation nouvelle, *ratiōnālis*, aura quelque succès : mais la langue administrative en fera l'équivalent de *λογιστής* et celle de l'Écriture, de *λόγιον*.

On remarquera, malgré la méthode intelligente et aussi respec-

tueuse que possible de la tradition latine dont Cicéron avait amorcé ce travail, le caractère artificiel qu'il prend tout de suite, et d'une manière presque fatale. Nous avons fait ressortir ce qu'il y a d'arbitraire à vouloir attribuer à *ratio* un sens aussi spécial que celui de « raison de la défense », et à *ratiocinatio* celui d'ἐπιχειρημα, et l'incertitude à laquelle on aboutit de la sorte. Il a paru bientôt plus simple de conserver les termes grecs qui avaient l'avantage d'une tradition certaine. Ce qui caractérise en effet le vocabulaire savant à partir du premier siècle de notre ère, et de plus en plus à mesure qu'on avance dans le temps, c'est le nombre considérable des mots grecs qui s'y introduisent, tels quels ou à peine déguisés, et des calques plus ou moins heureux, dont on ne peut pas dire qu'ils aient jamais eu une existence bien réelle dans la langue. Les formations que l'on essaye sur les vieux mots ne sont pas viables. Le *ratioinabilis* d'Apulée ne fait que remplacer un suffixe usé par un autre plus vivant. Mais son *ratioinabilitas* n'est qu'un mot d'école, et le *corratiocinatio* de Boèce et le *corratioinabilitas* des Pères de l'Eglise sont des monstres. Les gloses nous livrent de même un *ratioinabilis* traduisant λογικός. Ce sont autant d'efforts qui marquent le désir d'enrichir et de renouveler une langue qui se prête de plus en plus à l'exercice d'une certaine spéculation, mais se sépare en même temps de plus en plus de la langue parlée. Ce n'est pas cela en définitive qui est passé dans les langues romanes, et le seul débris que nous en ayons gardé avec notre verbe « ratiociner » n'est qu'une amusette philologique.

Les documents nous manquent pour déterminer d'une manière précise ce qu'a pu être au juste la langue parlée à un moment donné, et en quoi elle différerait de la langue écrite. Mais ce que nous pouvons saisir exactement, c'est la distance qui sépare les genres proprement littéraires des écrits à prétentions philosophiques, ou des ouvrages de purs techniciens. Il y a un monde entre la langue de Tite Live et celle de Vitruve ou de certaines pages de Plin l'Ancien. Or il nous a suffi au début de cet exposé d'un simple regard jeté sur la statistique des emplois de *ratio* pour constater que, sans avoir jamais été un mot rare, il devient néanmoins de plus en plus usuel à mesure que son utilisation dans le vocabulaire de la rhétorique et de la philoso-

phie le précise et le fixe dans certaines acceptions définies. Bien qu'il n'ait aucun caractère poétique, on le trouve chez Virgile, et encore bien davantage chez les poètes de l'âge suivant. En prose il est devenu très familier même à des écrivains qui ne parlent pas spécialement une langue technique. Il faut seulement observer que les auteurs de « romans », Pétrone et Apulée, s'en servent fort peu, l'un dans le *Satiricon*, l'autre dans les *Métamorphoses*. On sait également que le vocabulaire des discours de Cicéron diffère notablement de celui des traités de rhétorique et de philosophie. La remarque a été faite avant nous (cf. Laurand, *Etude sur le style des Discours de Cicéron*, 2^e éd. Paris, 1927), et elle est d'une grande portée. Cicéron est attentif à ne pas se servir dans les premiers de mots vieillis ou peu usuels, et d'expressions d'un caractère trop technique. Il était naturel qu'il évitât, en ce qui concerne *ratio*, de l'y employer dans des acceptions qui ne font que de se définir et de se préciser par ailleurs. Mais il l'y utilise néanmoins fréquemment, et, en outre de son sens propre, dans des significations variées et suffisamment évoluées, qui montrent combien ce mot, approprié aux besoins d'un certain état de culture, était déjà usuel dans la langue, celle du moins que l'on parlait dans un certain milieu. Nous avons même pu signaler p. 235 des passages où l'opposition de *ratio* et de *amentia* comporte un jeu de mots qui aurait échappé à son auditoire, si ce dernier n'eût été suffisamment habitué à donner à *ratio* une valeur nouvelle, déjà tout imprégnée de philosophie.

Or rien ne saurait mieux que cette observation définir la manière dont *ratio* a été employé après Cicéron dans la littérature. Un historien comme Tite Live écrit une langue qui est sensiblement parallèle sous ce rapport à celle des discours. L'opposition signalée p. 178 qui met en présence *ratio* « la réflexion » et *fortuna* « le hasard » ne peut point passer pour proprement philosophique. Mais il ne faut pas douter qu'elle ait pris un relief plus grand de ce que *ratio* pouvait y être compris désormais avec un contenu différent. Une remarque analogue a été faite p. 234 en ce qui concerne le rapprochement de *ratio* et de *mens*. Or Tacite, plus soucieux que Tite Live de psychologie, ne se sert pas autrement de *ratio*. Quand il l'emploie une fois au

sens de « doctrine » ou de « philosophie », il s'agit des exhortations que Sénèque mourant adresse à son entourage, *Ann.* 15, 62 :

ubi praecepta sapientiae, ubi per tot annos meditata ratio aduersum imminetia ?

Dans un sens analogue Pline le Jeune se sert de *summa ratio* *Ep.* 1, 12, 3 :

Corellium autem summa ratio, quae sapientibus pro necessitate est, ad hoc consilium compulit.

La chose paraît claire si l'on parcourt l'œuvre de Tacite ou la Correspondance de Pline : *ratio* a bien conservé toutes ses valeurs de celle de « compte » à celle de « manière » et de « procédé » ; mais de temps en temps on s'aperçoit bien qu'il y a quelque chose de changé. Trajan, *Ep.* 10, 99, commence ainsi un court billet :

Rationis est, mi Secunde carissime...

Il est raisonnable, mon cher Secundus...

On en pourra dire autant de la manière dont *ratio* est employé par les poètes. Nous avons déjà montré p. 112 comment s'en sert Virgile. Le *rationis egentem* de *Aen.* 2, 314 a son pendant dans Stace, *Theb.* 1, 373 :

medio caeli pelagique tumultu
stat rationis inops.

« Il ne sait que faire », interprétera-t-on volontiers : oui, mais encore plus exactement « il a perdu la tête ». On se rappelle le *rationis expers* de Cicéron : Ovide dit de même, *Amor.* 1, 10, 25 :

sumite in exemplum pecudes ratione carentes.

Les anciens Romains, *Fast.* 3, 119, manquaient de science ou de réflexion, pour avoir fait les années de dix mois (cf. *Met.* 15, 150 *rationis egentes*). Mais dans Martial 6, 25, 7 *rationis egentes* désignera les « imbéciles » ou les « fous » :

bella uelint Martemque ferum rationis egentes.

Cette opposition de la raison et de la folie est fréquente chez les poètes : Horace, *Sat.* 2,3,225 ; 2,3,271 *insānīre* ; Ovide, *Met.* 7,10 ; 14,701 *furor* ; Sénèque, *Hipp.* 184 *furor* ; et l'on trouve de même celle qui met en présence la réflexion et le hasard, Horace, *Sat.* 1,1,2 *fors* ; Sénèque, *Oed.* 825 *fortūna* ; l'élan irréfléchi, Ovide, *Rem. Amor.* 10 *impetus* ; ou le destin, id. ; *Trist.* 3,6,18 *fātum*. C'est le raisonnement qui persuade, *suādet*, Horace, *Sat.* 1,2,50, ou qui triomphe des arguments adverses, *uincit*, id. *Sat.* 1,3,115 ; 2,3,225 ; 2,3,250. Mais ce raisonnement désormais c'est la raison, Perse 5,96 *stat contrā ratiō*. C'est elle qui, mieux que le temps, apaise la douleur, Ovide, *Pont.*, 4,10,13 ; Sénèque, *Agam.* 130. Lorsqu'Ovide apprend la mesure qui l'exile, il reste frappé de stupeur et en perd l'usage de la raison, *Pont.* 3,6,47 :

sed paucor attonito rationis ademerat usum
cesserat omne nobis consiliumque malis.

Et l'on croirait lire la phrase d'un philosophe quand la raison s'oppose aux sens, Pétrone, fgm. 29, ou que Silius Italicus écrit 15,71 :

tum Virtus : Quasnam iuuenem florentibus inquit
pellicis in fraudes annis uitaeque tenebras,
cui ratio et magnae caelestia semina, mentis
munere sunt concessa deum.

Ainsi l'on voit très clairement que ce qui est passé dans la langue de l'emploi de *ratiō* comme mot savant, ce qui, somme toute, a été accepté et a vécu, c'est moins telle ou telle acception, trop technique pour avoir jamais été usuelle en dehors de l'école, qu'une modification progressive de son contenu, si lente et si insensible qu'elle a pu presque passer inaperçue. C'est ce qui pouvait se tirer aisément de la pure tradition latine, ce qui épousait le mieux l'évolution générale de la langue sans la heurter. Les auteurs de l'époque impériale ont pu croire qu'ils écrivaient de la même manière que Cicéron, et ils se sont réellement efforcés de le faire. Mais avec un vocabulaire en apparence identique ils exprimaient une pensée plus complexe et plus souple, et, sans avoir perdu son caractère national, le latin

qu'ils parlaient avait cessé d'être exclusivement la langue d'une peuplade italique pour servir désormais de véhicule à une grande civilisation méditerranéenne. Et c'est par lui plus que par le grec que cette civilisation est venue jusqu'à nous.

On peut faire maintenant rapidement le bilan de ce qui subsiste dans notre langue des valeurs de *ratio*. Son sens propre de « compte » s'est estompé au point qu'il a disparu du français moderne, qui ne connaît plus le « livre de raison » et met autre chose sous la « raison sociale ». L'acception technique conférée à *ratio* par la langue des mathématiques, et qui dérivait de celui de « calcul » et de « rapport », s'est maintenue, et l'on peut y rattacher la signification toute spéciale qu'a prise notre mot « ration ». Mais ce n'est pas cela qui est vivant et usuel. Le latin médiéval avait formé sur le sens d'« argument » et de « raisons » un verbe *rationāre* qui signifie « plaider » et quelquefois simplement « dire », et un substantif *rationātor* qui désigne l'« avocat ». Cette formation comblait une lacune dont le latin classique a souffert, et c'est sur ce modèle que nous avons refait « raisonner » à la place de l'ancien *raisnier*, et le substantif « raisonneur ». Nous savons encore ce que c'est que « donner des raisons », et « demander » et « rendre raison ». Notre mot « raisonnement » atteste la valeur particulière donnée d'autre part à « raisonner » et son contraire « déraisonner », mais nous disons « la logique » et le « syllogisme ». Ainsi nous avons poussé jusqu'à sa conséquence totale le double aspect qu'avait pris l'histoire du vocabulaire latin. Notre terminologie savante est grecque. Mais la « raison » n'a rien perdu pour nous de la valeur philosophique attribuée à *ratio*, et des formations artificielles comme « rationnel » et « rationalisme » sont, malgré le sens spécial qui leur est conféré dans l'exposé des systèmes, claires pour tout le monde et immédiatement entendues.

QUATRIÈME PARTIE

PORTIO — PROPORTIO

C'est un fait connu que *prōportiō* a commencé son existence par *prō portiōne* auquel on a donné une flexion, comme *prō-consul*, *prōpraetor* sont sortis de *prō consule*, *prō praetore* (Bréal, *Mél. Soc. Ling.* 5, p. 28 ; Plasberg, *Rhein. Mus.* 53, 1898, p. 74-80 ; Walde, 2^e éd. 1910, s. v.). Mais la question reste pendante de savoir à quelle date il faut reporter la création d'un nominatif *prōportiō*. Quant à *portiō*, il passe ordinairement pour avoir avec *pars* une étymologie commune. Telle paraît avoir été l'opinion des anciens si l'on en juge par un certain nombre des valeurs qu'ils ont données à *portiō*, et nous avons pour *prōportiō* le témoignage de Priscien (Keil, *Gr. Lat.* 3, 403, 25) :

parte quae pars orationis est ?... dic ab eo compositum ? — Participium et participo, participas, participat. Similiter componuntur ab eo expers expertis et participes participis et proportio et bipertitus et tripartitus et similia.

Cette opinion se trouve reproduite dans les dictionnaires de Forcellini et de Freund, et, sous certaines réserves, dans le dictionnaire étymologique de Walde, 2^e éd. 1910. Mais elle ne va pas sans se heurter à un certain nombre de difficultés.

La première est celle que l'on trouve à expliquer à côté de l'a de *pars* l'o de *portiō*. Si *portiō* n'est qu'un élargissement par -ōn- de *pars*, on devrait avoir identité de voyelle : *pars*, **parti-ō* comme *mens*, *menti-ō*. Walde dans les *Indogerm. Forsch.* 39 (1921) p. 93 critique justement l'explication tra-

ditionnelle par une différence ancienne de degré vocalique. Mais l'explication qu'il donne à son tour n'est pas plus heureuse. Il remarque exactement que *portiō* ne se trouve anciennement que dans le groupe *prō portiōne* et n'a que plus tard une existence séparée. Il admet donc dans ce dernier groupe une assimilation de l'*a* avec l'*ō* des deux syllabes qui l'entourent, et pose à l'origine un *prō *partiōne*, dans lequel **partiō* est, à côté de *pars* coneret, un nom verbal comme *mentiō* en face de *mens*. On ne pouvait se contenter, dit-il, d'un *prō parte*, trop court et d'ailleurs de sens différent : « selon la part », non « selon le partage ». **Partiō* ne pouvait d'ailleurs avoir d'autre existence en dehors du groupe *prō portiōne* à cause de l'homonymie qu'il aurait présentée avec *partiō* « l'enfantement » (rare, mais attesté dans Plaute, *Truc.* 196 ; Afranius dans Nonius p. 217 M ; Varron, *Rer. Rust.* 3,9,4), et la forme *partitiō* = *distribūtiō* était plus commode.

La théorie d'une assimilation de *a* entre deux *ō* dans *prō portiōne* est reprise par Leumann dans Stolz-Schmalz, *Latein.* Gr. 5^e éd. (1924) p. 96. Mais une autre explication de **partiō* y est essayée. **Partiō*, *mentiō* à côté de *pars*, *mens*, et de *mentīrī*, *partīrī* seraient des simplifications par haplologie de *partitiō*, **mentitiō* dans les groupes **mentitiōnem facere*, *prō partitiōne*, comme on a eu plus tard *dentiōnem* de *dentitiōnem*, *gargarizōnem* de *gargarizatiōnem*. Le rapprochement est ingénieux ; mais des faits très postérieurs ne sauraient prouver pour la formation ancienne de *portiō*.

Aucune de ces explications ne résout en réalité la difficulté. S'il est vrai que l'existence de *mentiō*, *portiō* soit surprenante, on peut mettre à côté du premier (*com*)-*mentus* d'où (*com*)-*mentitiō*, et *portiō* resterait seul à faire difficulté. L'assimilation de *a* entre deux *ō* est arbitraire. Enfin si Walde a bien vu que *prō portiōne* n'a pas le sens de *prō parte*, il est dans l'erreur en lui donnant celui de *prō partitiōne*. En effet il n'y a pas originairement dans *portiō* ni dans *prōportiō* l'idée de « partage », mais celle de « rapport ». Les dictionnaires en mettant sous le mot *portiō* le sens de « part » avant celui de « rapport » renversent l'ordre historique des faits. S'il est vrai que *portiō* a pris dans la suite le sens de *pars*, le fait ne se présente que tardivement,

et n'a pu se produire que par suite d'une ressemblance extérieure des deux mots qui a fait croire à une étymologie commune. En réalité, ni le vocalisme ni le sens de *portiō* ne concordant avec ceux de *pars*, nous sommes autorisés à chercher pour *portiō* une étymologie différente.

C'est le sens qui doit nous guider tout d'abord. Or l'expression *prō portiōne* est employée à plusieurs reprises par Caton avec un sens parfaitement clair. La quantité de vin que l'on donne à boire aux esclaves est proportionnelle au travail qu'ils font, *Agr.* 57 :

compeditis, ut quidquid operis facient, pro portione addito : eos non est nimium in annos singulos uini Q X ebibere.

Ce vin est fait avec de l'eau de mer à laquelle sont mélangés d'autres ingrédients dont la quantité variera à proportion de la quantité d'eau de mer, *Agr.* 106, 2 :

si quis plus uoles aquae marinae concinnare, pro portione ea omnia facito.

La même expression s'applique aux formules de médicaments, 157, 7 :

ubi ex multo cibo alius non it, pro portione brassica si uteris, id ut te moneo, nihil istorum usu ueniet morbis.

On trouve également *prō portiōne* chez Plaute, *Rud.* 1114-6 :

eo tacent quia tacita bonast mulier semper quam loquens.

— tum pol tu pro portione nec uir nec mulier mihi es.

— quidnum ?

— quia enim neque loquens es neque tacens unquam bonus !

Trachalion ayant posé en principe qu'une femme est bonne à proportion qu'elle parle moins, Gripus sous-entend plaisamment un rapport contraire en ce qui concerne les hommes, c'est-à-dire qu'un homme est bon à proportion qu'il est bavard ; d'où il résulte que Trachalion, qui, parlant ou non, n'est jamais bon, n'est ni un homme ni une femme. Même expression encore et même sens dans une inscription datée de 117 av. J. C., la *sen-*

tentia Minuciorum (Ernout *Text. lat. arch.* 138 — C.I.L. 1¹, 199 ; 1², 584 ; 5, 7749) 1, 29 :

e[il]s quei posidebunt, uectigal Langensibus pro portione dent ita, uti ceteri Langenses qui eorum in eo agro agrum posidebunt fruenturque.

Le sens est trop clair et trop bien connu par la suite pour qu'il y ait lieu d'y insister. Il suffit de marquer que *portiō* n'existe pas anciennement autrement que dans le groupe *prō portiōne*, ce qui est un fait connu, et que le sens de ce groupe est très exactement celui de « à proportion ».

Nous avons certainement là une expression d'une langue technique, celle, sinon des mathématiques, tout au moins des comptes et du calcul. « A proportion de... », « selon le rapport de... » devaient s'employer couramment lorsqu'on faisait des calculs d'intérêts, et d'une manière générale toutes les opérations qui comportent une règle de trois. Or nous avons établi que le mot qui signifie « le calcul » et qui était propre aussi à signifier le « rapport » est exactement *ratio*. Ce dernier sens deviendra très apparent dans la langue d'un technicien tel que Vitruve : 3, 3, 7 :

ita ex ea diuisione intercolumnia altitudinesque columnarum habebunt iustam rationem ;

« dans cette distribution les entrecolonnements et les hauteurs des colonnes seront dans un juste rapport ». Cf. 2, 5, 1 ; 3, 3, 12 ; 4, 1, 11 ; 4, 4, 2 ; 5, 9, 3 ; 6, 3, 5. Mais, sans descendre jusqu'à Vitruve, il est très certain que c'est un des sens les plus ordinaires de *ratio* que celui du « compte » qu'on tient d'une chose, de la « considération » qu'on en fait. Il y a donc toute vraisemblance pour le sens de l'expression à admettre l'étymologie qui a été proposée par M. Meillet : *portiōne* n'est pas autre chose que *prō ratio*ne (1).

Il ne paraît pas que l'explication de *portiōne* par *prō ratio*ne soulève de bien grandes difficultés phonétiques. Un groupe *prō*

(1) Cf. *supra*, p. 2, note.

ratione se simplifie en **prortionē*, l'absorption de la brève étant de règle après liquide, et le premier *r* disparaît ensuite par dissimilation. Il suffit en somme d'admettre que *prō ratione* a été de bonne heure une sorte de locution adverbiale dont les termes étaient assez indissolublement liés pour que leur autonomie ne fût plus sentie, en sorte que le groupe s'est trouvé soumis à l'action des lois phonétiques qui régissent les mots isolés.

La seule objection sérieuse qu'on puisse faire contre l'étymologie proposée, c'est qu'on devrait trouver *portione* seul et non la locution de caractère insolite *prō portione*. En fait on ne trouve *portione* employé seul à notre connaissance que dans l'*Histoire Naturelle* de Pline. Il en offre une dizaine d'exemples sur les quels nous aurons à revenir plus loin. Il n'est pas impossible *a priori* d'admettre qu'il nous ait conservé un usage ancien qui se serait maintenu dans le parler populaire, ou qu'il aurait repris dans ses compilations. Mais il serait à tout le moins malaisé d'expliquer qu'aucun auteur avant lui n'en eût gardé de traces. On pourrait aussi songer à une manière de parler rapide, d'un style négligé, *portione* remplaçant le *prō portione* de Caton et de Cicéron, comme nous entendons dire autour de nous « rapport à » au lieu de « par rapport à ». Mais il faut tenir compte, comme nous aurons à le faire ci-dessous, de ce que Pline emploie d'autres expressions pour dire « par rapport à » ou « proportionnellement », qui toutes reposent sur l'emploi de *portiō* comme mot indépendant. En réalité nous n'avons donc pas un exemple probant d'un *portione* équivalent à *prō ratione*.

Par contre Caton s'est servi de *prō ratione* à côté de *prō portione* exactement de la même manière et avec les mêmes valeurs. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler le fait p. 118. *Agr.* 1,5 :

ad uillam cum uenies, uideto uasa, torcula et dolia, multane sient : ubi non erunt, scito pro ratione fructum esse ;

ibid. 77 :

spiram sic facito : quantam uoles pro ratione ita uti placenta fit, eadem omnia facito ;

ibid. 93 :

ad arborem maxumam urnam commixti sat est ; ad minores arbores pro ratione indito.

L'emploi simultané dans le *de Agricultura* de *pré ratione* d'une part, de *pré portione* d'autre part, alors qu'on ne trouve jamais *portione* seul, ne peut signifier qu'une chose : c'est que la formation de *portione* a cessé d'être claire au temps de Caton, et qu'il fallait le faire précéder à nouveau de la préposition *pr * qui n'y était plus visible, à moins qu'on ne pr f r t recourir à l'expression développée *pr  ratione* dont on ne voyait plus l'équivalent dans *portione*.

D'ailleurs *pr  ratione* ne paraît guère avoir été usité après Caton. On en a un exemple assez peu clair au livre VIII du *de Bello Gallico*, où l'introduction d'un *h c* entre les deux mots embarrasse tous les éditeurs : 9,3 :

haec (sc. castra) imperat uallo pedum XII muniri, loriculam pro [hac] ratione eius altitudinis inaedicari.

Ainsi α ; *cor n s* β ; *pr  portione* Madvig. Vitruve l'emploie 3 fois : 1,5,1 :

tunc turrium muror mque fundamenta sic sunt facienda, uti fodiuntur, si queat inueniri, ad solidum, et in solido, quantum ex amplitudine operis pro ratione uideatur, crassitudine ampliore quam parietum qui supra terram sint futuri ;

3,4,1 phrase analogue ; 5,5,1 :

ita ex his indagacionibus mathematicis rationibus fiant uasa aerea pro ratione magnitudinis theatri.

Mais les seuls autres exemples qu'on puisse relever de *pr  ratione* sont trois exemples de Cicéron, qui n'ont rien de mathématique et se laissent très bien interpréter « en considération de », « eu égard   » : *Fam.* 6,12,2 :

quod si mihi per me efficiendum fuisset, non me paeniteret pro ratione temporum ita esse molitum ;

Att. 6,3,5 :

summa haec est : pro ratione pecuniae liberalius est Brutus tractatus quam Pompeius ;

dom. 12,31 :

quid mihi pro expectatione populi Romani, pro Cn. Pompeii meritis erga me, pro ratione mei temporis faciendum fuerit.

Il faut descendre jusqu'à une époque tout à fait tardive pour retrouver un *prō ratiōne* avec sa valeur ancienne dans l'édit sur les étudiants des empereurs Valentinien, Valens et Gratien daté du 12 mars 370, *Cod. Theod.* 14,9,1.

quiae sint, pro ratione temporis, ad Africam uel ad ceteras prouincias remittendi ;

« en raison du temps passé à Rome ».

Nous n'avons en somme dans *prō ratiōne* qu'une expression refaite dont la rareté même nous montre qu'elle n'était qu'assez peu nécessaire. Il n'est pas indifférent que nous la trouvions chez Cicéron dans des cas où il lui eût été difficile de se servir de *prō portiōne*, et qu'on ne la retrouve que beaucoup plus tard, à une époque où il est possible que *prō portiōne* ne fût à peu près plus usité en dehors de certaines langues techniques.

C'est donc *prō portiōne* qui est l'expression dont on se sert couramment à l'époque classique pour rendre l'idée de « à proportion », « par rapport à ». On la trouve chez Varron, *Rer. Rust.* 1,18,3 ; 1,18,4 ; 1,41,4 ; 2,3,2 ; 3,9,21 et *Ling. Lat. passim* ; chez Cicéron, *de Or.* 2,79,320 ; *Verr.* 3,63,148 ; 4,21,46 ; 5,21,55 ; *Flacc.* 14,32 ; *Tim. passim* ; chez Tite Live, 7,1,8 ; 34,50,6 etc... Mais elle n'est pas dans César, et il semble qu'ensuite on ne la trouve que d'une manière assez irrégulière, par exemple chez Quinte Curce, 9,1,6 ; Columelle, 1,4. Elle n'est qu'une fois dans Vitruve, 1,1,1 et ne se trouve probablement aussi qu'une fois dans Pline, 20,1,8 (cf. aussi 11,15,40 *prō ratā portiōne*). Il y a là un fait étrange si nous ne devions en avoir plus loin une explication.

Or à côté de *prō portiōne* prend naissance à l'époque classique une expression *prō ratā parte* que nous avons eu l'occasion de signaler à propos de *ratus*. Il est nécessaire pour la clarté de l'exposition de rappeler les faits. César, qui n'emploie jamais *prō portiōne*, se sert une fois de *prō ratā parte*, *Bel. Ciu.* 1, 17, 4. Cicéron l'écrit *Tusc.* 1, 39, 94 ; *Rep.* 2, 40, 67. Vitruve l'emploie souvent et il a des exemples de *ratā parte* sans préposition et de *prō ratā* avec ellipse du nom. Même fait chez Tite Live 45, 40, 5, et dans des inscriptions. Enfin on a même un exemple chez Pline *N.H.* 11, 15, 40 de *prō ratā portiōne*. L'emploi de *prō ratā parte* nous paraît démontrer comme celui de *prō ratiōne* que la formation de *prō portiōne* n'était plus comprise, et plus particulièrement qu'on voyait dans *portiōne* un mot de même origine que *pars*, ce qui, par une sorte de choc en retour, ne manquera pas d'influencer les valeurs nouvelles que *portiō* ne va pas tarder à prendre. Il convient d'autre part de remarquer que le *prō ratā portiōne* de Pline est le premier exemple où le groupe *prō portiōne* se trouve dissocié par l'adjonction entre ses deux termes d'un qualificatif ou d'un complément quelconque. On en trouve des exemples après Pline dans Quintilien, 10, 7, 28 :

quidquid loquemur ubicunque sit pro sua scilicet portione perfectum ;

Tacite, *Agr.* 45 et *Hist.* 3, 20 :

pro uirili portione.

Mais ceci est d'une époque où *portiō* a déjà une existence à part. Au contraire ni Caton, ni Varron, ni Cicéron n'insèrent jamais un autre mot dans le groupe *prō portiōne*, et il est tout à fait remarquable que Varron écrive, *Ling. Lat.* 9, 103, *prō portiōne eādem* et non *prō eādem portiōne*. La question de savoir si l'on doit écrire *prō portiōne* en deux mots ou *prōportiōne* en un seul mot est une question sans intérêt en soi. Mais ce qu'il importe de signaler, c'est que pour Varron et pour Cicéron l'expression *prō portiōne* apparaît bien comme un groupe indivisible.

C'est à ce moment que se place un fait qui a eu une importance exceptionnelle pour l'évolution ultérieure du mot. En face de *prō portiōne* qui pourra servir à traduire le grec *ἀνά λόγον*

dont il est le correspondant exact, le latin n'a pas de mot déclinable qui corresponde à *ἀναλογία*. Or l'existence d'un tel mot devient nécessaire soit pour la technologie grammaticale dans la querelle de l'analogie qui a divisé César et Varron, soit pour le langage des mathématiques où il faudra bien parler de rapport et de proportion. Il y avait une solution facile qui était de transcrire purement et simplement le mot grec : *analogia*. C'est celle qu'avait dû adopter César, autant qu'on en puisse juger par le titre du traité qu'il dédie à Cicéron, *de Analogia*. Le mot est également extrêmement fréquent chez Varron aux livres VIII et X du *de Lingua Latina*, et d'une manière générale telle a dû être la solution des grammairiens si on en juge par ce passage de Sénèque, *Ep.* 120, 4 :

hoc uerbum, cum Latini grammatici ciuitate donauerint, ego dannardam non puto, putō in ciuitatem suam redigendam. Vtar ergo illo non tantum tamquam recepto, sed tamquam usitato.

Mais on sait que Cicéron n'admettait pas sans répugnance la latinisation d'un mot grec, et il fallait bien d'autre part que Varron qui admettait *analogia* en fournît une explication de nature à en faire comprendre à des Latins toute la valeur. C'est donc à Cicéron et à Varron parallèlement que le latin doit la création d'un mot nouveau, *prōportiō*.

Il faut voir par quel travail se constitue le néologisme, avec quelles précautions il est présenté. Varron se sert d'abord d'un groupe *ratio prō portione* « le rapport proportionnel », qui est commode lorsque la phrase exige l'emploi d'une flexion, *L.L.* 8, 83 :

habent (sc. nomina) plerique libertini a municipio manumissi, in quo, ut societatum et fanorum serui, non seruarunt pro portione rationem ;

10, 37 :

sequitur tertius locus, quae sit ratio pro portione ; ea graece uocatur ἀνὰ λόγον ; ab analogo dicta analogia.

Mais il emploie aussi *prō portione* absolument en fonction de nominatif, 10, 2 :

quid sit simile ac dissimile, quid ratio, quam appellant λόγον, quid (1) pro portione, quod dicunt ἀνὰ λόγον, quid consuetudo...

Ce sont des faits qui ont laissé croire à Plasberg (*Rhein. Mus.* 53, 1898, p. 74-80) que Varron n'avait pas osé donner une flexion à *prō portiōne*. Mais il ignore le passage 8,57 où un accusatif *prōportiōnem* n'est pas douteux :

quae uocabula dicuntur a uerbis fiunt ut a scribendo scriptor, a legendo lector ; haec quoque non seruare similitudinem licet uidere ex his : cum similiter dicatur ut ab amando amator, ab salutando saluator, a cantando cantator, et cum dicatur lassus sum metendo, ferendo, ex his uocabula non reddunt proportionem quoniam non fit ut messor fertor.

Toute l'argumentation par laquelle il prétend établir que Cicéron n'avait pas non plus écrit *prōportiō* et *prōportiōnem* dans le Timée, 4,13 et 7,24 s'en trouve infirmée.

Le texte traditionnel des éditions est le suivant, 4,13 :

id optime assequitur quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportionis dici potest ;

7,24 :

eius autem particulae interuallo relicto habebat numerus ad numerum eandem proportionem comparisonemque in extremis quam habent ducenta quinquaginta sex cum ducentis quadraginta tribus.

Plasberg dans l'article précité fait remarquer que, pour le premier de ces deux passages, les manuscrits avaient tous primitivement *comparātiō prōportiōne*. Dans les Vossiani on a ensuite corrigé *prōportiōne*. Pour 7,24 une leçon *eandem prōportiōnem compārātiōnem* a été corrigée en *eandem prōportiōnum comparātiōnem* dans le Vindobonensis, en *eādem prōportiōne comparātum* dans les Vossiani. Seuls les *deteriores* ont *eandem prōportiōnem comparātiōnemque*. Plasberg propose donc de lire 4,13 : *comparātiō prō portiōne* ; et 7,24 : *eandem prō portiōne comparātiōnem*, et telle est la leçon qu'il adopte dans son édition de

(1) L'édit. Goetz-Schoell imprime *qui pro portione* qui est insoutenable.

1908. Il faut alors admettre que la réflexion de Cicéron (*audendum est enim* etc...) s'applique à l'emploi de *comparātiō* considéré comme un mot nouveau ou tout au moins pris dans une acception nouvelle, et c'est en effet ce que Plasberg s'attache à démontrer. Il croit trouver cette démonstration dans le fait que dans les *deteriores* 5,15 *prōportiōne* est interpolé à la place de *comparātiōne*, ce qui prouverait que ce dernier mot était moins familier à l'époque suivante. Mais il ne fait que prouver que le néologisme *prōportiō* a été accepté et a vécu, ce que l'on sait fort bien par ailleurs, alors que *comparātiō* ne s'est pas généralisé dans ce sens. Dans le passage en question il est en effet évident que Cicéron n'a pas voulu écrire *prōportiōne* pour traduire δι' ἀναλογίας, mais la raison en est claire : c'est que *prō portiōne* est la traduction dont il se sert ailleurs pour ἀνὰ λόγον, 5,15 = Plat. 32 B et 8,27 = Plat. 37 A, et que *prōportiōne* ne saurait encore passer pour l'ablatif de *prōportiō* qui vient d'être fait sur lui. En réalité il faudrait pouvoir montrer que *comparātiō* était susceptible de rendre l'idée de « rapport », ce qui est contestable en partant de l'idée de « comparaison ». Le seul fait qui puisse donner quelque force à l'argumentation de Plasberg est que *comparātiō* ne semble pas avoir existé dans la langue avant Cicéron : le Thesaurus n'en donne aucun exemple ; et que *comparātiō* paraît en effet avoir servi dans une certaine mesure à traduire ἀνὰ λόγον (cf. *infra* p. 263). Un groupe *comparātiō prō portiōne* serait donc conforme à l'habitude de Cicéron que nous avons mentionnée précédemment, de ne risquer une forme nouvelle qu'en l'accompagnant d'un autre mot destiné à l'éclairer et à la justifier. Mais on peut en dire autant d'un groupe *comparātiō prōportiōne* où les deux mots s'expliquent l'un par l'autre, la formation de *comparātiō* étant d'ailleurs suffisamment claire par elle-même pour faire passer ce qu'il y a d'insolite dans le nominatif *prōportiō*. Et ce qui subsiste en définitive, c'est que si *prōportiō* n'est pas chez Cicéron, un accusatif *prōportiōnem* se trouve déjà dans Varron.

Sans doute Plasberg se préoccupe-t-il trop exclusivement de la question de savoir si l'on doit écrire séparément ou en un seul mot *prō portiōne* ou *prōportiōne*. Il nous semble que c'est une question qui en fait n'a pas d'intérêt, parce que *por-*

tiōne n'a pas à ce moment en dehors du groupe en question d'existence séparée, et qu'il importe peu que l'écriture sépare ou ne sépare pas des éléments qui pour le sujet parlant semblent bien avoir présenté un tout indivisible. Et c'est précisément parce qu'il en était ainsi que l'on a pu donner une flexion à *prō portiōne*.

En effet *prōportiō* est dès l'époque d'Auguste un mot autonome, ayant sa flexion propre tout au moins dans une certaine langue technique. Vitruve s'en sert constamment, au génitif 1,2,2 ; 6,2,5 ; à l'accusatif 10,11,9 ; à l'ablatif 1,1,1 ; 3,1,1 ; et le plus souvent au pluriel et en liaison avec *symmetria* : 2,1,5 *quibus prōportionibus et symmetriis* ; 2,10,3, etc... Il est facile de s'en rendre compte en consultant le lexique de Nohl. Il faut d'ailleurs noter que s'il emploie *prō ratiōne* et *prō ratā parte* au sens de « à proportion », comme nous l'avons signalé plus haut, c'est précisément qu'il ne peut plus se servir de *prō portiōne*, *prōportiō* étant pour lui devenu un nom devant lequel il serait désormais nécessaire d'ajouter à nouveau la préposition *prō*.

Plasberg s'étonne que Quintilien n'ait employé *prōportiō* que deux fois, 1,6,3 et 1,6,9, alors qu'il se sert très souvent de *analogia*. Il nous semble qu'on pourrait trouver de ce fait une explication satisfaisante en se rappelant que Varron préfère de beaucoup se servir d'*analogia*, et que la phrase de Sénèque *Ep.* 20,3,4 citée ci-dessus nous montre ce mot comme ordinairement usité par les grammairiens. Au contraire l'usage de Vitruve semble montrer que les architectes et les mathématiciens préféreraient se servir de *prōportiō*. La création de *prōportiō* d'une part, la latinisation d'*analogia* de l'autre avaient pourvu la langue de deux mots de sens identique. Très vite il a dû y avoir spécialisation de sens ou tout au moins d'emploi, le second seul étant ordinairement usité dans la langue des grammairiens.

La préférence des grammairiens pour *analogia* est en effet facile à montrer pour peu qu'on suive les textes. Il ne faut pas oublier que toute la tradition grammaticale latine remonte à Varron, de qui nous avons marqué l'habitude de se servir de préférence de ce mot, et dont tous les grammairiens postérieurs se sont plus ou moins inspirés. Il y a une distinction classique des éléments de la *latinitās* : *nātūra*, *analogia*, *con-*

suētūdō, *auctōritās* que l'on retrouve chez Charisius (Keil, *Gr. Lat.* 1,50-51) et chez Diomède (*ibid.* 1,439). De temps en temps le mot *analogia* est expliqué au moyen de *prōportiō*. Ainsi Diomède (1,384) :

analogia apud nos, id est proportio.

Mais dans les lignes suivantes il ne se sert plus que de *analogia*. Cf. 1,456 et Servius, *ibid.* 4,435 ; Pompeius, 5,197 ; Consentius, 5,353 ; Terentius Scaurus, 7,12. Il y a d'ailleurs quelque flottement dans l'interprétation d'*analogia* que l'on définit quelquefois par *comparātiō similitum*. Telle paraît avoir été l'opinion de Donat reproduite par Pompeius (*ibid.* 5,197), et ceci pourrait ajouter un intérêt à la correction de Plasberg au texte du *Timée* (cf. Quintilien 1,6,4). Mais *comparātiō* a avec *collātiō* le sens de « comparatif » (Charisius 1,192 ; Diomède *passim*) et ne pourrait servir à traduire *ἀναλογία*. En réalité le mot grec est le plus souvent transcrit purement et simplement, ayant, comme dit Sénèque, reçu droit de cité chez les grammairiens. Toute la terminologie grammaticale latine est empruntée du grec par le procédé du calque. Mais il est remarquable que le calque d'*ἀναλογία*, *prōportiō*, n'en ait en somme pas fait partie. Charisius ne s'en sert pas, et dans une liste de termes grammaticaux, où il met à côté du mot grec le calque latin, ce n'est pas *prōportiō* qu'il donne pour *ἀναλογία* c'est *prōratiō* (p. 470 de l'éd. Barwick, Leipzig 1925) dont nous n'avons que cet unique exemple :

omnes orationis partes sunt hae : nomen ὄνομα, pronomen ἀντωνυμίας etc... proratio ἀναλογία...

Il pourrait donc y avoir une autre raison à la restriction des emplois de *prōportiō*, et ce serait la création même de *portiō*, à côté duquel il fait désormais l'effet d'un monstre.

Nous ne savons pas au juste à quel moment on s'est détaché du groupe *prō portiōne* et pourvu d'une flexion un mot simple *portiō*. Le premier exemple que nous en ayons est de Vitruve dont le texte ne se laisse pas dater avec certitude, et le mot ne paraît se trouver qu'une fois dans le *de Architectura*, 10,10,6 :

catapultarum rationes, e quibus membris ex portionibus componentur, dixi...

La création d'une flexion de *portiō* est en tout cas postérieure à celle de *prōportiō* qui lui a servi de modèle, et c'est bien en effet ce qu'on pouvait attendre. Il est vraisemblable que l'emploi de *prō ratā parte* à partir de Cicéron et de César à côté de *prō portiōne* a contribué à faire voir dans *portiōne* l'ablatif d'un substantif autonome que l'on rattachait au groupe de *pars*, à moins qu'il ne soit plus exact de dire que la création de *prō ratā parte* n'a été possible que du jour où l'on a cru voir dans *portiōne* une sorte de doublet de *pars*. Une fois pourvu d'une flexion et considéré comme un mot isolé, *portiō* aura ce sort curieux de participer à la fois du sens de *prōportiō* et de celui de *pars*, et d'exprimer en même temps le « rapport » et la « partie ». C'est ce que nous reflètent les gloses qui l'expliquent successivement par τὸ ἐπιβῆλλον μέρος, *Corp. Gloss. Lat.* 2,154,8 ; ἀνζλογον, ἐπιβῆλλον, 2,154,16 ; μέρος, 2,367,58 ; 2,557,20 ; μέρος, 2,367,61 ; et *portiōne* par ἐκ μέρους, 2,154,15. On ne peut faire fonds absolument sur leur témoignage qui, pour une part au moins, doit s'inspirer de *prō portiōne*. Mais l'examen de quelques textes suffira pour fixer les idées sur ce point.

Le premier fait qui retient l'attention, c'est que *portiō* a dû passer d'abord pour le substitut pur et simple de *prōportiō*. C'est ce qui résulte du passage où Sénèque s'exprime ainsi à propos de la perspective, *Ben.* 7,1,5 :

quare latitudo porticus ex remoto spectantibus non seruet portionem suam.

Malgré la bizarrerie de l'expression l'idée est ici clairement que les lignes horizontales d'un édifice paraissent converger à mesure qu'elles s'éloignent de l'œil. On trouve de même chez Quinte Curce *portiō* au sens très net de « progression », 7,11, 12 :

praemium erit ei, qui primus occupauerit uerticem, talenta X, unum minus accipiet qui proximus ei uenerit, eademque ad decem homines seruabitur portio.

Ce sont bien là les valeurs pour l'expression desquelles on a créé

le mot *prōportiō*. Tout se passe comme si *prōportiō*, réservé, comme nous l'avons dit, au langage des techniciens, apparaissait comme un mot inutilement compliqué pour traduire une idée à l'expression de laquelle suffisait aussi bien le simple *portiō*.

Il faut en effet remarquer que Pline, qui fait un large emploi de *portiō*, ne semble plus connaître *prōportiō*. Pour bien comprendre la manière dont Pline se sert de *portiō*, il faut distinguer d'abord les cas où il avait besoin d'une expression adverbiale pour exprimer l'idée de « à proportion ». Or, pour autant qu'on en puisse décider étant donné l'état du texte, il ne se sert que deux fois de l'ancien *prō portiōne*, une fois 20,1,8 :

est ad purgandam utrimque aluum modus pro portione uirium ;

une autre fois dans la formule refaite *prō ratā portiōne*, 11,15,40, que nous avons signalée plus haut. Dans le passage 28,10,159 *prō portiōne eādem* est restitué par Mayhoff ; mais l'éditeur s'appuie pour justifier sa correction sur l'analogie de l'expression *prō parte tertiā*, 28,9,139, qui va presque à l'encontre de son raisonnement. Il nous semble en effet que c'est précisément parce que Pline écrit ordinairement *prō parte* qu'il n'écrit pas *prō portiōne*. Il y a pour lui synonymie presque complète de *pars* et de *portiō*, et *prō portiōne* n'est plus une expression qui lui soit familière parce qu'il ne saurait y voir autre chose que l'ablatif d'un *prōportiō* dont il ne se sert pas. En fait il n'a que deux formules habituelles pour dire « à proportion ». Ce sera d'une part *portiōne* dont l'emploi est chez lui très clair : 11,2,2 :

ubi uero truculentam illam et portione maximam uocem ingenerauit ? (les abeilles) ;

11,30,108 :

ac si quis comparet onera corporibus earum, fateatur nullis portione uires esse maiores (les fourmis).

On peut comparer 11,37,133 ; 11,37,183 ; 11,37,188 ; 11,37,194 ; et avec un complément 11,37,129 *portiōne corporum* ; 14,19,121 *portiōne uirium*, qu'on ne manquera pas de rapprocher de 20,1,8 *prō portiōne uirium* cité ci-dessus et sur l'au-

thenticité duquel il pourra inspirer quelques doutes. On a d'autre part une expression *ad portiōnem*, 16,41,220.

teredines capite ad portionem grandissimo,

qui est comme on le voit de sens identique. On le retrouve peut-être 13,24,133 (variante *portiōne*) et avec un complément, 14,21,133 *ad portiōnem sitūs* ; 24,8,46 — *uīrium* ; 2,54,144 — *mundī* (var. *portiōne*). Une pareille expression se prête naturellement à recevoir un qualificatif : 36,16,130 :

omnes autem hi oculorum medicamentis prosunt ad suam quisque portionem ;

et on la retrouve au pluriel dans une phrase qui ne laisse aucun doute sur l'identité que Pline établit entre *portiō* et le *prōportiō* de Vitruve : 31,6,58 :

fistulas (les conduites d'eau) denum pedum longitudinis esse legitimum est, et si quinariae erunt sexagena pondo pendere, si octonariae centena, si denariae centena uicena, ac deinde ad has portiones.

Il est vraisemblable que Pline a bien écrit 15,22,86 :

nuces iuglandes... multum pineis minores uniūrsitate eademque portione ampliores nucleo (var. eadem).

Le sens serait « dans la même proportion » et ce passage ajoute une raison de ne pas accepter la correction *prō portiōne eādem* de 28,10,159. On a un *iūsdem portiōnibus* de sens analogue 18,32,324.

Portiōne ne paraît donc représenter pour Pline que l'ancien *prō portiōne*, et *portiō* n'est pour lui dans un grand nombre de cas que le substitut de *prōportiō*. Mais si l'idée de part est incapable de suggérer celle de rapport, il faut noter que l'idée de rapport est par contre très propre à amener celle de répartition et par conséquent de partage. Ainsi voyons-nous Pline se servir extrêmement souvent de *portiō* dans le sens de « partie », « fraction ». Le fait est évident quand les deux mots *pars* et *portiō* voisinent dans la même phrase : 3,1,5 :

Europa... quam plerique merito non tertiam portionem fecere. uerum aequam, in duas partes... uniūerso orbe diuiso ;

2,68,175 :

ut qui latissime rura metatus fuerit ultraque famam exegerit adcolas quota terrarum parte gaudeat, uel cum ad mensuram auaritiae suae propagauerit, quam tandem portionem eius defunctus optineat ?

Portiō accompagné d'un adjectif numéral lui servira donc à exprimer la fraction : *tertia portiō*, le tiers 3,1,5 ; 29,6,106 (mss. *pars portiō*) ; 34,9,97 ; 34,16,159 ; 34,17,160 ; et au pluriel 24,19,179 ; *quinta portiō*, le cinquième 33,4,80 ; *decuma portiō*, le dixième 34,9,98 ; et de même *uicēsima portiō*, 34,9,98 ; *tricēsima sexta portiō*, 33,4,80 ; *centēsima portiō*, 36,13,85. Par le milieu se dira *aequā portiōne*, 2,9,42 :

et modo curuata in cornua falcis, modo aequa portione diuisa, modo sinuata in orbem (la lune).

Avec une partie égale se dira *cum aequā portiōne* : *oleī* 29,4,104 ; *murrae* 20,15,164 ; *mellis* 23,4,82 ; ou *parī portiōne* : *aquae* (*additā*) 17,28,265 ; *farīnae* (*mixtā*) 24,19,186. On a sans adjectif *cum pānis portiōne* 20,5,30, et l'on trouvera successivement *quota portiō* 36,15,112 ; 23,1,33 ; 33,10,136 ; 12,18,84 ; *quotam portiōnem* 11,19,67 ; *quam portiōnem* 2,68,175 ; *aliqua portiō* 21,3,12 ; *portiō quaedam* 36,15,118 ; *magna portiō* 6,13,33 ; 8,28,102 ; 11,38,221 ; *maxima portiō* 14,1,1 ; *immensa portiō* 36,27,201 ; *nulla portiō* 2,68,174 ; *portiō ūniuersitātis* 2,65,162. *Portiō* s'applique à des expressions territoriales 4,13,96 ; 19,2,26. On le trouve au pluriel : *aequīs portiōnibus* « par parties égales » 26,8,78 ; 26,11,114 ; 31,6,68 ; ou *isdem portiōnibus* 30,6,50 ; *certīs portiōnibus* « en parties déterminées » 12,14,59 ; *certae portiōnēs* 12,14,64 ; *tot portiōnēs* 2,68,174 ; *quibuscumque portiōnibus* 10,52,145 ; et enfin *portiōnēs* seul 12,15,68 et 17,22,177 : *nihil nātūra portiōnibus parit*.

Ce qui résulte de l'usage de Plinie c'est donc très clairement à la fois que *pōrtiō* se substitue à *prōportiō* dans tous les passages où l'on eût pu employer celui-ci, et sert d'équivalent à *pars* dans nombre de cas, sans que la ligne de démarcation entre les deux valeurs soit partout bien nette. Ainsi s'explique la fortune ultérieure de ce mot. On le trouve d'un côté là où on attendrait *prōportiō* : Columelle, *Rer. Rust.* 2,9, *hāc portiōne* ; 2,11 *exi-*

guam portiōnem ; 7,1 *suprā portiōnem* ; 11,2,29 *portiōnem aestimāre* ; 11,2,87 *portiōnem seruāre*, etc... Il n'y a plus désormais de distinction bien nette entre *portiō* « le rapport » et *prō-portiō* « la proportion », et il est probable que Plasberg a raison de vouloir conserver *portiō* dans le passage de Festus 12,21, 2 où il s'agit d'analogie :

penatis singulariter Labeo Antistius posse dici putat, quia pluraliter penates dicantur, cum patiatur portio etiam penas dici ut optimas, primas, Antias.

Mais c'est bien ordinairement le sens de « partie » qui est courant dans la langue. Tacite a beau reprendre en écrivant *prō uirili portiōne* une expression qui a l'air ancienne, on n'y retrouve absolument plus rien de la valeur primitive de *prō portiōne*. *Agr.* 45 :

libens fatum excepisti, tamquam pro uirili portione innocentiam principii donares ;

Hist. 3,20 :

ut pro uirili portione armis ac manu uictoriam iuuerit (ita se) ratione et consilio... profuturum.

Le sens est celui de « fraction » dans *Hist.* 1,20 :

appellari singulos iussit, decuma parte liberalitatis apud quemque eorum relictā, at illis uix decumae super portiones erant ;

et nous tenons ici une valeur que l'on retrouve dans les textes juridiques. Il n'est plus que celui de « partie » dans *Hist.* 4, 32 :

Canninefates Batauique, exigua Galliarum portio.

Troque Pompée emploie de même, autant qu'on en puisse juger à travers l'abrégé de Justin, le mot *portiō* au sens de « sa part », « sa contribution » : 5,10,12 :

interea Thebani Corinthiique legatos ad Lacedaemonios mittunt qui ex manubiis portionem praedae communis belli periculique peterent 9,2,5 :

his auditis, Philippus legatos ad Atheam mittit impensae obsidionis portionem petentes, ne inopia deserere bellum cogatur.

Mais on ne peut vraiment pas trouver une autre valeur que celle de « partie » aux nombreux autres emplois qu'il fait de *portiō* : 7,1,5 :

In regione Paeonia, quae nunc portio est Macedoniae ;

comparer 5,2,9 ; 11,12,3 ; 12,12,4 ; 13,4,3 ; 21,1,2 ; 24,4,2 ; 24,6,1 ; 24,8,9 ; 28,1,1.

La même observation sera faite à propos de Juvénal, 9,128 : *breuissima uitae portiō* « cette portion si brève de la vie » (la jeunesse). Le sens de *portiō* est bien désormais celui de partie et c'est celui qu'on retrouvera chez Tertullien, *Apol.* 21,12 : *portiō ex summā*, une partie d'un tout ; *ibid.* 9,18 et 5,4 dans une expression inattendue :

tentauerat et Domitianus, portio Neronis de crudelitate, ; sed qua et homo facile coeptum repressit, restitutis etiam quos relegauerat.

On serait tenté de traduire d'abord « un petit Néron pour la cruauté ». Mais le contexte ne laisse aucun doute sur la valeur de *portiō* : il y a dans Domitien une partie pour laquelle il est Néron et une partie pour laquelle il est un homme (comparer pour la valeur de *dē* *ibid.* 9,5 : *o Iouem Christianum et solum patris filium de crudelitate* « o Jupiter chrétien et qui n'a hérité de ton père que la cruauté »). Et on ne saurait mieux arrêter cette étude que sur ce passage de Tertullien, où l'on sent combien la signification de *portiō* reste encore complexe, étant faite du mélange désormais indissoluble de l'idée de « rapport » avec celle de « partie ». Dans le *Codex Iustinianus* où *prōportiō* ne se retrouve pas, on a souvent *pōrtiō* : *prō portiōne* 2,25,1 ; *prō quā portiōne* 3,32,14 ; *prō portiōnibus* 4,2,1 ; *prō dēbitā sibi portiōne* 5,9,4,3. Mais on voit combien le sens juridique de *portiō*, où est le plus souvent incluse l'idée de « répartition testamentaire » implique la fusion des deux sens ci-dessus, et c'est aussi ce qui résulte de l'emploi que font les *agrimensōrēs* des expressions *proportiōnālēs* et *comportiōnālēs* appliquées aux *termini* (cf. Lachmann, *Gromatici ueteres*, 1848 p. 211).

On pourrait donc résumer ainsi l'histoire de *portiō* et de *prōportiō*. Une locution ancienne *prō ratiōne* « par rapport à » s'est

fondue en *portiōne* à une époque antérieure à nos plus anciens textes, de telle manière que ses éléments constitutifs ont cessé d'être visibles, et qu'il a fallu de bonne heure la faire précéder à nouveau de la préposition *prō* dont l'emploi semblait indispensable à l'expression du rapport. Il en est résulté une expression insolite *prō portiōne*, devant laquelle la langue paraît avoir réagi simultanément de deux manières différentes. Le fait que *portiōne* était un mot sans flexion a fait considérer le groupe *prō portiōne* comme un tout indivisible qu'il a été facile d'ériger en mot autonome le jour où on a eu besoin de donner un correspondant au mot grec *ἀναλογία*. Nous suivons la trace de ce travail dans le *de Lingua Latina* de Varron et le *Timée* de Cicéron. Mais en même temps la forme indubitablement ablative de *portiōne* et sa ressemblance extérieure avec *pars* ont contribué à y faire voir un mot de même famille que *pars*, et c'est ce que traduit l'expression toute proche *prō ratā parte*. Ainsi s'est créé une flexion de *portiō* sur le modèle de *prōportiō*, et de telle manière que le mot nouveau a pu passer à la fois comme un substitut de *prōportiō* qu'il a virtuellement éliminé, et comme un équivalent de *pars* à côté duquel il a fini par s'employer sans différence appréciable de sens. C'est à ce double contenu que *portiō* doit de s'être maintenu à côté de *pars*. C'est la « partie aliquote d'un tout » avec une valeur mathématique ou juridique que ne saurait suggérer le mot *pars*, et il y a entre les deux quelque chose de la différence que nous mettons en français entre la part et la partie. Quant à *prōportiō*, il apparaît désormais comme doublement monstrueux et n'a jamais eu que la valeur d'un mot d'école auquel on préfère couramment *analogia*. Le calque n'a pas supplanté l'original, et le changement de valeur de *portiō* lui a fait perdre encore du terrain. Ni l'un ni l'autre ne garde plus aucun souvenir, même lointain de *ratio*, et Saint Augustin, *mus.* 6, 17, 57, ayant besoin d'exprimer l'idée géométrique du rapport et de la proportion aura recours à une formation entièrement nouvelle : *corratioālītās*.

CONCLUSION

Il y a donc eu en latin, d'une racine **rē-* ou **wrē-* un verbe *reor* qui a disparu de l'usage; un participe *ratus*, qui, pris comme adjectif dans une acception spéciale avec son contraire *irritus*, n'a jamais été bien vivant en dehors d'un certain formulaire; enfin un substantif *ratio*, qui a été au contraire extrêmement usité et d'une manière sans cesse accrue, avec des valeurs et des significations multiples, si bien qu'il est passé, avec quelques-unes d'entre elles tout au moins, dans toutes les langues romanes. Il n'y a entre tous ces mots d'autre lien demeuré sensible que leur parenté morphologique, et ils ont eu chacun leur histoire séparée, que nous avons pu de même retracer à part sans aucune gêne. A *ratio* nous avons rattaché *portio* et *proportio*, où les Latins n'apercevaient plus un ancien *prō ratione*. Nous ne savons pas comment *reor*, *ratus*, *ratio*, partis d'une racine dont le sens a dû être celui de « dire », ont évolué chacun de leur côté, dans la période antérieure à notre tradition, pour aboutir à des significations aussi distinctes que celles avec lesquelles nous les saisissons par la suite. On n'en entrevoit quelque chose que par des hypothèses dont le désir d'établir entre les divers membres de la famille de *reor* un lien logique ne doit pas nous faire perdre de vue la fragilité.

L'instabilité de *reor* est due en grande partie à des conditions phonétiques et morphologiques. Mais le fait capital, c'est qu'il est sans rapport sémantique avec *ratus* — *irritus* et *ratio*. Devenu un simple verbe de croyance, et n'ayant plus le support d'un sens concret, *reor* est entré en concurrence avec des verbes

du même ordre, et c'est alors que les causes phonétiques et morphologiques ont joué. Les raisons pour lesquelles les mots disparaissent ne sont donc pas différentes initialement de celles pour lesquelles on voit leur vitalité s'accroître : elles consistent essentiellement dans une modification de leur sens.

On voit mal pourquoi *reor* a changé de sens. On voit mieux l'évolution de *ratus* et d'*irritus*. *Ratus* a eu d'abord une valeur solennelle et religieuse dont il s'est dépouillé par la suite. La formule qui engageait et qui liait par sa force propre n'a plus été qu'un rite, dont la non-observation entraînait la nullité légale de l'acte. Ce qui était d'abord le contenu du droit n'en a plus été que la forme. Sans avoir changé, sans avoir subi de transformation apparente et tout en continuant d'être usité dans les mêmes formules, *ratus* a été vidé de son contenu primitif. *Irritus* repris par les poètes a été employé dans des conditions où il ne subsiste rien de la valeur originaire de *ratus*. Les mots changent de sens parce que nos vues sur les choses ont changé. Ils disparaissent ou ne subsistent plus que dans des expressions traditionnelles lorsqu'ils traduisent un état de pensée qui a cessé d'être.

C'est au contraire en se pliant aux besoins d'une pensée sans cesse renouvelée et enrichie que *ratio* s'est séparé de *reor* et de *ratus* et a connu une fortune différente. Il peut ne pas paraître légitime de dire que *ratio* a changé de sens. C'est pourtant bien un changement de sens qui lui a conféré la valeur de « compte » et de « rapport » qu'il n'avait pas tout d'abord. Une fois fixé dans une acception concrète et précise, il s'est maintenu durant toute la latinité avec cette acception, à laquelle se sont ajoutés un petit nombre d'enrichissements qui s'y rattachent sans peine et se laissent facilement expliquer. C'était un mot technique, et ce caractère lui conférait une grande stabilité. Les mots appartenant à une certaine technique participent de l'immobilité relative dans laquelle se fixe pour un temps cette technique. Comme les mots désignant des objets matériels, ils sont moins sujets à changement, ayant pour support un fait ou un usage précis. Mais *ratio*, même au sens propre de « compte », n'est pas resté forcément immobile. Le compte, constatation du doit et de l'avoir et résultat de leur comparaison, est le

produit d'une opération ou d'une série d'opérations arithmétiques, et par conséquent d'un « calcul ». Cette notion, qui n'était pas d'abord incluse dans *ratio*, s'y est introduite peu à peu. Il a donc pris, sans avoir en apparence varié, une valeur plus abstraite : il s'est, pourrait-on dire, intellectualisé. D'autre part il n'est pas demeuré un simple mot technique. La langue des comptes n'était pas tellement spéciale qu'elle ne fût comprise de tous. *Ratio* n'a pas tardé d'être employé par figure dans des cas où on n'avait que faire d'un « compte » au sens propre du mot. De là ont été tirées un certain nombre de valeurs dérivées, pour la plupart tellement évoluées qu'elles n'ont plus aucun rapport avec le sens primitif. Mais leur caractère commun, c'est qu'elles sont toutes abstraites. Il y a donc bien changement de sens, profond et irréductible.

Ainsi l'histoire des mots est tout entière dans l'histoire des changements de leur sens. Ces changements sont dûs à une foule d'accidents en partie imprévisibles. Ils dépendent des besoins communs de la vie et de la pensée, de l'état de la civilisation et de nos vues sur les choses. Ils sont étroitement liés à l'histoire non seulement des faits, mais encore des institutions et des idées. Les mots peuvent d'ailleurs avoir changé de sens, sans que rien apparemment ne le dénonce. On peut employer les mêmes mots dans les mêmes formules que les générations précédentes sans y mettre le même contenu. Il faut avoir soin, en lisant les anciens textes, de les lire tels qu'ils ont été écrits dans leur temps, et non tels que nous nous imaginons qu'ils ont été écrits, selon une certaine norme de langue que nous nous sommes forgée, sans tenir compte de la perpétuelle instabilité du réel. Sans doute l'évolution du vocabulaire se ralentit ou se précipite selon les époques. Elle peut se trouver arrêtée lorsqu'une littérature fixe momentanément la langue dans un état donné. Il y a une période de stabilité plus ou moins factice, dans laquelle tous les écrivains, tous ceux qui s'appliquent à parler en observant les règles du bon ton, mettent leur effort à se conformer à un certain modèle, ont dans l'esprit un certain idéal, qu'on est convenu d'appeler classique. Mais ce n'est souvent qu'une illusion, sous laquelle une observation

attentive n'a pas de peine à discerner le mouvement continu, moins apparent et provisoirement ralenti.

On voit très bien la direction que suit l'évolution générale du vocabulaire latin. D'une mentalité primitive où le mot est une force, et où dans le langage il entre encore de la magie, il n'a gardé que des traces lointaines. Mais la religion du Romain est faite de rites, comme son droit de formules. Dans le plus ancien état de langue que nous saisissons, où la littérature a déjà marqué son empreinte, le mot n'est plus que le signe abstrait de l'idée, et celle-ci, se précisant et se nuancant, modèle peu à peu son expression qui lui devient de plus en plus adéquate. Il faut voir dans le travail qui a mis progressivement le latin en état d'exprimer une vue plus systématique des choses l'influence profonde de la pensée grecque, qui s'est exercée d'abord d'une manière latente, mais continue. Or un accident brusque a marqué cette évolution, avec l'invasion de la philosophie grecque dans la littérature romaine, et la nécessité où l'on s'est trouvé de lui créer de toutes pièces un vocabulaire. Cette tâche, à laquelle s'est adonné plus spécialement Cicéron, était évidemment arbitraire pour une part. Il y a donc eu à la fois évolution naturelle et spontanée, et travail voulu. Mais au fond les deux choses ne sont pas en contradiction, car le travail artificiel que l'on fait sur le vocabulaire ne porte de fruits que s'il est conforme à ses tendances générales. Après Cicéron il y avait vraiment quelque chose de changé dans la langue, et malgré leur désir de parler comme lui, les écrivains postérieurs ne mettaient pas toujours dans les mots le même contenu. Leur langue s'était assimilé une pensée étrangère, et l'Empire, en étendant sa domination sur toutes les rives de la Méditerranée, avait fait de la civilisation gréco-orientale la civilisation commune du monde ancien, dont le latin était désormais le véhicule pour tout l'Occident.

Or cette langue est demeurée la nôtre, et cette civilisation est restée l'essence même de notre culture. Il n'y en a que plus d'intérêt à rechercher de quel fonds lointain sont sortis les mots dont nous nous servons le plus couramment aujourd'hui, et comment ils se sont élevés peu à peu à l'expression d'une pensée complexe et profonde. En suivant l'histoire de *ratio*,

nous n'apercevons pas seulement la manière dont l'hellénisme a pénétré peu à peu à Rome, mais nous saisissons aussi en plein travail la formation d'un vocabulaire abstrait, apte à exprimer des notions de plus en plus intellectuelles. A l'origine d'un grand nombre des termes de ce vocabulaire il y a une figure. *Ratiō* n'a pas échappé à cette règle, et c'est en partant du sens de « compte » qu'il faut expliquer toutes les valeurs qui lui ont été conférées par la suite. Mais cette explication ne saurait être une simple reconstruction logique. Nous avons signalé au passage un certain nombre des procédés par lesquels les mots acquièrent des valeurs nouvelles, et les précautions qui sont prises pour faire passer une signification qui n'est pas encore admise communément. Les locutions verbales et les groupes de juxtaposés, l'emploi des mots par paires pour l'expression d'une idée unique, le jeu des oppositions et des rencontres auquel se mêlent parfois les effets de l'étymologie populaire, autant de faits qui manifestent clairement l'action des mots les uns sur les autres et leur interdépendance. La logique a une large part dans la transformation du vocabulaire, mais il faut faire aussi la leur au mécanisme et au hasard.

C'est que si le langage est fait de mots, il est fait surtout de formules. Un mot isolé a un sens, puisqu'il est le signe d'une idée ; le plus souvent il n'offre qu'une possibilité de sens, puisqu'il peut être pris indifféremment dans plusieurs acceptions. C'est la formule et c'est la phrase qui déterminent celle dans laquelle il doit être entendu momentanément. Le nombre des signes dont nous disposons est inférieur à nos besoins, et nous devons nous servir plusieurs fois du même avec un exposant différent. Mais le nombre des formules est lui-même limité. Il y a des façons de s'exprimer qui ne heurtent ni la grammaire ni la logique, et qui ne sont pas cependant la manière habituelle de dire les choses. On trouve un grand avantage à cette espèce de convention grâce à laquelle on est assuré d'être tout de suite compris. Mais l'usage impose à la langue son mécanisme, contre lequel vient se heurter toute velléité d'énoncer une pensée neuve.

Ainsi un vocabulaire abstrait ne se constitue que par une lutte incessante de la pensée contre le système conventionnel des

signes, dans lequel elle cherche à introduire d'autres valeurs. C'est elle qui attache aux mots des significations nouvelles ; mais la langue sur laquelle elle travaille lui est antérieure, et lui impose sa forme.

INDEX VERBORVM

(Les chiffres renvoient aux pages)

- acceptabilis** *glose de ratus*, 72.
acceptus *glose de ratus*, 72 ; *valeur voisine de ratus*, 81-82 ; *accepti atque expensi ratio*, 120, 130, 147.
accipere *rationem*, 166-167.
acta rata, 74, 77 ; — *irrita*, 85.
actio irrita, 84.
acumen irritum, 95.
adferre *rationem*, 165-166.
adflictatio irrita, 93.
adparet ratio, 155.
adsimili ratione, 186.
aduersante ratione, 215.
aeraria ratio, 132.
aeris alieni ratio, 131.
aestimo, 36, 42.
aetatis ratio, 171 ; — *degendae ratio*, 182.
affectionis ratio, 221.
ager irritus, 95.
aggressio *traduit ἐπιχείρημα*, 225.
agminis ratio, 170.
alarum rationes, 132.
alea opposé à ratio, 179.
Alexander irritus, 97.
alia ratio, 172 ; — *ratione*, 186, 218.
altercatio irrita, 94.
ambitionis ratio, 171.
amentia opposé à ratio, 235, 237.
amor irritus, 93.
analogia 259, 262-263, 270.
animus rapport avec ratio, 229, 231-233 ; *animi ratio*, 232 ; *animum aduertere*, *animaduertere*, *animaduersio*, 151 ; *animaduerto glose de reor*, 26.
annonae ratio, 133.
annorum ratio, 140.
arbitr *au sens de témoin*, 43, 56.
arbitratus, 56.
arbitrium, 56.
arbitror forme active, 12, 23 ; *synonyme de reor*, 36, 41-43, 47-49 ; *disparition*, 50-56.
argenti ratio, 133.
argumentum rapport avec ratio, 212, 222 ; *argumenti conclusio*, 222 ; *argumentum ratione conclusum*, 223 ; *types d'argumenta*, 225.
ars rapport avec ratio, 190 ; *ars magica irrita*, 91.
assignatio rata, 69.
assumptio *traduit ἐπιχείρημα*, 225.
atriensis, 137.
auctionis rationes, 132.
auctoritas rapport avec ratio, 179 ; — *rata*, 70.
auersus a recta ratione, 215.
augurium irritum, 85 ; — *non irritum*, 101.
Augustus irritus, 97.
auri ratio, 130 ; — *et argenti ratio*, 133.
auspiciu ratum, 70 ; — *non irritum*, 85, 101.
autumo glose de reor, 36.

bellum irritum, 92 ; *belli ratio*, 170.
beneficium, *ratum*, 79 ; — *non irritum*, 101.
bracchia irrita, 94.
breuiarium rationum, 142 ; — *totius imperii*, 142.
Burrhus irritus, 97.

calculus joint à ratio, 142 ; *calulare*, 140.
capere rationem, 123, 127.
carceris ratio, 132.
carmina rata, 79.

- cassus** *substitut de irritus*, 102 ; in cassum, 103 ; *cassa uota*, 103.
casus *rapport avec ratio*, 178-179.
causa *rapport avec ratio*, 190-195 ; *traduit* α'τ'α, 211 ; *rejoint ratio* 244 ; *causa ratioque*, 178, 193 ; *cum causa*, 194 ; *reddere causas*, 191.
cautio *de rato*, 77.
cautum *raturum*, 70.
censeo, 41-42 ; *emplois chez Plaute*, 45-46 ; *uti... censuerint... raturum*, 68.
certus *glose de raturus*, 72 ; *rapport avec raturus*, 73 ; *certa ratione*, 128.
ciuitatum *rationes*, 132.
codex *rationum*, 131.
cogitatio *rapport avec ratio*, 231.
cogito *glose de reor*, 36 ; *voisin de reor*, 45.
cohortium *rationes*, 132.
collatio, 263.
collectio *traduit* συλλογισμός, 208, 226.
coloniae *rationes*, 132.
comitium *raturum*, 68.
commentatio, *commentum* *traduit* ἐνθ' μὲν, 225.
commodum *raturum*, 79.
commotio *opposé à ratio*, 235.
comparatio, 260, 264 ; — *similium* *expliquant analogia*, 263.
comparet *ratio*, 155.
compos *rationis*, 215, 232, 238.
computo, 54, 56 ; — *rationem*, 119, 152.
conatus *irritus*, 94.
concitatio *opposé à ratio*, 235.
concludere *rationem*, 223.
conclusio *rata*, 78, 101 ; — *argumenti*, 222 ; — *rationis*, 222.
concordiae *ratio*, 171.
conferre *rationes*, 166.
conficere *rationem*, 150.
confirmatio *rationis*, 220.
confirmatus *glose de raturus*, 72 ; *rapport avec raturus*, 73.
conjugatio *irrita*, 96.
coniunx *irrita*, 96.
consecratio *rata*, 71.
consilium *rapport avec ratio*, 169, 174-176, 183, 192, 229-231, 244 ; *ratio consilii*, 177-178 ; *nullô consilio*, 178 ; *consilii irritus*, 97.
consimili *ratione*, 186.
constans *rapport avec raturus*, 73 ; — *ratio*, 155.
constat *ratio*, 155.
constitutio *legitima*, 227.
constituta *irrita*, 85 ; *cf. constituere*, 68.
continens, 221.
contractus *raturus*, 76 ; — *irritus*, 85.
contrahere *rationem*, 154.
copia *irrita*, 96 ; — *ae et rationes*, 134.
corratiocinatio, 246.
corrationalitas, 246 ; 270.
credo *glose de reor*, 36 ; *verbe d'opinion*, 41-42 ; *dans l'usage de Plaute*, 45-48, 50 ; *extension et évolution de son emploi*, 52-56.
cura *joint à ratio*, 189.
cursus *raturus*, 71.
cuspid *irrita*, 91, 101.
custodia *rata*, 80.
dare *rationem*, 163.
decreta *rata*, 67 ; — *irrita*, 85 ; — *um sapientis raturum*, 78.
delectus *irritum*, 95.
dedicatio *rata*, 71.
deditio *rata*, 69 ; — *irrita*, 84.
deducere *rationem*, 156.
defensionis *ratio*, 220.
depulsio, 221.
deuotio *rata*, 71.
dicere *rationem*, 123.
dicta *rata*, 79 ; *irrita*, 89-90, 101.
dierum *ratio*, 140.
diligentia *joint à ratio*, 189.
dinumerare, 37.
disciplina *joint à ratio*, 190.
disiunctiuum *raturum*, 78.
dispensator, 137, 142.
dispositio *iudicium rata*, 76.
dispungere *rationem*, 150.
disputo *traduisant* διαλογίζεσθαι, 55-56, 208 ; — *rationem*, 152.
disserendi *ratio*, 238.
diuisio *irrita*, 85.
doctrina *joint à ratio*, 190.
dolor *irritus*, 93, 100.
domesticæ *rationes*, 132.
dominicæ *rationes*, 132.
donatio *rata*, 69 ; — *irrita*, 85.
donum *raturum*, 79 ; — *irritum*, 90.
duco *verbe d'opinion*, 41-42 ; *usage de Plaute*, 45 ; — *animo*, 37 ; — *raturum*, 76 ; — *rationem*, 156.
duplex *ratio*, 172.
educere *rationem*, 121.
efficere *raturum*, 76.
effectu (*sine* —) *glose de irritus*, 100.

egens rationis, 248.
 emptio rata, 70 ; — irrita, 85.
 epistula rata, 80.
 equisonum rationes, 131.
 est ratio cum..., 158.
 euentus *en rapport avec* ratio, 179.
 euidens, *cf.* probatio.
 excogitare rationem, 161.
 excutere rationem, 150.
 exhibere rationes, 165.
 exhortatio irrita, 94.
 exigere rationem, 162.
 existimo *verbe d'opinion*, 41-42 ;
 usage de Plaute, 44.
 expers rationis, 232, 248.
 expugnatio irrita, 92.
 exsequi rationem, 126.
 exstat ratio, 155.

fabrica *opposé à* ratiocinatio, 228.
 facere ratum, 76.
 facinus irritum, 95.
 facta rata, 77 ; — irrita, 89-90.
 facultas *joint à* ratio, 187.
 fallit ratio, 156.
 familiares rationes, 132.
 fatum *groupé avec* ratum, 70 ; *évolution de sens analogue à celle de* ratus, 74 ; *opposé à* ratio, 179, 249.
 feritas irrita, 93.
 ferre rationes, 165.
 fides rata, 80 ; — irrita, 90, 101.
 finis ratus, 79.
 firmamentum, 220-221.
 firmatus *glose de* ratus, 72.
 firmus *glose de* ratus, 72 ; *joint à* ratus, 73.
 fixus *glose de* ratus, 72 ; *joint à* ratus, 73.
 fluctus irritus, 94.
 foedus ratum, 69 ; — irritum 84, 92, 101.
 fors *opposé à* ratio, 178, 249.
 fortuito *opposé à* ratione, 179.
 fortuna *opposé à* ratio 170, 178-180, 247, 249 ; — *ae et* rationes, 134.
 fraus irrita, 92.
 frustra, 102 ; *avec un nom de personne*, 103.
 fugit te ratio, 155-156.
 furor *opposé à* ratio, 249.
 fusus ratus, 80.

gaudium irritum, 93.
 gesta rata, 77 ; — irrita, 85.

gratia *remplacé par* ratione, 496-497.
 gratus *joint à* ratus, 73.

habere ratum, 76 ; — rationem, 151, 156-161, 244 ; — *rationem traduisant* λογισθαι, 210 ; — rationes, 155.
 hæc ratio, 218.
 Halaesinorum rationes, 132.
 hasta irrita, 91.
 hostis irritus, 92.

iactus irritus, 91.
 ictus irritus, 92.
 illatio rata, 78.
 imago rata, 80 ; — irrita, 91.
 immobilis *glose de* ratus, 72.
 immutabilis *joint à* ratus, 73.
 impensae ratio, 131.
 impendiorum ratio, 131.
 impero : quod is... imperassit,... ratum, 67.
 imperium ratum, 68 ; imperii rationes, 132.
 impetus *opposé à* ratio 235 ; 249.
 imputo, 56. —
 inanis *glose de* irritus, 100 ; *substitut de* irritus, 102.
 incendium irritum, 92.
 inceptum irritum, 95 ; irritus incepti, 97.
 indicium irritum, 95.
 industria *joint à* ratio, 189.
 indutiae ratae, 69.
 infectus *substitut de* irritus, 102.
 inferre rationes, 166.
 infirmatio rationis, 220, 221.
 ingenium *joint à* ratio, 230-231.
 ingratus *groupé avec* irritus, 59, 73, 83.
 ingredi rationem, 154.
 inire consilium, 36 ; — rationem, 118, 126, 129, 151, 152-154.
 insanio *opposé à* ratio, 249.
 insidiae irritae, 92 ; — non irritae 101.
 instituere rationem, 154, 180.
 institutio *joint à* ratio, 180.
 institutum *joint à* ratio, 180.
 intelligentia *joint à* ratio, 229, 231, 233.
 intentio, 221.
 intercessio irrita, 84.
 interponere rationes, 154.
 irrationabilis, 115, 238.
 irrationabilitas, 239.
 irrationalis, 115, 238.
 irritus, 2, 9, 59-63, 73, 83-104, 105-

107 ; irrita *substantif*, 97-98 ; ad irritum, in irritum, 98.
iubeo : quod... populus iussisset, ratum, 67.
iudicatum ratum, 69, 78.
iudico, 36, 41, 42, 44.
iudicium ratum, 69 ; — irritum, 84 ; rationale iudicii, 239 ; iudicio *substitut* de ratione, 176.
iurgium irritum, 93.
ius *groupé avec* ratus, 74.
ius iurandum irritum, 84.
iustus *glose de* ratus, 72 ; *joint à* ratus, 73.
Iuuentius Laterensis irritus, 97.
labor irritus, 95 ; — non irritus, 101.
lacrimae irritae, 93.
largitio irrita, 84.
lectio senatorum rata, 68.
legatio irrita, 92, 96 ; legationis rationes, 132.
legatus irritus, 92, 96.
legatum irritum, 85.
lego *répondant à la famille de* λόγος, 208, 216 ; legere rationes, 150.
lenonis rationes, 132.
lex rata, 77 ; — irrita, 84.
liber rationis, 131.
libertas rata, 79 ; — irrita, 84.
Libitinae rationes, 132.
Libys irritus, 97.
lingua irrita, 91.
locatio rata, 69.
magistratus rationes, 132.
maledicta irrita, 90.
manus irrita, 94 ; — non irrita, 101.
Marciani rationes, 132.
mater irrita, 94.
matrimonium irritum, 85.
mens *joint à* ratio, 214, 231, 233-234, 247 ; in mentem uenire, 151.
mensae rationes, 132.
mensium complurium, — paucorum ratio, 131.
menstruae rationes, 131.
meritum irritum, 90.
militia irrita, 92.
minae irritae, 94, 101.
moderatio *mis en rapport avec* ratio, 185.
modus *joint à* ratio, 183-186, 244 ; ratione modoque, 183-184 ; hoc modo *remplaçant* hac ratione, 186 ; hoc modo sine ratione, 186 ; quo modo *se confondant avec* qua ratione, 186.

moenia irrita, 92.
motus animi *opposé à* ratio, 235.
munus ratum, 79 ; — irritum, 90.
necessitas *opposé à* ratio, 178.
neglegere rationem, 157.
nomen irritum, 91 ; nomina rationum, 131.
nostra ratio, 219.
numen ratum, 79.
numero 37, 139.
numerus *en rapport avec* ratio, 140, 141-142, 146.
nummaria ratio, 130.
obsidium irritum, 92.
Oedipodes non irritus, 97, 101.
offensio irrita, 94.
omen ratum, 71 ; — non irritum, 85, 101.
opinio, 43, 56 ; — rata, 77.
opinor *formes actives*, 12, 22-23 ; *synonyme de* reor, 36 ; *sens*, 41 ; *emploi chez* Plaute, 47-50 ; *disparition*, 50-56 ; opinatus *participe de sens actif ou passif*, 13.
oppugnatio irrita, 92.
optio rata, 70.
opus ratum, 80 ; — irritum, 95.
oratio, 223-225.
orbis terrarum rationes, 132.
ordo ratus, 71, 79.
osculum irritum, 93.
ouum irritum, 95, 100.
pactio rata, 69.
pactum ratum, 69-70 ; — irritum, 84 ; hoc pacto *remplaçant* hac ratione, 186 ; cum ratione hoc pacto, 186.
par est ratio, 154-155 ; pares facere rationes, 155.
pars *n'a aucun rapport étymologique avec* portio, 251-253 ; *emploi chez* Pline, 266-267, 270 ; pro rata parte, 37, 58, 64-66, 72, 258, 262, 264 ; *abrégé en* pro rata, 66, 76 ; rata parte, 66 ; pro parte tertia, 265.
partes *synonyme de* ratio, 136.
particeps rationis, 215, 238.
partio, 252.
partitio, 252.
patrimonii ratio, 131.
pax rata, 69 ; — irrita, 84.
pecuariae rationes, 131.
pecuniae ratio, 130-131.

perfectum *glose de* raturum, 72.
 periurium irritum, 90.
 perpetuus joint à raturus, 73.
 perturbatio animi opposé à ratio, 235.
 pestis irrita, 92.
 petere rationem, 162.
 pignus ratum, 80 ; — irritum, 90.
 poena non irrita, 90, 101.
 pollicitatio non irrita, 90, 103.
 pondus irritum, 94.
 ponere rationes, 154.
 popularis ratio, 136.
 populorum rationes, 132.
 portio, 66, 251-270 ; portione, 254-255, 265-266 ; pro portione, 66, 118, 146, traduit ἀνὰ λόγον, 211-213, 258. — ἀνολογία, 259-261 ; pro rata portione, 66, 76, 257-258, 265 ; pro portione eadem, 258 ; pro iurili portione, 268.
 poscere rationem, 151, 162.
 praecepta irrita, 94.
 praeda irrita, 92.
 praemium ratum, 79 ; — irritum, 90.
 praesagium non irritum, 85, 101.
 praesens irritum, 96.
 praeturae rationes, 132.
 preces ratae, 79 ; — irritae, 93 ; — non irritae, 101.
 priuatae rationes, 132.
 probationes, 222 ; euidens probatio traduit ἀπόδειξις, 225.
 procurator, 137, 143.
 prodigium irritum, 85.
 promissa rata, 78 ; — irrita, 89-90.
 proportio, 66, 203, 211, 213 ; origine dans la locution pro portione, 251 ; créé pour traduire ἀνολογία, 259-262 ; sens et emploi, 264-266, 270 ; remplacé par portio chez Pline, 267-268.
 propositum joint à ratio, 180.
 propositi irritus, 97.
 proratio, 263.
 proscriptio irrita, 84.
 prouinciarum ratio, 171 ; prouinciae rationes, 132.
 prudentia joint à ratio, 189-190 ; prudentiae ratio, 221.
 Prusensium rationes, 132.
 publicae rationes, 132.
 puer irritus, 96.
 pugnae ratio, 170.
 puto, 36, 41, 42 ; usage de Plaute, 45, 50-52 ; évolution des sens, 52-54 ; remplace reor en face de ratio, 54-55 ; décadence, 56 ; au sens de compter, 152,

208 ; correspondant de λογίζεσθαι, 208 ; utilisé pour traduire les mots de la famille de λόγος, 216 ; putare rationes, 42, 45, 54, 118-119, 122, 126, 151-152, 208.
 quaerere rationem, 163, 218.
 quaestio 221.
 quaestoriae rationes, 132 ; quaestoris rationes, 132.
 quassatio irrita, 95.
 questus irritus, 93.
 ratificatio, 77 ; ratifico, 77.
 ratihabeo, 77, 151.
 ratihabitio, 77, 151.
 ratio statistique, 111-113 ; ses dérivés, 113-115 (voir ratiuncula, ratiocinor, rationalis etc.) ; dans les premiers textes, 117-129 ; au sens de compte, 130-147 ; en locution verbale, 148-167 (voir les verbes correspondants accipere, adferre, etc.) ; groupé avec un autre mot 168-197 (voir res, fortuna, temere, consilium, modus, etc.) ; rapports avec λόγος, 198-216 (voir λόγος) ; dans le vocabulaire savant, 217-240 ; caractères généraux de son évolution, 241-250 ; sens divers : calcul 140 ; rapport, considération, 170 suiv. ; plan, manière, moyen, méthode, 174 suiv. ; explication, raison, 190 suiv. ; argument, raisonnement, 222 suiv. ; la raison, 229 ; synonyme de partes, 136 ; a rationibus, 143 ; ratio est cum, 158 ; pro ratione, 118, 146, 254-257, 262 (voir portio, ἀνολογία).
 ratiocinalis, 246.
 ratiocinatio, 115, 213, 217, 225-228, 240, 245.
 ratiocinativus, 115, 227, 237, 240.
 ratiocinator, 114-115, 137-138, 146, 245.
 ratiocinium, 114, 138.
 ratiocinor, 113-115, 121, 146, 207, 213, 225-226, 228-229, 240-242, 245 ; usage de Plaute, 121 ; ses sens, 138-139.
 rationabilis, 115, 239, 246.
 rationabilitas, 246.
 rationabiliter, 115, 238-239.
 rationalis, 115, 143, 146, 213, 216, 245 ; traduit λογικός, 236 ; sens, 237-240 ; rationale iudicii, 239.
 rationaliter, 115, 238.

- rationarium**, 115 ; — **imperii**, 142.
rationator, 250.
ratio, 115, 250.
rationcula, 113, 125 ; **rationculam** subducere (*Plaute*), 120, 152, 242.
ratus, 2, 7-8, 13, 17-18, 23, 24, 59-82, 86-88, 105-107 ; maxime, magis, tam **ratus**, 73 ; — in aeternum, perpetuo, 73 ; **ratissimus**, 73, 100 ; non **ratus**, 88 ; pro **rata** parte *voir* pars ; pro **rata** portione *voir* portio ; **ratum** habere, facere, efficere, ducere, 76 ; **ratum** seruare, 77 ; *avec un nom de personne*, 80-81.
recte synonyme de **ratione**, 196.
rectus glose de **ratus**, 72 ; joint à **ratus**, 73.
reddere **rationem**, 120, 122, 151, 163-165, 167, 180, 191, 218 ; — causas, 191.
referre **rationes**, 165-166.
regio **rata**, 71.
remedium **irritum**, 94.
renuntiatum **ratum**, 70.
reputo, 45, 56.
requirere **rationem**, 162-163.
reor étymologie, 1 suiv. ; *histoire des formes*, 11-25 ; *les constructions*, 26-36 ; *les sens*, 36-40 ; *rapport avec les verbes d'opinion*, 41-56 ; *instabilité et disparition*, 57-58.
repetere **rationem**, 161-162.
res **irrita**, 95 ; *rapport avec ratio*, 120, 129 ; **res** **rationesque**, 133-134, 145 ; **rei publicae ratio**, 136, 171 ; **rerum publicarum rationes**, 132 ; **rei gerendae ratio**, 170.
retentio pignoris **rata**, 76.
Romanus **irritus**, 97.
Romulus **irritus**, 97, 100.

sacerdos non **ratus**, 80.
sacra **irrita** 90.
sagitta non **irrita**, 91, 101.
salus **rata**, 80.
sancire groupé avec **ratus**, 74.
scientia, 43 ; — et **ratio**, 190.
scio, 43.
scribere **rationem**, 149.
scripta **rata**, 77.
scriptionis **ratio**, 221.
senatus consultum **ratum**, 68 ; — **irritum**, 84.
Seneca **irritus**, 97.
sententiae 42 ; — **ratae**, 77 (*cf.* 72), 101.
sentio, 41-42, 44, 51.

sermo, 6.
sibulum **irritum**, 95.
signum **ratum**, 79.
seruare **ratum**, 77.
signare **rationes**, 155.
simili **ratione**, 186, 218.
simplex **ratio**, 172.
sine **ratione**, 141, 215.
societas **rata**, 69 ; **societatis rationes**, 132.
solacium **irritum**, 94.
somnium **irritum**, 90.
spes **irrita**, 93, 100 ; **irritus** **spei**, 97.
spiculum **irritum**, 91.
stabilis joint à **ratus**, 73.
stat contra **ratio**, 249.
subducere **rationem**, 120, 126, 129, 151-153.
subscriptio censoria **rata**, 68.
suffragium **irritum**, 84.
sumptuaria **ratio**, 131.
sumptus **ratio**, 131.
symmetria, 66.

tectum **irritum**, 94.
telum **irritum**, 91 ; — non **irritum**, 101.
temere opposé à **ratione**, 141, 169, 170 ; *ratio-temere et mots similaires*, 178-179.
temeritas opposé à **ratio**, 178.
tempus **ratum**, 71 ; **temporum** **ratio**, 140.
tenere **rationem**, 121.
testamentum **ratum**, 70 ; — **irritum**, 84-85.
tractare **rationes**, 154.
trahere **rationem**, 154.
transactio **rata**, 76.
tribunatus **ratus**, 68.
triplex **ratio**, 172.
turba **irrita**, 94.
tus **irritum**, 90.

ualidus glose de **ratus**, 72.
uanus glose de **irritus**, 100 ; *équivalent d'irritus*, 102 ; *avec un nom de personne*, 103 ; in **uanum**, 103.
uaria **ratione**, 218.
uates non **irrita**, 96, 101.
uenditio **rata**, 70, 76 ; — **irrita**, 84-85.
uenenum **irritum**, 92.
uerbum, 3 ; — **ratum**, 78-79 ; — **irritum**, 83, 90, 104.
uestigium **irritum**, 93.
uestra **ratio**, 171.
uia et **ratio** équivalent du grec μέθοδος, 187-189, 244.

uictoria irrita, 92.
 uideo, 42; uideor, 41-42, 45, 48;
 mihi uidetur, 41, 52.
 uillicus, 137.
 uilliconum rationes, 131.
 uirili portione (pro), 268.
 uis opposé à ratio, 179; — irrita, 95.
 uisa rata, 80.
 uitae ratio, 180-181; rationes uitae,
 182.

αἰτία, 207, 216, 221.
 αἴτιον, 221, 245.
 ἀλήθεια, 239.
 ἄλογος, 211, 215.
 ἀλόγως, 211.
 ἀναλογία, 66, 203, 211, 218, 259,
 261-263.
 ἀνὰ λόγον, 258.
 ἀπόδειξις, 212, 222.
 ἀριθμός, 6.
 βῆχος, 72.
 δόλιως, 239.
 διαλογίζομαι, 55, 208, 229.
 διαλογισμός, 215.
 εἶρω, 3, 5.
 ἐνθύμημα, 225.
 ἐπιχειρημα, 225, 227

uiuendi ratio, 182.
 uoluntas rata, 70; — irrita, 85, 95.
 uoluptas opposé à ratio, 235.
 uotum ratum, 79, 81; — irritum, 90,
 101.
 uox rata 79; — irrita, 90, 101.
 upilonum rationes, 131.
 utens ratione, 238.
 utilitas et ratio, 171.
 uulnus irritum, 92.

εὖλογος, 215.
 ἱγοῦμαι, 42.
 κύριος, 72.
 λογίζομαι, 55, 208, 210, 213.
 λογική, 238.
 λογικός, 143, 214-215, 236-239, 245-
 246.
 λόγισον, 239, 240, 245.
 λογισμός, 210-211, 213, 215.
 λογιστής, 138, 143, 146, 245.
 λογιστικός, 233.
 λόγος, 55, 204-212, 223-225, 236,
 245.
 μέθοδος, 188, 244.
 νοητός, 212, 229.
 ῥήτωρ, 5.
 συλλογισμός, 208, 225-228.

INDEX LOCORUM

Les chiffres en caractères gras renvoient aux pages.

- APULÉE, Met. 1, 18 **42** ; 2, 29 **42** ;
 8, 22 **135** ; 9, 29 **27** ; Apol. 15 **51** ;
 19 **96** ; 24 **154** ; 48 **194** ; 89 **31** ;
 37 ; 99 **27** ; Plat. 2, 1 **185** ; Ascl.
 40 **174** ; Flor. 15 **95** ; 133 ; Pseudo-
 Apulée, περὶ Ἑρμ. 9 **96**.
 ARISTOPHANE, Vesp. 54 **125**.
 AULU-GELLE, 1, 1, 1 **226** ; 2, 8, 5 **226** ;
 7, 14, summ. ; 7, 14, 1 ; 7, 14,
 4-5 **194** ; 14, 7, 8 **88** ; 15, 26 **224**.
 AUSONE, Ep. 1, 40 **25**.
 CATON, de Agric. 1, 5 **118** ; **255** ; 2,
 2 **117** ; 2, 5 **117** ; 5, 3 **117** ; 57 **253** ;
 77 **255** ; 93 **256** ; 106, 2 **253** ; 157,
 7 **253** ; dans Festus p 286 M **73** ;
 dans Gell. 11, 2, 2 **99**.
 CATULLE, 30, 10 **89** ; 36, 16 **81 n.** ;
 42, 22 **184** ; 64, 59 **89** ; 64, 142 **89** ;
 64, 186 **187** ; 66, 85 **90**.
 CELSE, préf. 1 **189**.
 CÉSAR, Bel. Gal. 1, 40, 8-9 **169** ;
 5, 5, 1 **256** ; 6, 9, 12 **157** ; 7, 24,
 4 **153** ; 8, 9, 3 **256** ; Bel. Ciu. 1,
 17, 4 **64** ; 3, 83, 4 **185** ; 3, 86,
 2 **177**.
 CHARISIUS, éd. Barwick p. 470 **263**.
 CICÉRON, de Inu. 1, 1, 1 **232** ; 1, 2,
 2 **224** ; 1, 4, 5 **183** ; 1, 13, 18 **219** ;
 220 ; 1, 14, 19 **220** ; 1, 21, 51 **226** ;
 1, 25, 36 **174** ; 1, 34, 57 **227** ;
 2, 5, 7 **226** ; 2, 5, 18 **226** ; 2, 9,
 29 **181** ; 2, 13, 44 **178** ; 2, 24,
 74 **192** ; 2, 30, 94 **226** ; 2, 35,
 106 **181** ; 2, 39, 115 **225** ; 2, 44,
 128 **77** ; 2, 46, 137 **192** ; 2, 50,
 148 **227** ; 2, 56, 169 **80** ; de Orat.
 1, 19, 87 **188** ; 1, 38, 173 **70** ;
 2, 8, 32 **179** ; 2, 35, 147 **190** ;
 2, 87, 358 **185** ; 3, 13, 48 **189** ;
 3, 38, 153 **14** ; Orator 3, 10 **183** ;
 33, 116 **188** ; Part. Orat. 11,
 41 **188** ; 29, 102 **220** ; 30, 104 **163** ;
 32, 110 **193** ; Top. 1, 2 **188** ; 2,
 8 **222** ; de Opt. gen. or. 7, 19 **166**.
 Quinct. 4, 15 **133** ; 4, 17 **132** ;
 5, 19 **133** ; 7, 28 **184** ; 11, 38 **133** ;
 16, 53 **175** ; Sext. Rose. 1, 3 **173** ;
 43, 125 **185** ; Q. Rose. 1, 3 **78** ;
 3, 8 **181** ; diu. in Caec. 1, 1 **178** ;
 193 ; in Verr, act. prima 11,
 33-34 **176** ; 16, 48 **187** ; act. sec.
 1, 24, 62 **183** ; 1, 36, 92 **163** ;
 2, 11, 28 **164** ; 2, 27, 66 **84** ; 2,
 39, 95 **87** ; 2, 52, 129 **181** ; 2, 62,
 153 **157** ; 2, 70, 172 **134** ; 2, 73, 180
187 ; 2, 76, 187 **158** ; 3, 16, 43 **157** ;
 3, 46, 110 **187** ; 3, 73, 171 **162** ;
 3, 75, 173 **235** ; 3, 84, 195 **133** ;
 4, 19, 40 **235** ; 4, 63, 140 **193** ;
 4, 66, 149 **68** ; 5, 14, 36 **159** ;
 5, 28, 71 **140** ; 5, 39, 101 **161** ; 5,
 40, 104 **222** ; 5, 57, 147 **132** ;
 5, 61, 159 **184** ; Font. 13, 29 **43** ;
 15, 37 **180** ; Caecina 18, 51 **175** ;
 27, 77 **171** ; 32, 94 **166** ; 33, 96 **75** ;
 34, 99 **184** ; Cluent. 5, 13 **176** ;
 6, 15 **235** ; 14, 41 **135** ; 37, 104 **161** ;
 47, 132 **68** ; 65, 184 **176** ; leg.
 agr. 2, 1, 2 **185** ; 2, 7, 19 **186** ;
 2, 22, 58 **86** ; 2, 33, 91 **175** ;
 2, 37, 102 **175** ; Rabir. 2, 5 **176** ;
 Catil. 2, 5, 9 **172** ; 4, 5, 9 **171** ;
 Muren. 2, 3 **181** ; 11, 25 **106** ;
 17, 36 **191** ; Arch. 1, 1 **154** ;
 Flacc. 9, 20 **187** ; 29, 74 **84** ; 37,
 91 **70** ; Quir. 9, 22 **173** ; Dom. 7,
 16 **160** ; 12, 31 **257** ; 32, 84 **86** ;
 48, 125 **71** ; 86 ; Planc. 4, 9 **176** ;
 6, 15 **183** ; 23, 55 **231** ; 27, 66
155 ; Cael. 19, 45 **230** ; 20, 50
158 ; Prou. cons. 17, 40 **194** ;
 Balb. 10, 26 **78** ; 14, 33 **67** ;

- 26, 58 136 ; Deiot. 9, 27 134 ; Phil. 2, 42, 109 84 ; 2, 45, 116 230 ; 5, 3, 8 67 ; 5, 7, 21 84 ; 86 ; 10, 1, 3 234.
- Rep. 1, 23, 37 190 ; 2, 32, 56 86 ; 2, 39, 66 223 ; 5, 3, 4 (Nonius p. 497) 138 ; Leg. 1, 6, 19 233 ; 1, 7, 22 231 ; 2, 4, 8 233 ; 2, 7, 16 161 ; 233 ; 2, 8, 21 71 ; 85 ; 103 ; 2, 20, 50 86 ; 3, 3, 6 67 ; 3, 10, 28 67 ; 3, 19, 45 86 ; Fin. 1, 3, 10 202 ; 1, 9, 31 232 ; 1, 19, 63 215 ; 2, 7, 20 72 ; 2, 20, 64 160 ; 2, 30, 96 215 ; 3, 3, 10 224 ; 3, 4, 15 203 ; 3, 21, 70 135 ; 4, 4, 10 223 ; 4, 13, 35 231 ; 5, 14, 10 233 ; Lucull. 8, 26 222 ; 46, 141 72 ; Acad. 1, 5, 24 204 ; 1, 7, 26 38 ; 1, 8, 32 223 ; 1, 10, 39 51 ; 1, 11, 39 28 ; Tusc. 1, 2, 5 139 ; 1, 39, 94 65 ; 2, 4, 11 178 ; 3, 4, 7 203 ; 3, 15, 33 233 ; 4, 17, 38 223 ; 4, 28, 60 223 ; 5, 13, 39 234 ; 5, 25, 70 234 ; Tim. 2, 3 210 ; 211 ; 2, 7 209 ; 213 ; 3, 8 210 ; 4, 11 212 ; 4, 12 212 ; 4, 13 260 ; 6, 17 210 ; 7, 24 260 ; 8, 28 210 ; 9, 29 210 ; 9, 30 209 ; 11, 38 212 ; 11, 40 213 ; 12, 44 213 ; 12, 45 210 ; 211 ; 13, 48 211 ; 14, 50 210 ; 14, 52 209 ; Nat. Deor. 1, 2, 4 234 ; 1, 5, 10 78 ; 1, 35, 98 234 ; 2, 5, 15 184 ; 2, 7, 18 230 ; 2, 8, 21 215 ; 2, 16, 43 141 ; 2, 26, 66 225 ; 2, 32, 81 188 ; 2, 37, 95 71 ; 2, 38, 97 71 ; 2, 59, 147 230 ; 3, 1, 3 155 ; 3, 2, 6 167 ; 3, 6, 15 37 ; 3, 9, 22 215 ; 3, 27, 69 231 ; 3, 28, 71 231 ; 3, 29, 71 152 ; 3, 29, 73 113 ; Diu. 1, 14, 24 189 ; 1, 29, 60 233 ; 1, 29, 60-61 214 ; 1, 32, 70 233 ; 2, 7, 19 71 ; 2, 19, 44 88 ; 2, 20, 46 193 ; 2, 30, 63 70 ; 2, 38, 80 70 ; 2, 41, 85 178 ; 2, 43, 91 232 ; 2, 49, 103 222 ; Fat. 16, 37 192 ; Cato 19, 67 231 ; Lael. 16, 58 131 ; 23, 87 182 ; Off. 1, 16, 50 224 ; 1, 17, 53 134 ; 1, 17, 57 232 ; 1, 18, 59 139 ; 1, 27, 94 223 ; 1, 37, 135 183 ; 2, 11, 39 180 ; 2, 12, 43 28 ; 2, 13, 46 230 ; 3, 28, 103 86 ; 3, 30, 110 86.
- Fam. 1, 2, 4 136 ; 1, 9, 10 152 ; 1, 9, 18 172 ; 2, 17, 1 171 ; 2, 13, 2 180 ; 5, 13, 1 182 ; 6, 8, 1 75 ; 165 ; 6, 12, 2 256 ; 7, 23, 1 73 ; 8, 4, 2 175 ; 8, 5, 1 156 ; 8, 11, 1 184 ; 9, 2, 4 160 ; 177 ; 13, 8, 2 70 ; 13, 67, 1 181 ; Att. 1, 1, 1 136 ; 1, 12, 2 137 ; 1, 17, 10 180 ; 2, 5, 2 158 ; 3, 23, 1 136 ; 4, 13, 1 77 ; 5, 21, 12 152 ; 6, 3, 5 257 ; 7, 3, 10 30 ; 7, 9, 4 159 ; 7, 17, 3 140 ; 10, 4, 6 136 ; 10, 7, 1 156 ; 172 ; 12, 32, 1 29 ; 12, 44, 3 196 ; 14, 8, 1 32 ; 14, 11, 1 178 ; 14, 13, 3 179 ; 14, 21, 2 74 ; ad Quint. 1, 1, 13, 38 232 ; 1, 1, 14, 41 172 ; 2, 9, 3 218 ; ad Brut. 1, 10, 3 184.
- fgm. 5, 37 181.
- CICÉRON (QUINTUS), Pet. cons. 4, 15 189.
- CODÉX IUSTINIANUS, 6, 37, 23 137.
- CODÉX THEODOSIANUS, 14, 9, 1 257.
- COLUMELLE, 3, 3 137 ; 5, 1 138 ; 5, 2 138.
- CORNÉLIUS NEPOS, 7, 10, 1 87.
- DIGESTE, 14, 4, 5, 16 138.
- DIOMÈDE, G. L. K. 1, 384 263.
- ENNIUS, dans Festus 372, 2 81.
- ÉPICURE, 215.
- FESTUS, 12, 21, 2 268.
- FLORUS, 1, 2 (8,1) 136.
- FRONTON, 1, 3 (Naber p. 5) 194 ; 1, 3 (Naber p. 8) 180 ; ad Caes. 4, 3 78 ; Princ. hist. (Naber p. 208) 94 ; de differ. uocab. 195.
- HOMÈRE, B 299-300 70.
- HORACE, Od. 3, 29, 45 101 ; Sat. 1, 9, 49 34 ; 2, 3, 266 183 ; 2, 3, 271 183 ; 2, 4, 36 162 ; Ep. 2, 1, 20 183 ; 2, 1, 47 225 ; Ars poet. 325 140.
- INSCRIPTIONS, C. I. L. 1, 200, 59 129 ; 1, 205, 1, 1 1 88 ; 1, 206, 1 163 88 ; 1^a, 199 ; 1^a, 584 ; 5, 7749 (Ernout, Text. lat. arch. 138) 254 ; 2, 5439, lex Vrsionensis, 3 tab. Malacit. 3, 12 68.
- JULIEN (Jurisconsulte), 10, 1 (Girard p. 117), 76.
- JUSTIN, 22, 6, 2 164.
- JUVÉNAL, 6, 511 135 ; 10, 4 196.
- LUCAIN, 3, 722 102.
- LUCILIUS, dans Nonius 74,4 (Baehr. 622 ; Marx 886) 129 ; 88, 32 (Müller 26, 14 ; Marx 625) 12 ; 286, 31 (Baehr. 270 ; Marx 350) 128 ; 399, 11 (Baehr. 623 ; Marx 887) 129.
- LUCRÈCE, 1, 105 182 ; 1, 110 187 ;

- 1, 341 183 ; 1, 714 38 ; 2, 551 160 ;
3, 139 177 ; 4, 384 232 ; 4, 500-
503 191 ; 5, 614 186 ; 6, 1000 191.
MARTIAL, 3, 30, 5 182 ; 6, 25, 7 248.
MINUCIUS FELIX, Octavius 7, 3 71.
OVIDE, Amor. 1, 10, 25 248 ; 2, 16,
45 104 ; 3, 10, 34 90 ; Her. 16,
2 141 ; 16, 147-9 33 ; Ars amat.
1, 634 90 ; 3, 733 29 ; Met. 3,
427 93 ; 5, 38 102 ; 7, 484 97 ;
9, 475 80 ; 10, 400 35 ; 11, 40 97 ;
11, 541 94 ; 12, 587 92 ; 14, 539 92 ;
Fast. 2, 375 97 ; 2, 488 79 ;
3, 386 97 ; Trist. 4, 10, 41-42 39 ;
5, 6, 36 35 ; Pont. 3, 6, 47 249 ;
3, 9, 15 173 ; Ibis 74 80.
PÉTRONE, 10 182 ; 29 139 ; 82 180.
PHÈDRE, 65, 9 192.
PLATON, Timée 28 a 210 ; 211 ;
29 b 209 ; 213 ; 29 c 209 ; 30 c-d
212 ; 31 a 212 ; 33 a 210 ; 37 b 210 ;
38 c 210 ; 38 d 209 ; 40 d-e 212 ;
41 a 213 ; 42 b 213 ; 42 c 211 ;
42 d 210 ; 43 a 211 ; 46 d 210 ;
47 a 209 ; Rep. 571 c-d 214 ;
572 c 214.
PLAUTE, Amph. 172 45 ; 271 47 ;
355-6 121 ; 592 45 ; 656 40 ;
670 121 ; 839 45 ; 925 83 ; 975 30 ;
1095 27 ; Asin. 136 59 ; 525 30 ;
856 30 ; 861 30 ; Aul. 45 122 ;
110 47 ; 204 28 ; 379-382 122 ;
527 45 ; 119 ; 529 119 ; 607 42 ;
Capt. 23 124 ; 192 120 ; 219 43 ;
256 29 ; 673 120 ; Cure. 260 48 ;
371 120 ; Cas. 27 124 ; 155 54 ;
355 47 ; 356 38 ; 555 122 ; Epid.
312 120 ; 353 47 ; 368 47 ; 481 40 ;
538 34 ; 596 31 ; Bacch. 47 47 ;
106 47 ; 321 49 ; 519 206 ; 1127 27 ;
Most. 89-93 49 ; 118-9 49 ; 229 119 ;
304 120 ; 798 49 ; Men. 206 120 ;
900 28 ; Miles 46-47 121 ; 204 119 ;
237 122 ; 402 47 ; 530 28 ; 713 30 ;
716 123 ; 767-775 122 ; Merc. 56
123 ; Pseud. 594-6 123 ; 626 120 ;
802-3 124 ; Poen. 53-8 124 ;
1264 48 ; Persa 257 48 ; 637 45 ;
Rud. 25 82 n. ; 453 38 ; 800 82 n. ;
925-6 48 ; 1114-6 253 ; 1189 48 ;
1265-1280 46 ; Stich. 75 121 ; 430
122 ; Trin. 371-2 123 ; 411-3 119 ;
416-9 119 ; 425-6 119 ; 515 122 ;
872 120 ; Truc. 24-7 121 ; 64 121 ;
68 121 ; 89 46 ; 159 123 ; 749 120.
PLINE L'ANCIEN, 2, 7, 14 32 ; 2, 7,
22 181 ; 2, 9, 42 267 ; 2, 39, 105
191 ; 2, 43, 113 91 ; 2, 68, 175 267 ;
3, 1, 5 266 ; 6, 23, 102 197 ; 8, 5,
89 197 ; 9, 35, 121 71 ; 10, 60,
166 95 ; 11, 2, 2 265 ; 11, 30, 108
265 ; 11, 52, 274 36 ; 15, 22, 86 266 ;
16, 41, 220 266 ; 17, 2, 21 171 ;
20, 1, 8 265 ; 30, 2, 17 102 ; 31, 6,
58 266 ; 33, 3, 42 130 ; 33, 3, 47
196 ; 36, 16, 130 266 ; 37, 2, 26
152.
PLINE LE JEUNE, Ep. 1, 12, 3 248 ;
2, 5, 8 173 ; 2, 14, 14 171 ; 9, 7,
1 196 ; 10, 31, 3 51 ; 10, 99 248 ;
10, 111 98 ; 10, 120, 2 193 ; Pa-
neg. 20, 5 164 ; 29, 1 31 ; 37, 7 32.
PRISCIE, G. L. K. 2, 534, 4 11 ; 3,
274 26 ; 3, 103, 25 251.
PROPERCE, 3, 13, 65-6 91 ; 4, 1, 151
79 ; 4, 4, 81 34.
QUINTE CURCE, 7, 11, 12 264.
QUINTILIEN, 1, 1, 4 171 ; 2, 16, 14
235 ; 2, 16, 16 238 ; 2, 20, 9 224 ;
3, 5, 4 237 ; 3, 6, 43 227 ; 3, 6, 46
227 ; 3, 6, 55 237 ; 3, 11, 4 220 ;
221 ; 3, 11, 5 221 ; 5, 10, 6 227 ;
5, 10, 11 222 ; 6, 5, 3 174 ; 10, 3,
31 173 ; 10, 7, 28 258 ; 11, 3, 59
142 ; 11, 3, 79 173.
RHÉTORIQUE A HERENNIUS, 1, 9, 16
177 ; 1, 13, 23 227 ; 1, 16, 26 186 ;
220 ; 1, 17, 27 220 ; 2, 4, 6 182 ;
2, 12, 18 237 ; 2, 16, 24 155 ; 3,
12, 20 196 ; 4, 18, 25 135.
SAINT-AUGUSTIN, Quaest. in Hept.
2, 16 239.
SALLUSTE, Cat. 44 135 ; 56 135 ;
Iug. 26 30 ; 43 31 ; 69 36 ; 97
154 ; 98 31 ; 112 69.
SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, Controu. 2,
1, 1 193 ; 2, 2, 10 193 ; 9, 1, 1
176 ; 9, 3, thème 87 ; 9, 3, 11 98.
SÉNÈQUE, Ira 3, 25, 3 94 ; Breu. uit.
18, 3 181 ; 20, 2 166 ; Clem. 2, 7,
5 185 ; Ben. 1, 3, 7 224 ; 4, 8, 1
141 ; 6, 4, 5 166 ; 6, 11, 1 96 ;
7, 1, 5 264 ; 7, 31, 5 98 ; Polyb.
cons. 4, 2 179 ; Helu. cons. 8, 3
236 ; Nat. Quaest. 1, pro. 14 233 ;
1, 4, 1 196 ; 6, 14, 1 192 ; Ep. 13,
9 234 ; 28, 2 98 ; 41, 8 233 ; 238 ;
45, 5 95 ; 65, 2 195 ; 65, 12 195 ;
71, 27 238 ; 77, 12 70 ; 88, 24
237 ; 89, 9 237 ; 101, 5 77 ; 101,
9 96 ; 109, 11 238 ; 120, 4 259 ;
Herc. fur. 659 94 ; Hipp. 895 34 ;
Oed. 29 35 ; 982 80 ; 991 79 ;
Phoen. 656 32.

- SEXTUS EMPIRICUS, adu. Math. 237 215.
- SILIUS ITALICUS, 12, 106 94 ; 15, 71 249.
- STACE, Silu. 3, 4, 41 91 ; 5, 3, 75 96 ; Theb. 1, 373 248 ; 2, 550 38 ; 2, 555 188 ; 6, 400 80 ; 10, 702 31.
- SUÉTONE, Aug. 28, 1 142 ; 91, 1 102 ; Tib. 31, 1 88 ; Cal. 16, 1 142 ; 38, 2 102 ; Cl. 28 143 ; Galb. 16, 1 87 ; Tit. 8, 1 87.
- TACITE, Dial. 1, 18 141 ; Agricola 22 92 ; 45 258 ; 268 ; Hist. 1, 20 268 ; 2, 20 91 ; 2, 95 32 ; 2, 99 69 ; 3, 7 32 ; 3, 20 97 ; 258 ; 268 ; 3, 26 98 ; 3, 53 98 ; 4, 32 97 ; 268 ; 5, 22 32 ; Ann. 3, 1 33 ; 3, 20 31 ; 3, 54 102 ; 6, 37 32 ; 11, 26 31 ; 12, 2 31 ; 12, 52 88 ; 15, 7 92 ; 15, 35 142 ; 15, 51 98 ; 15, 62 248 ; 16, 8 142.
- TÉRENCE, Hec. 306 126 ; 545 64 ; 819 28 ; Heaut. 674 126 ; 959 127 ; 964 127 ; Eun. 58-7 128 ; 61-3 123 ; 322 127 ; 575 126 ; 190 ; 869 126 ; Phorm. 36 125 ; 298-9 127 ; 902 28 ; 951 64 ; Ad. 68 127 ; 208 126 ; 670 127 ; 812 127 ; 886 127 ; 855 126.
- TERTULLIEN, Apol. 5, 4 269.
- TIBULLE, 2, 3, 22 94.
- TITE LIVE, 1, 4, 2 33 ; 1, 27, 9 35 ; 2, 6, 1 98 ; 2, 56, 5 29 ; 4, 44, 7 33 ; 4, 56, 12 84 ; 5, 30, 8 157 ; 5, 34, 8 31 ; 5, 49, 2 75 ; 87 ; 6, 3, 5 27 ; 6, 27, 2 34 ; 6, 38, 6 88 ; 9, 11, 1 87 ; 9, 46, 11 87 ; 21, 10, 1 102 ; 21, 12, 4 29 ; 21, 19, 3 69 ; 21, 45, 9 32 ; 22, 17, 3 95 ; 22, 25, 15 234 ; 24, 28, 9 155 ; 24, 36, 5 29 ; 26, 37, 8 98 ; 102 ; 26, 43, 3 162 ; 26, 45, 9 189 ; 27, 17, 15 74 ; 87 ; 28, 28, 1 234 ; 28, 28, 8 187 ; 28, 31, 1 98 ; 28, 45, 5 87 ; 32, 36, 7 75 ; 34, 4, 12 152 ; 34, 50, 6 140 ; 35, 2, 6 87 ; 37, 36, 7 87 ; 38, 55, 12 162 ; 43, 16, 7 69 ; 87 ; 45, 31, 2 79.
- TROGUE POMPÉE (abrégé par Justin), 5, 10, 12 268 ; 7, 1, 5 269 ; 9, 2, 5 268.
- VALÈRE MAXIME, 2, 2, 7 87.
- VALERIUS FLACCUS, 3, 488 34 ; 4, 291 33 ; 4, 439 35 ; 6, 386 34.
- VARRON, de Re rust. 1, 1, 16 171 ; Ling. lat. 6, 5, 39 162 ; 6, 7, 63 54 ; 6, 9, 86 163 ; 7, 5, 88 74 ; 8, 57 260 ; 8, 83 259 ; 10, 2 259 ; 10, 37 259 ; dans Nonius 489, 14 134.
- VENANTIUS FORTUNATUS, 7, 3, 3 12.
- VIRGILE, Buc. 4, 14 93 ; Georg. 4, 518 90 ; Aen. 2, 344 112 ; 2, 459 91 ; 4, 115 112 ; 6, 97 27 ; 6, 376 70 ; 6, 690 36 ; 8, 49 112 ; 8, 299 112 ; 9, 67 187 ; 9, 104 107 ; 9, 312 89 ; 10, 95 93 ; 10, 244 89 ; 10, 629 80 ; 11, 712 29.
- VITRUVÉ, 1, 2, 4 66 ; 3, 1, 1 66 ; 3, 1, 4 194 ; 3, 3, 7 254 ; 4, 4, 2 65 ; 5, 12, 7 228 ; 8, 3, 19 228 ; 9, pro. 4 228 ; 9, 1, 12 185 ; 10, 10, 1 228 ; 10, 10, 6 263.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	vii
BIBLIOGRAPHIE	ix
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE. — <i>Reor</i>	
CHAPITRE I. — Histoire des formes de reor.....	11
CHAPITRE II. — Les constructions et les sens de reor.....	26
CHAPITRE III. — Reor et les verbes d'opinion.....	41
<i>Conclusion.</i> — Les causes de l'instabilité de reor.....	57
DEUXIÈME PARTIE. — <i>Ratus. Irritus</i>	
Observations générales.....	59
CHAPITRE I. — Ratus.	64
CHAPITRE II. — Irritus	83
<i>Conclusion.</i> — Les rapports de ratus-irritus et de reor.....	105
TROISIÈME PARTIE. — <i>Ratio et ses dérivés</i>	
Observations générales.....	109
CHAPITRE I. — Ratio dans les premiers textes.....	117
CHAPITRE II. — Le sens initial de compte. Sa conservation et ses enrichissements immédiats.....	130
CHAPITRE III. — Les locutions verbales et l'origine des accep- tions dérivées de ratio.....	148
CHAPITRE IV. — Les groupes à deux termes parallèles ou op- posés ou subordonnés et la fixation des sens de ratio.....	168
CHAPITRE V. — Ratio et le grec λόγος.....	198
CHAPITRE VI. — Ratio dans le vocabulaire savant.....	217
<i>Conclusion.</i> — La réaction sur la langue commune des emplois savants de ratio et le caractère général de son évolution....	241

QUATRIÈME PARTIE. — *Portio — proportio*

CHAPITRE UNIQUE. — <i>Portio. Proportio</i>	251
CONCLUSION	271
INDEX VERBORUM.....	277
INDEX LOCORUM.....	285
TABLE DES MATIÈRES.....	289

Vu, le 13 mars 1928,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
L. CHARLÉTY.

ERRATA

- Page 2, ligne 9, lire : limité.
Page 4, ligne 2 du bas, lire : -t-.
Page 30, ligne 2, au lieu de : celui du, lire : le.
Page 38, ligne 6 du bas, lire : Lucrèce, 1,714.
Page 42, ligne 12 du bas, lire : ἰγοῦμαι.
Page 69, ligne 18, lire : *pāx*.
Page 85, ligne 6 du bas, lire : *dōnātiō*.
Page 91, ligne 6, lire : Properce, 3, 13, 66.
Page 114, ligne 11, au lieu de : substituer, lire : subsister.
Page 161, ligne 14, lire : un autre verbe.
Page 167, ligne 3, lire : 3, 2, 6.
Page 169, ligne 7, lire : 1, 40, 8.
Page 171, ligne 4 du bas, lire : haud.
Page 180, ligne 10 du bas, lire : *uītae*.
Page 192, ligne 14, lire : afferentur.
Page 200, ligne 14, lire : συνελήκεις.
Page 206, ligne 1, lire : κατάλογος.
Page 209, ligne 9 du bas, lire : τούτων.
Page 210, ligne 10, lire : ἀληθής.
Page 211, ligne 3, lire : τόνδε.
Page 213, ligne 4, lire : τό γε.
Page 214, ligne 19, lire : δ'αν.
Page 215, ligne 12 du bas, lire : Ἀντιπαρετάττετο.
Page 221, ligne 11, lire : αἴτιον.
Page 224, ligne 9, lire : in leonibus.
Page 224, ligne 10 du bas, lire : *eloquentia*.
Page 232, ligne 20, lire : intellegi.
Page 238, ligne 5 du bas, lire : *irrationālis ūsus*.
Page 247, ligne 7 du bas, lire : *fortūna*.
Page 251, ligne 3, lire : *prō praeōre*.
Page 252, ligne 20, après : essayée, ajouter : p. 240.
Page 252, ligne 24, lire *gargarizitiōnem*.
Page 252, ligne 33, lire : *partitiōne*.
-

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BussiÈRE. — 25-1-1933

